BnF Gallica

Annales des Missions étrangères de Paris

Source gallica.bnf.fr / Missions étrangères de Paris

{BnF Gallica

Missions étrangères de Paris. Auteur du texte. Annales des Missions étrangères de Paris. 1934-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

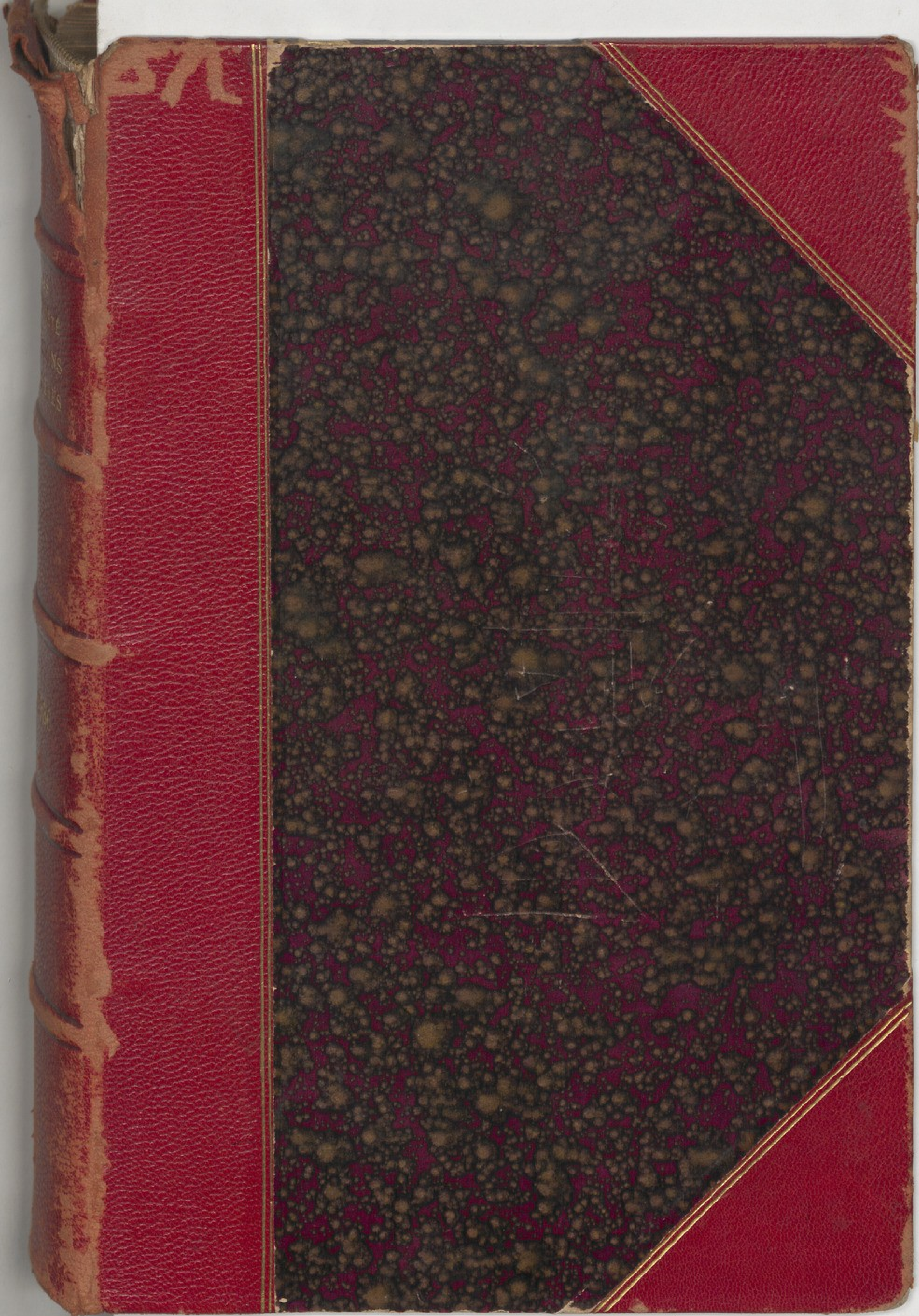
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

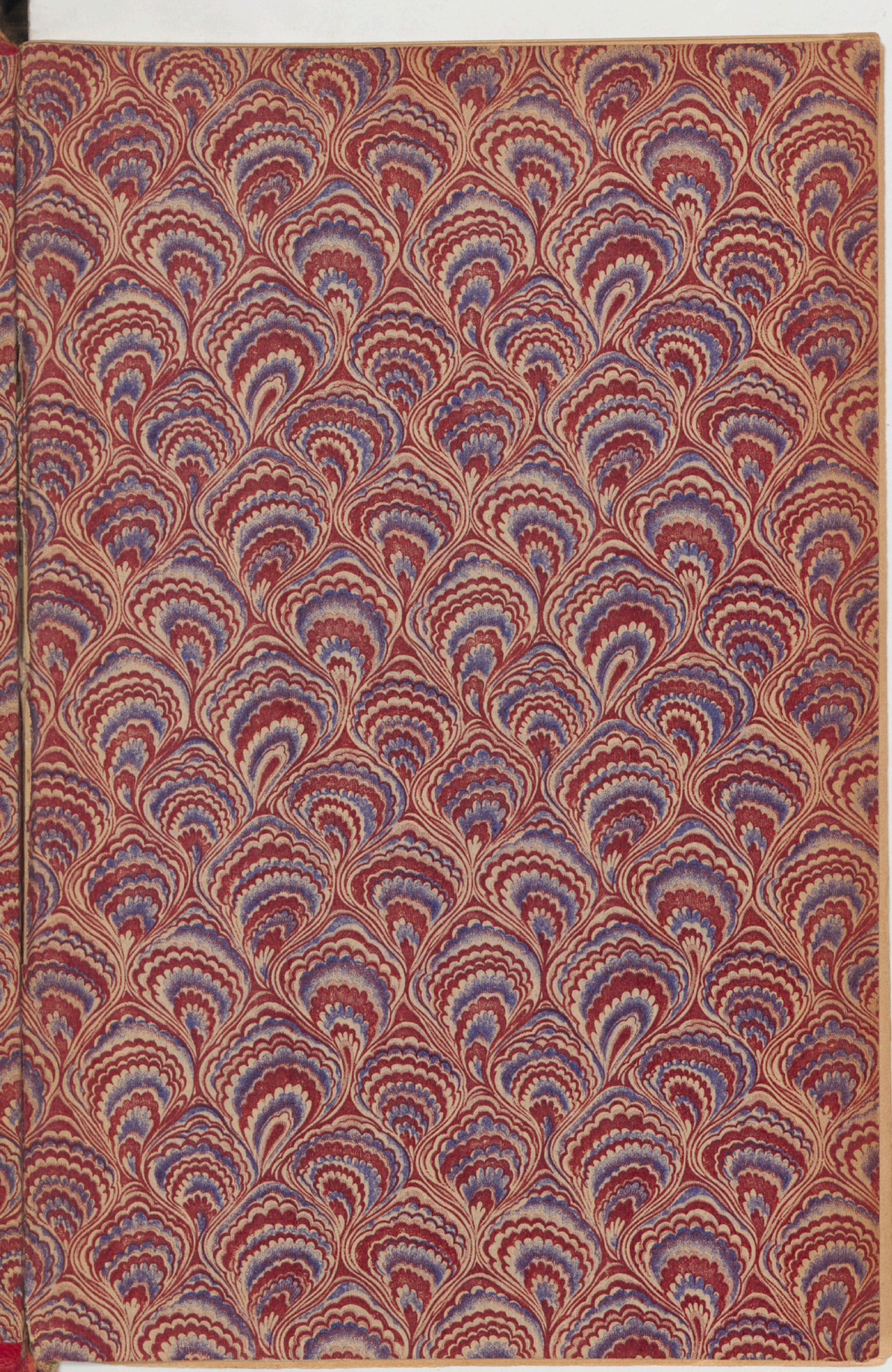
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Missions étrangères de Paris





PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

XXXVIe ANNÉE. — N° 215 JANVIER-FEVRIER 1934

ANNALES
de la Société des
MISSIONS-ÉTRANGÈRES
et de
L'ŒUVRE DES PARTANTS



PARIS (VIIe)

SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES
128, *rue du Bac*, 128

BUREAUX DE L'ŒUVRE DES PARTANTS
26, *rue de Babylone*, 26

LA SOCIETÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES

La Société des Missions-Etrangères de Paris, fondée en 1658, trente-cinq ans après la S.-C. de la Propagande et selon son esprit, est la plus ancienne des Sociétés *exclusivement* missionnaires. Son but est l'établissement des Églises lointaines par la conversion des païens, l'instruction des néophytes et la formation « dans chaque pays d'un clergé et d'un ordre hiérarchique tel que J.-C. et les apôtres l'ont établi dans l'Église » (art I du Règlement). Tous ses membres vont dans les missions.

Sauf exception, elle n'admet que des sujets de moins de trente-cinq ans et dont la langue maternelle est le français, tels que Français, Belges, Suisses, Canadiens, etc.

Une fois admis aux M.-E., les aspirants sont défrayés de tout. Ce qu'ils fournissent eux-mêmes est accepté comme une aumône.

Ils commencent ou continuent leurs études de philosophie (deux ans) et de théologie (quatre ans) au Séminaire de Bièvres, près de Paris, puis à Paris même, où se passent les trois dernières années. S'ils arrivent déjà prêtres, ils font un an de probation à Paris. Pour les vocations tardives, il y a des arrangements spéciaux.

Sont reçus également des Frères coadjuteurs. Leur noviciat est de deux ans, mais ils ne sont pas envoyés à l'étranger avant vingt-cinq ans.

Trois mois ou environ avant le départ, l'aspirant reçoit sa destination, au choix de laquelle il n'a eu aucune part. Il devient dès lors un *Partant*, c'est-à-dire un de ceux qui, à l'exemple des Apôtres, s'en vont où Jésus les envoie : *relictis retibus et patre secuti sunt eum.*

Le départ est sans esprit de retour : toutefois, après dix ou douze ans de mission, le missionnaire peut demander un congé de repos en Europe. En mission, il est toujours au voisinage d'un ou de plusieurs de ses confrères avec qui il se rencontre très fréquemment. La confession tous les quinze jours est de règle. Une retraite annuelle réunit tous les confrères au centre de la Mission. S'ils ont besoin de soins, de changement d'air, des sanatoria aux Nilgiris (Indes) et à Hongkong leur sont ouverts. La maison de retraite, si connue en Extrême-Orient, de Nazareth, à Hongkong, est aussi à leur disposition. Des Procures à Singapore, Saïgon, Hongkong et Shanghaï, mettent les diverses missions en relations entre elles et avec la Maison-Mère. De plus chaque groupe de missions a un Délégué qui le représente et qui veille à ses intérêts au Conseil Central de la Société à Paris.

C'est le Séminaire des Missions-Étrangères, 128, rue du Bac, à Paris, qui reçoit les demandes d'admission, expédie les commissions, assigne les désignations et répartit les ressources. Son Supérieur est en même temps Supérieur de la Société.

De sa fondation à ce jour (janvier 1934) la Société des M.-E. a envoyé en Extrême-Orient 3.505 missionnaires. Sur ce nombre, 16, mis à mort pour la foi, ont été placés par l'Eglise au rang des Bienheureux, et la cause de beatification de 9 autres est en instance à Rome ; plus d'une centaine ont été massacrés par les infidèles, ou sont morts dans les prisons des persécuteurs, ou par suite de mauvais traitements, ou de misère dans les régions malsaines et inhospitalières que la haine des ennemis du nom chrétien leur laissait comme dernier refuge : ce qui fit donner au Séminaire de la rue du Bac le nom de « Séminaire des Martyrs ».

De 1800 à 1930, les missionnaires de la Société et leurs auxiliaires ont baptisé 2.056.738 païens adultes et 20.569.468 enfants de païens, La proportion pour cette dernière décade, 1920-1930, a été de 300.770 baptêmes d'adultes et de 1.038.826 petits païens *in art. mortis.*

Actuellement la Société est chargée de 39 Missions, dont 3 au Japon, 2 en Corée, 14 en Chine, 15 en Indochine orientale et occidentale, et 5 dans l'Inde. Elles comptent 1.691.000 catholiques sur une population totale de 225 millions.

Dans ces 39 diocèses ou vicariats apostoliques, il y a 1.493 prêtres indigènes : Japonais, Chinois, Annamites, Coréens, Thibétains, Mandchous, Indiens, Siamois, Laotiens, Birmans ; 3.081 catéchistes ; 581 religieux et 6.316 religieuses. européens et indigènes ; 57 séminaires avec 3.372 séminaristes ; 3.347 écoles avec 210.000 élèves ; de plus, 345 orphelinats ou crèches qui recueillent et élèvent 19.993 enfants ; 83 ouvroirs, ateliers ou fermes qui forment et occupent 3.550 enfants ; 150 hôpitaux ou hospices, 300 dispensaires ou pharmacies ; les léproseries en Chine, au Japon, au Tonkin, en Annam, en Cochinchine, en Birmanie et dans l'Inde.

Les membres de la Société des M.-E. ont toujours trouvé un réconfort singulier dans l'article 181 de leur Règlement : « Dès que la mort d'un confrère sera connue, lors même que ce confrère n'aurait pas encore été définitivement agrégé à la Société, tous les évêques et prêtres attachés à la Société, en quelque lieu qu'ils soient, diront une messe, et ceux du corps particulier auquel le défunt aura appartenu, trois messes pour le repos de son âme. Le bénéfice et l'obligation de cette messe ou de ces messes commencent, pour les nouveaux missionnaires à partir du jour de leur envoi par le Séminaire de Paris ». Les Frères coadjuteurs commuent ces messes en autant de communions pour le défunt.

La Société publie deux revues illustrées : le « *Bulletin de la Société des Missions-Étrangères* », mensuel, imprimé à Hongkong, et les « *Annales de la Société des Missions-Etrangères et de l'Œuvre des Partants* », éditées à Paris et paraissant tous les deux mois.

ANNALES
DE LA
SOCIETE DES MISSIONS-ETRANGERES

XXXVIe Année. — No 215 — JANVIER-FÉVRIER 1934

SOMMAIRE

	pages
Une Randonnée apostolique en Chine (**Mgr de Guébriant**)	2
Une cérémonie extraordinaire à Mysore	9
Souvenirs et Impressions d'un Aspirant-missionnaire .	14
Le Centenaire du Bx Gagelin en Franche-Comté . .	21
Au Pays des Tambourinaires	25
Ephémérides Janvier-Février 1684, 1834, 1884 . . .	28
Echos de nos Missions	30
Nécrologe	46

ŒUVRE DES PARTANTS

Le Chef-d'Œuvre de Dieu	47
Dons pour l'Œuvre	48
Recommandations	48
Défunts	48

Une Randonnée apostolique en Chine

Cédant à de pressantes instances, Son Excellence Mgr de Guébriant a bien voulu écrire la relation de la visite que, à titre de Supérieur Général, il a faite aux Missions de la Société dans les années 1931 et 1932. Il a dédié ce récit à ses enfants de prédilection, les aspirants missionnaires ; mais c'est bien au delà des murs du Séminaire que ces pages, d'une admirable simplicité, iront provoquer l'intérêt le plus attachant chez tous ceux qui auront pu en prendre connaissance. Les lecteurs des Annales en jugeront par le court extrait suivant, qui leur suggérera certainement le désir, ou mieux la résolution, de posséder un ouvrage d'une si haute valeur documentaire et artistique tout à la fois, grâce aux nombreuses gravures dont il est illustré.

Là où nous prenons le récit, Mgr de Guébriant, qui s'est embarqué à Marseille le 9 octobre 1931, a déjà visité successivement l'Inde, la Birmanie, la Malaisie, le Siam, le Cambodge, la Cochinchine, l'Annam, le Laos, le Tonkin. De Hanoï, le chemin de fer l'a conduit à Yannanfu, capitale de la province du Yunnan, où il a passé quelques jours et qu'il va quitter pour se lancer dans l'intérieur de la Chine, vers la province du Setchoan, qu'il a évangélisée pendant 30 ans. Nous sommes au 14 février 1932.

EN ROUTE VERS LE KIENTCHANG

Pour le voyageur venant d'Europe, Yunnanfu est le terminus extrême où expirent les derniers moyens de transport à la moderne. A la sortie de la gare il n'y a plus pour lui de choix qu'entre le cheval, la mule ou la chaise à porteurs, et les Chinois d'aujourd'hui voyagent au Yunnan et au Setchoan exactement comme leurs ancêtres d'il y a 500 ans... Un peu moins confortablement toutefois, j'en ai peur, car les pauvres gîtes d'étape, exposés depuis la Révolution de 1911 au passage brutal et maintes fois répété de soldats et de bandits, ne consistent plus, ici ou là, qu'en chaumières éventrées aux murs chancelants, aux toitures béantes... Mais qu'importe ? Mon bonheur, je l'avoue, fut sans mélange quand, le 14 février à 9 heures du matin, après l'adieu toujours attristé à des amis vénérés, à des confrères excellents, ma petite caravane déboucha dans la campagne par



Une route du Yunnan

la Porte du Nord de Yunnanfu. J'étais en chaise portée par deux hommes que, toutes les demi-heures, deux autres relayaient. Moi-même je soulageais fréquemment l'équipe en faisant à pied ou à cheval de longs morceaux de la route. Deux ou trois chrétiens, venus du Kientchang, portaient les valises, un ou deux autres jouaient le rôle de palefreniers. Un diacre de Ningyuenfu, que j'avais ordonné en passant à Pinang, m'avait rejoint à Yunnanfu pour faire le voyage avec moi. Et tout ce monde avait pour chef le guide sûr et prudent, l'ami dévoué, l'ardent missionnaire que Mgr Baudry m'avait envoyé du Kientchang pour être l'ange gardien de mon voyage, le P. Audren, provicaire de Ningyuenfu et résident du poste de Houilitcheou. Donc en tout de 10 à 12 personnes, marchant de conserve, confiantes en la Providence pour écarter tous les **pericula** que saint Paul énumère avec tant de précision, en homme du métier qu'il était. Je respirais avec bonheur la bonne odeur des champs de colza et quand, à la halte de midi, je trouvai une jatte de riz fumant, un bol de **teoufou** (pâte de soja), du bouillon d'herbes acides et les condiments variés de la popote indigène, je sentis que j'allais rajeunir.

Et ce fut ainsi pendant sept journées consécutives ; car — et c'était là le seul aspect affligeant du voyage, — par une exception plutôt rare dans les autres provinces de Chine, celle du Yunnan présente encore de vastes espaces absolument inévangélisés. Nos étapes n'atteignaient pas toujours 40 kilomètres et les dépassaient rarement. Le soir, on couchait dans des auberges connues, pauvres chaumières que les révolutions sans répit ont rendues plus pauvres encore qu'autrefois. Un jour nous fûmes sur le point de goûter la joie parfaite de saint François d'Assise. La nuit tombait quand nous arrivions enfin au terme d'une

étape fatigante, le soleil déjà couché ; mais, en guise d'auberge, il ne restait que la moitié d'une chaumière et elle était déjà occupée. Aux alentours le pays semblait désert. Assis sur une pierre à la belle étoile, je m'exerçais depuis une heure à la joie franciscaine, quand le P. Audren, qui, seul et sans perdre une minute, avait exploré la région à trois kilomètres à la ronde, vint nous chercher pour nous conduire chez un notable qui, sur ses instances, avait consenti à nous donner un abri.

Plus on approchait du Kientchang (c'est ainsi, vous le savez, qu'on appelle cette zone extrême du Setchoan qui forme la mission de Ningyuenfu), plus la route devenait montueuse et les étapes dures à couvrir. La plus pénible ne dépassa guère 50 kilomètres, mais elle comportait plusieurs cols à franchir. Aussi n'atteignit-on le gîte — et quel gîte ! — qu'en ordre dispersé, les premiers arrivés redoutant pour les autres soit un accident, soit une erreur de route. J'admirais le P. Audren qui, faisant la navette de l'avant-garde à l'arrière-garde et gravissant tous les tertres propices, dardait les éclats de sa bougie électrique de manière à encourager les traînards et à orienter leur marche défaillante.



Dans les montagnes du Yunnan

Notre sixième étape s'acheva sur le territoire du Kientchang, au fond de la formidable cluse par laquelle le Yangtse-kiang (Fleuve Bleu), échappé du Thibet, se fraie de haute lutte un passage vers les plaines encore lointaines de la Chine Centrale. La descente dans cette gorge par des sentiers de chèvre est longue et très pénible du côté du Yunnan ; la montée du côté opposé est moins longue, mais plus abrupte encore. Toutefois une nuit d'auberge sur la rive setchoanaise, au

bord même du fleuve, nous avait rendu des forces suffisantes. « **Kouang tchou-kiao lai lo** », avait dit le passeur du bac en me recevant sur sa barque : « Tiens, voilà l'évêque **Kouang** qui arrive ». Et, de sentir que pour les habitants de ce pays perdu j'étais une vieille connaissance, j'étais tout émotionné. C'est pourtant, des deux côtés du fleuve et pendant des centaines de kilomètres, un paysage de poignante tristesse. Les eaux, dont le volume est énorme au printemps et en été, s'efforcent d'élargir l'étroit ravin qui les enserre, et le travail d'affouillement, sur un bord comme sur l'autre, ne connaît pas d'arrêt. Telle crête de montagne est en état de perpétuel écroulement et, dans le silence majestuux des gorges, le tonnerre des avalanches résonne cent fois le jour. De rares chaumières s'accrochent aux pentes en ruine, là où des lambeaux de terre solide permettent des cultures de misère. Et tout cet ensemble est grandiose et impressionnant au possible.

Grâce au poney que m'avait amené le P. Audren, je me tirai sans encombre d'une descente et d'une montée dont ma chaise à porteurs n'aurait pu sortir indemne avec son lest. Une fois finie l'ascension du côté setchoan, tout change. La route, toujours simple sentier, s'allonge sur un plateau relativement uni ; le pays se peuple et, dès le premier village, on rencontre des chrétiens. Alors je me sentis repris tout entier par ce pays de ma jeunesse missionnaire et le compte des trop courtes journées que j'allais avoir à lui consacrer m'apparut dans sa navrante brièveté !

Vers midi un des porteurs signala : « Un chapeau blanc à l'horizon ». C'était vrai : sur une hauteur, à plusieurs kilomètres en avant, au milieu d'un groupe nombreux de Chinois, le casque blanc d'un Européen se laissait apercevoir. Ce ne pouvait être qu'un missionnaire, le missionnaire en charge de ce district, et donc le P. Bettendorf, résident de Moulotchaikeou.

C'était lui, en effet. Heureux moments, ceux de pareilles rencontres ! Joie de missionnaire, qui, aux postes même les plus avancés, sent qu'il est entouré des sollicitudes de sa famille religieuse ; joie du Supérieur, qui rejoint les siens sur le champ de travail où il les a envoyés après y avoir peiné longtemps lui-même. Est-il une joie meilleure quelque part sur la terre ?

24 heures chez le P. Bettendorf à Moulotchaikeou me firent toucher du doigt les progrès réalisés au Kientchang depuis mon départ : un village en grande partie christianisé, avec jolie église, presbytère commode, vastes écoles, et, dans le canton avoisinant, 1.300 chrétiens baptisés, là où il il y a 12 ans il n'en existait pas 30.

Mais, à l'étape suivante, à Houili-tcheou, ce fut bien mieux. Cette ville de 25.000 âmes, la principale de toute une région plus vaste que la Suisse, n'avait pas un seul chrétien il y a 40 ans et on n'y avait jamais, que je sache, célébré la messe. Elle

compte aujourd'hui 500 chrétiens et possède, outre sa belle église, sa résidence et ses écoles, un couvent de religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie, qui sert de foyer aux œuvres les plus variées et les mieux appropriées au pays. J'y passai trois jours, après lesquels ma caravane, grossie du P. Bettendorf et du P. Flahutez venu de Kiang-tcheou, reprit la direction du nord.



Devant une pagode bouddhique

Dès lors, presque à chaque pas, les « revoyances, alternent avec les surprises. Anciens amis retrouvés, chrétientés déjà connues anciennes ou en formation, d'autres nées après mon départ : tout est pour moi d'un intérêt palpitant. Si insignifiante que soit une localité, je n'ai pas besoin d'en demander le nom, car je l'ai présent à la mémoire. A chaque coude de la route je sais ce qui va paraître au détour suivant ; ces vieilles montagnes rébarbatives semblent me reconnaître et me souhaiter la bienvenue.

Mais voici qu'à la halte de midi, le 26 février, tandis que nous reprenons haleine après une pénible descente, un cavalier se montre à quelque distance, galopant vers nous à bride abattue. — « C'est le P. Simon Tcheou », s'écrie quelqu'un. A 200 pas de notre groupe il nous reconnaît, saute de cheval, abandonne sa monture et accourt vers moi. Dans un transport d'émotion joyeuse, il m'embrasse les genoux : — « Ah ! s'écrie-t-il, j'ai donc revu mon père ! » Et le terme chinois dont il se sert est si touchant dans sa simplicité que moi aussi je le serre d'une étreinte toute de paternelle tendresse. Cher jeune prêtre ! Il faudrait de longues pages pour raconter sa conversion à 12 ans, sa persévérance courageuse dans des conditions impossibles, son dévouement aux missionnaires, sa vocation, ses études tardives à Pinang, ses premières années de ministère...

Nous n'étions plus qu'à 15 kilomètres de Kongmon-in, sa résidence : il me fut doux d'être son hôte jusqu'au lendemain et d'entendre son éloge de la bouche de ses nombreux convertis.

Mais déjà circulait dans la région une rumeur inquiétante. Un corps d'armée, envoyé au Kientchang pour réduire les Lolos, était arrivé, et ses officiers, tous formés dans des écoles communistes, étaient des ennemis forcenés des missionnaires. Déjà nous avions croisé en chemin l'avant-garde de cette troupe, plusieurs centaines d'hommes qui, passant un à un à me frôler sur


Dans une auberge chinoise

le sentier à flanc de prépicipice, ne laissèrent échapper aucune parole d'insulte. Mais les chefs n'étaient pas là. Nous les rencontrâmes plus loin, au delà de Kong-mon-in, et ce fut autre chose. A l'entrée du village de Kintchoan-kiao, qui surplombe le ravin et dont il est impossible de ne pas suivre l'unique rue, un groupe de militaires nous arrêta insolemment : — « « Qui êtes-vous ? Comment ! des étrangers ici ? Quoi ! des Français, des amis du Japon ! Et avec eux des Chinois, des traîtres qui introduisent l'étranger au cœur de leur pays ! Un prêtre parmi eux, traître entre tous les autres ! Chiens des diables d'Occident, à mort tous ! Nous n'aurons la paix qu'après avoir exterminé un à un tous ces étrangers ».

Cette dernière phrase, j'en entendis chaque syllabe hurlée à mon oreille par un officier furibond. Deux soldats, que les autorités de Yunnanfu avaient chargé de nous suivre jusqu'au Setchoan, furent ignominieusement renvoyés, et pendant près d'une heure nous demeurâmes ainsi en état d'arrestation.

Cela ne pouvait durer. Ces forcenés n'agissaient que de leur propre autorité, ou plutôt de leur propre haine. Ils auraient voulu soulever le peuple contre nous, mais le peuple ne bougeait pas. Dès lors nous étions pour eux une prise trop gênante. N'osant pas mettre la main sur des Européens, ils s'en prirent au P. Simon et l'emmenèrent devant le colonel. Celui-ci, un gamin de 20 ans, frais émoulu d'une école bolcheviste de Moscou même peut-être, insulta longuement et grossièrement le jeune prêtre, le traitant d'espion, de chien, de traître à la patrie, le menaçant de son revolver ; mais, pour toute réponse, il n'entendait que cette simple question : « Oui ou non, pouvons-nous continuer notre voyage ? »

Le peuple, témoin de cette scène, restant calme et en apparence indifférent, on laissa le P. Simon rejoindre notre groupe ; les hommes qui nous barraient le passage s'écartèrent et nous reprîmes notre marche. Sur la rue du village, la cohue des sol-

dats nous regardait passer. Un seul jeta le cri : « **Ta tao ! A mort !** Et ce fut fini. Mais nous sentions bien qu'une période de tracasseries et de persécutions allait s'ouvrir pour nos chrétientés. Elle dure encore.

A 3 kilomètres de Ningyuenfu, ce fut la rencontre de Mgr Baudry, rendue plus émouvante par la menace nouvelle que nous sentions peser sur la mission. — « Vous en avez du courage pour venir ici ! » me dit-il. — « Et vous autres, pour y tenir comme vous faites, » répondis-je.

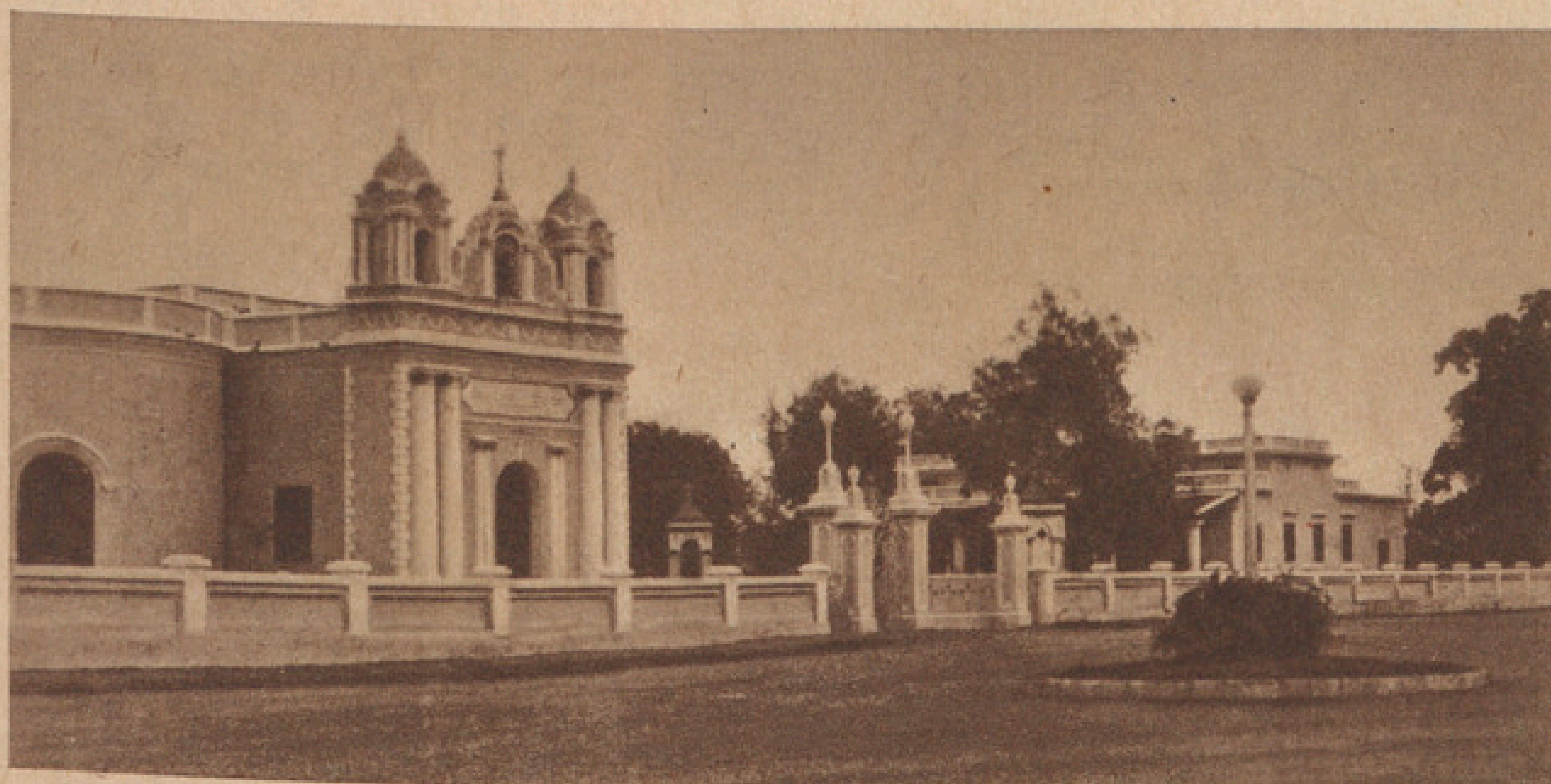


Dans la neige

Mission de Mysore
(Inde)

Une Cérémonie extraordinaire

Le diocèse de Mysore comprend le territoire de l'Etat indien de même nom, dont la population approche de 6 millions d'habitants. Le **Maharajah** qui gouverne cet état est un hindou, c'est-à-dire un païen, sectateur de l'hindouisme. Sa capitale est



L'église actuelle de Mysore

Mysore, ville de 72.000 habitants, dont environ 3.000 catholiques. Malgré son importance et son titre de capitale, Mysore, qui a cependant donné son nom au diocèse, n'est pas le siège de la résidence épiscopale, établie à Bangalore.

L'église catholique de Mysore date de 1843 et le Maharajah de cette époque contribua largement aux dépenses de sa construction ; mais elle est devenue trop étroite pour une chrétienté qui augmente chaque année, et le curé de la paroisse, le P. Feuga, s'est décidé, malgré la crise économique dont l'Inde n'est pas exempte, à mettre en chantier une nouvelle et grande église.

Or, il y a quelque cinq ans, un chrétien de marque, M. Thumboochetty, Secrétaire du Maharajah, faisait élever, près de la vieille église Saint-Joseph, un oratoire, modeste mais élégant, dédié à sainte Philomène, la Martyre si chère au saint

Curé d'Ars, pour laquelle il avait lui-même une dévotion particulière. En peu de temps cette dévotion se développa parmi les chrétiens et prit des proportions imprévues. Aujourd'hui les pèlerins y viennent de toutes les régions de l'Inde et, même des païens, y apportent des pétitions écrites qui doivent rester durant neuf jours déposées aux pieds de la Sainte. Nombreuses sont les lettres attestant que les grâces demandées ont été obtenues et nombreuses aussi les offrandes qui témoignent de la reconnaissance des pétitionnaires.

Aussi le P. Feuga résolut-il de mettre l'église projetée sous le vocable de sainte Philomène, comptant sur elle pour l'aider à mener à bonne fin son entreprise. Sa confiance ne sera pas déçue : en commençant les travaux, il avait déjà en mains le tiers des dépenses prévues.

Se rappelant que l'aïeul du présent Maharajah avait manifesté sa bienveillance envers les catholiques en contribuant aux frais de construction de la petite église Saint-Joseph, le curé se permit d'approcher, cette fois encore, le souverain, qui, de la meilleure grâce, accepta de poser en personne la première pierre de l'église future. Il y eut sensation dans la ville lorsque s'en répandit la nouvelle, et l'intérêt s'accrut quand on apprit par surcroît que la mère du Mahajarah avait envoyé pour la statue de la Sainte un riche vêtement indien de soie et fil d'or.



Le Maharajah de Mysore

La cérémonie fut fixée au 28 octobre. Tout Mysore s'était donné rendez-vous sur la vaste place qui s'étend devant l'église. Ministres, notables, Européens et Indiens, chrétiens, païens et musulmans, tous sont là. A l'heure dite, le Maharajah arrive, et non pas en simple particulier, mais avec toute la pompe officielle : son plus beau carrosse a emprunté les grandes avenues de

la cité ; entouré de toute sa Cour, il a revêtu son costume de grande cérémonie.

Mgr Despatures, venu de Bangalore, reçoit le souverain à sa descente de voiture et, après l'avoir conduit sur l'estrade qui lui a été réservée, lui adresse un petit discours, dans lequel il rappelle le souvenir du Maharajah de 1843 et explique pourquoi la nouvelle église sera dédiée à sainte Philomène ; après quoi il lui offre un écrin dans lequel sont gravées les images des deux églises, l'ancienne et la future, celle-ci surmontée d'une figurine représentant la sainte Martyre, sa Patronne.

Le Maharajah, visiblement ému de la réception grandiose qui lui est faite, répond par le discours suivant.

Monseigneur,

Révérends Pères,

Mesdames,

Messieurs,

Ce m'est une joie de venir aujourd'hui poser la première pierre de la nouvelle et grande église que vous vous proposez d'ériger en ce lieu, et de m'associer au nom de sainte Philomène, votre Patronne.



Le Palais du Maharajah

Je crois d'une conviction profonde que la religion est, dans la vie de la nation, le fondement de la vraie richesse et de la véritable force. Il existe, en ce pays, des religions diverses, entre lesquelles l'hostilité s'est manifestée maintes fois. Peu à peu cependant nous en sommes venus à comprendre que les similitudes sont plus nombreuses que les différences et que, si nous ne divergeons que trop sous le rapport des croyances et des coutumes, nous nous rencontrons dans nos adorations et nos aspirations. Et, s'il en est ainsi, les croyances et les coutumes de chaque religion méritent d'être étudiées avec respect par les adeptes de chacune des autres.

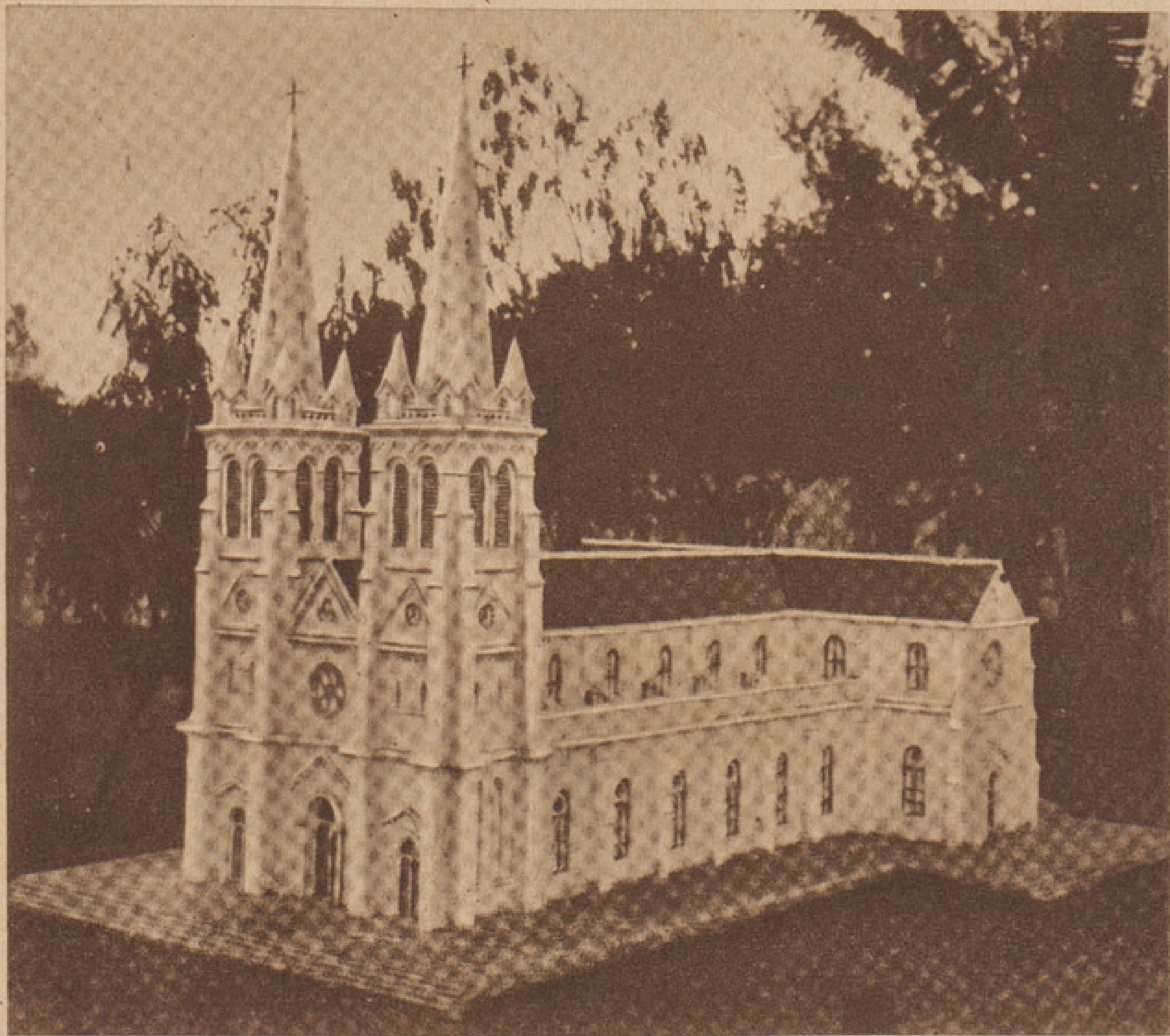
Vous m'avez rappelé que votre église actuelle a été construite, il y a

90 ans, par mon grand-père de vénérée mémoire. Il est intéressant de relire l'inscription qui y fut alors apposée ; en voici le texte : « Au nom du Dieu unique, Maître universel, qui crée, protège et gouverne le monde de la lumière, le monde terrestre et l'ensemble des vies créées, cette église est bâtie 1843 ans après l'Incarnation comme homme de Jésus-Christ, lumière du monde ».

Au cours de ces nombreuses années, l'église ainsi dédiée a été comme le « chez soi » spirituel d'innombrables gens ; en proie à la pauvreté et à la souffrance, ils y ont trouvé la paix ; dans le trouble, ils y ont trouvé une sagesse qui dépasse la simple intelligence. Aussi chacune de ses pierres leur est-elle chère. Il y a de la tristesse à penser que cette église va disparaître, mais c'est une joie de voir s'élever à sa place un temple plus digne, qu'animera le même esprit éternel et qui restera pendant des siècles un sanctuaire de sainteté et de guérison.

L'église nouvelle est conçue sur un plan magnifique et c'est, pour une large part, grâce aux offrandes des pauvres qu'elle va s'élever. Elle sera donc solidement construite sur une double fondation : la compassion divine et la gratitude humaine.

Je n'oublierai pas non plus, en la voyant s'élever peu à peu, les travaux du clergé sans lequel elle n'aurait pu que rester à l'état de rêve. Pour vous, Monseigneur, soit en votre ancienne qualité de curé de Mysore, soit dans votre haute dignité présente, vous avez été associé à la vie de notre



L'église en construction

cité depuis tant d'années que je n'ai pas souvenance d'une autre époque. A vous et à votre clergé l'Etat et la ville de Mysore sont redevables d'actes innombrables de charité et de bienfaisance, ainsi que d'un effort ininterrompu pour éclairer et élever la population. De tout temps vous vous êtes oubliés vous-mêmes, mais vos travaux ne peuvent se cacher et ce monument sera le mémorial de peines et de sacrifices héroïques.

Que cette église, dont je vais maintenant poser la première pierre, soit donc non seulement le centre de la vie spirituelle de votre communauté catholique romaine, mais une source de paix, de bienveillance et de zèle pour toutes les formes de dévouement !

Après cette allocution, qui, malgré certains passages d'une orthodoxie douteuse à des oreilles catholiques, ne laisse pas d'être étonnante dans la bouche d'un païen, le cortège n'eut que quelques pas à faire pour se rendre aux fondations de la future église. Là, Mgr Despatures procéda solennellement à la bénédiction de la première pierre, et cette cérémonie fit une impression profonde sur le Maharajah et son entourage, qui pour la première fois avaient sous les yeux un aperçu des grandeurs de la liturgie catholique. Aussitôt après le prince mit en place la pierre bénite, pendant que les enfants du couvent chantaient un cantique de circonstance.

L'escorte royale s'en retourna au palais avec la même pompe qu'à l'aller.

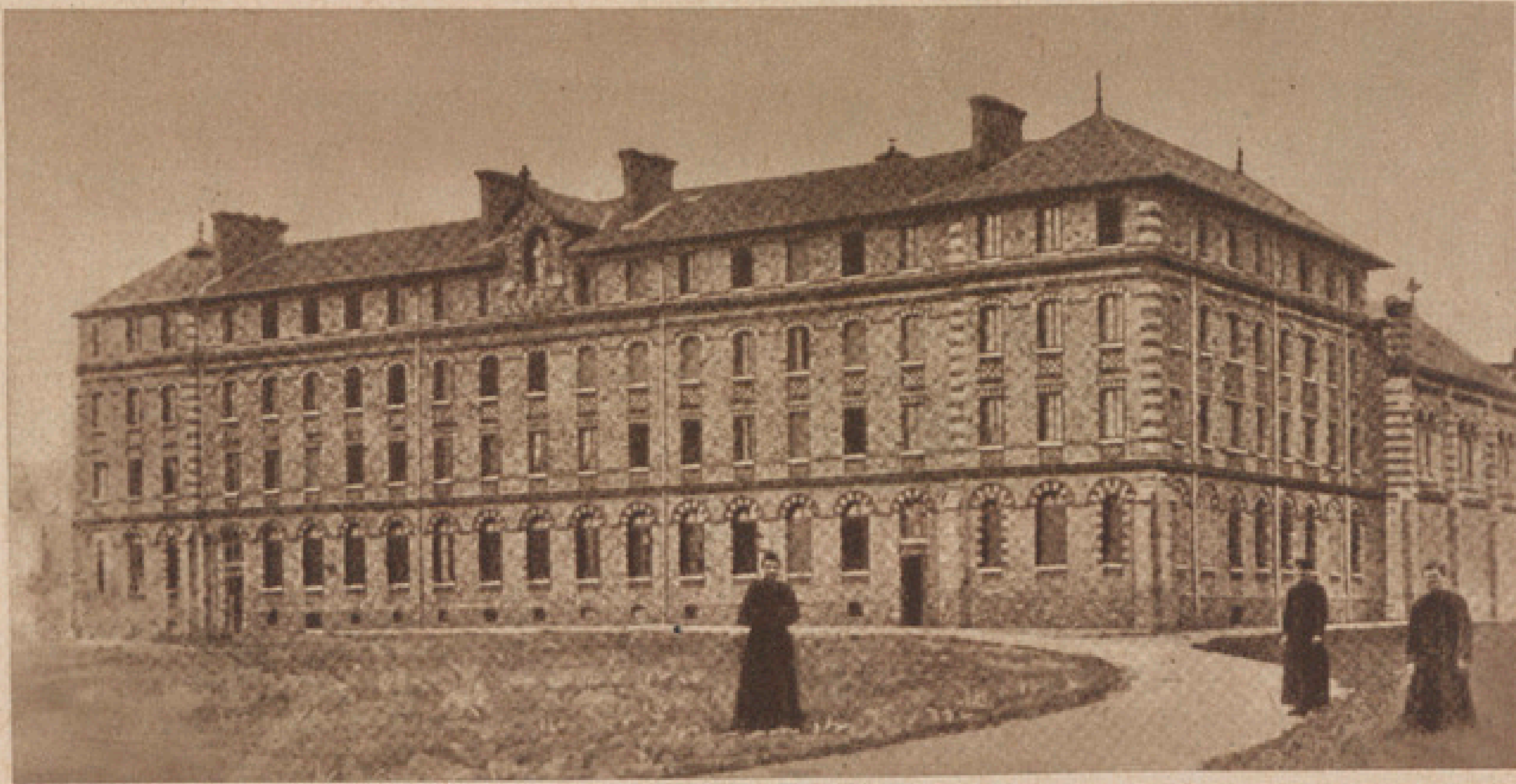
La fête était terminée, mais elle laissait à tous les assistants le souvenir d'une grande journée, journée d'espoir pour le diocèse de Mysore, journée de gloire pour sainte Philomène, prélude des solennités qui marqueront l'inauguration de son église. Daigne la Providence hâter ce jour impatiemment attendu en fournissant au zélé curé de Mysore les moyens de mener l'œuvre entreprise à bonne et prompte fin !



Souvenirs et Impressions
d'un Aspirant-Missionnaire

La raison déterminante pour laquelle on embrasse la vie apostolique est que Dieu vous y appelle, que, par conséquent, on a la « vocation ». Bien que ce principe semble difficile à admettre à nombre d'esprits modernes, imbus plus ou moins consciemment de rationalisme, le fait n'en demeure pas moins certain : à tout missionnaire s'applique cette parole de l'Evangile : *Jésus l'ayant regardé, l'aima de dilection et lui dit : « Suis-moi. »* C'est là l'histoire de toutes les vocations.

L'invitation divine a pris, suivant les individus, des formes diverses ; parfois un seul mot du Maître a suffi ; parfois, au contraire, il y a eu des hésitations, des reculs : quelques-uns, comme le jeune homme de l'Evangile, se sont refusés et s'en sont allés, tristes peut-être, n'ayant pas le courage des sacrifices demandés. Car Dieu nous laisse libres de répondre à son appel, et, lorsque nous avons entendu le « Viens, suis-moi », si nous répondons : « Me voici, Seigneur, parce que vous m'avez appelé », c'est que nous le voulons bien, et nous le voulons parce que Dieu nous a fait entrevoir combien beau est l'apostolat, combien grande la mission de se dévouer au salut des âmes païennes et de les amener au bercail du bon Pasteur. Quoiqu'en puissent dire et penser les incroyants, il n'y a là ni fanatisme, ni emballement, ni soif d'aventures, ni désir de voir des pays



Le Séminaire de Bièvres

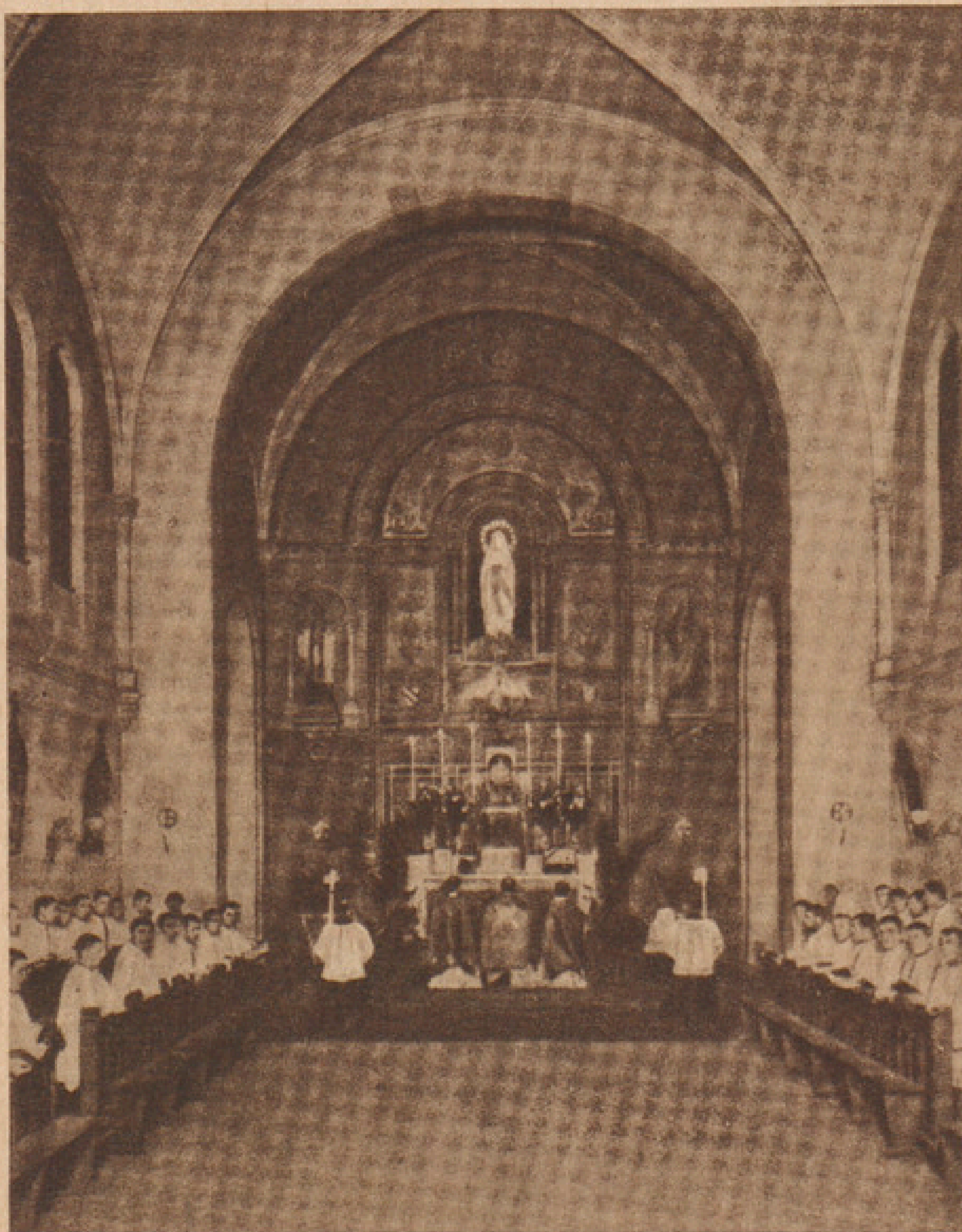
nouveaux, il n'y a que la volonté persévérante de répondre à l'appel de Dieu.

Et, si je recherche par quelle voie miséricordieuse je suis arrivé à embrasser cette vocation difficilement compréhensible à ceux qui n'ont pas été « appelés », je vois, dans la suite de mes souvenirs, un enchaînement de faits, très simples en apparence, mais certainement voulus par une Providence divine, à laquelle je ne pourrais me soustraire sans me rendre coupable d'infidélité.

Dieu m'a fait d'abord la grâce de naître dans une famille chrétienne ; les meilleures influences de foi et de piété ont, comme une saine atmosphère, enveloppé mon enfance, à la maison, à l'école, sur les bancs du catéchisme. Mon père donnait l'exemple de l'accomplissement de tous les devoirs ; ma mère, d'une piété à la fois tendre et forte, m'apprit à prier ; le bon curé de ma paroisse multipliait les industries de son zèle pour nous faire connaître et aimer Notre-Seigneur ; je devins son enfant de chœur préféré, il me donna les premières leçons de latin, et c'est lui qui, après ma première communion — jour de doux souvenir ! — détermina mes parents à m'envoyer au petit séminaire.

Là une nouvelle vie s'ouvrait pour moi. Les débuts furent plutôt pénibles : il est si dur, à 12 ans, de quitter sa famille, d'être privé des soins maternels, de l'affection de ses frères et sœurs, des horizons aimés du village natal ! Mais le dévouement des maîtres, la sympathie des condisciples, l'intérêt apporté à de nouvelles études, et surtout les beaux offices, l'union plus intime avec Notre-Seigneur mieux connu et mieux aimé : que de grâces reçues et combien facile fut l'acclimatement dans un milieu si favorable à la culture d'une vocation sacerdotale et apostolique ! Aussi est-ce au petit séminaire que cette vocation se précisa. J'avais depuis longtemps le désir du sacerdoce, mais, bien que la France, à notre époque surtout, souffre de la pénurie de prêtres, je me sentais ému de pitié à la pensée de ce milliard d'âmes païennes en faveur desquelles le Souverain Pontife demandait des prières, des aumônes et des apôtres. La lecture de la belle Vie du sympathique Martyr, le Bienheureux Théophane Vénard, acheva de m'éclairer. Approuvée par mon directeur, ma décision fut prise : je serais missionnaire.

Mais nombreux sont les Instituts qui envoient de leurs sujets dans les missions : auquel adresserai-je ma demande d'admission ?... Renseignements pris, tous offraient des avantages, qui m'auraient peut-être fait hésiter longtemps si tous eussent été *exclusivement* missionnaires, mais il n'en était pas ainsi ; la plupart se vouent, en même temps qu'à l'apostolat, à d'autres œuvres en France, œuvres d'enseignement ou de charité : ils ne sont que *partiellement* missionnaires. Et moi, je voulais à tout prix être envoyé en mission. Il me parut donc qu'une seule Congrégation, avec laquelle le Bienheureux Théophane m'avait fait faire plus ample connaissance, répondait pleinement à mes désirs, la Société des Missions-Etrangères de Paris dont tous les membres sont destinés à l'apostolat en Extrê-


La chapelle de Bièvres

me-Orient. Vers la fin de ma dernière année de petit séminaire, j'adressai au Supérieur de la Société ma demande d'admission, qui à ma grande joie, reçut peu après une réponse favorable.

Il fallait maintenant faire part à ma famille de cette nouvelle orientation de ma vie : c'était chose délicate. Après bien des hésitations, je m'y décidai, vers le milieu des vacances, un jour où je me trouvais seul à la maison avec mon père et ma mère. Après m'avoir écouté, tous deux demeurèrent silencieux, le cœur saisi d'une émotion douloureuse : mon père avait pâli, ma mère essuyait des larmes. Cette perspective de la séparation, même encore lointaine, d'un fils tendrement aimé les atterrait. Peut-être était-ce l'évanouissement d'un rêve caressé avec de consolants espoirs : un presbytère tranquille, dans lequel leur vieillesse s'abriterait, calme et heureuse, près du fils, curé aimé et choyé ? Je dus, pour les consoler, leur rappeler que le départ pour les missions était encore bien éloigné, puisque j'avais devant moi six années de grand séminaire, coupées par une année de service militaire ; que je reviendrais chaque année passer mes vacances auprès d'eux ; enfin je fis appel à leur esprit de foi, assuré, leur dis-je, que, si telle était la volonté de Dieu, ils ne voudraient pas s'y opposer. Ce dernier argument les toucha plus que tout autre et j'eus la consolation d'entendre mon père me donner son consentement à peu près dans les mêmes termes que le père de Théophane avait donné le sien à son fils : « Mon enfant, le sacrifice est rude ; mais, si tu vois que Dieu t'appelle, je te dis : Obéis sans hésiter. Que rien ne te retienne, pas même l'idée de laisser une famille affligée ». Ma mère n'ajouta pas une parole ; elle se contenta de m'embrasser plus fort que d'ordinaire : la vaillante chrétienne avait, elle aussi, accepté le sacrifice que Dieu lui demandait ! Lorsque mes frères et sœurs furent informés de

mes intentions, il y eut des larmes : mes deux petites sœurs surtout semblaient ne pouvoir se consoler du départ prochain de leur grand frère ; mais les parents ayant donné leur consentement, il fallait bien se soumettre. Pour moi, dans ces moments si pénibles à la nature, je faisais effort sur moi-même pour garder bonne contenance, mais, rentré dans ma petite chambre, je ne pouvais que laisser libre cours à mon émotion ; à mon tour, je pleurais, surtout à la pensée du chagrin que je causais à ceux que j'aime et, du fond du cœur, je demandais à Dieu de soutenir mon courage jusqu'au bout !

Un mois plus tard, après des adieux encore mêlés de larmes, je partais pour Paris, ou plutôt pour Bièvres, où se trouve le Séminaire de



En pique-nique

Philosophie des Missions-Etrangères, dans lequel je devais passer trois années, suivies du service militaire, avant d'entrer au séminaire de la rue du Bac. Mes impressions étaient alors fort complexes. D'un côté j'étais heureux de faire un pas décisif vers la réalisation de mes désirs d'apostolat ; mais, de l'autre, ayant une très haute idée de l'établissement dans lequel j'allais entrer, je me demandais si je ne serais pas trop au-dessous du niveau intellectuel et surtout du niveau spirituel de ceux qui allaient devenir mes condisciples. C'est donc un peu avec crainte et tremblement que je me présentai à Bièvres ; mais mes inquiétudes furent promptement dissipées : l'accueil si bienveillant du Supérieur et des directeurs, la charité si cordiale des élèves me mirent bientôt à l'aise et je ne tardai pas à me sentir devenu jusqu'aux moelles un véritable « aspirant-missionnaire ».

Au Séminaire de Bièvres, ou de Bel-Air, ou de l'Immaculée-Conception, — car il porte tous ces noms, — l'esprit diffère grandement de celui du petit séminaire. On n'y est plus traité en enfants, à peine en jeunes gens, mais plutôt en hommes, qui, s'étant assigné un but précis, l'apostolat, ne le perdent jamais de vue, y tendent de tous leurs efforts et acceptent non pas seulement avec courage, mais avec joie, la vie de

piété et de travail qui en est la préparation nécessaire. Pour obtenir l'observance du règlement, il n'est pas question de pensums ni de piquet d'arrêts : on ne fait appel qu'à la conscience, qui rappelle que la règle est l'expression de la volonté de Dieu, et cela suffit. Du reste, que de circonstances viennent tempérer l'austérité de la vie de séminariste : les belles cérémonies et les récréations plus longues des jours de fête ; les réunions devant l'oratoire du parc, dans lesquelles, chaque samedi, cœurs et voix rivalisent d'ardeur : les promenades du mercredi, où les deux communautés de Bièvres et de Paris se réunissent à Meudon pour y passer ensemble des heures de détente et de franche gaieté ; les vacances enfin, qui chaque année font retrouver au village natal les joies de la famille et les souvenirs heureux de l'enfance !

Aussi mes trois années de Bièvres ont-elles passé avec une rapidité qui m'étonne moi-même.



Le Séminaire de la rue du Bac

L'année qui suivit — l'année de caserne, — me parut plus longue. Tout y était si différent du Séminaire !... Pourtant les prières et la correspondance des condisciples, la lecture de la petite revue « *Ad Exteros* » reçue régulièrement chaque mois, quelques permissions partagées entre la famille et le Séminaire, me vinrent en aide pour passer cette période d'épreuve, après laquelle, conscient d'avoir rempli mon devoir envers la patrie, je repris avec joie la soutane et me dirigeai allègrement vers le Séminaire, non plus de Bièvres, cette fois, mais de Paris, le fameux Séminaire de la rue du Bac, celui qu'on a appelé « l'Ecole polytechnique du martyre ».

J'y étais déjà venu quelquefois, la communauté de Bièvres s'y rendant tout entière pour assister aux ordinations et aux cérémonies de départ ; mais ce n'était plus seulement pour quelques heures que j'y arrivais, c'était pour trois années, années décisives pour ma formation à

la carrière apostolique, années des grandes ordinations : sous-diaconat, diaconat, prêtrise ! En y entrant, je ressentis de nouveau cette impression de crainte et de défiance de moi-même que j'avais éprouvée, quatre ans plus tôt, en arrivant à Bièvres. Et certes, ce n'était pas sans raison. Ici tout est plus sérieux, plus austère. Ce n'est plus Bel-Air avec son grand parc, ses horizons lointains, sa chapelle encore parée de jeunesse, puisqu'elle n'a pas 50 ans. En plein Paris, et cependant à l'écart du bruit et de l'agitation de la capitale, c'est la vieille maison aux immenses corridors sombres et froids : c'est l'église qui, à sa naissance, a entendu les accents éloquents de Fénelon ; c'est un jardin, de dimensions inattendues, sans doute, au milieu de la capitale, mais combien restreint pourtant à des yeux de vingt ans !... Cette première impression serait peut-être quelque peu décevante, si l'on ne se rappelait que de cette vieille maison sont partis depuis près de trois siècles, plusieurs milliers d'apôtres ; que dans cette église ils ont prié et se sont sanctifiés ; que dans ce jardin, ils se sont récréés en parlant des missions, vers lesquelles s'envolaient les désirs de leur âme généreuse. Oui, rien n'est encourageant, rien n'est réconfortant comme la pensée que nous vivons là où ont vécu tant de confesseurs de la foi et de martyrs, que nous prions là où ils ont prié et que Notre-Seigneur met à notre disposition les mêmes moyens de nous sanctifier pour devenir, comme eux, des apôtres zélés et fervents. Aussi quelle fer-où l'on vénère leurs reliques, et aux réunions hebdomadaires devant l'*Oratoire des Martyrs*, où avant nous ils ont prié la Reine des Apôtres, chanté ses louanges et imploré son secours !

A Paris on retrouve la même paternelle bienveillance de la part des directeurs et professeurs, avec une orientation plus précise de leurs entretiens, particulièrement ceux de notre vénéré Supérieur, vers les choses de missions ; on retrouve aussi, et plus encore qu'à Bièvres, une charité vraiment fraternelle entre tous les aspirants-missionnaires, et l'on en vient bien vite à faire siennes les paroles du Bienheureux Théophane : « Le bonheur habite aux Missions-Etrangères, l'air en est embaumé ; nous formons une famille parfaitement unie... Que je suis heureux dans cette retraite du Séminaire ! Que j'aime la solitude de ses corridors, la paix de ses cellules, l'ordre des exercices, les longues heures d'étude et de recueillement, la gaieté de ses récréations, la charité de ses habitants, le charme de sa chapelle, la voix de ses souvenirs, un je ne sais quoi qui dit l'apostolat et le martyre ! »

Les trois années que j'ai dû passer au Séminaire de la rue du Bac demeureront sûrement les plus belles de ma jeunesse, et probablement de toute ma vie, car en mission il y en aura, je l'espère, de plus fructueuses, mais difficilement de plus douces. J'ai reçu le sous-diaconat à Noël dernier : je suis encore sous l'impression des pures et saintes émotions de ces cérémonies où l'on se sent plus près du ciel que de la terre, où tout ce qui est humain prend un caractère divin sous les paroles sublimes de la grande



Salut du Saint-Sacrement un jour de départ

liturgie catholique. Dans quelques mois je serai prêtre, et, le jour même de cette dernière ordination, j'apprendrai à laquelle de nos missions je serai destiné. Quelle sera-t-elle : le Japon, la Chine, l'Indochine, les Indes ? Je l'ignore, mais quelle qu'elle soit, ce sera celle que Notre-Seigneur lui-même m'aura choisie, et pour moi ce sera la plus belle de nos missions.

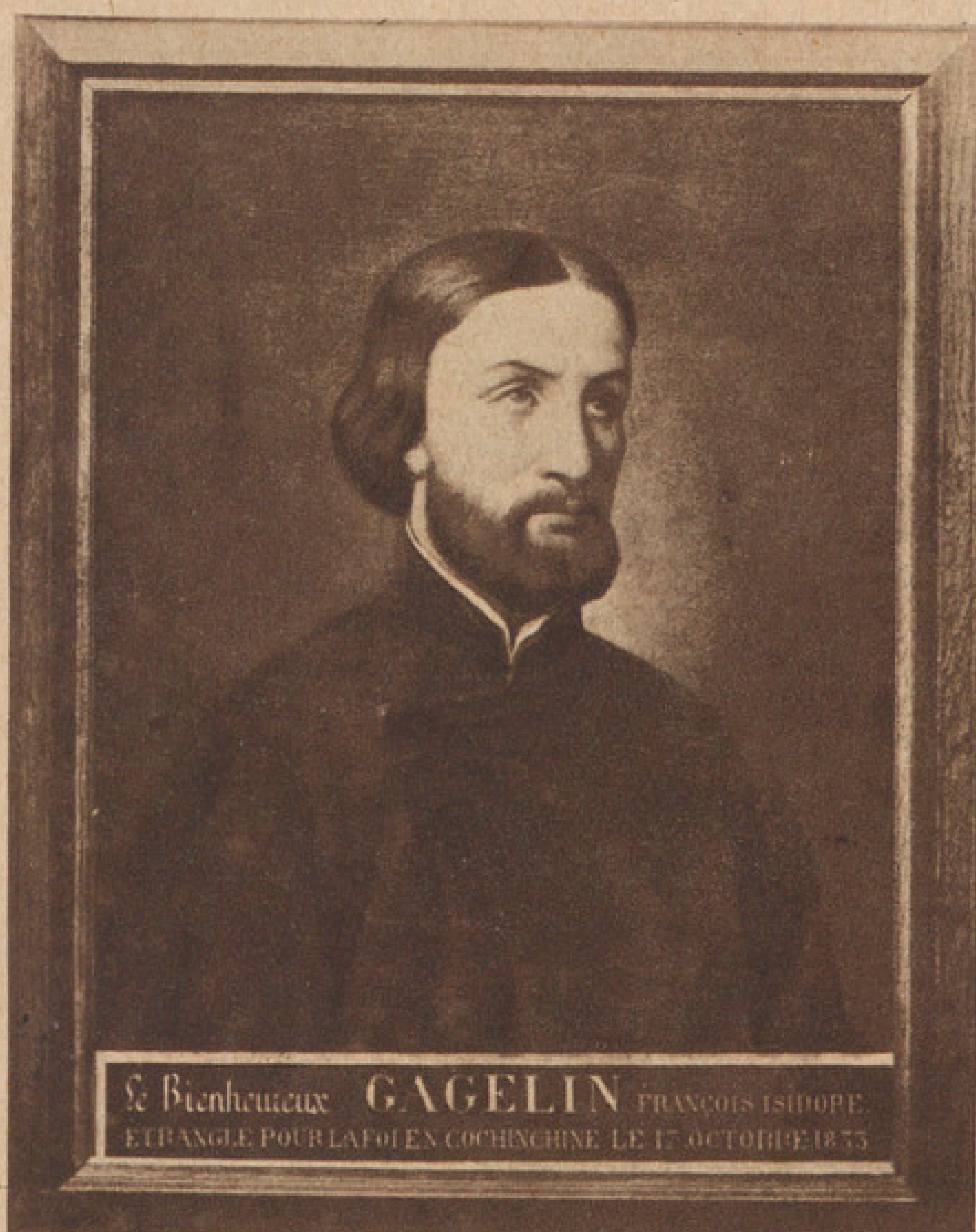
Le lendemain de l'ordination, la première messe, avec ses indicibles émotions !... Puis un mois de vacances dans la famille, vacances assombries par la perspective de la séparation prochaine ; aux dernières heures il y aura, de part et d'autres, des larmes et des déchirements ; — oui, de part et d'autre, car la vocation apostolique n'étouffe pas le cœur : on aimait sa famille, on l'aime encore, on l'aimera toujours ; au moment de la séparation, on fait saigner des cœurs, et les blessures que l'on cause font plus souffrir que celles que l'on reçoit. — En ces douloureux instants, Dieu donne à tous, résignation, force et courage !...

On rentre à Paris pour quelques semaines employées aux préparatifs du voyage ; puis c'est la traditionelle cérémonie du départ, trop souvent décrite pour que j'y revienne ici ; enfin ce sont les adieux au Séminaire, puis à la France, et la traversée qui nous conduit à destination.

La Société des Missions-Etrangères a la charge de 39 missions d'Extrême-Orient, dans lesquelles elle a à évangéliser 225 millions de païens. Ce n'est donc pas le travail qui lui manque, et partout il y a des âmes à sauver. Hélas ! « la moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre ; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers ». Et priez aussi pour que l'aspirant-missionnaire qui vient de vous confier ses souvenirs et ses espérances devienne à son tour un bon travailleur dans le champ immense du Père de famille !

A. M.

Le Centenaire du Martyre
du Bienheureux François-Isidore Gagelin
en Franche-Comté



François-Isidore Gagelin, né en 1799 à Montperreux, dans le diocèse de Besançon, prêtre de la Société des Missions-Etrangères de Paris, après 12 années d'apostolat en Cochinchine, subit le martyre à Hué, le 17 octobre 1833, « pour avoir prêché la religion chrétienne ». Il a été béatifié en 1900 par le Pape Léon XIII, avec 8 autres missionnaires de la même Société, — dont le Bienheureux Marchand, franc-comtois comme lui, — 18 prêtres indigènes et 22 chrétiens chinois ou indochinois.

Son Eminence le Cardinal Binet décida de fêter l'anniversaire centenaire du martyre de cet enfant du diocèse de Besançon par un triduum fixé aux 18, 19 et 20 novembre. Sur son aimable invitation, Mgr de Guébriant, Supérieur général de la Société des Missions-Etrangères. Mgr Prunier, évêque de Salem (Inde) de la même Société. Mgr Olichon, directeur de l'Union Missionnaire du Clergé, Mgr Arthaud, directeur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, le P. Robert, premier Assistant de Mgr de Guébriant et franc-comtois, lui aussi, vinrent

se joindre au clergé bisontin pour rendre honneur au glorieux Martyr.

Le triduum s'ouvrit, le samedi 18 novembre au soir, par une séance au Kursaal de Besançon, dont l'organisation avait été confiée à la conférence Saint-Thomas d'Aquin. M. Georges Goyau, le maître incontesté de l'histoire missionnaire, rappela le réveil des Missions catholiques au XIXe siècle et fit de la vie et de la mort du Bx Gagelin un récit vraiment émouvant, qui intéressa au plus haut point son auditoire.

Après l'éminent académicien, Mgr de Guébriant prit la parole et retraça l'œuvre accomplie par la Société des Missions-Etrangères. Fondée il y a 270 ans, cette Société a réalisé partout les



La Cathédrale de Besançon

promesses qu'elle avait faites. Particulièrement en Indochine, le pays évangélisé par le Bienheureux Gagelin, elle a obtenu des résultats merveilleux. En termiant, Son Excellence félicite les diocèses de Franche-Comté pour le nombre imposant de missionnaires qu'ils ont envoyé aux Missions-Etrangères : ils ont été une pépinière d'apôtres zélés : ils le seront encore dans l'avenir.

Le lendemain, dimanche, c'est devant une affluence considérable que Mgr de Guébriant célébra la messe pontificale à la cathédrale. Le panégyrique du Bienheureux fut prononcé par M. l'abbé Lambert, qui rechercha les sources franc-comtoises de la sainteté du futur Martyr et les trouva dans ces générations sacerdotales dont les traditions d'austérité sont légendaires

Pendant que ces imposantes cérémonies se déroulaient à Besançon, Montperreux, le village natal du Bienheureux, était aussi en fête. Mgr Prunier y célébrait la messe pontificale et, dans un discours impressionnant, évoquait devant ses auditeurs les labeurs de la vie de missionnaire et le champ immense ouvert aux conquérants d'âmes.

Mais l'après-midi devait être plus solennelle encore. Le village a revêtu sa parure des grands jours de fête : des banderoles et des oriflammes sont disposées de tous côtés ; l'église et la maison natale du Bienheureux sont richement décorées et, dans la soirée, elles brilleront de mille feux étincelants. De toutes parts les pèlerins arrivent en groupes compacts et, sans discontinuer, voitures et autos déversent sur la place du village des fidèles qui ont tenu à venir glorifier l'illustre enfant de Montperreux.

A 3 heures, S. Em. le Cardinal Binet arrive avec Mgr de Guébriant et le P. Robert, et peu après, Mgr Boucher, Mgr Olichon, etc. Un long cortège se forme et se rend à la maison du Bienheureux. Là, le Maire, en termes délicats, souhaite la bienvenue à Son Eminence et aux personnalités religieuses, militaires et civiles, qui sont venues rehausser l'éclat des fêtes du centenaire de François-Isidore Gagelin, dont il retrace la vie en quelques mots. Son Eminence répond en rendant hommage aux organisateurs de la cérémonie et remercie l'imposante assistance venue pour honorer le Bienheureux Martyr ; puis, sur le seuil de la maison natale, le Cardinal bénit une plaque commémorative en marbre noir, dont l'inscription en lettres d'or rappelle que, le 10 mai 1799, naquit dans cette maison le Bx François-Isidore Gagelin, martyrisé à Hué, en Annam, le 17 octobre 1833.



La maison natale du Bienheureux Gagelin

De là le cortège se rend à l'église, où, après une allocution délicate de M. le Curé et une brève réponse du Cardinal, le P. Robert monte en chaire et, en un discours d'une pénétrante émotion, fait le panégyrique du Bienheureux.

Mgr de Guébriant bénit ensuite une plaque de marbre apposée dans l'église en mémoire de l'illustre fils de Montperreux, et

la journée se termina par le Salut du Saint-Sacrement, chanté de tout cœur par l'assistance tout entière.

Le lundi fut la journée missionnaire du clergé : au Grand Séminaire, 300 prêtres apportèrent au Bienheureux Gagelin l'hommage de ses frères dans le sacerdoce. Mgr Olichon, M. le Chanoine Demanesche, Mgr Arthaud et Mgr de Guébriant prirent successivement la parole pour dégager devant ce magnifique auditoire les leçons de l'apostolat missionnaire du XIXe siècle et définir les tâches de l'époque actuelle. Ces conférences, riches de doctrine et pénétrées de l'esprit apostolique, ne pouvaient qu'accroître dans des cœurs de prêtres le zèle du salut des âmes, base de l'action missionnaire, et il est facile d'imaginer ce que fut, après de telles heures, la cérémonie de clô-



Le Village de Montperreux

ture : combien impressionnante cette procession, où 300 prêtres et 150 séminaristes firent escorte aux reliques du Bienheureux et combien émouvant ce salut du Saint-Sacrement dans la chapelle où s'était formée l'âme du Martyr et où, aujourd'hui continue d'agir cet Esprit du Seigneur qui prépare à l'Eglise les apôtres de demain ! Puissent-ils être nombreux ! Les fêtes du centenaire, splendides manifestations de foi et d'esprit apostolique, autorisent toutes les espérances.

Le diocèse de Besançon occupe certainement un des premiers rangs parmi les diocèses de France qui ont le plus efficacement contribué à l'expansion missionnaire de l'Eglise. A la seule Société des Missions-Etrangères combien n'a-t-il pas donné de martyrs, d'évêques, de missionnaires de qualité exceptionnelle ?

Des Martyrs : les Bienheureux Cuenot, Gagelin, Marchand, Néron.

Des Evêques : Mgr Ponsot au Yunnan, Mgr Gauthier et Mgr Theurel au Tonkin, Mgr Bigandet et Mgr Cardot en Birmanie, Mgr Guillemin à Canton, Mgr Dubail en Mandchourie, Mgr Blanc en Corée, Mgr Mossard à Saïgon, pour ne citer que les morts.

Des missionnaires ; parmi les quelque 200 Francs-Comtois des Missions-Etrangères, les PP. Rigaud, Brieux, Bourgeois, Mussot, massacrés en Chine par les païens, le P. Letondal, le restaurateur à Pinang du Collège général de la Société, et tant d'autres, dont la carrière apostolique a fait honneur à la fois et à la Société à laquelle ils appartenaient et au diocèse qui les lui avait donnés !

Actuellement encore on compte dans nos Missions plus de 30 Francs-Comtois, dont 3 Evêques. Le diocèse de Besançon garde donc dans toute leur générosité ses nobles traditions missionnaires. Le Maître des Apôtres saura l'en récompenser !

Le Pays des Tambourinaires

Pema, le village du Cheval-Blanc, est, pour ainsi dire, la capitale des tambourinaires. Dans tout le pays on chante du matin au soir — parfois même du soir au matin, — au son du tambour. Sur les pentes fleuries des coteaux verdoyants, dans les bas-fonds fertiles où s'étalent les grasses rizières, on voit des groupes de travailleurs chantant à gorge déployée. Les uns se trémoussent en dansant la gigue autour de chaque plant de riz, les autres piochent les mauvaises herbes ou tassent la terre autour des tiges de maïs, et chaque équipe chante à qui mieux mieux les chansons d'un répertoire les plus variés.

Ailleurs, sans doute, on peut entendre les traînantes mélopées des haleurs de jonques, les chants cadencés des rameurs, les han-han saccadés des débardeurs ; les porteurs de poids lourds : pierres, arbres, marmites pour le sel, etc., ont leurs refrains de marche, mais ce sont de vraies « scies », sans queue ni tête, plutôt que des chansons proprement dites ; tandis que, dans le pays du Cheval-Blanc, il s'agit de chants qui réunissent la rime et la raison. De plus, les chanteurs ici sont toujours accompagnés par un tambourinaire.


Un poste de mission en Chine

Or, n'est pas tambourinaire le premier venu. Il faut un long entraînement pour se loger dans la cervelle près de deux cents airs différents. L'élève-tambourinaire, durant son apprentissage, a plus d'une fois les poignets endoloris, les bras rompus de fatigue.

Il y a des airs pour ceux qui piétinent les mauvaises herbes en les enfonçant dans la vase, il y en a d'autres pour ceux qui piochent la terre. Airs tristes pour les jours de pluie ou de brume, airs joyeux pour les matinées de printemps, airs lents pour les journées ensoleillées de juillet, airs de galop pour les jours d'hiver.

Dès l'aurore le tambour bat le réveil. Bientôt c'est une marche entraînante conduisant les travailleurs à leur chantier. A la lisière du champ ils se rangent en ligne, comme pour faire l'exercice, et lèvent leurs pioches en l'air. Attention ! Le tambourinaire leur fait face, puis tout à coup éclate un sonore *rran... rran... rran... rataplan*, et aussitôt le travail commence. Le chef de l'équipe entonne la chanson, que tous répètent à l'unisson :

Chantons tous avec flamme
Le bon et beau maïs,
Qui rendra gras nos fils,
Nos cochons et nos femmes !
Oh ! Oh ! Oh !... Ah ! Oh ! Eh ! (bis)

Dans le même temps, au fond du vallon, dans les rizières, de nombreux chœurs attaquent et poursuivent avec enthousiasme les interminables couplets de la chanson du riz :

Sous nos pieds écrasons,
Tuons la mauvaise herbe,
Et le riz, compagnons,
Pourra pousser superbe !
Ah ! Oh ! Eh !... Ah ! Eh ! Oh ! (bis)



Dans la plaine de Pema

De tous côtés retentissent des chants joyeux qu'accompagne le tambour : *rran... rran... rran.. rataplan* : à son rythme entraînant les travailleurs se démènent comme des diables, les mauvaises herbes disparaissent comme par enchantement...

Le soir venu, quand le soleil a disparu derrière les lointaines montagnes, quand le dernier coup de pioche a été donné, tous les tambours battent la charge, les groupes de travailleurs, quittant les champs et les rizières, entonnent un dernier refrain en se dirigeant vers les fermes, où les attend un copieux repas :

Marchons en cadence :
C'est l'heure du repos
Et des joyeux propos :
Allons faire bombance !
Ah ! Ah ! Ah !... Oh ! Oh ! Oh ! (bis)

Et tous les échos d'alentour répètent à la fois :

Ah ! Ah ! Ah !... Oh ! Oh ! Oh !

Vers le milieu du jour, je me suis assis un moment au sommet d'un coteau, à l'ombre d'un banian, pour jouir du spectacle, pour voir et entendre chanter tout un peuple, les cultivateurs dans les champs et les rizières, les enfants dans les écoles. Je ne sais si c'est une illusion, mais, après quelques instants, il me sembla que le vent dans les pins, les oiseaux dans les bosquets, les ruisseaux qui murmurent, les torrents qui grondent, les cigales qui crissent, tout le pays, en un mot, entraîné au rythme du tambour, chantait en cadence.

Que de poésie dans ce petit coin de Chine ! Quel charmant pays !

Et les braves Chinois ! Quel peuple admirable !... Ah ! si le bon Dieu lui accordait la grâce de se convertir, un beau jour il gagnerait au Christ tout le continent asiatique... au son du tambour.

Marcel DUBOIS,
missionnaire de Suifu (Szechwan)



Ephémérides

— 1684 —

20 février. — Mort d'**Ignace ARDIEUX,** du diocèse de Fribourg (Suisse). Entré sous-diacre au Séminaire des M.-E., il partit en 1678 pour le Siam et y fut ordonné prêtre. C'est lui qui, le premier, évangélisa le nord du Siam et s'avança jusqu'à Phitsanulok, à environ 100 lieues de Juthia, alors capitale du royaume. Il mourut dans l'île de Jong-Selang.

— 1834 —

25 janvier. — Naissance de **Jean-Antoine AZEMAR, à Luc** (Aveyron). Ordonné prêtre le 25 mai 1861, il fut envoyé en Cochinchine et se dévoua à l'évangélisation des sauvages Stiengs ; il composa un dictionnaire de leur dialecte. Chassé de là en 1866 par l'insurrection de Pukambo, il fut chargé de la paroisse de Laithieu, où il fonda une école pour les sourds-muets. Il acclimata dans son district l'**herbe de Guinée,** dont il avait rapporté des plants de Hong-kong. Il mourut à 61 ans après une carrière apostolique bien remplie.

— 1884 —

6 janvier. — Mort de **Jean GELOT, Etienne RIVAL** et **François MANISSOL,** massacrés au Chau-Laos.

Jean Gélot, du diocèse de Luçon, né le 30 janvier 1843, prêtre le 22 décembre 1866, missionnaire du Tonkin Occidental, chargé d'abord du Séminaire de Phucnhac, fut nommé en 1882 par Mgr Puginier provicaire du Laos tonkinois. Ses travaux y furent vite arrêtés et leurs résultats détruits. Après une année de laborieux ministère, il fut massacré à Banpong (province de Thanh-hoa) par les bandes que soudoyait le gouvernement annamite pour se venger sur les missionnaires et sur les chrétiens de l'expédition française au Tonkin.

Etienne Rival, du diocèse de Lyon, né le 15 novembre 1855, prêtre le 20 septembre 1879. Destiné au Tonkin Occidental, il dirigea le district de Sontay, puis fut envoyé au Laos, où il fut massacré en même temps que le P. Manissol, ainsi que plusieurs catéchistes et servants.

François Manissol, né au diocèse de Lyon en 1858, ordonné prêtre le 17 février 1883 et destiné au Tonkin Occidental,

accompagna le P. Rival chez les sauvages du Chau-Laos et fut massacré avec lui le 6 janvier 1884.

9 janvier. — Mort de **Joseph SEGURET** et de **Charles ANTOINE,** massacrés au Chau-Laos.

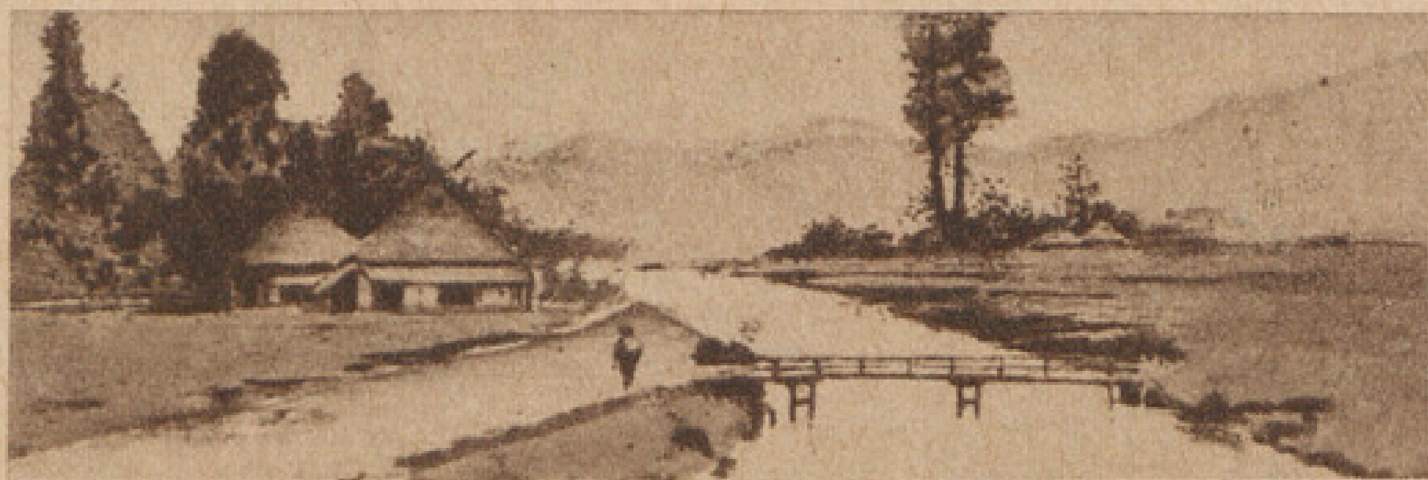
Joseph Séguret, né en 1856 à Rodez, missionnaire du Tonkin Occidental en 1880, fut envoyé au Chau-Laos, où il fut massacré par les païens, avec le jeune P. Antoine et 22 catéchistes.

Charles Antoine, du diocèse de Saint-Dié, né en 1858, prêtre le 23 septembre 1882, avait à peine passé une année en mission lorsqu'il fut massacré au Laos Tonkinois avec le P. Séguret.

Ainsi, en quelques jours, 5 missionnaires — dont quatre n'avaient pas trente ans, — payaient de leur vie l'honneur d'être des apôtres venus de France pour apporter à une race encore inculte les bienfaits de la civilisation chrétienne.

12 janvier. — Mort de **Charles VENAULT,** missionnaire de Mandchourie.

Né en 1806 dans le diocèse de Poitiers, prêtre en 1831, il exerça le saint ministère pendant onze ans dans son diocèse et n'entra qu'en 1842 au Séminaire des M.-E. Envoyé en Mandchourie, il se mit à la recherche du P. de la Brunière, parti pour l'extrême nord : après deux ans d'un périlleux voyage, il ne retrouva que la tombe du missionnaire, qui avait été massacré par les Kilimis. Il explora ensuite la partie septentrionale de la mission jusqu'aux bouches du fleuve Amour, mais les tribus riveraines se montrèrent hostiles à la prédication de l'Evangile, et il dut revenir vers le Sud, où son zèle apostolique s'exerça sans relâche jusqu'à un âge avancé, car il fut l'un des rares missionnaires — et probablement l'un des premiers, — qui célébrèrent leurs noces d'or sacerdotales. Il mourut à 78 ans, laissant la réputation d'un saint.

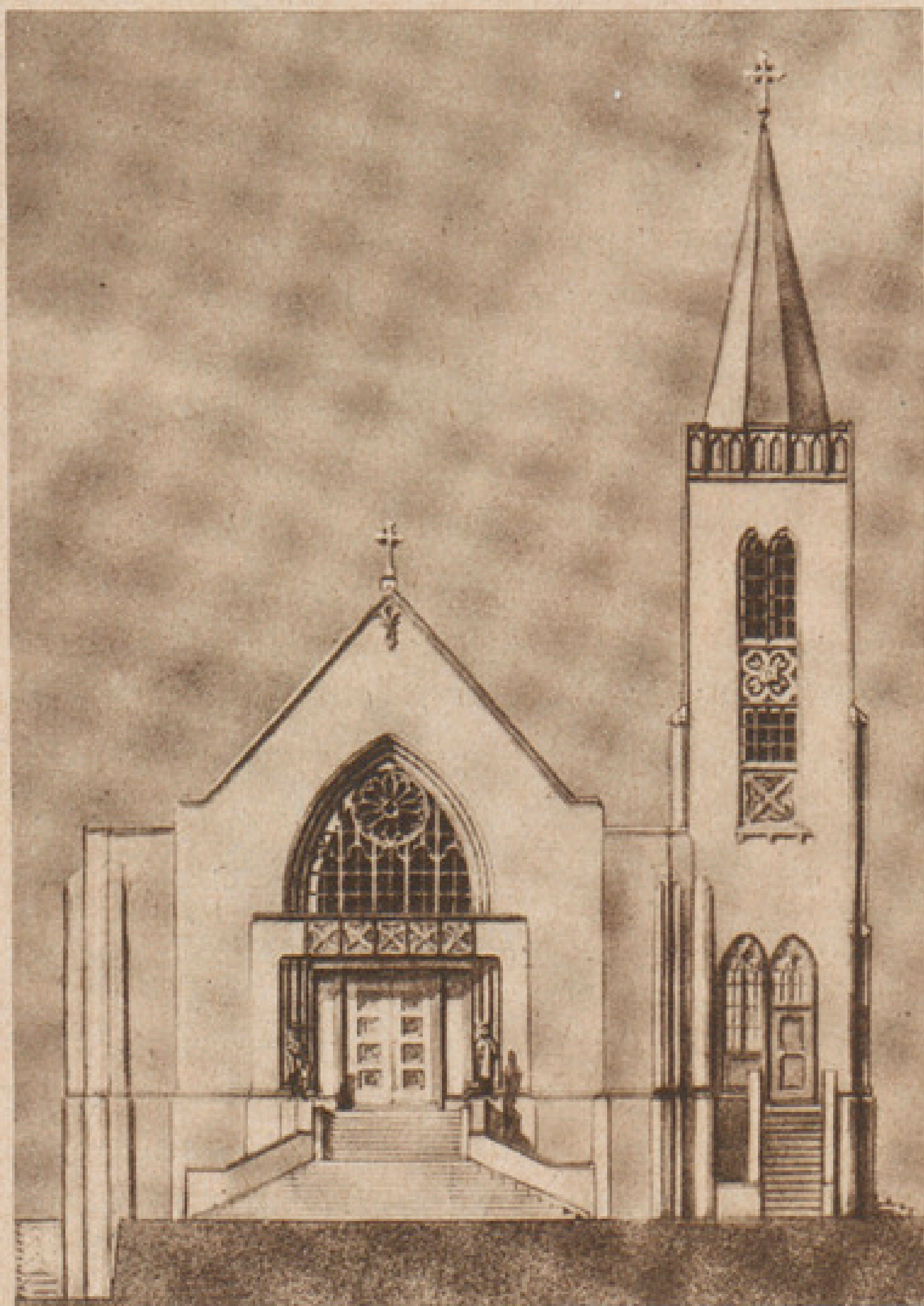


Echos de nos Missions

JAPON

Tôkyô. — Le nouveau Délégué Apostolique au Japon, S. Exc. Mgr Paul Marella est arrivé à Tôkyô le 20 décembre. Sacré Archevêque titulaire de Doclea, le 29 octobre 1933, par S. Em. le Cardinal Fumasoni-Biondi, Préfet de la S. C. de la Propagande, Son Excellence a fait le voyage par l'Amérique, où, avant sa nomination au Japon, il fut pendant six ans Secrétaire de la Délégation Apostolique de Washington.

Le 23 novembre, Mgr Chambon a béni, à Yokohama, l'église du Sacré-Cœur, que le P. Lemoine a fait élever pour remplacer celle qu'avait renversée le tremblement de terre de 1923. La nouvelle église, à l'épreuve — autant qu'on peut l'espérer, — des séismes et des incendies, peut contenir 500 personnes. Elle est surtout réservée aux Européens, les Japonais ayant deux autres églises dans la ville.



La nouvelle église de Yokohama

Le Consul de France à Yokohama a remis au nom du gouvernement français, la décoration de Chevalier de la Légion d'Honneur à M. Mutschler, Marianiste, depuis 40 ans professeur de français à Tôkyô, puis à Yokohama. On est

heureux de constater une fois de plus que le gouvernement français sait apprécier à l'étranger les services de ces bons éducateurs, mais pourquoi en prive-t-il la France et compromet-il par là le recrutement de ces dévoués serviteurs du pays ?...

Fukuoka. — Deux Sulpiciens du Canada sont arrivés à Fukuoka pour préparer les voies aux membres de la Compagnie qui doivent prendre la direction du Petit-Séminaire du diocèse. Ils se préparent à leur ministère futur par l'étude de la langue et des mœurs du pays au bien duquel ils veulent se dévouer.

Trois Sœurs de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul sont arrivées dans le même but : préparer la fondation d'œuvres de bienfaisance, comme leur Congrégation en entretient avec un zèle admirable dans toutes les parties du monde.

Osaka. — A Osaka également, et dans les mêmes intentions, trois filles de Saint-Vincent-de-Paul viennent de s'installer. Les gracieuses cornettes de la rue du Bac ont été accueillies avec joie par les Pères de la rue du Bac ; et non plus simplement pour des relations de bon voisinage, — il n'y a pas de rue de Babylone à Osaka ni à Fukuoka, — mais pour travailler ensemble à la grande œuvre de la christianisation du Japon.

COREE

Seoul. — La réunion annuelle des Supérieurs des Missions de Corée a eu lieu au mois d'octobre dernier dans l'abbaye bénédictine de Ouensan, où Mgr Sauer, Vicaire apostolique et Abbé, a offert à ses hôtes la traditionnelle hospitalité des monastères de son Ordre.

A l'occasion de la fête de nos Martyrs de Corée (26 septembre), des conférences sur le catholicisme ont été données dans la vaste salle de la Chambre de Commerce de Seoul par deux de nos prêtres coréens ; l'auditoire, composé d'un millier de païens et de protestants instruits, a paru suivre avec intérêt — beaucoup prenant des notes, — les explications données par les orateurs.



Une classe de chant en Corée

La Corée est prise, à son tour,

d'un véritable engouement pour les sports. Nous devons, dans nos écoles, suivre le mouvement, mais en évitant les exagérations qu'il entraîne trop souvent.

Taikou. — Les dix missionnaires de Saint-Colomban qui doivent se préparer à prendre en charge la province méridionale de la Mission de Taikou sont arrivés le 6 octobre dernier. Sauf leur Supérieur, le P. Mac Polin, tous sont de jeunes prêtres ordonnés à Noël 1932 : l'un d'eux est Américain, un est Australien, les autres sont Irlandais. Au mois de novembre, le P. Mac Polin a fait une rapide visite des postes qui lui seront confiés plus tard, y compris l'île de Quelpaert.

MANDCHOURIE

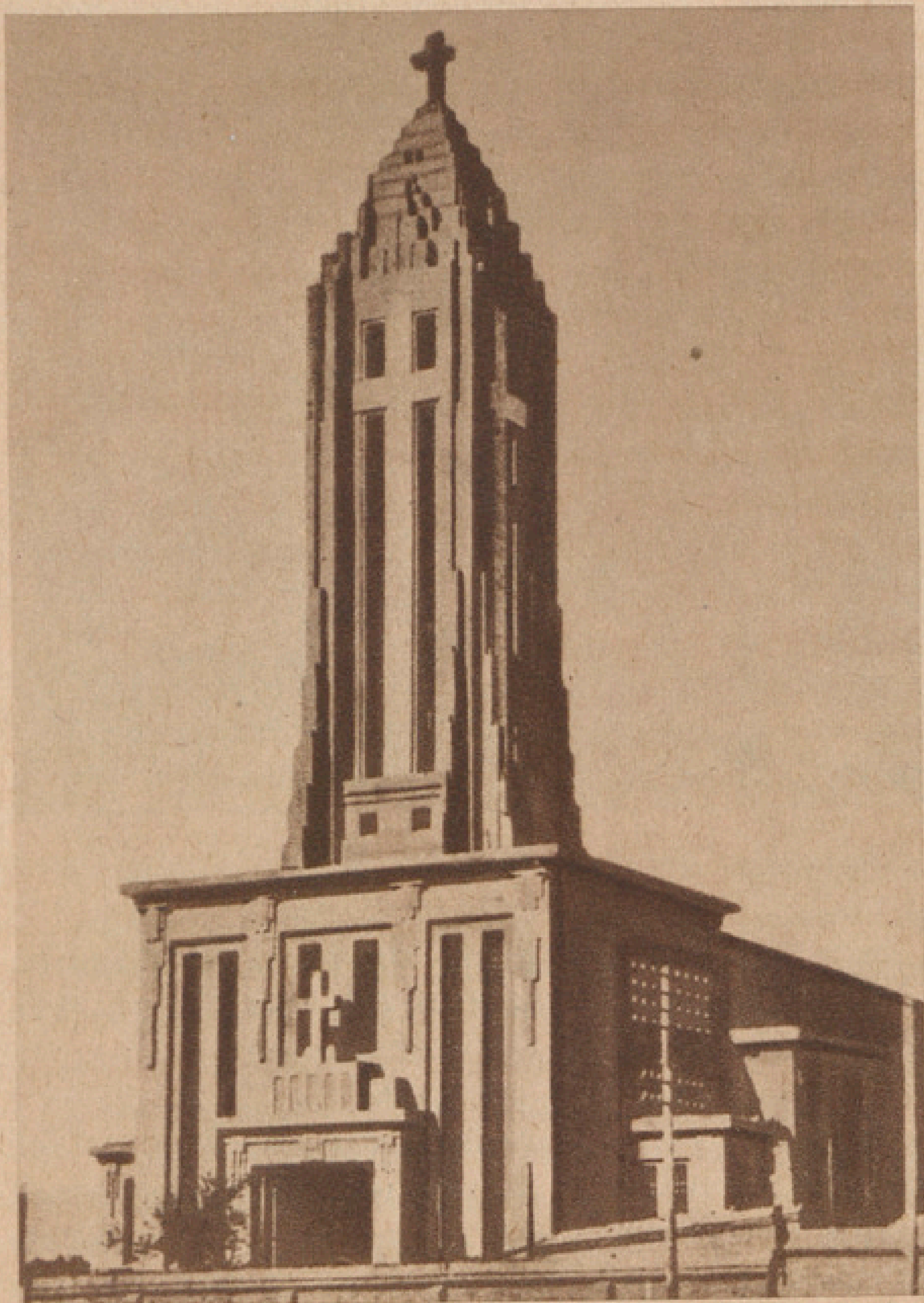
Kirin. — Un missionnaire de Seoul, le P. Dourisboure, a bien voulu accepter de visiter les chrétiens coréens émigrés en Mandchourie. Après avoir exercé son ministère dans la Mission de Moukden, il est venu dans celle de Kirin, et c'est surtout à Haipeitchen, où il y a une importante agglomération de Coréens chrétiens, que son zèle s'est exercé pendant deux semaines. Inutile de dire la joie avec laquelle ces chrétiens ont accueilli un Père parlant leur langue. Le missionnaire est parti, mais son souvenir reste.

Aux environs de la chrétienté de Siaopakiatse plusieurs villages demandent à entrer dans notre sainte religion. Le missionnaire de ce district s'occupe activement de ce mouvement de conversion et plusieurs catéchistes ont été envoyés dans ces villages pour y enseigner la doctrine.

Le gouvernement du Mandchoukouo, qui prend son rôle au sérieux, s'est avisé de faire subir un examen aux professeurs des écoles secondaires ; or, pour plusieurs d'entre eux, paraît-il, l'épreuve s'est terminée en un lamentable échec.

En 1928, la partie nord du Vicariat de Kirin était érigée en Mission indépendante et confiée aux missionnaires d'Immensee (Suisse). Trois ans après la Mission devenait préfecture Apostolique. Le Préfet, Mgr Imhof, a 17 missionnaires et 5.500 chrétiens. Le 8 octobre dernier a eu lieu la bénédiction de la pro-cathédrale de Tsitsikar, édifice d'un style ultra-moderne. Plusieurs missionnaires de Kirin assistèrent à la cérémonie et l'un d'eux, le P. Guérin, en un discours très applaudi, rendit hommage au zèle et à l'esprit d'initiative des Pères suisses.

Il y a dix ans, la Mission de Kirin envoyait à Rome un de ses séminaristes, le jeune Yupin, pour ses études de philosophie et de théologie, comptant que, devenu prêtre, il rendrait de grands services à la Mission qui l'avait élevé dès son enfance. Hélas ! ordonné en 1929, il fut retenu à Rome pour y enseigner la littérature chinoise au Collège Urbain de la Pro-


La pro-cathédrale de Tsitsikar

pagande. Tout en donnant ses cours, il continua ses études et conquit les diplômes de Docteur en Droit Canon, en Droit civil et en Sciences Politiques. Muni de tous ces titres, il s'est embarqué le 10 novembre pour la Chine, mais non pas pour la Mandchourie : il est nommé membre de la Commission synodale à la Délégation Apostolique de Pékin. Quand sa Mission de Kirin le verra-t-elle lui revenir ?

CHINE

S. Exc. Mgr Costantini, Délégué Apostolique en Chine depuis 1922, ayant démissionné pour raison de santé, le Saint-Père a nommé pour lui succéder Mgr Zanin, jusqu'ici Secrétaire-général de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, qui a été promu Archevêque titulaire de Rhodope. Né à Feltre (Vénétie) en 1890, prêtre en 1913, le nouveau Délégué a travaillé activement à la fondation de séminaires en pays de mission et au progrès de l'Œuvre de Saint-Pierre.

Chengtu. — Profitant de la guerre civile, les communistes ont progressé dans le nord du Setchoan et sont ensuite descendus dans la direction du Fleuve Bleu ; ils menacent Wanshien et Shungking. Les habitants s'enfuient devant les envahisseurs. Deux de nos missionnaires, dont les résidences sont occupées par les communistes, ont dû se réfugier dans une mission voisine. Pendant ce temps les généraux chinois n'arrivent pas à se mettre d'accord pour s'opposer à l'invasion communiste. Une dizaine de postes de mission sont occu-



Un dispensaire des Franciscaines M. M.

pés par la troupe, plusieurs ont été pillés de fond en comble. A Sintsin, malgré les protestations du curé chinois, la réserve de riz de l'hospice des vieillards a été confisquée.

Suifu. — A Penchan le prêtre chinois Ambroise Wan a été arrêté par les soldats et conduit à un officier : il ne serait rendu à la liberté que moyennant livraison de 2.000 piculs (384.000 kg.) de riz décortiqué. Le picul se vendant alors 14 piastres, c'était donc 28.000 piastres (plus de 140.000 fr.) que les militaires voulaient lui extorquer. Le Père protesta qu'il ne pouvait fournir une telle quantité ; les 35 piculs qu'il avait réservés dans son grenier lui avaient même été enlevés peu auparavant par un colonel. Après cinq jours de captivité, les 2.000 piculs exigés étaient réduits à 500, mais il les fallait sur le champ, et le P. Wan fut attaché aux barreaux de la porte, les mains liées derrière le dos. Les mauvais traitements ne cessèrent que moyennant le paiement de 500 piastres. Enfin, toujours captif, le prêtre fut emmené jusqu'à Hongia, où, ayant pu emprunter 162 piastres à la mission de l'endroit, il les glissa dans la main de l'officier chargé de la surveiller et obtint ainsi sa mise en liberté.

Dans le même temps, des brigands s'installaient à Mapien dans la maison du P. Boisguérin et la dévalisaient. Heureusement le Père était alors loin de là et échappa à leurs recherches.

Ces quelques faits donnent une idée de l'état des choses dans nos Missions du Setchoan.

Tatsienlu. — A la suite d'une récente campagne, le Thibet est redevenu maître de la région de Yerkalo, qui ne relève plus des autorités chinoises, mais du Dalai-Lama de Lhassa. Celui-ci

autorise le missionnaire catholique à demeurer sur le territoire de Yerkalo, mais il interdit les achats de terrain à perpétuité ; quant à la protection, la Mission est sous la loi commune, Lhassa déclinant toute responsabilité. Pour circuler et faire de la propagande religieuse dans le Thibet, le missionnaire doit obtenir l'autorisation du Dalai-Lama. On devine aisément ce que signifient ces dernières clauses. La situation reste bien précaire. Pourtant les trois officiers venus de Lhassa qui transmirent au missionnaire de Yerkalo les décisions du Grand-Lama étaient des hommes tout à fait « à la page », parlant couramment l'anglais, ayant fait un stage dans un camp d'instruction aux Indes, et se montrant vraiment cultivés et doués de maints « talents de société » !

Le P. André, du consentement du mandarin local, a acheté à Sekim un terrain pour y créer un poste de chrétiens. Sekim est dans la vallée de la Salouen, là où se greffe la route qui du Loutsekiang va en Birmanie.

Ningyuanfu. — Les troupes vaincues au Setchoan nord qui se sont retirées au Kientchang, particulièrement à Houili et à Kiangtcheou, entretiennent de bons rapports avec la Mission. A Houili, ces soldats arrivant exténués de fatigue, les pieds en sang, manifestaient une grande joie en voyant les religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie : — « Oh ! il y a des Sœurs ici comme à Chentgu, nous serons bien soignés ! » Et la première semaine de leur arrivée, le dispensaire a eu chaque jour 400 soldats à soigner.

La présence des Sœurs fait un bien immense. Elles peuvent



La Communauté des Franciscaines M. M.
à Ningyuanfu

aller partout, et partout elles sont reçues avec une respectueuse gratitude. Elles trouvent là déjà la récompense du zèle avec lequel, se confiant pleinement en la Providence divine, elles ont accepté de venir se dévouer jusqu'en ce fond de la Chine à leurs œuvres de bienfaisance et de charité. Et il en sera ainsi partout où elles iront, là surtout où elles seront non pas reléguées à l'arrière, mais, au contraire, placées à l'avant-garde, comme au Kientchang, pour contribuer à ouvrir de nouveaux territoires à l'Evangile par la charité en action.

Dans le nord de la Mission la situation demeure la même. Les résidences de Foulin et de Houanmou-tchang sont encore occupées par les militaires. A Foulin, le commandant de place a installé son tribunal à l'oratoire et le curé de l'endroit doit se résigner à entendre chaque jour l'interrogatoire et souvent les cris de douleur des accusés mis à la torture.

Kweiyang. — Dernièrement les élèves de l'école paroissiale de Tongtcheou prenaient leurs ébats dans un ruisseau tout proche. Un petit païen — le seul de l'école, — se noie. Après de vains efforts pour le rappeler à la vie, le maître d'école apporte aux parents le petit cadavre. Les parents se lamentent et remercient. Quelques jours après, ils portent au tribunal du mandarin une accusation contre le maître d'école, qui est mis sous les verrous et n'est relâché que moyennant une somme de 100 piastres versée par le curé de l'endroit. L'affaire paraissait finie : pas du tout. Le mandarin accepte un supplément d'accusation et, en vue de parfaire son premier jugement, s'informe si le Père n'aurait pas quelque monture de valeur, cheval ou mule. Non, le Père ne va qu'à pied. Oui, mais il a,



Le petit Séminaire de Kweiyang

dans son école, un petit harmonium utilisé pour les classes de chant. Le mandarin veut bien s'en contenter : il le fait prendre et l'adjuge à l'école païenne du bourg. Délicatesses de la justice chinoise !

Par contre, trois Sœurs Canadiennes se rendaient de Kweiyang à Hongkong. A Kouytin, leur 2e étape, aucun gîte disponible, la ville est pleine de soldats. Un officier qui passe voit leur embarras, apprend qu'elles tiennent le dispensaire de Kweiyang : — « Alors c'est vous qui avez si souvent soigné nos blessures et nos maladies », et se tournant vers ses soldats : « Puisque une occasion se présente de se montrer reconnaissants, ne la laissons pas échapper : allons chercher logement ailleurs et faisons place à ces dames ». Et, après les avoir installées, il disparut.

Il y a plaisir — trop rare — à enregistrer un fait de ce genre.

Swatow. — La pacification se fait peu à peu dans ce coin du Kouangtong, et parfois à l'aide de mesures plutôt radicales. Dans le district de Hoilukfung, berceau du communisme de cette région, des refuges ou lieux de rénovation avaient été créés, dans lesquels ceux qui s'étaient laissé tromper par les meneurs communistes pouvaient — et devaient — se convertir et redevenir d'honnêtes gens. Il faut croire que la méthode ne donna pas les résultats espérés, car, un beau matin, 500 ou 600 des occupants de ces refuges furent inopinément mitraillés jusqu'au dernier par les troupes chargées de leur surveillance. Le lendemain, on pouvait annoncer que « l'ordre règne au Hoilukfung ». Malheureusement ceux que l'on fait disparaître de cette façon, peut-être un peu trop sommaire, ne sont pas les plus dangereux : les chefs, les meneurs sont en sûreté ailleurs, tout prêts à reprendre leur propagande et leurs méfaits.

Nanning. — Trois districts du nord-est de la province du Kouangsi ont été cédés à la Mission de Wuchow, confiée aux Pères américains de Maryknoll. La partie cédée comprend la ville de Kouylin, ancienne capitale de la province, et environ 400 chrétiens.

Nos religieuses, canadiennes et indigènes, continuent de rendre les plus grands services à la Mission. Le nombre des consultations données dans leurs dispensaires va toujours croissant et s'est élevé, cette année, à 113.000 ; elles ont baptisé 900 enfants de païens en danger de mort.

INDOCHINE

Hanoï. — Le Séminaire Saint-Sulpice a commencé ses cours avec 30 élèves : 8 de Hanoï, 13 de Phatdiem, 4 de Thanh-hoa, 3 de Hunghoa et 2 de Vinh. — Deux nouveaux professeurs sont arrivés et sont plongés dans l'étude de la langue annamite.

Les PP. Dominicains français ont ouvert leur « Maison Lacordaire », le 15 septembre, à 80 élèves, en majorité Européens. C'est une « maison de famille » pour les jeunes gens qui suivent les cours des écoles de la ville : elle est appelée à faire beaucoup de bien.

Hunghoa. — Dans la nuit du 2 au 3 octobre, un typhon a causé des dégâts considérables dans la Mission et compromis gravement la récolte. Il n'y eut, heureusement, que peu d'accidents de personnes, mais les pertes subies seront difficiles et longues à réparer.

Phatdiem. — Après une tournée véritablement triomphale à travers l'Indochine, Mgr Tong est arrivé dans sa mission. Au Siam. à Pinang, au Cambodge, il a reçu un accueil des plus chaleureux, mais à Saïgon ce fut un enthousiasme indescriptible. A Hué, Son Excellence s'arrêta pour saluer S. M. Bao-Dai et lui remettre, de la part du Saint-Père, une lettre autographe et une médaille d'or ; le soir même de cette audience solennelle, un dîner eut lieu au Palais royal en son honneur. Quand on le sut proche de Phatdiem, des délégations de toutes sortes se portèrent à sa rencontre à plusieurs kilomètres de distance ;



Portique de la Cathédrale de Phatdiem
au premier plan, tombeau du P. Six

à l'entrée de la ville, il dut prendre place sur un trône que portèrent de robustes épaules et, escorté d'une garde d'honneur, s'avança ainsi vers la cathédrale sous de nombreux arcs de triomphe. Lorsque le brillant cortège passa près de son tombeau, le Père Six, le fondateur de Phatdiem, le constructeur de la belle cathédrale, dut tressaillir d'une joie intense en voyant réalisé un avenir qu'il n'eût jamais osé espérer si glorieux pour son cher pays d'Annam.

Quelques jours après cette grandiose réception, Mgr Tong se rendait à Hanoï pour y rendre visite au vétéran des évêques du Tonkin, Mgr Gendreau, et là encore, dans la capitale, mandarins en grand costume, notables en robe bleue, chrétiens et païens en foule innombrable, firent au premier évêque annamite une ovation à la fois enthousiaste et touchante.

Quinhon. — Mgr Tardieu a ordonné six prêtres, dont un pour la Mission de Kontum.

Le P. Vallet, de Nhatrang, et le P. Le Darré, de Phanrang, ont reçu la décoration de l'Ordre du Dragon d'Annam.

A la léproserie de Quihoa le nouveau monastère des Franciscaines Missionnaires de Marie a été inauguré et béni par Mgr Tardieu. Il est situé, face à la mer, à quelques dizaines de mètres du rivage. Les dévouées servantes des lépreux, après leur dur labeur quotidien, y trouveront le repos et le recueillement réparateurs de leurs forces pour travailler longtemps à leur œuvre si méritante.

La Mission de Quinhon, qui, en 1932, avait subi deux violents typhons, dont l'un avait renversé 27 églises ou chapelles, en a subi, le 1er novembre 1933, un troisième, qui a causé des dégâts encore plus considérables.



L'Eglise de Gothi après le typhon

Le Noviciat des Petits-Frères de Saint-Joseph et celui des Amantes de la Croix ont été en partie détruits : les étages se sont effrondés, écrasant 16 victimes sous leurs décombres.

L'évêché et la procure, le grand et le petit séminaire, l'imprimerie, la léproserie, les orphelinats, ont gravement souffert, les toitures ayant été emportées ou fortement endommagées et l'eau pénétrant partout.

Sur 110 églises ou chapelles que comptait le district de Quinhon, 40 ont été renversées de fond en comble et toutes les autres plus ou moins ébranlées et lézardées. Il en est de même pour les presbytères et leurs dépendances.

Quant aux chrétiens, 5.000 environ se sont trouvés tout à coup sans abri, sans vivres, sans vêtements, devant leurs maisons en ruines, cherchant dans les décombres ce que l'ouragan et l'eau n'avaient pas détruit ou entraîné.

C'est un désastre sans précédent, dont la Mission aura grand-peine à réparer les dégâts.

Hué. — Le 17 septembre dernier, Mgr Chabanon a béni à Hué le nouvel « Institut de la Providence », maison d'éducation catholique depuis longtemps désirée par la population tant annamite que française. Le Provicaire de la Mission, le P. Lemaste, a été nommé Supérieur de l'établissement ; il a pour collaborateurs 2 missionnaires, 2 prêtres indigènes (dont l'un, le P. Thue, est licencié ès-lettres) et 4 professeurs laïques. On n'a ouvert encore que les classes de huitième, septième et sixième, dont les élèves seront conduits, année par année, jusqu'au terme des études secondaires. Sur 190 demandes d'admission, 132 ont été retenues après un concours éliminatoire. Ces chiffres sont de bon augure pour l'avenir d'une maison destinée à former l'élite de la jeunesse française et annamite, pour le plus grand bien de la Religion, de la France et de l'Annam.



L'Institut de la Providence à Hué

Saïgon. — Le trop rapide passage de Mgr Tong dans son ancienne mission a été marqué par de touchantes manifestations de respectueuse sympathie. A la cathédrale, après une allocution de bienvenue par Mgr Dumortier, Mgr Tong prononça en français puis en annamite un émouvant discours pour dire à la fois merci et adieu à sa chère ville de Saïgon. Le Gouverneur de la Cochinchine, le Général, l'Amiral, le Président du Conseil Colonial, le Maire de la ville et de nombreux Français assistaient à cette inoubliable cérémonie. Dans son ancienne paroisse de Tandinh, à l'Ecole Taberd, au monastère du Carmel, chez les Amantes de la Croix, partout enfin le premier évêque annamite reçut les hommages empressés de ceux qui avaient bénéficié longtemps de son zèle et de son dévouement.



L'Eglise de Tandinh, agrandie et restaurée par le P. Tong

Kontum. — Mgr Jannin, préparant l'avenir de sa Mission, a commencé la construction d'un probatorium, en attendant celle d'un petit séminaire et celle, plus lointaine encore, d'un grand séminaire. Ce n'est qu'après cela qu'on pensera à un évêché. Ce sont des Petits-Frères indigènes de Saint-Joseph qui auront la direction de cet embryon d'école cléricale.

MALAISIE

Malacca. — Le gouvernement a installé à Sungei-Buloh, aux environs de Kuala-Lumpur, une colonie de lépreux, parmi lesquels se trouvaient un certain nombre de catholiques. Dans le désir de pourvoir à leurs besoins spirituels, le P. Girard, après de multiples démarches, réussit à obtenir un terrain, sur


Chapelle de la Léproserie de Sungei-Buloh

lequel il a élevé une gracieuse chapelle, dont la bénédiction a eu lieu récemment. Le médecin de la léproserie et l'infirmière en chef, bien que tous deux protestants, ont tenu à assister à la cérémonie, à laquelle assistaient aussi de nombreux païens et non catholiques. Cette journée de fête apporta un rayon de joie et d'espérance aux pauvres lépreux, heureux d'avoir désormais, dans leur retraite forcée, une maison de prière.

BIRMANIE

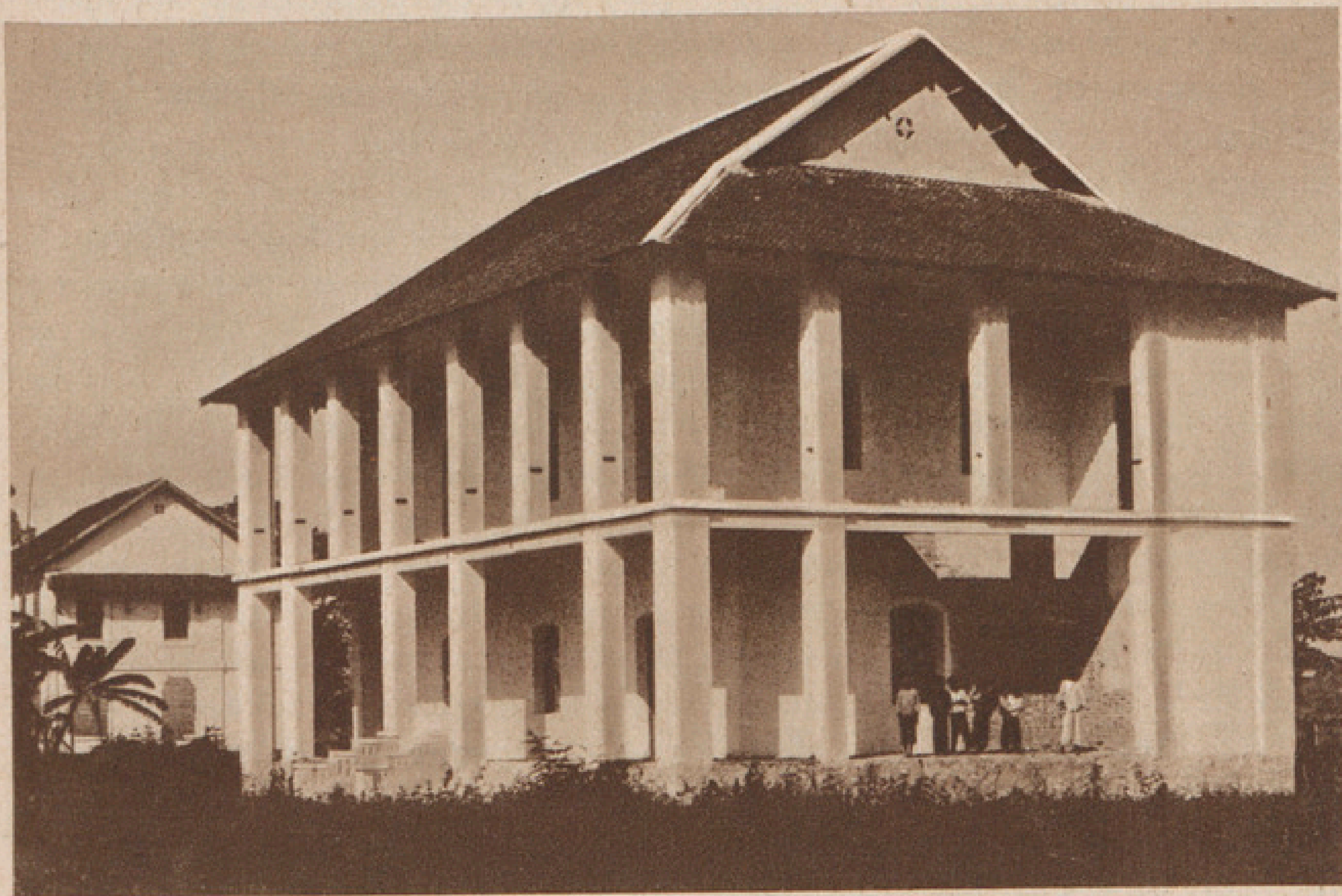
Rangoon. — Les Anabaptistes sont en voie de désagrégation : l'Amérique n'envoie plus d'argent. De nombreux prédicants ont vu supprimer leur traitement ; aussi des écoles ont été fermées, quantité de Bibles jetées à l'eau, des chapelles changées en étables. Il n'y a pas lieu cependant d'escompter de ce fait de nombreuses conversions au catholicisme ; les adeptes de la secte ont trop entendu ressasser toutes les accusations calomnieuses qu'un protestantisme sectaire sait lancer contre l'Eglise romaine et contre ses prêtres.

La crise mondiale se fait aussi sentir en Birmanie : le nombre des chômeurs y est considérable et le gouvernement étudie les moyens d'augmenter ce nombre en supprimant des postes dans toutes les branches de l'administration. Une société s'est fondée, qui, avec les fonds qu'elle a recueillis, peut nourrir journellement 150 personnes. Mais combien d'autres meurent de faim !... Heureusement un vieil Ecossais vient de laisser par testament 10 millions de francs pour les pauvres de Rangoon, et, après quatre mois de laborieuses délibérations, les édiles de la capitale ont décidé de placer la somme et de n'en servir que les intérêts aux indigents.

LAOS

Le 15 décembre, quatre religieuses de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Besançon, dont la maison provinciale est à La Roche-sur-Foron, se sont embarquées à Marseille pour le Laos, où elles vont fonder un établissement à Thakhek, sur le Mékong. Cette Congrégation a été fondée par sainte Jeanne-Antide Thouret, récemment canonisée.

La superficie de la Mission du Laos dépasse 300.000 km² ; il y a donc de l'espace et du travail pour de nombreux ouvriers apostoliques. C'est pourquoi les pères Oblats de Marie Immaculée — qui missionnent si fructueusement « aux glaces polaires » et « sous les feux de Ceylan », — ont été invités à se charger de la partie nord de la Mission, c'est-à-dire de ce « **Royaume du Million d'Eléphants,** dont les Annales ont jadis entretenu leurs lecteurs (Voir N° 208, novembre-décembre 1932). Tout entière sur la rive gauche du Mékong, cette région relève du Protectorat français. Les PP. Oblats trouveront des postes de mission installés à Luang-Prabang, capitale du royaume, à Vien-



Résidence et école à Thakhek, préparées pour les Sœurs de la Charité de Besançon

tiane, à Paksane, à Kengsadoc, etc. La population catholique est d'environ 2.000 indigènes, laotiens ou annamites, ces derniers plus nombreux. La religion du peuple est un animisme mêlé de grossières superstitions bouddhistes. On sait que le gouvernement du Protectorat favorise activement le bouddhisme.

Comme il est d'usage en pareil cas, les PP. Oblats demeureront sous l'autorité du Vicaire Apostolique jusqu'à ce que, s'étant suffisamment instruits de la langue et des coutumes locales, le territoire qui va leur être confié soit par Rome érigé en mission autonome.

INDE

Pondichéry. — La Rde Mère Eugène, Supérieure des Sœurs hospitalières de l'Hôpital Colonial, a reçu la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. En lui remettant sa décoration, le Gouverneur de la Colonie, dans un discours plein de cœur, l'a féli-

citée d'avoir mérité cette distinction par une vie toute de dévouement et d'abnégation. — Déjà, lui a-t-il dit, vous portez sur la poitrine une croix qui est le symbole du sacrifice ; désormais vous en porterez une autre, symbole de l'honneur et du patriotisme.

Salem. — Plusieurs chantiers de construction sont actuellement en pleine activité dans la Mission. A Salem, c'est la future résidence épiscopale, dont les fondations sortent de terre ; à Yercaud, c'est une grande et belle église, pour la construction de laquelle on taille de nombreux blocs de pierre ; à Tengarakothi, c'est une chapelle de secours, ainsi qu'à Perumkurichi : toutes preuves que le nombre des fidèles augmente et exige des lieux de réunion et de prière proportionnés à la population chrétienne.

Sikkim. — En 1740 un Capucin bavarois publiait à Munich un volume dans lequel il raconte les succès obtenus par ses confrères au Thibet. Cet ouvrage est devenu rarissime. On peut y lire une lettre fort curieuse adressée le 30 octobre 1717, par le Rajah du Sikkim au P. Domenico da Fano, Supérieur de la Mission du Thibet. Le prince le remercie d'une lettre qu'il a reçue de lui et ajoute : « Si vous pouviez venir ici, ou du moins si vous pouviez envoyer quelques-uns de vos prêtres, nous regarderions cela comme une grande faveur ; nous en retirerions, et nos sujets aussi, un grand avantage et une grande utilité. »

A défaut de Pères Capucins, le Rajah actuel du Sikkim a près de lui des prêtres des Missions-Etrangères. Puisse-t-il avoir hérité des dispositions favorables de son ancêtre et prêter une oreille docile aux enseignements de ses missionnaires : il en retirera, et ses sujets aussi, une utilité et un avantage encore plus grands qu'il ne le suppose !



Ecole des Sœurs à Kalimpong

Séminaires de Paris et de Bièvres

Le 8 novembre, Mgr de Guébriant a donné, au Grand Séminaire d'Issy, une conférence sur « les Origines des Clergés indigènes d'Extrême-Orient ». Le Supérieur de la Communauté, en remerciant le conférencier, a exprimé sa joie de la collaboration désormais établie entre Saint-Sulpice et les Missions-Etrangères, non seulement au Tonkin, mais à Fukuoka et bientôt au Yunnan.

Mgr le Supérieur, assistant à Tours à la solennité de Saint Martin, a été heureux de constater que les Chapelains de la Basilique demeurent fidèles à l'union de prières, traditionnelle depuis le XVII[e] siècle, entre l'ancien Chapitre de Saint-Martin et la Société des Missions-Etrangères : l'oraison qui, au Séminaire, est ajoutée chaque jour à la prière du soir, est récitée en français, à la Basilique de Tours, à toutes les grandes fêtes.

Les 18, 19 et 20 novembre, a été célébré pour le centenaire du martyre du Bienheureux Gagelin, enfant de la Franche-Comté, un triduum, dont un bref compte-rendu a été donné plus haut.

Le 4 décembre, en la fête de saint François-Xavier, Mgr Olichon, Directeur de l'Union Missionnaire du Clergé, avait bien voulu venir s'asseoir à la table du Séminaire. A la fin du repas, Mgr le Supérieur, après l'avoir remercié de tous les services rendus par lui, tant à la cause des Missions en général qu'à celle des Missions-Etrangères en particulier, lui a offert le diplôme de Membre honoraire de la Société. Visiblement ému, Mgr Olichon a dit le prix qu'il attache à cette marque d'estime et de confiance, et, sur le champ, a promis de travailler à un nouveau volume (après les Vies du P. Six et d'André Ly) consacré à notre grand Evêque Martyr du Setchoan, le Bienheureux Gabriel-Taurin Dufresse (1750-1815).

Le 8 décembre, selon l'usage, la fête de l'Immaculée-Conception, fête patronale du Séminaire de Bièvres, y a été célébrée solennellement par les deux Communautés réunies. Mgr le Supérieur a officié pontificalement à la grand'messe et aux vêpres. Il a distribué à chacun des Aspirants de Bièvres — comme il l'avait fait la veille pour ceux de Paris, — un exemplaire du volume, récemment paru, sur sa visite aux Missions en 1931-1932.

Le samedi des Quatre-Temps, 23 décembre, Mgr le Supérieur a conféré les saints Ordres à 2 prêtres, 20 diacres, 4 sous-diacres, 20 minorés et 3 tonsurés.

Au 31 décembre le nombre de nos aspirants-missionnaires était de 151, ainsi répartis : 71 à Paris, 49 à Bièvres, 8 à Rome et 23 sous les drapeaux.

NECROLOGE

---

26. — Ernest TULPIN, du diocèse de Langres, missionnaire de Tôkyô en 1877 ; décédé le 18 novembre 1833, 81 ans.

27. — Damien GRANGEON, du diocèse de Clermont, missionnaire de Cochinchine Orientale en 1883 ; évêque d'Utine et vicaire apostolique en 1902 ; démissionnaire en 1929 ; décédé le 21 novembre 1933, 76 ans.

28. — François DEMARCQ, du diocèse de Bayonne, missionnaire de Saïgon en 1887 ; décédé le 5 décembre 1933, 73 ans.



ŒUVRE des PARTANTS

Le Directeur de l'Œuvre des Partants présente à tous les Associés et Bienfaiteurs de l'Œuvre, à tous les Abonnés et Lecteurs des ANNALES ses sentiments de gratitude et ses vœux de bonne et fructueuse année 1934.

LE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU

La nuit laissait tomber son voile sur la terre,
Nazareth s'endormait dans de vagues rumeurs ;
Jésus, silencieux, assis près de sa Mère,
Avec elle rêvait sous un palmier en fleurs.

Des étoiles sans nombre étalaient leurs splendeurs,
La lune doucement épanchait sa lumière,
Et leurs yeux contemplaient ces célestes lueurs
Qui ravissent notre âme au monde du mystère.

Et la Vierge disait : — « Que les cieux sont divins !
Rien de plus beau, mon Fils, n'est sorti de vos mains,
Et comme, à leur aspect, l'âme s'élève et prie ! »

— « Oui, Mère, il est charmant ce firmament en feu ;
Pourtant ce n'est pas là le chef-d'œuvre de Dieu ».
... Et Jésus souriait en regardant Marie,

OUVROIR DE TOULOUSE

1 ornement
24 amicts
24 purificatoires
25 corporaux
30 palles
18 tours d'étole
4 garnitures de nappe
2 cordons d'aube
3 bas d'aube
12 chemises
65 paires de chaussettes
5 chandails

OUVROIR D'ANGERS

1 pavillon de ciboire
9 purificatoires
14 palles brodées
2 corporaux
12 amicts
13 tours d'étole
2 paires de chaussettes
3 chemises
3 caleçons

COTISATION PERPETUELLE

En mémoire de Mme Octave Haffner, née Léontine Bourens

DONS POUR L'ŒUVRE

M. le Chanoine Landriot (Autun) . . . . . 100 fr.
Famille Colin . . . . 100 fr.
M. l'Abbé Y. C. . . . . 100 fr
En l'honneur de saint Joseph (messes) . . . . 209 fr 85
Reconnaissance au Bx Théophane Vénard . . . 200 fr.
Madame M. . . . . 100 fr.
MMlles M. Une montre en or pour vase sacré

RECOMMANDATIONS

Les associés de Toulouse, Langres, Angers et du Tarn. — Plusieurs naissances. — Plusieurs guérisons. — Plusieurs conversions. — Plusieurs intentions particulières. — Plusieurs défunts.

DEFUNTS

Le 3e vendredi de chaque mois une messe est célébrée pour les défunts dont on nous aura fait connaître le décès.

M. Bordenave-Laplace
Mère Marie-Béatrice, Clarisse
M. Achille de la Rosière
Mlle Laborde
M. de Vernisy
Mme Paul Frénoy
Mlle Marie Billaud
Mme Perrin
Mme la Vicomtesse de Galard-Terraube
Mme Castil
Mme Joblon-Steichen
M. le Vicomte Pierre d'Asnières de Salins
M. le Baron de la Broise

ANNALES

DE LA

SOCIETE DES MISSIONS-ETRANGERES

XXXVIe Année. — N° 216 — MARS - AVRIL 1934

SOMMAIRE

pages

Une Lettre inédite du Bx Théophane Vénard . . . 50
Les Sœurs de St-Vincent de Paul à Osaka (**P. Bec**) . . 52
Dans les Marches thibétaines 56
Une Fête de Noël au Tonkin (**J. Villebonnet**) 62
Un Tremblement de terre au Sikkim (**M. Quéguiner**) . . 65
Education bouddhiste 70
Une Chasse mouvementée 76
Ephémérides. Mars-Avril 1734, 1834, 1884 81
Echos de nos Missions 83
Séminaires de Paris et de Bièvres 93
Nécrologe 94

ŒUVRE DES PARTANTS

Dons pour l'Œuvre 95
Recommandations 95
Défunts 95
Vente de charité 96

—ooo—

Une Lettre inédite
du Bienheureux Théophane Vénard

Durant ses années d'études en Poitou, Théophane avait eu un condisciple, comme lui originaire de Saint-Loup-sur-Thouet, nommé René Midy : c'est à cet ami qu'est adressée la lettre que nous reproduisons ici. La famille a bien voulu nous en envoyer copie, ce dont nous lui exprimons notre vive reconnaissance.

Parti de France le 19 septembre 1852, Théophane était arrivé à Hongkong le 19 mars 1853 : six mois pour un voyage que l'on fait actuellement en 30 jours. N'ayant pas reçu à Paris de destination précise, il attendit pendant un an que son sort fût fixé. En février 1854 il apprit qu'il était désigné pour la mission du Tonkin Occidental. Le 26 mai suivant il quittait Hongkong et débarquait le 23 juin sur la côte du Tonkin. On sait qu'après moins de sept années d'un apostolat toujours pénible et souvent périlleux, il fut arrêté, enfermé dans une cage de bambou et enfin décapité à Hanoï le 2 février 1861.

C'est donc pendant son séjour à Hongkong, un mois avant de partir pour le Tonkin, qu'il écrivit à son ami la lettre suivante, qui ne relate aucun événement sensationnel, mais dans laquelle on retrouve l'esprit surnaturel et le zèle apostolique du futur Martyr.

J. M. J. — Hongkong, Avril 1854

Mon ami René Midy — Les fêtes de Pâques

Mon cher René,

J'ai reçu ta lettre le mois dernier ; elle m'a causé un grand plaisir. Je vois que tu m'es resté fidèle ami, je t'en remercie. Je me souviens de la même manière toujours de toi : ce m'est une véritable consolation de penser aux bons amis que j'ai laissés en France ; mais, mon cher René, c'est dans la prière que nous devons surtout penser l'un à l'autre : voilà le vrai moyen de rendre l'amitié durable et utile. Prions donc tou-

jours d'accord, afin que Dieu envoye à chacun de nous et à tous ceux que nous aimons les grâces d'une bonne vie et d'une bonne mort.

Je te félicite d'être rendu en congé. Il y a une chanson qui dit :

Combien l'on est heureux au sein de sa famille !



Cette chanson a bien raison, et je suis sûr que tel est ton avis, comme le mien. Quant à moi, je n'espère de congé qu'après la vie. La vie des missionnaires est une vie de batailles : il y a peu ou point de trêve. Le pays où je vais — qui est le Tongking, — situé au sud de la Chine, est un des pays où il y a le plus de besogne. Je partirai aussitôt qu'il se trouvera une barque chinoise disponible. C'est là où M. Cornay, de Loudun, a été martyrisé en 1837. La persécution y règne encore : mais je n'ose me flatter qu'elle me fasse une de ses victimes. Tous ne sont pas appelés à l'honneur de donner leur sang pour la foi catholique.

Ma santé n'est ni mauvaise ni bonne ; je puis aller loin, aussi bien que m'abattre vite.

Hong-Kong, où je suis présentement, est une île conquise par les Anglais sur les Chinois il y a 10 ans. Je me trouve réuni avec quelques autres confrères attendant le départ comme moi.

Fais savoir de mes nouvelles à Benjamin Cathelineau, si tu peux.

Je salue ta famille et t'embrasse de tout cœur. — Vive la joie !

J. Théophane Vénard,
M. Ap.

Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul à Osaka

Pour aider à l'œuvre d'évangélisation on fait appel à tous les dévouements, principalement à celui des communautés religieuses. Par une gâterie de la Providence, le poste naissant de Tanabé (faubourg d'Osaka) — il ne date que de deux ans, — a la joie, depuis la fin d'octobre 1933, de posséder un « couvent ».

Voici comment s'est opérée cette fondation. Sur le territoire de ma paroisse se trouvent les deux quartiers extrêmes de la grande ville d'Osaka : le plus riche, **Sumiyoshi,** habité par les magnats de l'industrie ou de la finance ; l'autre, **Imamiya-Imaike,** le plus pouilleux, quartier général des chiffonniers, des vagabonds, des repris de justice, etc. Depuis longtemps je rêvais de créer une œuvre de charité dans cette banlieue rouge. D'autre part, la Supérieure des Dames du Sacré-Cœur, qui ont une école entre Osaka et Kôbe, désirait vivement entreprendre une œuvre de ce genre. Elle pensa qu'il serait bon d'appeler à son aide une communauté spécialisée en la matière, celle des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Cette Congrégation est largement représentée en Chine : un appel lui fut adressé et la Visitatrice voulut bien venir exprès de Shanghai au Japon pour engager des pourparlers.



Une rue d'Osaka

Un matin, c'était le 17 janvier 1933, je reçus de Mgr Castanier la lettre suivante : — « La Visitatrice des Filles de la « Charité est venue avec une de ses religieuses pour voir « Fukuoka, où elles doivent commencer bientôt une œuvre « de charité, et aussi pour visiter Osaka, où j'espère qu'elles « accepteront de venir fonder une œuvre similaire ».

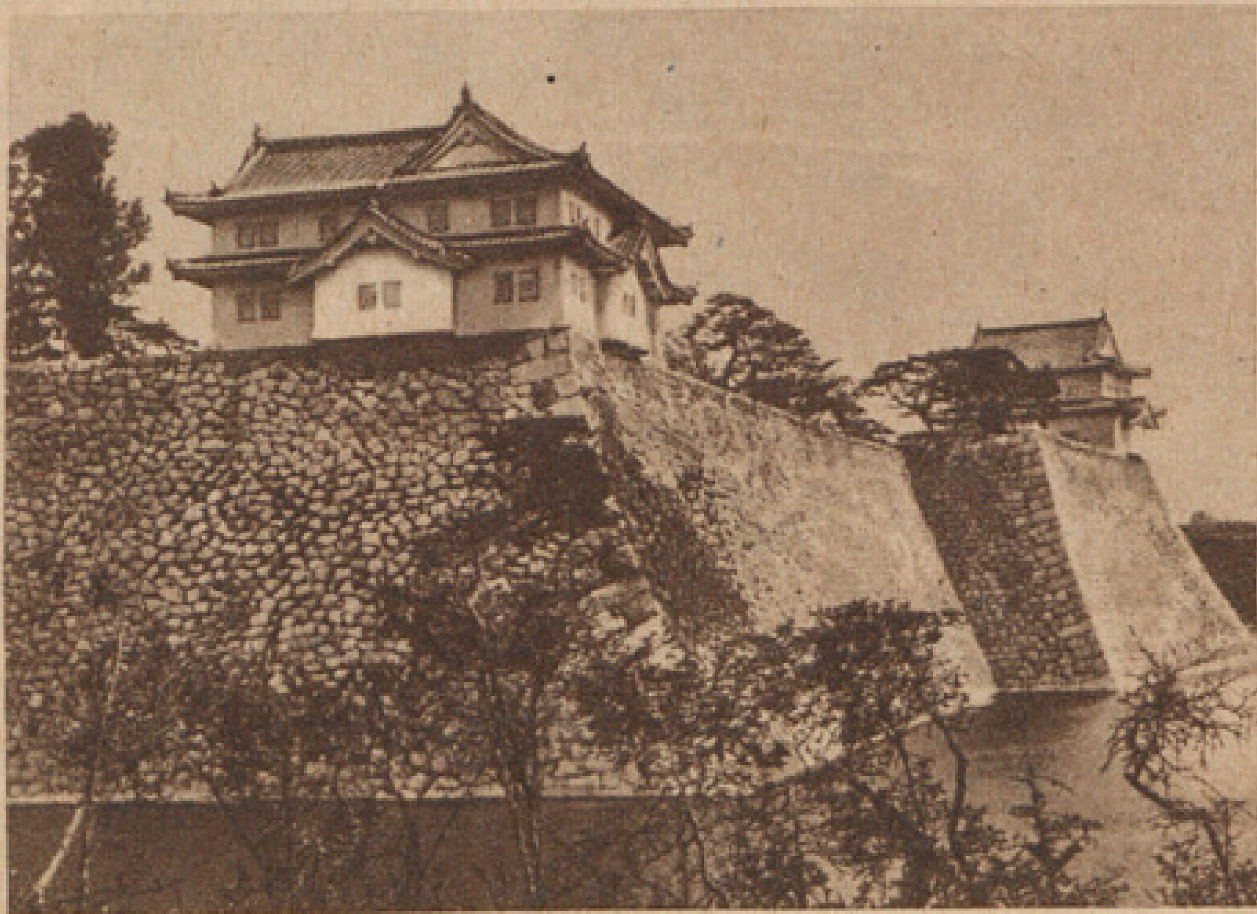
« Ces religieuses doivent venir à l'évêché ce matin. Si elles « acceptent de venir travailler à Osaka, je voudrais leur conseil- « ler de s'installer sur votre paroisse. C'est pourquoi j'ai pro- « mis aux deux Sœurs de leur faire visiter ce matin le curé et « la paroisse de Tanabé. Nous viendrons donc frapper à votre « porte vers 10 heures : si vous nous recevez avec le sourire, « cela voudra dire que vous désirez avoir les Filles de la « Charité dans votre paroisse.

Lorsque, quelques heures plus tard, Monseigneur arriva accompagné des deux religieuses, je l'accueillis, n'en doutez pas, avec mon sourire le plus aimable.

C'était, en effet, la réalisation d'un de mes rêves les plus chers.

Après quelques mois de négociations, la fondation du Japon était décidée par la Supérieure Générale. A la fin du mois d'octobre arrivaient les trois premières religieuses destinées à Tanabé. Elles sont installées provisoirement dans une maison de location, à quelques minutes du presbytère. Battant le record de la célérité, quinze jours à peine après leur arrivée les Sœurs étaient déjà au travail. Tous les jours elles se rendent dans le quartier « pouilleux » d'Imamiya, où on leur a loué deux petites maisons. Le matin, après avoir pris leur leçon de japonais, elles s'en vont « chez les pauvres ». A midi, elles cuisent le riz pour nourrir des enfants nécessiteux envoyés par le Bureau de Bienfaisance, — actuellement ils sont une trentaine environ. — Les pauvres petits, au début, étaient un peu intimidés par la cornette des Sœurs, mais ils se sont vite apprivoisés.

Tous les préparatifs sont faits pour ouvrir un dispensaire gratuit dès qu'on aura obtenu la permission de la police. En attendant, les religieuses visitent à domicile les malades pauvres, distribuent des vêtements. Au nouvel an elles ont donné aux pau-



Un coin du château d'Osaka

vres du quartier 300 habits neufs et 300 parts de gâteau de riz appelé **mochi**.

Les bonnes Sœurs sont tout à la joie de pouvoir, dès leur arrivée en mission, travailler ainsi et elles le font avec un dévouement vraiment admirable. Elles sont, d'ailleurs, généreusement soutenues par les Dames du Sacré-Cœur, dont la Supérieure, Mme Mayer, a pris la responsabilité de cette œuvre de charité : c'est elle qui s'ingénie à trouver les ressources nécessaires en intéressant à l'œuvre les élèves de son école et leurs familles ; ayant une confiance absolue en la Providence et une ténacité que rien ne décourage, elle forme pour l'avenir les projets les plus ambitieux.

L'arrivée des religieuses a eu pour la paroisse d'heureux effets. En voici un entre plusieurs autres, et non le moindre. Un jour, vers la fin du mois d'août, après m'avoir annoncé que la fondation de Tanabé était définitivement acceptée, Mgr Castanier me dit à brûle-pourpoint : — « Mais, quand vous aurez ces religieuses, où les mettrez-vous dans votre chapelle ? » — Monseigneur je ne sais pas trop ; leurs cornettes sont de telle dimension que les trois Sœurs occuperont la place de six chrétiens au moins ; or vous savez qu'on est déjà bien serré... » — « Alors que faire ? » — Timidement je risquai : « Acheter un terrain et... bâtir ». — « C'est précisément ce que je voulais vous dire : cherchez deux ou trois terrains qui vous paraîtront propres à l'installation du poste ; quand vous aurez trouvé, j'irai voir et nous essaierons d'acheter celui qui nous semblera convenir le mieux ».



Eglise de Nishinomiya, près d'Osaka

Je me mis aussitôt en chasse avec l'aide du mari païen d'une chrétienne, lequel, d'un dévouement à toute épreuve entreprit les nombreuses et interminables palabres que comportait l'affaire. Il les mena à bonne fin et Monseigneur jeta son dévolu sur un

magnifique terrain de 3.200 m2, auquel du reste allaient toutes mes préférences. Quant le contrat eut été signé, Monseigneur, me dit : — « Sainte Thérèse ou vous, je ne sais lequel des deux, pourrez vous vanter d'avoir opéré un fameux miracle : celui de faire acheter à votre évêque un terrain de 50.000 **yens** qu'il ne possède pas ». De fait, pour réunir cette somme formidable, Monseigneur a dû emprunter, et maintenant il faut encore trouver l'argent nécessaire à la construction d'une chapelle et d'un presbytère.

Je dois avouer que je ne me sens guère la vocation de « frère quêteur », ni les talents nécessaires pour bien remplir cette charge délicate et laborieuse. Aussi j'ai commencé par sonder le tiroir qui me sert de coffre-fort : j'y ai trouvé quelques billets de 10 **yens,** qui, hélas ! s'évanouiront à la fin du mois... Heureusement il y a une Providence : c'est sur elle que je compte !

Pierre BEC,
Missionnaire d'Osaka.



Dans les Marches Thibétaines

Les Chanoines du Grand-Saint-Bernard, installés jusqu'à nouvel ordre à Weisi, dans les marches thibétaines du Yunnan, sans perdre de vue la fondation de leur hospice au col de Latsa et pour la préparer, étaient plongés surtout dans l'étude de la langue chinoise, lorsque, vers le milieu du mois de septembre dernier, ils furent invités à assister à la bénédiction solennelle d'une nouvelle église bâtie par le P. Genestier dans son poste de Tchronteu. Il y a loin, certes, de Weisi à Tchronteu : il faut compter deux semaines de voyage, perspective qui pourrait à bon droit faire hésiter. Mais comment refuser quelque chose à ce brave P. Genestier, le doyen de la Mission, qui depuis près d'un demi-siècle se livre sans relâche à l'évangélisation des **Loutse** ? Ordonné prêtre en 1885, le même jour que Mgr de Guébriant, et parti en même temps que lui pour la Chine, il célébrera l'an prochain ses noces d'or sacerdotales. Durant ce long laps de temps, il n'est jamais revenu en France ; à peine s'est-il permis, il y a quelque dix ans, un stage de deux ou trois mois au sanatorium de Béthanie, à Hongkong, pour remonter une santé qui ne répondait plus à son zèle ; après quoi il a repris allègrement le chemin de ses chères montagnes. Il a construit à Tchronteu une belle église et il veut que l'inauguration en soit



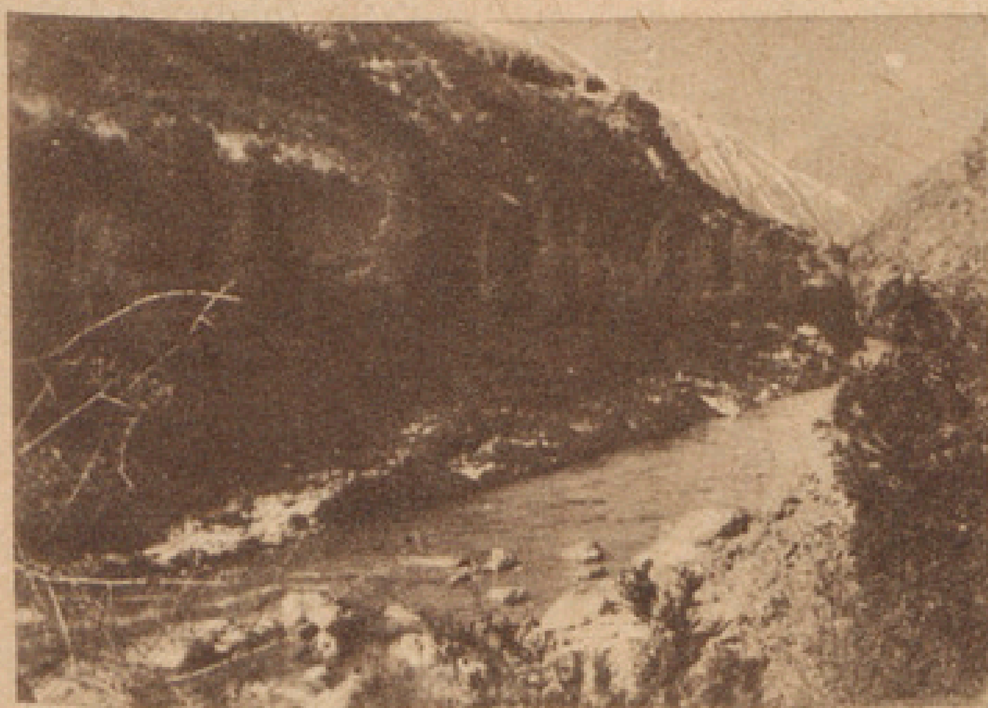
Thibétain *(à gauche)* et Loutse

— autant que faire se peut, — digne de Celui à qui elle sera consacrée et de nature aussi à impressionner les nombreux païens qui ne manqueront pas d'y assister.

Donc, c'est entendu : l'invitation est acceptée, les Pères du Saint-Bernard seront de la fête ; mais, comme la communauté ne peut pas se déplacer tout à la fois, elle se partagera : deux resteront à Weisi pour garder la maison, deux entreprendront le voyage de Tchronteu. Le Supérieur, M. Melly, fut des premiers ; M. Coquez, désigné pour représenter le monastère à une cérémonie plutôt rare en ces régions écartées, se mit en route avec le Frère Duc, auquel, chemin faisant, d'autres compagnons devaient s'adjoindre.

Partis de Weisi le 22 septembre, les deux voyageurs trouvèrent à Siao-Weisi le P. Bonnemin, qui les attendait pour faire route avec eux. Passant sur la rive droite du Mékong, ils purent gravir à cheval la côte de la passe de Latsa, grâce à la route confortable due à l'initiative éminemment pratique du P. André. Malheureusement une forte pluie poussée par un vent glacial les empêcha de faire une pause sur le sommet près duquel ils pensent établir leur hospice ; force leur fut de descendre rapidement le versant du côté de Salouen ; ils réussirent ainsi en dix heures de marche plutôt accélérée, à passer du dernier hameau du versant Mékong (2.490 m.) au village de Latsa, au bord même de la Salouen (1.450 m.) à un quart d'heure de Métaka (1.700 m.), le premier village de ce versant.

De Latsa on monte au pays des Loutse en suivant la rive gauche de la Salouen, trajet qui, pour des cavaliers, n est pas sans quelques difficultés provenant des gros torrents sans ponts ou des dangereux passages à flanc de rochers à pic, etc...



Dans les gorges du Mékong

Deux jours après avoir quitté le village de Latsa, on aperçoit, sur la rive droite du fleuve le bourg de Sekine, presque au débouché de la vallée dans laquelle il est sérieusement question d'ouvrir une route vers la Birmanie. Sekine, habité par



Eglise et presbytère de Tchronteu

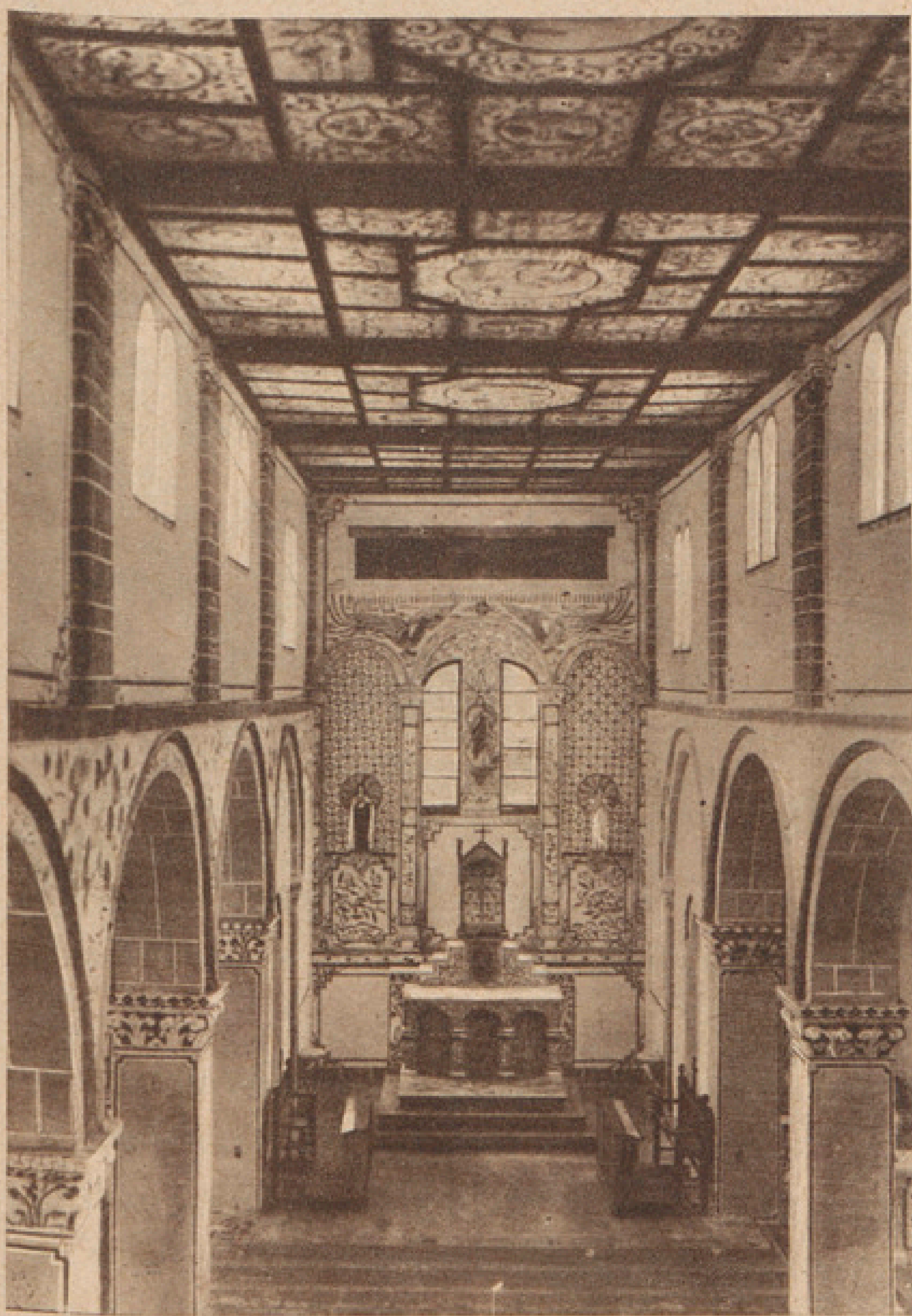
des Lyssous et des Chinois, fait partie du district du P. André, qui vient d'y installer un pied-à-terre pour faciliter son ministère apostolique dans la région. Sachant que le Père ne se trouvait pas là, les voyageurs continuèrent leur route jusqu'à Yuragan ; là, le même P. André a fait l'acquisition d'une maison chinoise, où il fait halte dans ses tournées. Après plusieurs nuits passées dans les peu confortables paillotes lyssous, les Pères apprécièrent grandement ce logis réparateur des fatigues d'une longue étape.

Le lendemain, deux ou trois heures de voyage amenaient la petite caravane à Pondang, le premier poste fondé par le P. André, dont la résidence, une maison blanche de style européen, domine de toute sa hauteur les modestes cases loutse. Ayant pénétré dans la maison pour s'y reposer quelques instants, les voyageurs y trouvèrent une lettre du P. André les invitant à monter à Bahang, où il les attendait. Ainsi fut fait et, quelques jours plus tard, le petit groupe apostolique, le P. André en tête, arrivait à Tchronteu.

Là, outre le P. Genestier, seigneur du lieu, se trouvaient déjà le P. Goré, venu de Tsekou, et le père chinois Ly, de Kionatong. C'était donc 7 missionnaires réunis en un coin si reculé. Il ne manquait que le P. Nussbaum, de Yerkalo, lequel, passé depuis quelques mois sous la juridiction du Dalai-Lama de Lhassa, n'avait peut-être pas obtenu l'autorisation de passer la frontière. Malgré cette absence, regrettée par tous, l'atmosphère était tout à la joie, et parmi les missionnaires, et plus encore parmi la

population indigène venue nombreuse pour assister à une fête aussi extraordinaire.

L'Eglise bâtie — au prix de quels soucis ! — par le P. Genestier est un monument qui, même en pays chrétien, aurait le droit de ne pas faire trop modeste figure. Au pied d'une haute montagne rocheuse, ses deux tours massives élèvent au-dessus des maisons voisines le signe de la croix rédemptrice, appelant les âmes païennes à la lumière et au salut. A l'intérieur, trois nefs qui rappellent le style roman primitif, mais abondamment illustré de peintures chinoises, et qui, au lieu de voûtes, étendent, haut au-dessus des têtes, de riches plafonds à caissons enluminés. Si ce mélange, jugé peut-être hétéroclite, risque de tempérer l'admiration des Européens, — du moins au point de vue artistique, — pour les indigènes, au contraire, il excite un enthousiasme sans mélange, clairement — et bruyamment — manifesté le jour de la fête.


Intérieur de l'église de Tchronteu

La cérémonie de la bénédiction de la nouvelle église fut célébrée avec tout l'éclat que permettaient les circonstances de lieu et de personnel. Comme Tchronteu n'a encore que peu de chrétiens, des délégations de fidèles avaient été envoyées de Kionatong, de Bahang, de Tsekou, qui remplirent l'édifice pendant la célébration de la messe.

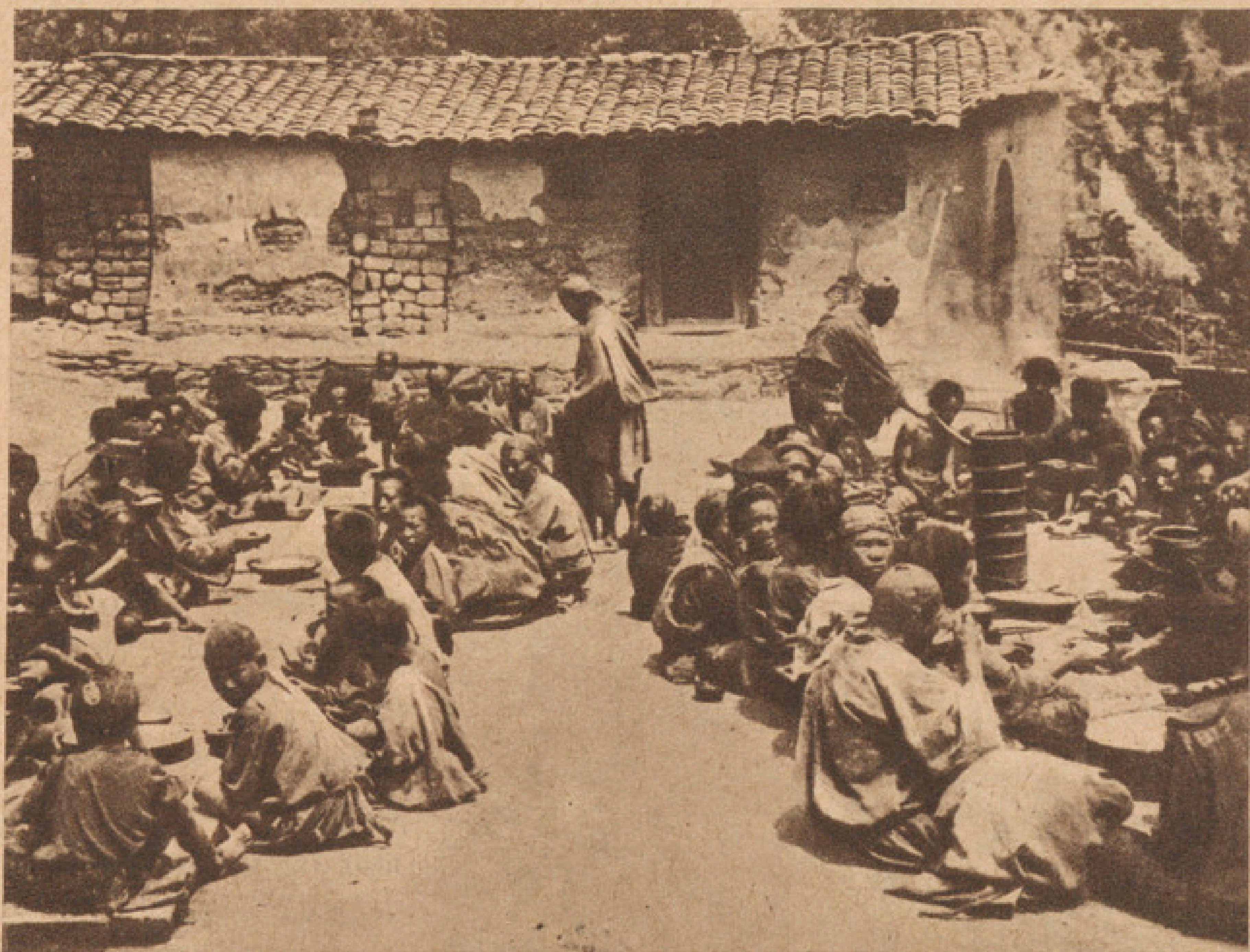
Le pain de la parole fut distribué abondamment à l'assistance : après l'évangile trois sermons furent prononcés : en thibé-

tain par le P. Goré, en loutse par le P. André, en chinois par le P. Ly.

Après la messe, les délégations des chrétientés voisines (c'est-à-dire les moins éloignées), puis la population locale, chrétienne et païenne, vinrent offrir de modestes présents au P. Genestier, qui adressa à chacune, de la façon la plus affable et la plus paternelle, un gentil discours en thibétain.

Inutile d'ajouter que la fête se continua dans l'après-midi par un festin relativement pantagruélique, offert en plein air à toute l'assistance, le soir par les feux d'artifice et les pétards sans lesquels, en Chine, une fête ne serait pas complète.

Après cette belle journée, chacun devait regagner ses pénates, et ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on dit adieu au



Le festin après la Messe

Père Genestier en songeant combien il allait sentir davantage sa solitude et combien, les délégations chrétiennes reparties, sa grande église lui paraîtrait vide ! En cette mémorable journée du 8 octobre 1933, où l'intrépide missionnaire entrait dans sa 49e année de son sacerdoce, la religion a certainement fait un pas en avant à Tchrongteu. Fasse le Ciel qu'au jour prochain de

ses noces d'or, le brave P. Genestier n'ait plus à recourir à des renforts d'autres chrétientés pour remplir le beau sanctuaire qu'il vient d'élever à la gloire du vrai Dieu !

Les PP. du Mont Saint-Bernard regagnèrent la vallée du Mékong par le col du Sila. Ils laissèrent le P. Goré à Tsekou, le P. Bonnemin à Siao-Weisi et rejoignirent enfin leurs confrères à Weisi, enchantés de leur pieuse expédition dans le nord.

Depuis lors des démarches sont faites auprès des autorités de Yunnanfu en vue d'obtenir sur la passe de Latsa le terrain nécessaire à l'érection du futur hospice. Puissent-elles, malgré la lenteur traditionnelle de l'administration chinoise, être menées à bonne fin !

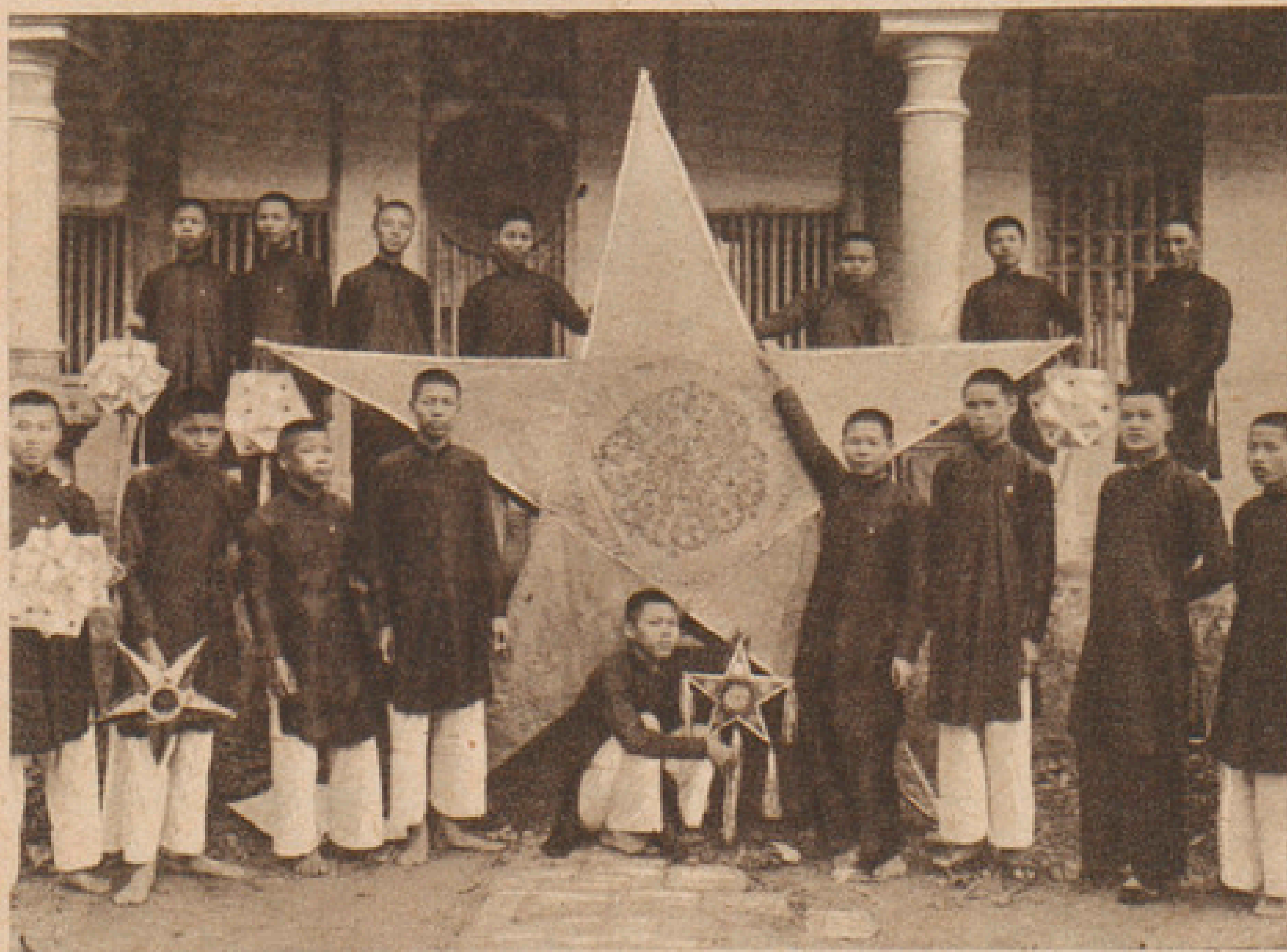
Jusqu'ici les Pères, ayant renoncé au col de Sila, auquel ils avaient pensé lors de leur premier voyage, ont visité, à trois époques différentes de l'année, la passe de Latsa, qui leur a paru le meilleur endroit pour l'établissement de leur hospice. Celui-ci serait construit à une centaine de mètres environ au-dessous de l'arête terminale, sur le versant du Mékong, à l'altitude de 3.750 mètres et à 20 minutes seulement de la passe. Cependant plusieurs excursions encore ont paru nécessaires pour fixer définitivement l'emplacement le plus favorable, et elles ont dû se faire à skis durant cet hiver, en attendant la réponse des autorités de Yunnanfu.



Une fête de Noël au Tonkin

Je faisais alors mes premières armes de missionnaire dans une chrétienté qui, comme moi, en était à ses débuts. Gocoï était son nom. C'était une petite colline perdue au fin fond du Delta tonkinois, en bordure de la Cordillère annamite. Pays reculé, région de haute brousse, les tigres et les pirates y prenaient leurs ébats tout à l'aise. Là s'étaient groupées quelques familles minées par la fièvre et rançonnées par les pirates de grand chemin. Un missionnaire, le P. Lepage, ancien zouave pontifical, ayant eu pitié de leur misère et s'étant dévoué à les en arracher, un bon nombre de ces pauvres gens étaient devenus chrétiens ; puis, la sécurité, et quelque aisance aussi, survenant grâce à la présence du missionnaire, la petite chrétienté s'était singulièrement accrue quand je pris en charge ce poste déshérité.

J'étais alors dans tout l'enthousiasme de ma prime jeunesse missionnaire et, de concert avec mes néophytes, je résolus de donner à mon premier Noël une splendeur de nature à éblouir tous les païens des environs. Nous nous mîmes à l'œuvre et bientôt la pauvre paillote qui servait de chapelle n'en revenait pas de se voir si belle. Non seulement il y avait une crèche, mais j'avais exhibé tous les drapeaux, toutes les oriflammes, tous les morceaux d'étoffe pouvant servir de tentures, que j'avais ou me procurer, et la montagne voisine avait fourni des monceaux de verdure, qui, non contents de garnir l'intérieur de la chapelle, débordaient en colonnes, en arc, en festons, sur tous les chemins environnants.



Préparatifs pour la fête de Noël

Mais le clou de la fête fut incontestablement la procession aux flambeaux qui précéda la

messe de minuit. Ah ! cette procession, en avions-nous assez parlé avec mes chrétiens ! Il s'agissait de promener le petit Jèsus à travers les vallons pour bien faire savoir à tous les païens des alentours que c'était Noël, c'est-à-dire que nous fêtions la naissance de l'Enfant-Dieu. A vrai dire, la cérémonie fut bien un peu panachée, un peu bruyante, — on aime le bruit dans nos chrétientés tonkinoises, — et je crois que plus d'un chrétien de France aurait souri au passage de ce fameux cortège.

La statue de l'Enfant Jésus — oh ! une toute petite statuette, grosse comme un poing, — était comme enfouie dans la luxuriante verdure des bambous et des palmes vertes. Pour l'honorer, on avait réquisitionné tous les instruments aptes à produire un son, ou plutôt un bruit : gros tamtams, tambours, cymbales, gongs, que sais-je encore ? De plus, l'ingéniosité de mes fidèles avait tendu des papiers multicolores sur des carcasses de bambou tressé de toutes formes et de toutes dimensions, qui formaient un ensemble de lanternes d'un pittoresque achevé. J'avais dû fournir près de 300 bougies pour le luminaire et aucune ne fut de reste. Après cela, si vous aviez assisté au rassemblement du cortège dans la nuit, vous auriez jugé comme moi qu'il méritait plus qu'un simple coup d'œil.

Et l'on se mit en marche au crépitement des pétards, au mugissement des tambours. C'était un vacarme effroyable, et, si les païens des alentours ignorèrent que nous fêtions la naissance du Sauveur, ce ne fut vraiment pas de notre faute.

Peut-être pensez-vous que je me contentai de présider pieusement cette édifiante procession ? Je dois vous détromper, hélas ! J'avais alors 25 ans et... quelques idées saugrenues. Je me souvins tout à coup que dans une caisse du presbytère dormait un vieux cor de chasse et que, près de mon lit, s'allongeait mon bon Lefaucheux à deux coups. Mes chrétiens ne l'avaient pas oublié, eux. — « Père, jouez du cor, faites parler votre fusil, et la fête sera complète ». — Je dois avouer — j'en ai un peu honte aujourd'hui, — que je fis ce qu'ils désiraient : le cor d'une main, le fusil de l'autre, je pris la tête du cortège et bientôt je fis à moi seul autant de bruit que toute la troupe des fidèles. Ce fut un vrai triomphe. Et lorsque, après avoir durant plus d'une heure parcouru les collines et les vallons, nous débouchâmes sur le terre-plein que dominait la chapelle illuminée, je vous assure que nous étions contents de nous ! Et j'aime à penser que nous n'étions pas les seuls à être contents et que le petit Jésus se penchait avec un sourire sur ce pieux vacarme et que sa bénédiction fit descendre sur Gocoï les grâces de choix qui l'aidèrent à devenir le centre d'une paroisse de 2.000 chrétiens.

Après la merveilleuse procession, dans une atmosphère de piété plus calme, se déroulèrent les cérémonies de la messe de minuit.



La crèche de Noël

L'office terminé, comme je revenais à ma maison toute proche, elle me parut d'autant plus triste et sombre que j'entendais, dans toutes les paillotes du village, catéchistes et chrétiens réveillonner gaiement. Alors sous le coup de la fatigue, sans doute, j'eus un moment d'absence et me mis à maugréer à haute voix : « Comment ! je me suis dépensé à préparer une fête splendide, je suis exténué et, tandis que tout le monde se restaure copieusement, moi seul, chef de la chrétienté, maître de la maison, je suis complètement oublié et laissé de côté ! »... Mon vieux catéchiste, Pierre Thai, avait écouté sans broncher cette lamentation ; il s'approcha de moi et, du ton le plus calme, me glissa ces simples mots : « Mais, Père, si vous réveillonnez, qui donc célébrera la messe du jour ? » Je restai sidéré : je n'y avais pas pensé. Sans une parole, sans un geste, je gagnai ma natte et m'y étendis, mêlant bientôt, dans un sommeil troublé de cauchemars, le réveillon manqué, la procession aux flambeaux, les chrétiens enthousiasmés, les païens convertis. Et, par dessus tout cela, le petit Jésus de la crèche me souriait gracieusement.

Joseph VILLEBONNET,
missionnaire de Hanoï

Un Tremblement de Terre au Sikkim

Au loin une rangée altière de montagnes à pic perce l'azur de ses aiguilles blanches. Le massif du Kinchinjunga, qu'on aperçoit dans l'échancrure d'une chaîne verdoyante, ressemble à un gigantesque diamant serti dans un cadre d'émeraude. A l'intérieur du cirque des cimes neigeuses c'est une mer de sommets boisés figée dans des formes d'épouvante.

Le presbytère de Kalimpong est bâti un peu au-dessus du couvent des religieuses de Cluny et surplombe le torrent de la Tista. Les eaux glauques de ce dernier roulent à une profondeur vertigineuse dans un précipice dont les parois abruptes portent des forêts accrochées à leurs flancs. Au fond de ce ravin, la tour Eiffel, debout dans la gloire de ses lumières, ne serait, contemplée d'ici, qu'une modeste torche.



Vallée de la Tista

Il est deux heures de l'après-midi ; le soleil tropical épand avec générosité sur toutes choses les flots de ses rayons ; le vent est tombé, tout est silence et paix. Je viens de prendre un peu de repos et, pour adoucir la transition entre cette occupation facile et l'étude plus ardue de la langue du Népal, j'exerce mon esprit sur l'Epître aux Romains. Hélas ! je ne réussis guère à exciter mon intellect et insensiblement je me laisse gagner par la torpeur qui engourdit la nature : l'atmosphère de **nirvâna** qui m'entoure me ravit au pays des songes.

Soudain une musique genre moderne me réveille complètement : la table tremble sous mes coudes, une multitude de doigts invisibles tambourinent sur les vitres, les portes d'armoires s'ouvrent d'elles-mêmes ; la cuvette se penche et vide son eau sur le plancher qui se distend, la chaise sur laquelle je suis assis se met à sautiller. Est-ce un cauchemar ? Est-ce une jonglerie du démon ? En un clin d'œil je comprends : c'est le tremblement de terre ; je me lève, je fuis. Ma chambre tout entière oscille comme un pendule ; c'est une danse folle de tout ce qui est mobile ; les statues et les chandeliers tombent de leurs étagères ; encriers, livres, cahiers, roulent sur le parquet. Je cours dans le couloir ; derrière mon Préfet apostolique, qui retrouve ses jambes de vingt ans, je dégringole l'escalier. Les plafonds craquaient sinistrement au-dessus de nos têtes ; nous sommes à la porte : un choc et les murs s'inclinent sur nous, puis, par miracle, se redressent. Nous voici dehors.

A grands efforts nous nous éloignons du bâtiment. La terre semble se plisser sous nos pieds ; nous titubons comme des hommes ivres ; autour de nous plusieurs personnes souffrent... du mal de mer. Si des failles s'ouvrent sous nos pieds, si nous tombons dans des sources brûlantes, si nous sommes enlisés dans des jaillissements de boue, nous sommes perdus ! Heureusement aucune de ces effroyables hypothèses ne se réalise et, tandis que Mgr Douénel regarde le presbytère tanguer comme un navire, je jette un coup d'œil sur le couvent : grâce à Dieu, lui aussi résiste et ne s'écroule pas ; mais, au milieu de la cour, à genoux les bras en croix, les religieuses prient ; près d'elles. Musulmans, Hindous, Bouddhistes, prosternés le front dans la poussière, prient. Tous sentent leur néant et, durant quelques minutes longues comme des siècles, des impressions ineffaçables de la puissance divine et du néant humain se gravent dans les âmes.

L'atmosphère demeure toujours aussi calme : pas de brise ; pourtant les arbres de la forêt se battent et s'embrassent comme des fous, les fourrés montent et descendent ; durant quelques minutes, — cinq au moins, huit au plus, — les rizières en terrasses sont des escaliers mouvants sur la pente des monts.



Vue prise du presbytère de Kalimpong. — Au fond le massif du Kinchinjunga (8.340 m.)

Enfin brusquement tout s'apaise et se fige. Après la crise nous mesurons encore mieux la grandeur du danger auquel nous avons échappé et de tout cœur nous remercions le bon Dieu. Les vallées se remplissent maintenant des cris nerveux des populations terrifiées. Chacun rentre chez soi pour constater les les dégâts. Le presbytère et le couvent son indemnes ; seules quelques fentes s'ouvrent dans les murs au-dessus des portes et des fenêtres et à fleur de sol.

—« Vous ne saviez pas, me dit Mgr Douénel au déclin du jour, que vous êtes venu dans un pays de tremblement de terre. Vous vous trouvez sur une des parties les plus fragiles de la croûte terrestre. Ces montagnes, qui semblent immuables dans leur majestueuse solidité, il suffit qu'une saison de pluies les détrempe et qu'un choc les ébranle pour que leur masse se brise et s'éboule ».

—« J'espère, Monseigneur, que les secousses comme celles d'aujourd'hui ne sont pas fréquentes et que nous pouvons compter désormais sur plusieurs années de paix ».

— « En fait, les séismes de cette intensité sont rares. Depuis 1897 nous n'en avons pas eu de comparable à celui d'aujourd'hui ; mais de temps en temps, une fois par mois en moyenne, nous avons une petite expérience de ce genre. Cette nuit attendez-vous à danser encore un peu, car l'écorce terrestre va se remettre en place ou du moins se tasser ».

Je ne devais pas tarder à vérifier le bien-fondé de cet aver-

tissement. A peine m'étais-je retiré dans ma chambre pour goûter au sommeil du juste que les secousses recommençaient. En hâte j'éteignis ma lampe, par crainte d'incendie, et, à demi-habillé je m'étendis sur ma couche. Ainsi dus-je faire durant plusieurs jours afin de pouvoir, le cas échéant, sortir en costume convenable. Cependant les chocs devenant peu à peu plus légers et moins nombreux, je risquai un soir de m'endormir en tenue de nuit. Hélas ! je n'étais pas couché depuis deux heures que les angoissants craquements se firent entendre à nouveau et il fallut longtemps pour que, la fatigue l'emportant sur mon anxiété, je pusse prendre un peu de repos. Or mon réveil-matin, qui ignorait mon insomnie, se mit à sonner à l'heure coutumière. —



Chapelle du Couvent des Sœurs de Kalimpong

« Carillonne, mon ami ; maintenant que le jour va poindre, je n'ai plus peur et vais dormir en paix ! ». Mais, à peine ai-je commencé ma journée par cette bonne résolution que la valse reprend. En un clin d'œil je suis hors du lit, dans le couloir, sur le chemin de la sortie : en trois secondes tout avait cessé.

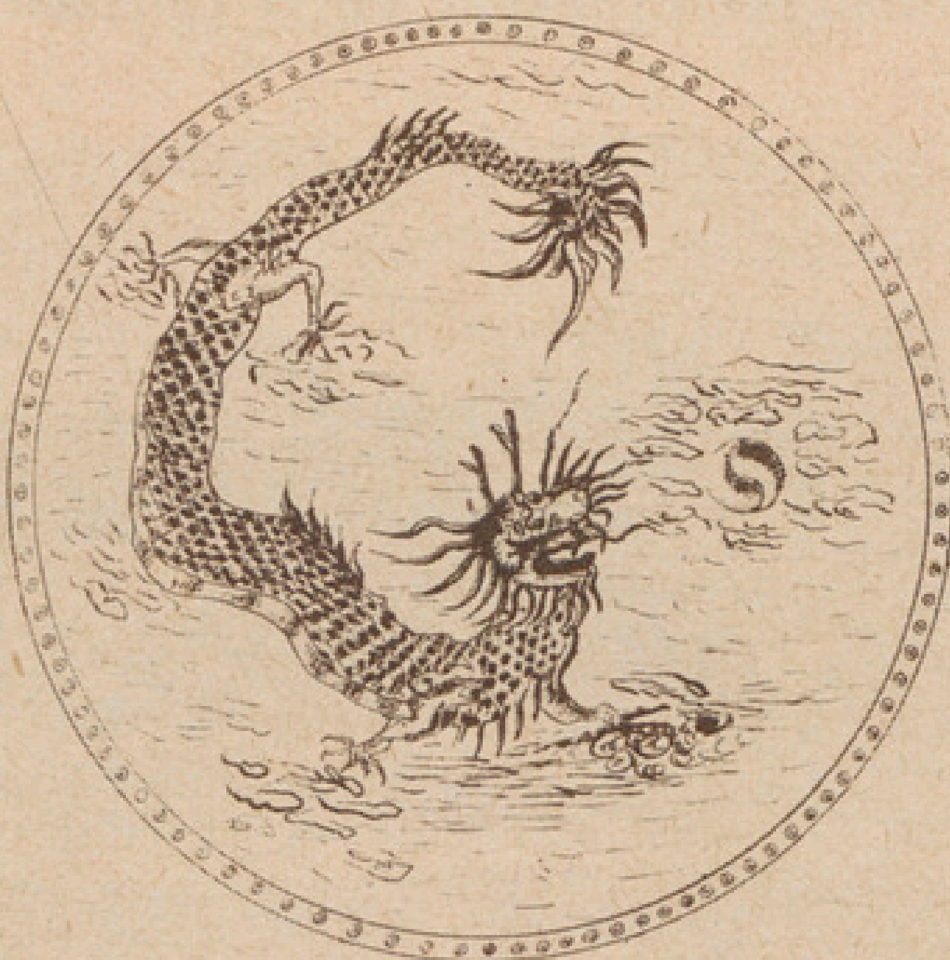
Le préfet Apostolique n'avait pas bronché. — « Mon cher, me dit-il dans la journée avec un malicieux sourire, vous avez fait plus de bruit ce matin que le tremblement de terre ! ».

Cependant si à Kalimpong nous sortions indemnes de ces graves conjonctures, qu'en était-il des environs ? A l'angoisse de notre incertitude devait succéder jour par jour la conster-

nation causée par les nouvelles. Patna, Bettiah, Monghyr et autres villes au pied des Himalaya n'étaient plus que des amas de ruines ; les campagnes, inondées de boues sulfureuses, n'offraient sur d'immenses étendues qu'un spectacle de lugubre désolation ; les richesses de provinces entières étaient anéanties. Pendant plusieurs jours une multitude de cadavres furent jetés dans le Gange, qui devint un fleuve de chair humaine. Plus près de nous, Khatmandu, capitale du Népal, était rendue méconnaissable et avec elle les grandes agglomérations du royaume. Gangtok, capitale du Sikkim, toujours fermée à l'apostolat, était ravagée dans ses palais et ses écoles ; des nombreuses lamaseries du royaume, pas une ne restait debout, et les lamas erraient sur les chemins, extorquant des aumônes sous la menace des pires calamités.

D'après les nouvelles reçues des postes de la mission, il n'y a pas eu de victimes parmi nos chrétiens, mais une école de village a été détruite, le clocher de Pedong a été ébranlé, l'église de Mariabasti est devenue hors d'usage. Evidemment, envisagées dans l'ensemble d'une si grande catastrophe, ces pertes semblent modiques ; mais, pour une petite mission dotée seulement de trois églises, elles sont considérables, et, d'un point de vue humain, l'avenir serait sombre et presque décourageant. Cependant telle n'est pas l'opinion de notre Préfet Apostolique : — « Demeurons en paix, dit-il, et conservons notre joie : quand l'Eglise du Sikkim aura gravi son calvaire, elle attirera tout à soi ! ».

M. QUÉGUINER,
missionnaire du Sikkim.



Education Bouddhiste

Le 28 octobre 1932, le Résident supérieur du Laos français, ouvrant la session annuelle de l'Assemblée consultative indigène du Laos, prononçait un discours dont quelques passages sont de nature à intéresser — et à étonner, les catholiques français.

Après avoir traité de questions financières et économiques, M. le Résident supérieur expose ses idées et ses projets au sujet de l'éducation de la jeunesse.

« *Si la valeur des dirigeants joue un rôle primordial dans les destinées des peuples, il est, pour les pays civilisés, un autre facteur de prospérité et de progrès, c'est l'éducation morale et intellectuelle des populations. Dans cet ordre d'idées, l'Administration du Laos a déjà tenté de louables efforts et, dans les chefs-lieux notamment, obtenu des résultats intéressants. Elle n'a pu néanmoins, faute de ressources financières suffisantes, intensifier son action comme elle l'eût souhaité. Elle a, d'autre part, remarqué que l'enseignement distribué aux très jeunes enfants gagnerait à conserver un caractère familial et religieux. Cette double préoccupation l'a conduite à tenter un nouvel essai de création d'écoles de pagodes, qui, prudemment encouragé et contrôlé par la Direction locale de l'En-*



Village laotien

seignement, semble déjà, dans certaines provinces, en bonne voie de réussite.

Je ne saurais trop vous recommander d'user de votre influence pour faire connaître aux populations la valeur morale d'une telle méthode d'enseignement, qui, grâce au dévouement et au désintéressement des religieux bouddhistes, ne manquera pas, sans entraîner des dépenses excessives, d'avoir la plus heureuse influence sur la formation intellectuelle et morale des jeunes Laotiens ».

Il semble bien évident, aux yeux de M. le Résident supérieur, que les missionnaires catholiques et les indigènes qu'ils emploient dans leurs écoles n'ont pas autant de *dévouement* et de *désintéressement* que les *religieux bouddhistes*, qui, — personne ne l'ignore — sont de parfaits modèles de ces deux vertus, que ne saurait inspirer le christianisme.



Une Ecole catholique au Laos

Cependant la création *d'écoles de pagodes* ne pouvait profiter à toute la jeunesse laotienne : il y a dans le pays, d'autres écoles et celles-là ne devaient pas être privées du dévouement et du désintéressements des *religieux bouddhistes*. Aussi, le 14 septembre 1933, M. le Résident supérieur adressait-il à *MM. les Résidents de France au Laos* la circulaire suivante.

« *Les notabilités indigènes et des pères de famille laotiens ont appelé mon attention sur l'intérêt qu'il y aurait à enseigner aux élèves bouddhistes les principes essentiels de la morale traditionnelle de leur pays. Pour donner satisfaction à ce vœu, j'ai décidé, d'accord avec M. le Président de l'Institut bouddhique à Vientiane, que les élèves des écoles, partout*

MISSIONS de la SOCIÉTÉ des MISSIONS-ÉTRANGÈRES de PARIS 1934

INDE

Pondichéry
Mysore
Coimbatore
Salem
Sikkim

BIRMANIE

Rangoon
Mandalay

MALAISIE

Malacca

SIAM

Bangkok

INDOCHINE

Saïgon
Phnompenh
Nongseng
Quinhon
Kontum
Hué
Vinh
Thanh-hoa
Phatdiem
Hanoï
Hunghoa

JAPON

Tôkyô
Osaka
Fukuoka

COREE

Seoul
Taikou

MANDCHOURIE

Moukden
Kirin

CHINE

Chengtu
Chungking
Suifu
Ningyuanfu
Tatsienlu
Yunnanfu
Kweiyang
Lanlong
Canton
Swatow
Pakhoi
Nanning

‡ Archevêché ☨ Evêché
○ *Autres villes.*
0 500 1000 k.

où les circonstances locales le permettraient et lorsque les familles intéressées en formuleraient le désir, seraient conduits, une fois par semaine, en dehors des heures de classe, à la pagode la plus voisine pour y entendre des conférences de morale ».

Heureux enfants laotiens ! Quand les écoliers de France seront-ils aussi favorisés et se verront-ils conduits par leurs maîtres à l'église la plus voisine pour y apprendre *les principes essentiels de la morale traditionnelle de leur pays !*... Il est vrai que ce ne serait pas la morale bouddhiste, mais la morale chrétienne ; alors....

Dans le Rapport de la Commission des Finances sur le Budget des Colonies pour 1934, après avoir relevé en 1933 une augmentation du nombre des écoles et des élèves au Laos : — 262 écoles et 6.039 élèves, soit un accroissement de 147 écoles et 3.664 élèves, le Rapporteur est heureux de constater que : *C'est au Laos, le dernier des pays de l'Union indochinoise entré dans le mouvement, que le résultat a été le plus brillant, le nombre des « écoles de pagodes » rénovées et le nombre des élèves ayant plus que doublé. Ce même pays avait été, l'an dernier, le siège (!) d'une expérience très intéressante : comme de nombreux villages sont dépourvus de pagodes, des classes de lectures ambulantes périodiques ont été organisées, le maître passant environ cinq mois dans un village, enseignant les notions élémentaires les plus utiles, puis se rendant avec son matériel scolaire simplifié et transportable dans un autre village, et ainsi de suite, la durée du cycle étant de quatre ans, au bout desquels le maître revient au premier village et commence un nouveau cycle. L'essai fait dans la province de Vientiane a été concluant. Il n'a pu malheureusement être étendu malgré son prix de revient peu élevé, mais on espère pouvoir le reprendre à la rentrée prochaine* ».



Sur la rive du Mékong

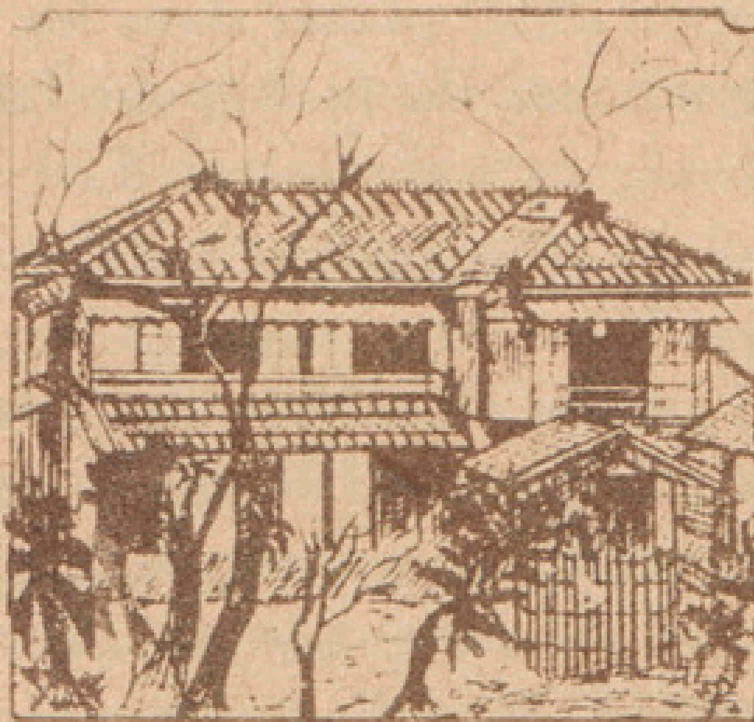
Qui ne serait touché de tant de sollicitude ? Qui n'admirerait une telle ingéniosité pour suppléer au manque d'écoles de pagodes ?...

Et pourtant, en lisant de pareils documents on croit rêver.

N'est-il pas profondément triste de constater qu'après un demi-siècle d'expérience en Indochine les autorités coloniales persévèrent dans les mêmes errements ? Elles ne peuvent ignorer que le catholicisme est l'école du respect de l'autorité, de la discipline, de l'ordre. Elles ont dû reconnaître que pas un seul catholique n'a pris part aux troubles communistes de ces dernières années ; or on ne saurait en dire autant des élèves sortis des institutions officielles. Au contraire, on s'aperçoit que l'éducation donnée dans ces écoles produit surtout des révolutionnaires et, sous couleur de patriotisme, des ennemis de la France.

« La France coloniale d'Extrême-Orient, a écrit Mgr de Guébriant,
« recueille et continuera à recueillir ce qu'elle a semé depuis cinquante
« ans. Elle a semé l'instruction, elle s'est désintéressée de l'éducation...
« Pareille lacune est si évidente que la France coloniale s'en avise parfois
« Alors elle se met un faux nez et se pose en Grande Puissance Musul-
« mane, Bouddhiste ou Confucianiste, mais jamais Catholique. Les
« jeunes en rient, les anciens haussent les épaules.... Le seul remède serait
« une politique française à la chrétienne ».

Au Laos aussi l'avenir confirmera ces vues de la sagesse et de l'expérience.



Une Chasse Mouvementée

J'ai la réputation de n'être pas un fameux chasseur. On dit — les méchantes langues, — que, lorsque je tire sur un canard sauvage endormi sur les cailloux au bord du Fleuve Bleu, le volatile étonné, ouvre un œil, au second coup ouvre l'autre, regarde à droite, à gauche, puis s'envole lentement. Il y a peut-être un peu de vrai dans cette histoire, mais c'est exagéré. Ainsi, en trente ans, sans aller tous les jours à la chasse, j'ai déjà estropié deux lièvres, dont l'un pesait à peu près une livre quand je lui cassai une patte et en pesait quatre lorsque je parvins, longtemps après à l'empoigner. J'ai aussi, d'un coup de fusil, enlevé la queue à un faisan; j'ai même tué un rat et un corbeau. Encore trente ans d'exploits et j'espère bien, sans me vanter, ajouter une pie ou une chouette à mon tableau de chasse. Tout le monde ne peut pas tuer des lions ou des tigres.

C'est, du reste, par hasard que je devins chasseur. Un jour, un milan rapace, s'introduisant dans ma cuisine par la fenêtre, emporta sans façon un morceau de viande prêt à être mis dans la marmite. Aux cris poussés par mon cuisinier, j'accourus, mais je ne pus que voir mon dîner planer dans les airs entre les serres du rapace, et, n'ayant pas de fusil pour faire lâcher prise au voleur, je dus me résigner à me serrer d'un cran la ceinture.

A quelque temps de là, étant allé voir un confrère voisin, je lui contai l'aventure. Il me fit aussitôt cadeau d'un vieux fusil : — « Tenez, allez l'essayer, me dit-il : non loin de la ville vous avez, sur plusieurs kilomètres d'étendue, des rizières littéralement couvertes de canards sauvages ; vous n'aurez qu'à tirer au hasard dans le tas et vous êtes sûr de nous rapporter un bon gibier pour notre dîner. Mon boy, qui connaît l'endroit, vous accompagnera ».

Sur ce, j'enfourche Pégase, mon noble coursier ; un petit galop dans les rues de la ville, entre les vergers le long des remparts, puis nous franchissons un ruisseau bordé de grands arbres et nous sommes arrivés.

Seigneur, quel spectacle ! Je ne l'oublierai de ma vie. Devant nous, à perte de vue, à part une chaumière et quelques troènes rachitiques, ni arbres, ni maisons, rien que des rizières couvertes de canards : des gros, des petits, des noirs, des blancs, des gris, des verts, des jaunes. J'étais ébloui, sidéré ! Rangés par bataillons, ils prennent leurs ébats, barbotent dans les rizières ; sur le bord chaque bataillon a sa sentinelle qui monte la garde, prête à pousser le cri d'alarme en cas de danger.



Départ pour la chasse

Dans l'air volent de grands échassiers. De ci de là un épervier se laisse choir sur le dos d'un canard, lui tranche férocement le cou de son bec acéré, puis l'emporte au loin pour le dévorer en paix.

Sans même penser à descendre de cheval, j'aligne mon tromblon entre les deux oreilles de Pégase, visant de mon mieux une forte escouade de gros canards dorés à la panse rebondie, et... pan !.. je suis lancé en avant comme un bolide par Pégase, qui n'était pas habitué aux coups de fusil. Je tombe, la tête la première, dans une rizière boueuse où je disparais un moment avec mon fusil, mais, sous le choc de ma chute, la charge est partie en l'air, cassant l'aile à un grand échassier, qui tombe aussi en criant dans la rizière.

Mon boy s'est précipité à mon secours : « **Man-tien, man-tien** ! Doucement, doucement ! Le Père va tomber ! » — « Ah ! par exemple ! Moi, tomber ? Y penses-tu ? C'est comme cela que je descends de cheval ». Il parut quelque peu étonné de ma réponse, mais, avec son aide, je parvins à me tirer de la rizière, et dans quel état ! Un bloc de boue de la tête aux pieds !

Pendant ce temps, des milliers et des milliers de canards affolés tournoient dans les airs en tous sens, faisant un vacarme étourdissant. L'échassier blessé, une énorme bête d'un mètre cinquante de hauteur, revenu de sa surprise, s'est redressé. Au moment où on veut le saisir, il nous administre quelques bons coups de bec, puis soudain prend le trot à travers les rizières.

Pas moyen de lui tirer un coup de fusil : Pégase, dans sa frayeur, a pris la tangente et filé ventre à terre vers la ville pour rentrer tout fier à l'écurie, emportant la poudre et le plomb dans les poches de la selle. Nous nous lançons, mon boy et moi, à la poursuite de l'échassier, mais, chaque fois qu'on essaie de le saisir, l'animal récalcitrant nous gratifie de furieux coups de bec et repart de plus belle. Avec ses longues jambes il arpente le terrain en vitesse. Enfin après des heures de course à travers l'eau et la boue, suant, rompus, rendus, nous finissons par le garrotter avec la ceinture du boy.

Pour faire après cela une entrée correcte en ville, je me lave dans le ruisseau, mais malgré tout je marque plus mal que notre prisonnier. J'arrive clopin - clopant chez mon confrère, qui, ayant vu rentrer Pégase sans cavalier, était inquiet sur mon sort ; mais en voyant ma te-



Une rue de village

nue et le produit de ma chasse, il s'esclaffa : Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? Ce disant il s'approcha pour palper le prisonnier, que le boy a délivré en lui enlevant sa ceinture, mais le farouche oiseau répond à son geste par des coups de bec et se met à courir à travers la cour. Le chien de garde se lance à sa poursuite, mais la bête se retourne et, d'un coup de bec bien appliqué sur le museau, le fait rentrer dans sa niche en grognant.

Le cuisinier arrive à son tour et s'approche sans méfiance : un coup de bec le blesse à la main ; furieux, il s'arme d'une trique, se précipite sur l'animal revêche et, maudissant ses ancêtres et le traitant de fils de tortue, lui assène un coup formidable. L'oiseau s'écroule sur le sol. Alors seulement les enfants de l'école, rassurés, osent s'approcher de la bête, la palpent, la tirent par les pattes. Mais soudain ils s'enfuient épouvantés : le grand échassier, qui n'était qu'étourdi, s'est redressé, s'est secoué et fond sur ses agresseurs, qui vont se barricader dans leur école en appelant au secours. Le cuisinier revient alors avec sa trique et, d'un nouveau coup bien porté, étend l'animal à ses pieds et le lance inerte dans la cuisine. Après quoi il se met à aiguiser son coutelas sur une pierre, devant la porte, Mais, tandis qu'il se livre à cette opération, voici qu'un fracas éclate dans la cuisine. Horreur ! c'est le mort ressuscité qui casse la vaisselle. Le missionnaire de l'endroit, appelé pour constater les dégâts, me dit : « Vous pouvez vous vanter d'avoir fait un beau coup ! Vous avez vraiment des dispositions pour la chasse... Mais dînons vite : il est bientôt 3 heures. Notre repas sera plutôt maigre, car on comptait sur vos canards ; on se rattrapera ce



On attend le retour de la chasse

soir avec votre enragé palmipède : on va le faire cuire toute l'après-midi, car il m'a l'air un peu coriace ».

Le fameux échassier, dont on a enfin eu raison, est aussitôt coupé en morceaux et mis dans la marmite. Tout le monde, n'ayant plus à craindre les coups de bec, croit alors pouvoir respirer à l'aise. Hélas ! quelle déception ! Au bout d'un instant une odeur épouvantable commence à se dégager de la marmite, envahit la cuisine, la cour, les écoles, toute la résidence. L'air en est empoisonné ; on tousse, on éternue, on pleure, on suffoque. Médor lui-même, qui se promettait un copieux festin, trépigne dans sa niche. N'y pouvant tenir, nous nous réfugions au fond du jardin pour respirer un air plus pur.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » se demandent les gens du quartier en se bouchant le nez. On vient s'informer près du Père qui plus de cent fois raconte mon aventure.

Et non seulement on ne put manger le diabolique oiseau, mais durant une semaine tout ce que l'on fit cuire dans la marmite empesta ; le riz même garda un goût infect.

Et dans la suite, chaque fois que je revenais voir mon confrère, les enfants des écoles, les chrétiens, disaient en me voyant :

— Ah ! le Père N*** est arrivé.

— Est-ce qu'il a son fusil ?

— Oui.

— Alors il va encore se distinguer par quelque nouvel exploit.

Ma réputation de chasseur était définitivement compromise.

Un Missionnaire du Setchoan.



Ephémérides

Mars-Avril 1734, 1834, 1884.

— 1734 —

Avril. — Naissance de **Nicolas CHAMPENOIS,** du diocèse de Reims. Après quelques années de ministère dans son diocèse, il entra aux Missions-Etrangères en 1776 et fut envoyé l'année suivante, à la mission de Pondichéry. Choisi par Mgr Brigot comme Coadjuteur, il fut sacré évêque de Dolicha en 1786 et peu après prit en mains le gouvernement de la mission. En 1793, il refusa de chanter un **Te Deum** pour la plantation d'un arbre de la liberté et dut se retirer à Tranquebar, où il ne resta que quelques mois. Rentré à Pondichéry, il s'appliqua au gouvernement de sa mission. Sa santé s'altérant, il demanda en 1805 un Coadjuteur qui fut Mgr Hébert. Il mourut à Pondichéry le 30 octobre 1810, laissant le souvenir d'une administration sage et prudente.

— 1834 —

30 mars. — Mort d'**Esprit FLORENS.** Né à Lagnes (Vaucluse) en 1762, il entra en 1785 au Séminaire des Missions-Etrangères et partit l'année suivante pour le Siam. En 1811, il fut nommé évêque de Sozopolis et Vicaire apostolique. Il construisit des églises à Chantaboun, à Bangkok, et approuva l'établissement du Collège général dans l'île de Pinang. En 1829, il prit pour Coadjuteur Mgr Bruguière qu'il céda ensuite généreusement à la Corée et remplaça par Mgr Courvezy. Pendant près de 30 ans, il ne fut aidé que par un ou deux missionnaires français et six ou sept prêtres indigènes et maintint cependant tous les postes de son vicariat : bel exemple de persévérance et de zèle apostolique. Son esprit d'humilité et de pauvreté était très grand.

6 avril. — Naissance d'**Henri LE MEE** à Fougerolles (Mayenne). Après avoir reçu le diaconat à Tours, il suivit à Paris, comme secrétaire, Mgr Morlot, auprès duquel il demeura pendant cinq ans. En 1863, il entra aux Missions-Etrangères et, l'année suivante, fut envoyé en Cochinchine. Après avoir créé le poste de Vinhlong, qu'il dota de toutes les œuvres parois-

siales, il fut nommé en 1877 curé de la cathédrale de Saïgon, où il donna la mesure de ses qualités d'administrateur. Il mourut le 5 avril 1900 et fut enterré au tombeau d'Adran.

21 avril. — Naissance de **Pierre-Xavier CAZENAVE** à Sendets (Basses-Pyrénées). Entré au Séminaire des M.-E. en 1855, ordonné prêtre en 1858, il fut destiné à la mission du Tonkin Occidental, mais, la persécution l'empêchant de s'y rendre, il resta à la procure de Hongkong, puis à celle de Singapore et, en 1864, fut le premier titulaire de la nouvelle procure de Shanghai. Rappelé à Paris en 1866, il fut professeur au Séminaire pendant 17 ans, puis il devint procureur général de la Société à Rome, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort avec le dévouement le plus complet. Il fut aussi postulateur de plusieurs causes de béatification. Il mourut à Paris le 29 septembre 1912.

— 1884 —

6 avril. — Mort de **René POURIAS,** du diocèse d'Angers. Il entra au Séminaire des M.-E. en 1865 et fut envoyé au Yunnan (Chine) en 1868. Dans les divers postes qu'il occupa, il travailla avec un zèle infatigable. Une connaissance parfaite de la langue et des mœurs de la Chine et une aptitude particulière pour négocier avec les mandarins lui avaient acquis une grande influence parmi les païens.

9 avril. — Mort d'**André TAMET**, né à Saint-Etienne en 1854, missionnaire du Tonkin Occidental en 1881. Envoyé, sur sa demande, évangéliser les tribus sauvages du Laos tonkinois, il y travaillait depuis un an seulement lorsque éclata la persécution. Tandis que 5 de ses confrères voisins étaient massacrés, il s'enfuit dans la forêt où il resta caché pendant trois mois et demi ; trahi, il fut arrêté avec trois chrétiens et décapité avec eux. — Cette mort inspira à la poétesse Marie Jenna la belle poésie reproduite dans les **Annales** de Janvier-Février 1929 (N° 185, p. 47).

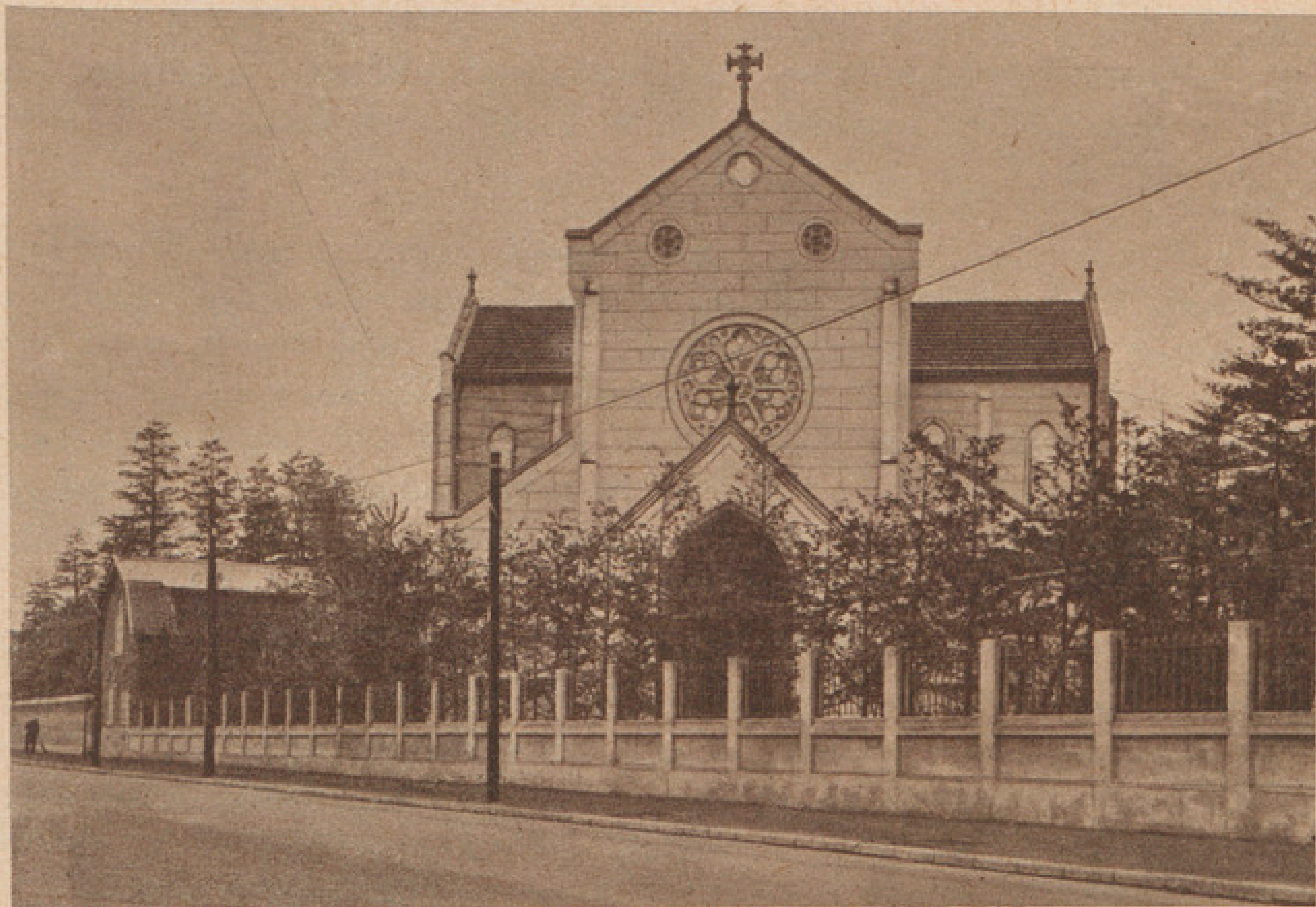
■

Echos de nos Missions

JAPON

Tôkyô. — Le nouveau Délégué Apostolique au Japon, Mgr Paul Marella, débarquait du paquebot japonais **Hie-maru** à Yokohama le 19 décembre dernier. Mgr Chambon, archevêque de Tôkyô, le P. Hurley, secrétaire de la Délégation Apostolique, et de nombreux chrétiens étaient venus saluer Son Excellence, à qui douze petites filles, élèves des Dames de Saint-Maur et des Dames du Sacré-Cœur, offrirent des bouquets de fleurs, tandis que les fidèles acclamaient le Représentant du Souverain Pontife. Le Délégué se rendit immédiatement à Tôkyô, où, le lendemain, il fut reçu solennellement à la cathédrale.

Quelques jours après, il fut reçu en audience par S. M. l'Empereur, à qui il remit un message spécial du Saint-Père, ainsi que des exemplaires en or, en argent et en bronze de la médaille commémorative de l'Année Sainte. L'Empereur, qui, en 1921, encore prince héritier, avait fait un voyage en Europe et obtenu une audience du Pape Benoît XV, manifesta une vive satisfaction de cette délicate attention du Souverain Pontife.



La Cathédrale de Tôkyô

Au théâtre le plus beau et le plus fréquenté de Tôkyô, le **Kabukiza**, a été représenté récemment un drame chrétien, œuvre de M. **Nagata Mikihito**, un des meilleurs romanciers et dramaturges japonais contemporains. La scène se passe au XVII[e] siècle. Un jeune artiste, **Seinosuke**, habitant de Nagasaki, reçoit la visite d'un Européen qui lui demande de sculpter un crucifix. Il accepte, applique tout son talent à ce travail, et, l'œuvre terminée, enthousiasmé lui-même, il embrasse le crucifix et se convertit, malgré la persécution qui sévit contre les chrétiens. Il amène à la foi sa fiancée, mais lorsqu'il lui propose de s'embarquer avec lui sur un bateau hollandais pour fuir la persécution, elle l'en dissuade et, ayant refusé de fouler aux pieds le crucifix, tous deux sont condamnés à mort.

Non seulement cette représentation obtint le plus grand succès même dans la population païenne, mais, sur la demande de l'auteur, une messe fut célébrée à la cathédrale pour l'âme de **Seinosuke**, qui n'est pas un héros imaginaire, et à cette messe assistèrent tous les acteurs.

A l'occasion de la naissance du prince héritier, le Cardinal Pacelli a chargé le Délégué Apostolique de transmettre à la famille impériale les félicitations et les vœux du Saint-Père.

Fukuoka. — Le 23 décembre 1933 a été, pour le diocèse de Fukuoka un jour de joie et d'espérance. Ce jour-là, en effet, a eu lieu à Rome l'ordination sacerdotale du premier prêtre japonais de cette mission, M. Jean Hirata, étudiant au Collège de la Propagande. Le même jour, deux séminaristes du diocèse, élèves du Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, ont reçu les Ordres mineurs ; enfin deux autres étudiants à Tôkyô, ont reçu la tonsure. Ce sont les prémices du clergé indigène dans cette jeune mission.

Dans le nord du diocèse plusieurs bâtiments sont en voie de construction : presbytère à Moji et à Kokura, église à Yawata, etc..

Osaka. — Dans le grand temple bouddhique **Nishi-Hongwanji** d'Osaka a eu lieu récemment une solennelle cérémonie funèbre pour les animaux tués durant la dernière campagne japonaise en Chine. Les autorités militaires et un millier de personnes assistaient à l'office. Devant l'autel couvert de fleurs et de couronnes on voyait 25 chevaux, quelques chiens policiers et une centaine de pigeons voyageurs, envoyés par la 4[e] division militaire, qui tient garnison dans la ville.

La S. C. de la Propagande a décidé de détacher du diocèse d'Osaka les deux départements de Kyôto et de Shiga pour former une nouvelle mission, qui aura son centre à Kyôto et sera confiée aux missionnaires américains de Maryknoll. Trois Pères de cette Congrégation sont arrivés au Japon et se sont installés à Tôkyô pour y apprendre la langue. Dans l'été de 1935 ils prendront possession du territoire qui leur est destiné.



Un temple à Kyôto

COREE

Taikou. — Après avoir bâti une belle église à Hayang, le P. Hamon vient d'y adjoindre un presbytère. A Enyang, le P. Beaudevin a construit aussi une église, tout en pierres de granit, qui est l'une des plus belles de la mission. Le P. Peynet vient d'achever la construction d'un presbytère en style coréen, le P. Richard celle d'une maison pour ses religieuses. Dieu seul sait combien ces bâtisses représentent de soucis et de sacrifices.

MANDCHOURIE

Moukden. — Mgr Blois a béni récemment l'église que le P. Vérineux a construit à Santaitse et qui peut contenir 1.500 personnes. L'édifice s'éleva durant l'année 1932, année de brigandage intense ; aussi, pendant la construction, des sentinelles veillaient aux créneaux des murs de terre qui entourent le village et eurent à repousser plusieurs attaques des brigands. Une entente parfaite existe là entre chrétiens et païens ; les conversions sont nombreuses : plus de 500 adultes ont été baptisés dans l'année et la moisson s'annonce plus belle encore pour le prochain exercice.

CHINE

S. Exc. Mgr Zanin, le nouveau Délégué Apostolique en

Chine, a reçu la consécration épiscopale à Rome, le 7 janvier dernier, des mains de S. Em. le Cardinal Fumasoni-Biondi, Préfet de la Propagande. Le Ministre de Chine et environ 50 séminaristes chinois, étudiants en divers collèges de Rome, assistaient à la cérémonie.

Chengtu. — Quatre Pères Rédemptoristes sont arrivés à Chengtu. Une maison est en construction pour les recevoir à quelques minutes seulement de l'évêche.

La situation dans la province reste la même : avance des bandes communistes et mésintelligence entre les généraux qui devraient les combattre. Ceux-ci ne sont d'accord que pour accabler de taxes et de surtaxes une population qui a d'ores et déjà versé les impôts de 1983, soit 50 années d'avance. Aussi le Setchoan, jadis une des plus riches provinces de la Chine, est maintenant plongé dans la misère la plus lamentable.

Chungking. — Les Franciscaines Missionnaires de Marie ont un établissement à Sutin, dans la Mission de Wanshien, confiée depuis 1929 au clergé indigène sous l'autorité de Mgr François Wang. Cet établissement comprend un orphelinat où sont élevées 250 orphelines et un dispensaire où de nombreux malades viennent chaque jour demander des soins et des médicaments. Au mois d'octobre dernier les communistes se rendirent maîtres de la ville de Sutin, pillèrent et dévalisèrent la maison, brutalisèrent les religieuses et les menacèrent de mort. Après des heures d'angoisse les Sœurs européennes, seules en danger, revêtues d'habits chinois, réussi-



Chez les Franciscaines M. M.

rent à s'échapper et, après un pénible voyage, parvinrent à gagner Chungking, où, dans une maison de leur Congrégation, elles furent accueillies avec joie et purent se remettre de leurs émotions, attendant impatiemment qu'un recul des bolchevistes leur permette de reprendre à Sutin leur vie de dévouement et d'abnégation.

Tatsienlu. — Le P. Nussbaum a fait un voyage jusqu'à Kiangka, capitale de la province thibétaine du Kham méridional, pour avoir une entrevue avec le gouverneur dont relève maintenant sa résidence de Yerkalo. L'accueil fut correct, presque bienveillant, et le missionnaire put régler diverses questions relatives à la chrétienté, les fonctionnaires thibétains manifestant des dispositions plus conciliantes que dans le passé. Les chrétiens de Yerkalo ont été comme réconfortés par cet accueil fait à leur missionnaire.

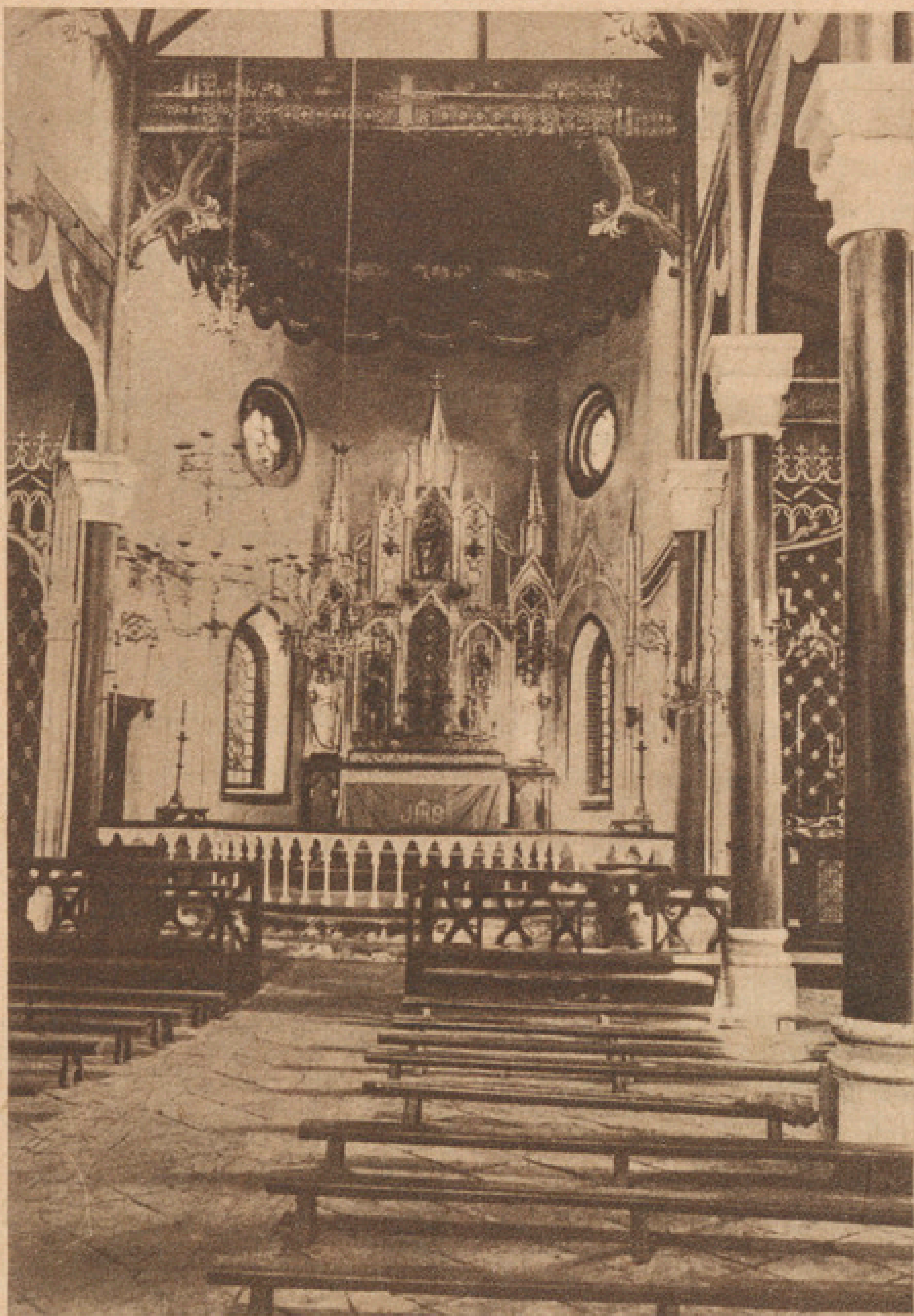
Dans les péripéties de la guerre civile, la 24^{e} armée ayant défait en plusieurs rencontres la 28^{e} armée, les officiers de cette dernière demandèrent au P. Charrier son intervention pour discuter les clauses d'un armistice ; le missionnaire accepta cette mission et réussit à ramener la paix... au moins pour quelque temps. Les résultats de cette guerre sont, d'ailleurs, plutôt négatifs ; les soldats des deux armées se conduisent en soudards, pillant et incendiant. L'école de la mission à Tanpa a été transformée en ambulance ; celle de Mowkung dut licencier ses élèves. Partout on éprouve de grandes difficultés à s'approvisionner ; ce n'est pas encore la famine, mais c'est la disette.

Quelques détails ont été donnés plus haut sur la bénédiction de la nouvelle église bâtie par le P. Genestier à Tchrongteu.

Ningyuanfu. — Après une tournée dans son district, le P. Li a trouvé sa résidence de Houangmou-tchang toujours occupée par les soldats, qui ont consenti cependant à lui céder sa chambre. Permission est donnée aux chrétiens d'assister à la messe, mais peu nombreux sont ceux qui osent profiter de cette autorisation. Dans la région le bois de chauffage est rare ; il faut aller le chercher au loin dans la montagne. Les hôtes du P. Li ont trouvé une solution plus simple et moins pénible : ils brûlent les tables, les bancs, les cloisons, etc...

A Houili le P. Bettendorf a été invité par le général Lieou à l'inauguration d'un Cercle civil et militaire. L'invitation fut acceptée comme une occasion de prendre contact avec les autorités, qui se montrèrent des plus aimables et promirent aide et protection. C'est une perspective d'un peu de tranquillité après bien des vicissitudes.

Yunnanfu. — Mgr de Jonghe a pris possession de son Vicariat et a inauguré son épiscopat par l'ordination de deux prêtres le 23 décembre dernier.



Intérieur de la Cathédrale de Yunnanfu

Une des premières préoccupations du nouvel évêque est de préparer la fondation d'un grand séminaire qui sera comme régional, puisque les missions voisines pourront y envoyer des élèves. Au point de vue sanitaire il sera des mieux placés sur le plateau de Yunnanfu. L'Œuvre de St-Pierre Apôtre donnera son concours pour le côté matériel ; la Compagnie de St-Sulpice fournira le corps professoral au fur et à mesure de ses possibilités et des besoins du Séminaire.

Canton. — Des Carmélites belges avaient fondé en 1930 un monastère à Canton et y avaient réuni déjà un petit groupe de novices chinoises. Des difficultés locales ayant surgi, les religieuses se transportèrent à Hongkong durant l'été de 1933. Sur la demande de l'évêque de cette ville, la Congrégation de la Propagande vient de les autoriser à s'y fixer et elles habitent une maison de location en attendant la construction d'un monastère.

Swatow. — Mgr Rayssac a fait une tournée de confirmation dans la région de Kityang, mais n'a pu se rendre dans les districts limitrophes du Fokien, trop exposés aux incursions des brigands, qui, dans les campagnes, continuent leurs exploits. Dans les villes le marasme des affaires cause de nombreuses faillites. Tout cela, joint à l'incertitude de la situation politique crée une atmosphère d'inquiétude générale.

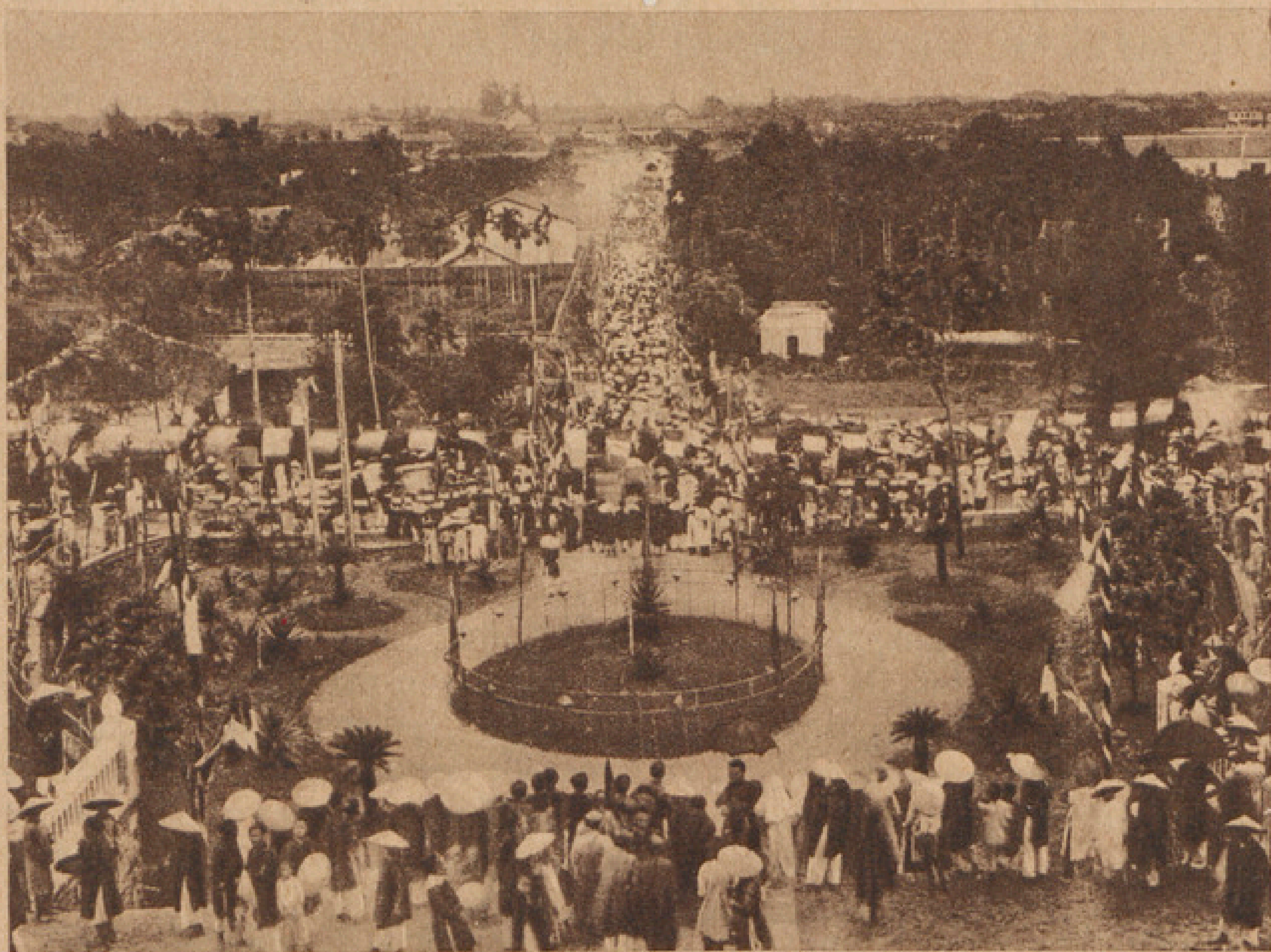
INDOCHINE

Hunghoa. — La Mission a eu l'honneur de recevoir Mgr Marcou et son Coadjuteur Mgr Tong, qui, de Hanoï, où ils

avaient salué Mgr Gendreau, ont poussé une pointe de quelque 70 kilomètres vers le nord pour rendre visite à Mgr Ramond. Mgr Tong a accepté de venir prêcher la retraite annuelle des prêtres indigènes de Hunghoa.

Quinhon. — Les dégâts causés par le typhon du 1er novembre sont maintenant connus : ils sont considérables et il faudra un long temps pour les réparer. Pourtant, écrit le Vicaire Apostolique à ses missionnaires, « quelle que soit la grande pitié des églises renversées ou endommagées, nous ne devons pas songer à relever tout de suite un tel monceau de ruines. Que ceux qui ont perdu leur église principale s'efforcent de préparer pour la messe du dimanche un local convenable. Qu'ils fassent taire leurs impatiences et celles de leurs chrétientés ; car il faut choisir entre nos pauvres églises mortes et l'église vivante, que nos malheurs même ne nous permettent pas de laisser tomber : c'est à cette église vivante que nous devons garder la toute première place dans nos préoccupations et dans nos maigres budgets. La restauration de nos chères églises ne doit venir qu'après, dès que des jours meilleurs nous seront rendus ».

Hué. — Il est trop tard pour revenir sur les brillantes solennités qui ont marqué à Hué le passage de Mgr Tong, premier évêque annamite. Outre les cérémonies religieuses, l'audience accordée par l'Empereur d'Annam à l'envoyé de Rome causa à ses compatriotes une vive émotion et une grande joie. Mgr Tong, en effet, apportait la réponse du Saint-Père au télégramme que lui avait adressé le souverain le jour même du sacre ; à cette réponse était jointe une médaille d'or à l'effigie de



A Hué, sortie de la Messe

Sa Sainteté. Après avoir donné lecture de la lettre du Pape, le nouvel évêque adressa à l'Empereur une harangue exprimant les sentiments de respect, de reconnaissance et de fidélité des chrétiens annamites, qui, dit l'orateur, « n'ont qu'une ambition après celle d'être de bons chrétiens, c'est d'être les premiers et les plus dévoués sujets de leur roi et de leur patrie ! » — Le soir de ce jour, un dîner officiel fut donné au Palais en l'honneur du premier évêque annamite.

Cette journée demeurera une date historique pour l'Eglise d'Annam, qui, se souvenant que cent ans auparavant, presque jour pour jour, le roi Minh-Mang envoyait à la mort le Bienheureux Gagelin, recueille aujourd'hui les moissons arrosées du sang de ses Martyrs.

Ces fêtes ont eu leur écho à Rome, où l'Ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, au nom de S. M. l'Empereur d'Annam, a remis à S. Em. le Cardinal Fumasoni-Biondi, Préfet de la Propagande, les insignes de Grand'Croix de l'Ordre du Dragon d'Annam et ceux de Grand-Officier du même Ordre à S. Exc. Mgr Salotti, Secrétaire.

MALAISIE

Malacca. — Le P. Adrien Devals est nommé Evêque de Malacca, succédant à Mgr Barillon, démissionnaire. L'ancien siège épiscopal de Malacca, créé en 1558, puis supprimé en 1783, fut relevé par Léon XIII en 1888 avec privilège pour l'évêque de résider à Singapore. Le premier titulaire fut Mgr Gasnier (1888-1896), qui eut pour successeurs Mgr Fée (1896-1904), Mgr Barillon (1904-1933).

Mgr Devals, né en 1882 dans le diocèse de Rodez, est missionnaire de Malaisie depuis 1906. Il était lors de sa nomination curé de la paroisse de l'Assomption, dans l'île de Pinang, où il sera sacré le dimanche 15 avril par Mgr Perros, Vicaire Apostolique de Bangkok (Siam).

BIRMANIE

Rangoon. — Le P. Xavier Boulanger, qui depuis 38 ans était curé de l'église Saint-Patrick à Moulmein, est nommé aumônier des Clarisses à Pégou. Ce changement a causé de vifs regrets à Moulmein, mais, par contre, une grande joie à Pégou. Jusqu'ici, en effet, le P. Mignot, le toujours zélé missionnaire aveugle, ne pouvait, de sa résidence de Nyaunglebin, se rendre à Pégou qu'une ou deux fois par mois ; désormais les religieuses pourront chaque jour assister à la messe et recevoir la sainte communion. Le P. Boulanger est remplacé à Moulmein par le P. Mamy, auparavant chapelain militaire.

Mgr Provost a béni deux nouvelles églises : l'une, dédiée



Dans la brousse birmane

à sainte Thérèse à Pyapon, l'autre, sous le vocable de Saint-François-Xavier, à Syriam, la plus ancienne chrétienté de la Birmanie.

Mandalay. — Mgr Falière a ordonné à Noël trois nouveaux prêtres indigènes. S. Exc. a béni à Mandalay l'église Saint-Joseph, dont la construction, commencée en 1913, fut interrompue par la guerre, reprise en 1923 et achevée enfin en 1933. Ce beau monument, de style gothique, fait honneur au bon goût et au zèle du P. Lafon, qui l'a entrepris et mené à bonne fin.

LAOS

Nongseng. — Les quatre filles de sainte Jeanne-Antide Thouret sont arrivées pour y célébrer les fêtes de la canonisation de leur sainte fondatrice. Elles furent accueillies par des manifestations de joie et de sympathie de la part des indigènes comme des Français. — Dans le dernier numéro des « Annales » ces religieuses ont été qualifiées de « Sœurs de la Charité de Besançon » : ce n'est pas exact. On sait que la Congrégation fondée par sainte Jeanne-Antide s'est scindée en deux branches : celle de Besançon et celle de Naples, dont les membres ont le titre de « Sœurs de la Charité sous la Protection de saint Vincent de Paul » : c'est à cette dernière branche qu'appartiennent les nouvelles religieuses de Thakhek.

INDE

Pondichéry. — Le samedi des Quatre-Temps de Noël, Mgr Colas a conféré les saints Ordres à 26 ordinands, dont

5 prêtres : 2 pour Pondichéry, 2 pour Mysore et 1 pour Kumbakônam.

Mysore. — Le Souverain Pontife a adressé au Maharajah de Mysore le télégramme suivant : **Nous sommes heureux d'exprimer à Votre Altesse la vive satisfaction que Nous a causée l'acte de bienveillance manifestée envers ses sujets catholiques en présidant à Mysore la pose de la première pierre de l'église Sainte-Philomène. En témoignage de cette satisfaction Nous vous envoyons par notre Délégué Apostolique la médaille d'or commémorative de l'Année Sainte et Nous demandons à Dieu de répandre d'abondantes bénédictions sur Votre Altesse, votre famille et vos sujets.**



Une halte au relais

Le Maharajah a répondu : **Je remercie de tout cœur Votre Sainteté pour son télégramme qui m'a causé la plus profonde satisfaction. Les bénédictions et les souhaits de Votre Sainteté sont précieux pour moi et la médaille d'or que vous avez été assez bon pour m'envoyer me sera un agréable souvenir du grand intérêt que Votre Sainteté manifeste envers moi, ma famille et mon peuple.**

Séminaires de Paris et de Bièvres

Après les fêtes de Noël et de l'Epiphanie s'ouvrait, pour les aspirants, la période de préparation des examens semestriels, période durant laquelle il faut, comme disent élégamment quelques jeunes, « mettre un coup » ; période pleine de soucis pour les paresseux (s'il y en avait au séminaire) et pour les timides (il s'en trouve) ; période de labeur confiant pour les travailleurs (ils sont légion !) et pour les « sûrs d'eux-mêmes » (inconnus par ici). Cette période, d'ailleurs, se continue durant les intervalles des séances successives d'examens, échelonnées du 27 janvier au 9 février. Enfin tout passe ici-bas, même les « épreuves scolaires » et, le 9 février un soupir de soulagement s'échappait de toutes les poitrines, avec d'autant plus de conviction qu'à une période de tension cérébrale intensive allait succéder une période de « détente », autrement dit, dix jours de vacances clôturées par la fête de nos Martyrs béatifiés en 1909 : les Bienheureux Cuenot, Vénard, Néron et Néel, avec leurs 29 compagnons chinois et annamites.

Le lendemain de cette solennité, le séminaire reprenait sa vie coutumière, accentuée par l'austérité de la Sainte Quarantaine.

A l'issue des examens les deux partants d'avril (**pusillus grex** !) ont reçu leur destination : M. Coyos, de Bayonne, pour Seoul (Corée), M. Fournel, du Puy, pour Mandalay (Birmanie Septentrionale). Après un mois de vacances dans leurs familles pour les derniers adieux, ils étaient de retour au séminaire le 13 mars ; ils font actuellement leurs préparatifs de départ, devant quitter Paris le 16 avril et s'embarquer à Marseille le 20.

NECROLOGE

1. — Joseph Burguière, du diocèse de Rodez, missionnaire du Laos en 1900 ; mort le 10 janvier 1934. 57 ans.

2. — Célestin Solignac, du diocèse de Rodez, missionnaire du Kouytcheou en 1899, mort le 24 janvier 1934. 60 ans.

3. — Louis Laurent, du diocèse de Saint-Dié, missionnaire de Saïgon en 1880 ; mort le 29 janvier 1934. 79 ans.

4. — André Durier, du diocèse de Lyon, missionnaire de Pondichéry en 1885 ; mort le 11 février 1934. 72 ans.

5. — Jean Guichard, du diocèse du Puy, missionnaire de Cochinchine Orientale (Kontum) en 1906 ; mort le 14 février 1934. 54 ans.

6. — Jean-Baptiste Petit, du diocèse d'Arras, missionnaire de Coimbatore (Inde) en 1897 ; mort le 24 février 1934. 61 ans.



ŒUVRE DES PARTANTS

COTISATIONS PERPETUELLES

Mme John Simon
Mlle Jeanne Doutreligne
Mme Fraix
M. le Chanoine Caron

DONS POUR L'ŒUVRE

Mme P. L. B.	100 fr.	Une enfant de Marie	50 fr.
Mme R.	60 fr.	Mme Vve Coutant	50 fr.
Mlles G.	50 fr.	Mme B. d'Oustrac	40 fr.
Mme L. de P.	40 fr.	Mme Z.	100 fr.

Pour le P. Boulay, à Pakhoi : M. E. A. G. 50 fr.

RECOMMANDATIONS

Les Associés de l'Yonne, de Maine-et-Loire, du Morbihan. — Une vocation. — L'union et la paix dans plusieurs familles. — Une grâce particulière. — Plusieurs malades. — Les examens d'un jeune père de famille. — Les intentions d'un prêtre. — Une conversion. — Plusieurs défunts. — Le succès de notre Vente de Charité.

DEFUNTS

Le 3e vendredi de chaque mois une messe est célébrée pour les défunts dont on nous aura fait connaître le décès.

Mlle Marie Robert, sœur d'un missionnaire.

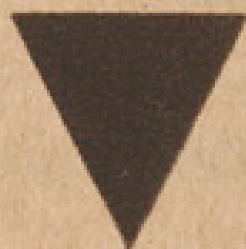
Mme Gérard, mère d'un missionnaire.
M. Paul Saint-Jean.
Mme Jules Desloy.
Mme Jovi.
Mme la Duchesse de Maillé, née Carmen de Wendel.
Mme Weyer.
M. Vion.
M. le Baron de Dommartin.
Mme Mainfoy
Mlle Marie-Rose Girard.

* * *

La **VENTE DE CHARITE** en faveur de l'**ŒUVRE DES PARTANTS** aura lieu les **samedi 9** et **dimanche 10 juin,** de 14 à 18 heures, dans le jardin du Séminaire des Missions-Etrangères. Entrée : rue de Babylone, 26.

Nous adressons une invitation expresse aux lecteurs et lectrices des **Annales,** familiarisés déjà aux fêtes de charité des années précédentes. Cette kermesse, dont tout le profit est destiné à l'équipement des nouveaux missionnaires, nous la voulons aussi brillante que possible. Le dévouement de nos vendeuses, l'élégance de nos pavillons, la pittoresque décoration de nos comptoirs, dans un cadre de verdure et de fraîcheur, tout invitera le visiteur à se laisser tenter par quelque produit exotique : objets d'art, poupées chinoises et japonaises, porcelaines de Chine, ivoires anciens, et cent autres attractions curieuses. — Mais, pour laisser à l'imprévu tout son attrait, n'allons pas plus loin dans nos révélations.

Nous invitons cordialement tous les amis des Missions à visiter nos comptoirs avec l'intention de participer effectivement à une œuvre dont tous connaissent l'importance.



ANNALES

DE LA

SOCIETE DES MISSIONS-ETRANGERES

XXXVIe Année. — N° 217 — MAI - JUIN 1934

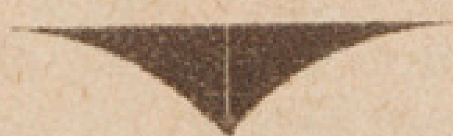
SOMMAIRE

pages

Poète et Apôtre. Le P. Dallet 98
Les Franciscaines M. M. et les Communistes à Sutin . 106
Débuts de Ministère au Japon *(A. Mercier)* 111
L'Evangélisation des *Shans* en Haute-Birmanie *(C. Roche)* 116
Impressions d'Europe par un Prêtre indien 121
Un Mariage en Chine *(L. P.)* 124
Ephémérides 1684, 1734, 1834, 1884 129
Echos de nos Missions 132
Nécrologe 140

ŒUVRE DES PARTANTS

Ouvroir de Rennes 141
Dons pour l'Œuvre 144
Recommandations 144
Défunts 144
Vente de Charité 144



Poète et Apôtre

Le 5 octobre 1850 entrait au Séminaire des Missions-Etrangères un clerc minoré du diocèse de Langres, nommé Charles Dallet. Il avait alors 21 ans. Doué d'une belle intelligence, il avait fait de brillantes études au petit-séminaire de sa ville natale et aimait encore à cultiver parfois la poésie. Ayant assisté plusieurs fois à la traditionnelle cérémonie du départ de nouveaux missionnaires, il en fut profondément impressionné et composa, pour cette circonstance, le *Chant du Départ des Missionnaires*, dont il demanda la musique à Charles Gounod, qui avait été organiste à la chapelle du Séminaire, laquelle était alors — et devait être jusqu'en 1875, — l'église paroissiale de Saint-François-Xavier.

Ce chant, véritable hymne de foi, d'abnégation et de zèle apostolique, fut exécuté pour la première fois lors du départ du 29 avril 1852. La coïncidence était des plus heureuses, car du groupe des six « partants » de ce jour faisaient partie : le P. Chapdelaine, deux ans plus tard martyrisé en Chine ; le P. Chirou, qui, après 17 ans d'apostolat au Yunnan, fut pendant 42 ans directeur au Séminaire de la rue du Bac ; le P. Verdier, qui, en moins de dix années, épuisa ses forces à l'évangélisation des sauvages Sedangs ; le P. Deluc, qui, interprète du général Cousin-Montauban lors de l'expédition française de 1860, fut massacré par les Chinois : quatre carrières diversement apostoliques, mais qui résument tous les genres d'activité de la Société des Missions-Etrangères, tous les services qu'elle a rendus à l'Eglise, à la civilisation et à la France.

Le 5 juin de la même année, Charles Dallet recevait l'ordination sacerdotale, dans la basilique de Notre-Dame, des mains de Mgr Sibour, Archevêque de Paris, et avec lui ses deux amis de cœur, les PP. Theurel et Vénard, à qui il avait voué une affection que la séparation ne devait pas éteindre. (1)

Cette séparation eut lieu le 20 août, jour où le P. Dallet partait pour la Mission de Mysore. Avec lui s'embarquaient le P. Bourry, qui, destiné à la Mission du Thibet, était massacré

(1) Par une coïncidence digne de remarque, ce même 5 juin 1852, dans la cathédrale de Saint-Dié, recevait aussi l'ordination sacerdotale M. Petitnicolas, qui ne devait entrer aux Missions que l'année suivante et qui mourut Martyr en Corée (1866).

deux après par les sauvages Michemis, et le P. Bolard, qui travailla pendant 42 ans à Pondichéry.

Il est permis de penser que ce n'est pas sans une émotion toute particulière que le P. Dallet entendit ce jour-là, et s'adressant à lui, ce « Chant du Départ », qui, jailli de son âme en une heure d'enthousiasme, lui traduisait les vœux et les adieux de ceux qu'il quittait pour jamais ! Le lendemain même, Théophane Vénard écrivait mélancoliquement : « Nous étions liés ensemble, mais quelle liaison est durable ici-bas ? Hier je l'ai conduit à la voiture, bien triste, — triste de le perdre, triste de ne pas partir avec lui ! »


M. Dallet, Aspirant-Missionnaire

Il devait cependant le suivre de près : le 19 septembre, il partait à son tour et le P. Theurel avec lui. On sait que, après une année d'attente à Hongkong, il alla rejoindre au Tonkin son ami Theurel, qu'il eut la joie de voir consacré évêque en 1859. Deux ans plus tard, « comme une fleur printanière que le maître du jardin cueille pour son plaisir », ainsi qu'il l'avait écrit lui-même, sa tête tombait sous les coups des bourreaux païens.

Mgr Theurel, devenu évêque d'Acanthe et Coadjuteur de Mgr Jeantet, fut, on le comprend, « profondément affecté » de cette mort, mais à la tristesse de la séparation se mêlait la joie du triomphe de son saint ami. En 1868, il s'éteignait lui-même, épuisé par un labeur incessant.

Quant au P. Dallet, ce n'est pas dans l'Inde, mais en France, qu'il apprit la mort glorieuse du P. Vénard. Après 8 années d'un fructueux apostolat à Bangalore, puis à Mysore, une terrible maladie l'avait terrassé : des crises d'épilepsie l'obligèrent à revenir au pays natal. Il eut ainsi la consolation d'assister, le dimanche 2 février 1862, premier anniversaire du martyre de Théophane, à la grande fête célébrée à Saint-Loup-

sur-Thouet en mémoire de l'enfant du village et d'y entendre l'impressionnant dicours de Mgr Pie, qui loua le jeune Martyr comme un fils qu'il avait aimé, comme un saint qu'il vénérait dans la gloire. Profondément ému, le missionnaire malade demanda sans doute, à celui qui avait été son ami sur la terre, d'intercéder au ciel pour lui obtenir sa guérison et son prompt retour en mission.

* * *

Quelques mois après cette fête, le P. Dallet était à Rome. Il savait que le Pape Pie IX, souffrant dans sa jeunesse de la



Groupe du départ du 20 Août 1852
Bolard Digard Thirion
Dallet David

même maladie que lui, en avait été guéri et il espérait que la bénédiction du Pontife le délivrerait de cette dure épreuve. Il assiste un jour à une audience, à la fin de laquelle il s'approche du Saint-Père et ose lui demander d'écrire quelques mots sur son Nouveau Testament, qu'il lui tend. Le Pape refuse. Le Père insiste et lui mettant son livre dans les mains :

— Très Saint Père, lui dit-il, tous ceux qui sont ici pourront revenir à Rome ; tandis que moi, missionnaire à l'autre bout du monde, je ne reviendrai plus.

— Qui sait, répond le Pape, si vous ne reviendrez pas. Il n'y a plus maintenant de bout du monde. Grâce à la vapeur, ce qui était un rêve est devenu une réalité.

Puis, après avoir réfléchi un instant, il écrit sur le livre : *Gressus tuos dirigat Dominus* (Que le seigneur dirige tes pas !) et demande au Père quelle est sa mission.

— Je suis dans les Indes. Mes amis et compagnons sont morts martyrs ; moi, à cause de mes péchés...



Groupe de départ du 19 Septembre 1852
Vénard Coulon Perrier
Lavigne Theurel

— C'est bien possible, dit le Pape en souriant. Allez à la Confession de Saint-Pierre, demandez pardon de ces péchés, et peut-être le bon Dieu vous accordera un jour cette grâce.

A ce moment l'entrée d'un autre groupe de pèlerins interrompit l'entretien et le Père dut sortir sans avoir encore abordé le sujet qui lui tenait à cœur. Il eut recours à l'intervention du Cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande, pour obtenir une

nouvelle audience, qui lui fut accordée à quelques jours de là. Avant d'introduire le missionnaire, le Cardinal dit au Pape :

— Très Saint-Père, il y a ici un pauvre missionnaire malade qui désire obtenir de Votre Sainteté une bénédiction spéciale, persuadé qu'il sera guéri.

— Mais, répondit en souriant le Pape, je ne fais pas de miracles.

— Très Saint-Père, insista le Cardinal, Votre Sainteté est le successeur des Apôtres, et même du Prince des Apôtres ; or, il est écrit qu'ils imposaient les mains et que les malades étaient guéris.

Le P. Dallet entra alors et, tandis qu'il faisait les trois génuflexions, le Pape s'écria :

— Oh ! j'ai déjà vu cette barbe.

— Oui, Très Saint-Père, mais je n'étais pas seul et n'ai pu présenter ma requête, et pourtant c'est un des principaux motifs de mon voyage à Rome.

Et alors le missionnaire expose brièvement la maladie dont il souffre : en l'écoutant le Pape murmure à plusieurs reprises : *Poveretto !* Le Père ajoute :

— J'ai invoqué mes anciens amis, qui sont au ciel, puisque Votre Sainteté les a déclarés Vénérables ; mais ils semblent m'avoir oublié. Depuis que leur sort est assuré et qu'ils sont dans la gloire, ils ne s'occupent plus de moi.



Le P. Dallet,
Missionnaire dans l'Inde

Le Pape sourit et reprit :

— Dans cette maladie, comme dans toutes les maladies nerveuses, il faut d'abord beaucoup de calme et de patience ; puis il faut accepter d'avance la sainte volonté de Dieu. Je vous donnerai une bénédiction spéciale, mais priez surtout les deux des sept Saints Servites que l'on invoque particulièrement pour ces sortes de maladies.

— Mais, Très Saint-Père, je ne désire la santé que pour servir Dieu dans les missions.

Le Pape alors, levant la main, dit d'une voix émue : *Benedictio Dei Omni-*

potentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super te, maneat super te, protegat te, liberet ab ista infirmitate, et quando tempus Deo placitum advenerit, perducat te ad cælestem patriam. Amen. (1)

Après les remerciements du missionnaire, le Saint-Père lui demanda des détails sur sa mission, son évêque, ses chrétiens, sur le Séminaire de Paris, sur le nombre des aspirants ; puis il termina l'entretien par ces paroles : « Espérez ! Je prierai pour vous et penserai à vous à la sainte Messe ».

Comme le P. Dallet se retirait vivement impressionné, le Cardinal Barnabo lui dit de l'attendre quelques instants et, lorsqu'il le rejoignit, il lui confia qu'après sa sortie, le Pape lui avait dit : « Je n'ai pas osé faire à ce pauvre missionnaire ce que Pie VII m'a fait à moi : il m'a pris la main et m'a dit : « Jeune homme, vous ne souffrirez plus de cette infirmité ». — J'étais venu lui demander la même bénédiction pour la même maladie, et j'ai été guéri !

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Oh ! Pie VII était un saint.

— Mais vous êtes le Saint-Père ; vous êtes comme lui le Vicaire de Jésus-Christ.

— Oui... Enfin je prierai pour ce pauvre prêtre.

Confiant en la promesse du Pape et constatant une notable amélioration dans son état de santé, le P. Dallet repartit pour l'Inde en 1863 ; mais il retomba malade et dut revenir en France en 1867.

* * *

Depuis 15 ans son *Chant du Départ des Missionnaires* avait eu du succès. Non seulement il avait entretenu l'enthousiasme à la rue du Bac, où les aspirants le chantaient à pleine voix et à plein cœur, mais il avait déjà été adopté ailleurs, et même, à la fin de chaque couplet, au lieu des derniers mots : *Adieu, frères, adieu !* on pouvait entendre des voix moins viriles chanter avec émotion : *Adieu, mes Sœurs, adieu !...* Peut-être l'auteur n'eût-il pas contresigné toutes les modifica-


Le P. Dallet rentré en France

(1) Que la bénédiction du Dieu tout puissant, descende sur toi, demeure sur toi ; qu'elle te protège et te délivre de cette maladie, et quand viendra le temps voulu par Dieu, qu'elle te conduise à la céleste patrie ! Ainsi soit-il.

tions apportées à son texte pour l'adapter à des conditions quelque peu différentes.

Quoiqu'il en soit, lorsque, à ce second retour au pays, il revit son cher Séminaire, il le trouva tout pénétré de la profonde émotion que lui causait l'annonce récente du martyre de 9 missionnaires — 2 évêques et 7 prêtres, — en Corée (mars 1866). Cette émotion, à laquelle il s'associa pleinement, lui inspira un nouveau chant, qu'il intitula « *Cantique pour l'Anniversaire de nos Martyrs* » et qu'il dédia à son « *bien cher ami Jean-Théophane Vénard, Martyr* ». Cette fois encore il eut recours pour la musique à Charles Gounod, et le *Maestro*, alors dans toute sa mondiale célébrité, lui adressa la lettre suivante, qui mérite d'être reproduite *in extenso*.

Samedi, 22 mai 1869

Monsieur l'Abbé,

Le cantique dont vous m'avez fait l'honneur de me demander la musique est terminé. J'aurais voulu avoir, pour remplir ma tâche de musicien, l'âme de missionnaire qui vous a dicté ces touchantes paroles. J'espère pourtant avoir ressenti quelque chose du feu qui vous a brûlé. Dieu veuille que mon chant ne vous paraisse pas trop indigne des voix ferventes auxquelles il est destiné !

Voulez-vous permettre que lundi *je sois chez vous vers deux heures ? Je vous le ferais entendre et vous soumettrais en même temps quelques petites modifications que le rythme musical m'a obligé de faire subir aux paroles dont l'inégalité de prosodie ne pouvait se concilier partout avec le chant, qu'il fallait conserver le même autant que possible. Je l'ai fait avec toute la réserve que j'y ai pu mettre.*

Permettez-moi, Monsieur l'Abbé, de vous redire que c'est un contrat que nous avons fait ensemble et que, si Notre-Seigneur a promis qu'un verre d'eau donné en son nom ne resterait pas sans récompense, j'espère qu'il voudra bien répandre sur ceux que j'aime et sur moi quelques-unes des grâces qu'il ne peut refuser aux prières que vous m'avez promises et sur lesquelles je compte à toujours *comme sur celles de votre sainte et courageuse Congrégation d'apôtres.*

Recevez, Monsieur l'Abbé, la nouvelle assurance de mon plus tendre et de mon plus entier dévouement.

Ch. GOUNOD

17, rue de La Rochefoucault

A la lecture de cette lettre on doit reconnaître que le musicien et le poète étaient dignes l'un de l'autre.

Comme le « Chant du Départ des Missionnaires », et plus encore, le « Cantique pour l'anniversaire de nos Martyrs » a obtenu un succès mérité. A la rue du Bac, on le chante, devant « l'Oratoire de nos Martyrs » à chaque anniversaire de la mort de l'un d'eux, et le même enthousiasme qui disait :

Partez, amis, adieu pour cette vie,
Portez au loin le nom de notre Dieu,
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie,
Adieu, frères, adieu !

se retrouve pour implorer :

De nos Martyrs Mère, Reine et Patronne,
Enseigne-nous à prier, à souffrir.
Tous nous voulons gagner cette couronne,
Pour Jésus-Christ tous nous voulons mourir !

Et pendant longtemps encore les strophes vibrantes du P. Dallet entretiendront dans l'âme des aspirants-missionnaires les sentiments de piété, de courage et d'abnégation que comporte la vocation apostolique.

Les dernières années du P. Dallet furent bien remplies. En 1871, il fait un voyage en Amérique pour y quêter en faveur du Séminaire éprouvé par la guerre et par la Commune. L'année suivante, il revoit les manuscrits de Mgr Daveluy et, y ajoutant une préface des plus intéressantes, les publie sous le titre : *Histoire de l'Eglise de Corée*. Dans le dessein de préparer une histoire de la Société des Missions-Etrangères, il entreprend en 1877 la visite des missions, mais, après avoir passé au Japon, en Mandchourie, puis en Cochinchine, il meurt au Tonkin le 25 avril 1878. Il avait 49 ans. La Société perdait en lui un des plus brillants sujets qu'aient enregistrés ses annales.



Les Franciscaines Missionnaires de Marie et les Communistes à Sutin (Setchoan)

Le 18 octobre 1933, apprenant l'approche des communistes, la plupart des habitants de Sutin cherchaient leur salut dans la fuite : restaient seulement ceux qui n'avaient rien à perdre ni rien à sauver, et les Religieuses, que la charité retenait auprès de leurs 250 orphelines.

Le 21, les Rouges entraient dans la ville, la livraient au pillage et s'installaient dans l'église catholique. Le 24, vers 11 heures du matin, ils se présentaient devant les portes du Couvent des Franciscaines Missionnaires de Marie, le *San-chan-tang* (Maison des trois bonnes œuvres). Un brave chrétien, nommé *Liao*, voyant les Rouges s'amasser devant la grande porte, passa par-dessus le mur d'un voisin et vint dire à Mère Alfreda, Supérieure : « Ils vont entrer. Que les Sœurs européennes ne se montrent pas ; envoyez les enfants avec les Sœurs chinoises ».

Tel n'était pas l'avis des Rouges. Entrés dans la maison, donnant à peine un regard aux Sœurs indigènes et aux enfants : « Ce sont les Européennes que nous voulons », dirent-ils. Mère Alfreda se présente alors avec deux autres. — « Combien êtes-vous ? demandent-ils. — « Cinq », répond la Supérieure avec assurance. — « Que les autres viennent aussi ! »

Quand elles furent toutes réunies, braquant sur elles son revolver, le chef leur dit d'un ton impérieux : « Suivez-nous ! » Résister eût été inutile, elles le suivirent donc jusqu'à la rue. Là, elles crurent leur dernière heure arrivée en entendant cet homme dire : « C'est ici qu'il faut les tuer toutes », et elles firent généreusement le sacrifice de leur vie. Mais une foule de pauvres gens, qui s'étaient amassés en face de l'entrée, s'écrièrent d'une seule voix : « Non, ne tuez pas les *Sieoutao* (religieuses) : elles ne font que du bien, recueillent les enfants malheureux, soignent gratuitement nos malades ! » Un geste menaçant du chef provoqua un mouvement de recul, mais aussitôt tous se rapprochaient, répétant les mêmes supplications. Contrarié par cette protestation qu'il ne prévoyait pas, le Rouge demanda aux Sœurs : « Où sont vos remèdes ? » — « Au dispensaire, je vais vous les montrer ». Et, retenues pendant deux heures dans le dispensaire, les Sœurs assistèrent au pillage de tout ce qu'il contenait. Après quoi le terrible chef s'informa de l'endroit où elles avaient leur argent. — « Si vous voulez savoir où il est, répondit la Supérieure, il faut monter à l'étage. » — « Eh bien ! venez deux seulement ». — « Non, fut l'énergique réponse : ou nous irons toutes, ou nous ne monterons pas ! »

Devant cette attitude ferme et décidée, le Rouge céda. Bien que la caisse fût déjà vidée, il voulait encore de l'argent, prétendant qu'il devait y en avoir, puisqu'on bâtissait. Il restait, en effet, quelques centaines de piastres, mises en réserve et cachées dans la buanderie. Mère Alfreda n'osa se refuser à les y conduire, mais quand ils furent en possession de cet argent, ils en demandaient encore. Alors commença une scène odieuse. Armé d'un gros bâton, le chef se mit à frapper les religieuses, puis, braquant sur elles son revolver, il s'écria : « Tuons-les toutes ! » S'attendant à la mort, elles se jetèrent à genoux pour prier. Le Rouge crut qu'elles demandaient grâce, mais une Sœur chinoise le détrompa : « Ce n'est pas devant vous que nous sommes à genoux, mais devant notre Dieu, à qui nous offrons notre vie ». Et lui de s'écrier : « Ces diablesses-là n'ont



Enfants infirmes chez les Franciscaines MM.

pas peur de la mort : elles prient encore. » Et aux Sœurs : « Relevez-vous », commanda-t-il impérieusement. Alors nouvelles instances pour obtenir de l'argent, accompagnées de coups de pied, de coups de poing.

Cette fois, ne doutant plus que leur dernière heure ne soit arrivée, les religieuses tombent à genoux et renouvellent le sacrifice de leur vie, attendant avec une joie inexprimable — toutes l'ont dit, — le coup de la mort. Mais le chef les quitte en leur disant : « Réfléchissez bien ; je vais préparer mes couteaux pour vous tuer toutes si vous ne donnez pas votre argent », et il sort. Les religieuses rentrent dans la maison, et, en traversant la cour, elles voient les soldats empaqueter le butin de leur pillage.

Un instant après le terrible chef était de retour. — « Avez-vous réfléchi ? Je veux de l'argent ». — « Nous n'en avons plus », répond Mère Alfreda, vous l'avez tout emporté ». Furieux, s'adressant à ses soldats, il crie : « Tuons-les ! » Une Sœur chinoise vient aussitôt se placer devant les cinq européennes pour les protéger et à sa suite les orphelines, grandes et moyennes, se précipitent vers les religieuses, formant

spontanément un rempart compact. Les Rouges, irrités, veulent les arracher de là, mais toutes répondent : « Vous nous tuerez avant d'atteindre nos *Sieoutao* ». Les coups pleuvent sur elles, le sang coule ; les unes sont traînées par les cheveux, les autres reçoivent des coups de pied qui les lancent dans le jardin : les pauvres enfants se relèvent et reviennent courageusement au poste qu'elles se sont assigné. Un soldat va asséner sur la tête de Mère Alfreda un violent coup de la crosse de son revolver : une orpheline de 12 ans pare le coup et le reçoit sur la main ; malgré la douleur et le sang qui coule, l'enfant ne recule pas. Une pauvre boiteuse est jetée à terre, une autre est suspendue par les cheveux, mais une de ses compagnes se hâte de couper la tresse.

Vers 7 heures du soir, voyant la persistance des enfants à défendre les religieuses, un Rouge dit, en désignant les plus grandes : « Nous allons venir chercher toutes celles-ci ». La Supérieure entendant ces paroles, dit à l'oreille de l'une d'elles : « Allez toutes près de la Sœur chinoise, elle vous mettra en sûreté ». Pour ne pas attirer l'attention, une à une elles se retirèrent et furent bientôt dispersées dans des familles connues.



Oblates chinoises Franciscaines M. M.

L'éloignement des enfants permit aux soldats de se rapprocher peu à peu des religieuses, qui, se rendant compte d'un danger jusqu'alors insoupçonné furent saisies d'une angoisse inexprimable. Un Rouge s'approche de Mère Alfreda, la maltraite avec fureur, la gifle à droite, à gauche, lui donne des coups de pied, puis la menaçant de son revolver, il crie : « Il faut tuer celle-ci ! » Puis soudain, semblant comprendre qu'il ne pourrait vaincre une telle résistance, il se calme et va rejoindre ses compagnons.

N'ayant pas de lumière dans la maison, les religieuses vinrent s'asseoir dans la cour. — « Vous allez chercher à vous enfuir, n'est-ce pas ? » leur dit un Rouge. — « Nous sommes restées pour les enfants, lui répondit la Supérieure ; si nous avions voulu partir, nous l'aurions fait plus tôt ». Mais, tout en parlant ainsi, elle s'était convaincue que la fuite s'imposait. Enfin vers 8 heures et demie du soir, le chef donna un coup de sifflet et, s'adressant à ses hommes : « Allons souper, leur dit-il ; partons au *Tientchou-tang* (l'église paroissiale, dont ils ont fait leur résidence).

Aussitôt après leur départ, tandis que des ouvriers barricadaient les portes extérieures, les chrétiens pressaient les Sœurs de fuir. Une religieuse chinoise se joignit à eux : « Oui, partez : ils veulent vous tuer :

je les ai entendus se le dire entre eux. Nous, nous resterons ; nous surveillerons les grandes et aurons soin des petites. Soyez sans inquiétude, j'ai de quoi les nourrir pendant quelque temps. Et la Providence veillera sur nous ! » Les enfants de leur côté, apportant aux Sœurs des habits chinois, insistaient : « Partez vite ; ils vont vous tuer, ils l'ont dit ».

Cependant les ouvriers qui travaillent aux constructions et qui n'ont eu qu'à se louer des bons procédés des religieuses ont tout disposé pour la fuite, y compris des vêtements chinois. En quelques minutes la transformation est achevée. Avec grande prudence, conduite une à une à de courts intervalles par deux ouvriers, les fugitives franchissent la grande porte, heureusement non gardée et se rendent chez le chrétien Liao, en face de leur maison ; de là, toujours protégées par leurs braves ouvriers,



Couvent des Franciscaines M. M. (Setchoan)

elles sortent de la ville par la porte de l'Est ; mais, le passage du fleuve étant interdit pendant la nuit, elles attendent le jour dans la maison d'un des ouvriers.

Pour éviter les soupçons, les guides bénévoles étaient retournés au plus vite à leur chantier. A peine y étaient-ils arrivés qu'un groupe nombreux de communistes entraient dans le couvent et, n'y trouvant plus les religieuses, demandèrent aux ouvriers où elles étaient. Ceux-ci, de l'air le plus indifférent, répondirent : « Nous n'en savons rien. Peut-être sont-elles parties par la porte de derrière ». Les enfants, sommées sous menace de mort de dire où étaient les Sœurs, répondirent de même. Et jusqu'à 3 heures du matin les perquisitions continuèrent, mais sans résultat.

Au petit jour les fugitives purent passer le fleuve sans encombre. Sur l'autre rive, derrière une colline, la famille d'un des ouvriers les attendait

et leur avait préparé du *hifan* (bouillie de riz à l'eau), déjeuner plutôt frugal, mais qui fut cependant très apprécié, car les voyageuses n'avaient rien mangé depuis la veille au matin. Après quoi elles se mirent en route et firent, ce jour-là, 48 kilomètres à pied par des chemins détournés à travers les montagnes. Ce n'est que le surlendemain qu'elles arrivèrent à Sulin : elles y furent cordialement accueillies par le P. Tchang et y passèrent trois jours en un repos bien nécessaire. Revêtues d'un long *gaotse* noir (habit chinois ouaté), convenable et bien chaud, elles purent continuer leur route en *houakeul* (chaise à porteurs en bambou) jusqu'à Wanshien, où Mgr François Wang et ses prêtres les accueillirent avec la plus délicate charité. Deux jours après, le vapeur *Footong* les emmenait à Chungking, où les attendait la Mère Provinciale de leur Congrégation. Sur le bateau, les cabines manquant, les marins cédèrent la leur et allèrent coucher dans la salle à manger, heureux de manifester ainsi leur sympathique admiration pour les vaillantes missionnnaires.

Il serait difficile de dépeindre l'émotion joyeuse avec laquelle elles furent reçues à Chungking. Un vibrant *Magnificat* fut la première expansion de l'unanime reconnaissance.

Le 18 décembre, Sutin fut enfin délivré des communistes et des nouvelles arrivèrent à Chungking. Depuis le départ des religieuses, 32 enfants, privées de leurs couvertures et des remèdes volés par les Rouges étaient mortes à l'orphelinat. Les autres avaient grandement souffert et, si la ville n'avait pas été reprise par les troupes régulières, toutes seraient mortes de faim.

Une partie de la ville fut incendiée par les communistes obligés de battre en retraite, mais heureusement l'établissement des Sœurs échappa aux flammes.



Débuts de Ministère apostolique
au Japon

Après avoir passé ma première année de mission à Kôbé, je fus envoyé comme vicaire à Osaka. Là, je fus chargé d'assurer deux fois par mois le service du dimanche dans le poste de Nara, devenu vacant par la mort du P. Villion. Dès le début de ce ministère, je m'attachai à cette paroisse. Un jour, — c'était le 21 décembre 1932, — durant mon action de grâces, après la messe, je fis cette prière : « Mon Dieu, si vous voulez me faire plaisir, nommez-moi curé de Nara ». La réponse ne se fit pas attendre : une heure plus tard, au cours d'une conversation avec Mgr Castanier, celui-ci me parla incidemment du poste de Nara, ajoutant qu'il était possible que j'y fusse envoyé. Evidemment il tâtait le terrain pour savoir ce que j'en pensais. Essayant de ne pas trop manifester ma joie, je répondis que je ne serais pas mécontent d'y être envoyé. Quelques jours plus tard, j'étais officiellement chargé de Nara : c'était la réponse du ciel.

Je mis d'autant moins de temps à faire mes préparatifs que la belle petite chapelle et la maison bâties par le P. Villion devaient être inaugurées par Monseigneur lui-même en la fête de Noël (1). La veille, un bon nombre de chrétiens — au moins un représentant de chaque famille, — étaient venus pour aider à installer dans le nouveau local tous les objets du culte et le matériel de l'ancienne résidence.

Le 25 décembre fut vraiment un jour de joie. Les chrétiens qui, depuis la fondation du poste en 1905, n'avaient eu pour se réunir le dimanche qu'une pauvre maison de location servant à la fois de chapelle et de presbytère, avaient enfin une gracieuse chapelle bâtie sur un vaste terrain. Monseigneur célébra la messe de minuit. Visiblement toute l'assistance était heureuse, d'autant plus que, en cette nuit de Noël, 8 catéchumènes reçurent le baptême, et huit baptêmes à la fois, jamais cela ne s'était encore vu à Nara. C'était une espérance et un

(1) Voir « Annales » N° 211, Mai-Juin 1933, p. 145.

encouragement. De fait, depuis lors la marche en avant continue ; dès le mois de janvier quatre familles commençaient l'étude de la religion.



Entrée du Parc de Nara

J'avais alors à mon service un bon catéchiste, considéré comme le meilleur du diocèse. Il avait surtout l'avantage d'une grande facilité de parole, aussi les païens et les catéchumènes écoutaient-ils avec plaisir ses instructions. Tout allait donc pour le mieux et Monseigneur avait raison de dire que j'étais l'enfant gâté de la Providence.

Mais cela ne pouvait durer : la conversion des âmes doit s'acheter par des sacrifices. Un jour, sans aucun avertissement préalable, ce catéchiste, sur lequel j'avais fondé de si belles espérances et que je croyais nécessaire à la bonne marche du poste, m'annonce subitement sa décision de me quitter. Cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre : jeune missionnaire inexpérimenté, ne connaissant encore qu'imparfaitement la langue, j'avais besoin d'avoir à côté de moi un homme de confiance pour traiter les affaires avec chrétiens et païens, pour rechercher et instruire les catéchumènes. « Que vais-je faire seul dans ce nouveau poste ? » me disais-je...

La Providence vint à mon aide promptement et efficacement. Le jour même du départ de ce catéchiste tant regretté, un autre se présentait, qui devait même le remplacer avantageusement. C'était M. Ota, celui qui m'avait donné les premières leçons de japonais à Kôbé ; homme de bon sens, calme, dévoué, chrétien de vieille souche et ancien catéchiste, connaissant à fond la doctrine, c'était vraiment l'homme qu'il me fallait. Ainsi tout s'arrangeait pour le mieux et, en effet, le nombre des catéchumènes, loin de diminuer, ne tarda pas à augmenter. Que de fois depuis lors j'ai remercié la Providence d'avoir permis cette épreuve qui devait être suivie d'une si grande bénédiction pour la paroisse ! Ainsi parfois tout semble désespéré, déjà le découragement nous guette : c'est l'heure de la Providence ; le divin Maître intervient et les difficultés que l'on croyait insurmontables disparaissent comme par enchantement.

Le grand problème pour nous, missionnaires, c'est d'entrer en contact avec les païens pour essayer de les amener à la vraie

foi, car il est rare qu'ils viennent d'eux-mêmes demander à se faire instruire. Ces moyens de contact, chacun s'ingénie à trouver ceux qui lui paraissent les mieux adaptés au milieu dans lequel il vit. Voici, bien simplement, ce qui se fait ici, à Nara.

La plupart de nos catéchumènes — ils sont maintenant 31, — ont été amenés au catholicisme grâce au zèle de quelques chrétiens parmi leurs connaissances païennes ; les autres étaient préparés depuis longtemps par le P. Villion, qui entretenait régulièrement des relations avec eux, — travail de patience évidemment, mais qui, à la longue et avec la grâce de Dieu, produit ses fruits.

Chaque samedi une séance de catéchisme, agrémentée parfois de projections, a lieu pour les enfants. Les chrétiens y sont



Une Pagode à Nara

peu nombreux, mais ils amènent des amis païens, et ainsi chaque semaine une trentaine d'enfants reçoivent une instruction religieuse. Parmi eux des païens même, non contents d'écouter les explications, veulent prendre part à la récitation du catéchisme, ce qui leur donne droit à une récompense supplémentaire. Pour que ne soit pas perdu le fruit de ce premier travail, une chrétienne de bonne volonté, se faisant catéchiste, rend visite aux parents de ces enfants et ouvre ainsi des relations qui contribueront à augmenter le nombre des catéchumènes.

Un autre moyen — qui peut-être fera sourire, — c'est le tennis. Les Japonais sont grands amateurs de sports. Les joueurs sont d'abord les chrétiens, mais aussi les amis païens qu'ils invitent à se mesurer avec eux. C'est ainsi que, lors de l'inauguration de notre cours, des employés de la préfecture, des professeurs de l'école normale et autres personnalités sont venus montrer leur habileté. Peut-être après avoir franchi le portail de la

mission pour s'y amuser, d'aucuns demanderont-ils à pénétrer dans l'intérieur, et jusque dans la chapelle, et adoreront un jour le Dieu qu'ils ignorent.

Faire d'un païen un chrétien exige beaucoup de temps et de peine. Pour instruire les catéchumènes, il est impossible de les réunir tous ensemble comme on le fait en France pour les enfants. Pris par le travail, habitant souvent loin de l'église, ils ne peuvent venir à la mission à jours et heures fixes : il faut aller les instruire à domicile, et seulement le soir, quand le labeur de la journée est terminé. Cette nécessité, pénible pour les instructeurs, à qui elle s'impose chaque jour, a des avantages. L'instruction ainsi donnée, profite à tous les membres de la famille, parents et enfants ; les explications peuvent être plus détaillées et les catéchumènes posent des questions, demandent des éclaircissements, ce qu'ils n'oseraient faire en séance publique ; enfin les voisins viennent souvent pour entendre, eux aussi, parler de la doctrine chrétienne et ils prennent ainsi contact avec le missionnaire.

Généralement le catéchisme est ainsi expliqué en entier au bout d'une année ; si, durant cette période, le catéchumène a été fidèle à l'assistance à la messe du dimanche, il peut être admis au baptême. Quelques-uns plus fervents, le reçoivent après seulement 8 ou 10 mois d'instruction et de pratique reli-



Temple du Grand Bouddha à Nara

gieuse ; d'autres, au contraire, ne sont baptisés qu'après 18 mois ou 2 ans d'épreuve ; d'autres enfin ne persévèrent pas jusqu'au bout et, bien que convaincus de la vérité de la religion, reculent devant les devoirs qu'elle impose. Mais heureusement ceux qui ont le courage de poursuivre jusqu'à la fin la préparation nécessaire deviennent des chrétiens fervents, souvent exemplaires. Cette ferveur des néophytes est, pour le missionnaire, la meilleure preuve et la plus douce récompense de ses sacrifices.

Si, aux détails qui précèdent on ajoute le nationalisme traditionnel des Japonais, — qui les met en garde contre tout ce qui vient de l'étranger, y compris la religion, — on s'expliquera les raisons de la lenteur des conversions en ce pays. Mais l'heure de Dieu viendra. Tous les missionnaires sont optimistes, parce qu'ils constatent que de plus en plus l'opinion publique se montre favorable au catholicisme, et le temps n'est peut-être pas éloigné où les conversions atteindront le même rythme que dans d'autres pays de mission plus favorisés aujourd'hui. Les héroïques Martyrs que le Japon a donnés jadis en si grand nombre à Jésus-Christ et à son Eglise obtiendront de Dieu cette grâce pour leur patrie !

Alfred MERCIER,
missionnaire d'Osaka



L'Evangélisation des Shans
en Haute-Birmanie

Les *Shans* appartiennent à la race *Thaï*, qui se rencontre dans toute l'Indochine et y forme la plus grande partie de la population. Cette race constituait autrefois un immense empire allant du Brahmapoutre au golfe de Siam, et l'on retrouve encore, dans toute cette région, nombre de mots d'origine *thaï : meung* (district), *xien* ou *ving* (ville), *luoi* (montagne), *mé* (fleuve), *nam* (rivière), *man, ban ou wan* (village), etc. Il est évident qu'un même peuple, parlant la même langue, a occupé jadis toute cette portion de l'Asie.


Un Couple Katchin (Birmanie)

On resterait en deçà de la vérité en estimant à 20 millions le nombre des *Thai* vivant sous les quatre drapeaux : anglais, chinois, siamois et français. Considérant que les *Dioï*, les *Muong*, les *Miao*, et même — bien qu'ils s'en défendent, — les Cantonais, sont des *Thai*, on conviendra que ce chiffre n'est pas exagéré. Pour ce qui est des Cantonais, les *tsaofa* ou roitelets de *Meung-hti*, qui gardent précieusement leurs tableaux généalogiques, prétendent que leurs ancêtres sont venus de Canton et qu'ils sont

restés tels que toute la population était alors, tandis que les Cantonais actuels, transformés peu à peu au contact des Chinois, sont devenus plus Chinois que les Chinois eux-mêmes. Ils renforcent cette assertion par une comparaison entre la langue parlée à Canton et la leur, et y trouvent de nombreuses analogies.

Quoiqu'il en soit, au nord-est de la Birmanie, dans le district de Bhamo, c'est aux *Thai-leu* que nous nous sommes attaqués. On les appelle les « *Shan* chinois », sous prétexte qu'ils sont métissés de chinois et que leur langue n'est qu'un patois chinois. C'est une erreur. Pas plus que les « *Shan* birmans » ne sont métissés de birmans, — et même moins, puisque ces derniers ont adopté le bouddhisme strict des Birmans, — les *Shan* chinois ne sont métissés de chinois : on ne les nomme ainsi que parce qu'ils vivent en Chine ou qu'ils viennent de Chine, comme on en nomme d'autres « *Shan* birmans », parce qu'ils sont nés à l'intérieur des frontières de la Birmanie.

Le pays d'origine de nos *Thai-leu* est la partie sud-ouest de la province chinoise du Yunnan. Ils y sont répartis en dix petites principautés gouvernées par des *tsao-fa*, roitelets payant tribut à la Chine et dont le principal est le *tsao-fa* de *Meung-hti* ou *Montien*, à une journée de marche de *Teng-yueh*. La vallée du *Taping* au nord et celle du *Nammao* au sud sont surpeuplées. Aussi, lorsque les Anglais eurent mis à la raison les *Katchin*, un courant d'émigration s'établit en Birmanie et de nombreux *Shan* vinrent défricher les plaines des districts de Bhamo, de Katha et de Myitkynia. Actuellement ce mouvement continue, car les terrains incultes — et cependant très fertiles, — abondent encore dans les vallées du *Taping*, du *Molé* et du *Moyoung*, sur les deux rives de l'Irrawaddy.

L'évangélisation des premiers immigrés fit naître de belles espérances ; mais la difficulté de la langue, pour l'étude de laquelle nous ne possédions aucun livre, puis l'insalubrité du climat ralentirent malheureusement la marche. L'insuccès, ou plutôt la lenteur de l'évangélisation eut encore pour cause l'indigence de nos immigrés et les conditions de leur établissement en Birmanie. En général, l'élément qui s'expatrie n'est pas de premier choix ; d'autre part, ces pauvres gens n'apportaient avec eux rien ou presque rien. Avant qu'ils aient pu défricher et récolter de quoi vivre, ils étaient endettés de façon irrémédiable. Les créanciers, Chinois pour la plupart, se remboursaient leurs avances en s'emparant des terrains mis en rizières et les affermaient à de nouveaux venus. Les anciens n'avaient plus qu'à s'enfoncer plus loin et entreprendre un nouvel essai de misère ; aussi pendant longtemps n'y eut-il rien de stable. Il en résulta cependant cet avantage que, en s'en allant, ceux que nous avions approchés répandaient au loin les connaissances, même un peu vagues, qu'ils emportaient de la religion chrétienne, et voilà pourquoi nous avons maintenant des chrétiens disséminés dans toute la région nord-ouest de la Birmanie.

Si les missionnaires étaient plus nombreux, ils pourraient les suivre de plus près et fonder des chrétientés, car la période nomade est passée et ceux qui sont nés là paraissent y être établis définitivement. Déjà cependant nous avons un village exclusivement chrétien : *Nanhlaing*, à 17 km. au nord de Bhamo, sur les bords de la rivière Taping. Une église y a été bâtie ; on y trouve orphelinat de garçons, orphelinat de filles,


Bonzes birmans

école mixte, asile de vieillards, et surtout une école de catéchistes : le tout très modeste, mais suffisant pour donner aux *Shan* l'idée d'un village chrétien et, pour que nos futurs catéchistes y respirent une atmosphère chrétienne, la vie de paroisse y est organisée selon toutes les prescriptions de la liturgie. Dans d'autres villages où chrétiens et catéchumènes sont mêlés aux païens, il y a chapelle et école. Là où quelques chrétiens seulement sont disséminés, lors de sa visite le missionnaire loge chez un néophyte, il y célèbre la messe et y fait le catéchisme.

La population *thaï* est très sympathique ; les païens mêmes ont pour le missionnaire un respect et une confiance qu'ils sont loin d'accorder à leurs bonzes. Un exemple : la collection des impôts prend un temps assez considérable, un mois au moins. Les chefs, ne sentant pas l'argent en sûreté chez eux, viennent le mettre en dépôt chez le missionnaire au fur et à mesure qu'ils le reçoivent jusqu'au jour où ils doivent le verser au gouvernement. Cela se fait bien simplement, comme entre hommes d'honneur, sans reçu, sans formalité d'aucune sorte. Un jour de janvier dernier, je demandais à l'un de ces chefs, bouddhiste endurci, pourquoi il ne déposait pas son argent chez son bonze plutôt que chez moi. — « Oh ! me répondit-il avec un rire significatif, si je le faisais, il ne resterait pas bonze longtemps » ; ce qui signifie qu'il filerait à l'anglaise avec le magot et rentrerait dans le siècle.

Et cependant, — quelque paradoxale que puisse paraître cette assertion, — cet esprit de simplicité, cet abord facile de la part de nos *Shan*, est un obstacle à leur conversion sincère. Voici pourquoi : à beaucoup d'entre eux il semble suffire d'être l'ami du missionnaire ; dès qu'on aborde la question de religion, ils ne comprennent plus rien. D'autres seraient faciles à convaincre de la nécessité du baptême, mais on ne peut les décider à abandonner leurs superstitions. Cette première génération ne donnera donc pas de grands résultats, si ce n'est celui d'avoir laissé le missionnaire s'établir chez eux et d'y gagner leur confiance. Heureusement il y a les enfants et surtout les orphelins que nous élevons en dehors de tout contact païen. Déjà ils ont fondé un bon nombre de familles. L'un d'eux a terminé ses études théologiques au Séminaire de Pinang et espère être prêtre dans un an ; un autre, ayant conquis son brevet, est depuis plusieurs années directeur de l'école de Nanhlaing. Quelques-uns sont catéchistes, d'autres se préparent à le devenir.

En plus de ces motifs d'espérer, il y a le fait — capital pour l'évangélisation des *Shan*, — de l'établissement des Pères du Sacré-Cœur de Bétharram dans leur pays d'origine. Dès l'année 1907, sur les instances de quelques *Thaï* influents, j'avais passé la frontière chinoise et visité plusieurs principautés ; je m'étais rendu compte que c'était là que se ferait le travail sérieux et durable. Je fis part à notre confrère du Yunnan, le P. Le Garrec, des bonnes dispositions des gens et des espoirs de conversion que l'on pouvait envisager ; mais le Père avait sa résidence à Tali, à 17 jours de marche, sa chrétienté à soigner, son district à visiter : il ne put rien faire. Et moi, surchargé de besogne en Birmanie, pas davantage. Mais, tout en travaillant à tirer le meilleur parti possible des émigrés, mes espérances se tournaient toujours vers ce coin sud-ouest du Yunnan. Enfin, après un quart de siècle, mes vœux furent exaucés.



Une école dans la brousse birmane

En 1929, la ville de *Tali* devenait le centre d'une nouvelle mission confiée aux PP. Bétharramites et comprenant toute la partie occidentale de la province du Yunnan, et donc la région des *Shan*. Au mois de janvier 1931, le Supérieur, le P. Erdozaincy-Etchart, répondant à mon invitation, vint visiter avec moi trois principautés *shan* dépendant de sa mission. Partout nous fûmes accueillis avec enthousiasme et le Père s'en retourna enchanté de ce voyage d'exploration. A *Manwyne* le chef nous garda deux jours et nous fit choisir l'emplacement de la future mission à à l'est de la ville. A *Tsauta*, après nous avoir reçus à sa table avec les notables de la ville le chef nous demanda l'autorisation de mettre la croix dans son blason au-dessus de la porte d'entrée de sa résidence. Dans la principauté de Meung-la, le frère du chef voulut nous retenir deux jours et nous accompagner lui-même dans les principaux de ses villages. A Meung-hti, chez le chef le plus influent de tous ces roitelets, nous dûmes loger au palais et choisir l'emplacement d'une mission. Rien d'étonnant donc que le Supérieur de Tali emportât une bonne impression de son voyage. Malheureusement il mourut quelques mois après.

Le P. Palou, Supérieur intérimaire, qui connaissait les intentions du défunt, désigna trois de ses confrères pour cette mission. Arrivés à Nanhlaing au commencement de 1932, ils se mirent résolument à l'étude de la langue et, une année après, ils fondaient deux postes, à *Manwyne* et à *Sahpo.* L'un d'eux, le P. Darnaudéry resta à Nanhloing pour former des catéchistes.

La Mission des *Shan* est donc établie désormais sur des bases solides et il n'est pas douteux que la conversion des *Thaï* du Yunnan n'ait une heureuse répercussion sur leurs frères de Birmanie.

Je citerai encore un fait qui montre la bienveillance des autorités envers les missionnaires. Au premier de l'an (chinois) 1931, je me trouvais chez le chef de *Manwyne* lorsque les notables de la ville et les chefs de canton vinrent lui offrir leurs vœux. L'un des parents du grand chef leur fit le discours suivant : — « Nous autres, Thaï-leu, n'avons pas de religion nationale : nous avons pris aux Birmans un peu du bouddhisme, que nous observons mal ; comme les Chinois, nous gardons le culte des ancêtres ; enfin, à l'exemple des sauvages *katchin,* nous offrons des sacrifices aux esprits. Dieu veut que nous devenions chrétiens et le Père a promis que notre pays serait bientôt évangélisé. Je vous engage donc à vous faire chrétiens. En tout cas, je compte que vous favoriserez le travail des missionnaires, chacun dans votre canton. » — Tous le promirent et me firent les grandes prostrations. De la part de païens on ne saurait espérer davantage.



Femmes katchines réfractaires à la photographie

Dieu bénisse ces bonnes dispositions et fasse briller la lumière de son Evangile sur ce recoin perdu entre la Birmanie, la Chine et l'Indochine !

C. ROCHE,

missionnaire de Mandalay



Impressions d'Europe

par un Prêtre Indien

Parmi les nombreux Indiens venus en pèlerinage à Rome à l'occasion de l'Année Sainte se trouvait le R. P. Thomas, rédacteur d'une revue hebdomadaire, le « Catholic Leader », *dans laquelle il a résumé (N° du 11 janvier 1934) les impressions qu'il a rapportées de son premier voyage en Europe. A l'intention de nos lecteurs nous traduisons cet article, qui nous a paru de nature à les intéresser.*

* * *

En visitant l'Europe nous avons à la fois beaucoup à apprendre et beaucoup à désapprendre. Ce qui, dès le premier contact, frappe le visiteur, c'est l'activité, la vivacité de la population. Chacun paraît constamment en mouvement, occupé à quelque travail, et cela est si apparent dans la vie européenne que l'homme habitué aux usages tranquilles de l'Orient se voit lui-même contraint de s'adapter à cette nouvelle ambiance. Ce n'est, d'ailleurs, pas difficile : le climat y est vif et l'on peut travailler davantage ou combiner travail et loisir dans une proportion plus agréable que nulle part ailleurs.

Nos lecteurs indiens apprendront avec surprise que, dans les gares de chemin de fer, il n'y a ni sifflet, ni cloche, pour annoncer le départ des trains : ce seul détail révèle avec quel soin et quelle exactitude tout est réalisé.



Char indien

On est également frappé de l'ordre, de la régularité et de la discipline qui paraissent si naturels aux masses européennes. Ce niveau très élevé de bon ordre et le sens développé du devoir public sont si caractéristiques de l'homme

moyen que ces qualités peuvent être considérées comme constituant la différence la plus remarquable entre l'Orient et l'Occident.

L'habitude de la lecture est, elle aussi, si universelle que la réplique de nos petits groupes occupés à bavarder se rencontre dans les réunions d'individus plongés dans la lecture, que l'on observe dans les trains, les tramways, les autobus et les métros, à Londres comme à Paris, chacun s'occupant ainsi de ses affaires personnelles.

Une longue tradition chrétienne a laissé son empreinte sur les habitudes de la vie européenne en ce qui concerne les relations de voisinage : bienveillance et courtoisie sont très évidentes dans l'attitude de toutes les classes de la société. Je pourrais citer à ce propos et avec gratitude diverses circonstances qui me révélèrent les dispositions charitables de personnes complètement inconnues s'offrant d'elles-mêmes à m'aider pour porter quelque paquet, et cela dans cette ville si terriblement affairée qu'est Londres, ou encore en Hollande, en Belgique. La présence de femmes dans presque toutes les branches d'activité fait aussi réaliser au visiteur l'idée chrétienne de l'égale dignité des sexes.



La classe en plein air

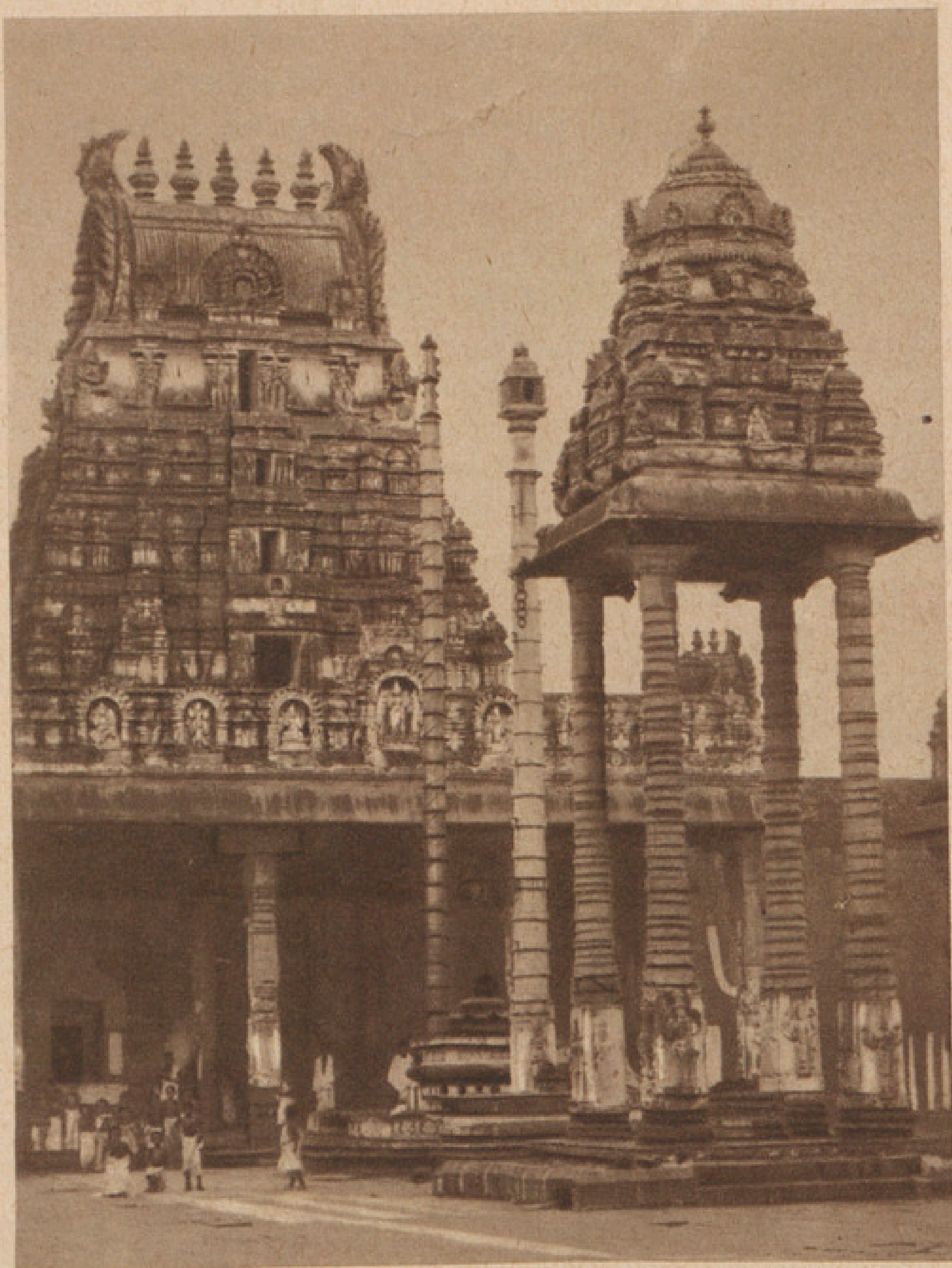
Une visite occasionnelle à la campagne m'a aussi fait observer que la différence entre villes et villages n'est pas aussi tranchée que dans les Indes. Presque toutes les commodités modernes : électricité, téléphone, hôtels, restaurants, magasins, se rencontrent aussi bien dans les milieux ruraux, et le niveau de la vie y est sensiblement le même que celui des centres urbains. Il n'y a aussi que peu de chose qui, dans les costumes ou les usages, permette de distinguer une classe sociale d'une autre.

Cette unité de pensée et d'action, combinée avec l'effort individuel de chacun pour travailler à l'amélioration de son sort, constitue une facteur important de prospérité et de solidarité nationales, en même temps qu'elle développe un louable sentiment d'indépendance personnelle. Aussi est-on frappé de l'étroite et volontaire collaboration entre les gouvernements et

les peuples en vue d'une administration pacifique et progressive des divers états.

L'auteur de l'article mentionne ensuite les familles ou les institutions qui l'ont aidé à réaliser son programme de visite des organisations catholiques en France, en Belgique, en Hollande, en Angleterre et en Irlande. Nous le remercions d'avoir, malgré la brièveté de son séjour parmi nous, mentionné notre Séminaire de Paris, qui a été heureux de lui offrir, comme à ses confrères, une cordiale et toute fraternelle hospitalité.

Si, d'après les passages que nous venons de citer, nos lecteurs ont pu apprendre en quoi, sur certains points, les Indes diffèrent de l'Europe, ils auront constaté aussi que parmi les catholiques et particulièrement parmi les prêtres indiens, il y a des hommes de réelle culture, qui font honneur et à leur pays et à leur religion.



Un mariage en Chine

J'ai connu jadis — il y a longtemps de cela, — un jeune missionnaire qui, après s'être livré avec ardeur à l'étude de la belle et difficile langue chinoise, faisait joyeusement ses premières armes dans le ministère apostolique. Une étroite plaine, bien cultivée, entre un ruisseau sinueux et une chaîne de verdoyantes collines ; près de la rivière, une modeste église, quelques dizaines de chaumières éparses de ci de là, des champs et des arbres ; des femmes qui travaillent et des hommes qui les regardent faire ; des chiens affalés sur leur ombre, des porcs vautrés dans des boues innommables, des enfants à demi nus qui se roulent dans des eaux autrefois limpides : tel est le spectacle que présente le village où notre jeune missionnaire — nous l'appellerons Simplicius, si vous le voulez bien, — sous la direction d'un ancien, le brave Père Géronte, se sent prêt à recueillir d'abondantes moissons spirituelles.

Il se trouve que précisément notre Simplicius a reçu, il y a peu de jours, les confidences de Mlle « Pierre-précieuse », qu'il sait être une bonne chrétienne. Dix-huit ans, les yeux toujours modestement baissés, l'allure câlme et paisible des cœurs purs et des cervelles bien équilibrées, docile, laborieuse : telle est Mlle Pierre-précieuse, une véritable perle, en effet. Une future religieuse, a d'abord pensé l'enthousiaste Simplicius, malgré les doutes réfrigérants de son vieux curé. Une épouse chrétienne, bien-



Le village de la famille Tchen

tôt le modèle des mères sérieuses, pense-t-il depuis qu'il a reçu des confidences plus précises.

Mais à pareille perle il faut un joyau d'égale valeur. N'importe quel jeune fat, paresseux et joueur, ou quel grossier brutal ne peut convenir à une jouvencelle de tant de mérite. Simplicius se considère comme chargé de veiller au grain : c'est pour cela qu'il est en campagne.

A quelques *li* du village, dans un vallon égayé par le murmure d'un ruisseau, se trouve la ferme cossue du vieux Tchen Télong et de son fils Téjen, deux gros richards pour l'endroit. C'est là que se rend Simplicius, alerte et dispos, malgré la poussière désséchante et le cuisant soleil. Et, tout en trottinant, il voit déjà un gentil ménage, des enfants nombreux et bien élevés, un aïeul choyé et respecté ; en un mot, une famille modèle, à citer en exemple. Et en marchant, il monologue : « Pas de belle-mère : en voilà une chance !... Le vieux Télong a la réputation d'être un peu regardant sur le chapitre des écus, pas très sévère dans le choix de ses expressions ; c'est vrai, mais il a bien 78 ans, il ne sera pas éternel. Tandis que son fils est vigoureux, travailleur, rangé, poli, bon chrétien et n'a que 20 ou 21 ans. C'est parfait, juste ce qu'il faut à Pierre-précieuse. Je bénirai ce mariage, car c'est moi qui l'aurai fait. Mon respectacle curé verra bien qu'il vaut mieux nous occuper nous-mêmes de ces affaires délicates plutôt que de les confier à quelque entremetteuse bavarde, superstitieuse et intéressée ». Tout en méditant un avenir aussi souriant, Simplicius arrivait à la maison des Tchen : il fit sa visite, fut éloquent et repartit pleinement satisfait.


Mlle Pierre-précieuse fiancée

Cette première entrevue fut suivie de plusieurs autres, où abondèrent les longues circonlocutions les précautions oratoires, les formules polies, les exagérations louangeuses, qu'exige ce genre de tractations dans le « Pays du Milieu ». Quelle était durant ces pourparlers, l'attitude de Mlle Pierre-précieuse ? Car vous pensez bien que, malgré la sévérité des coutumes traditionnelles, la futée jeune personne était parfaitement au courant de ce qui se tramait, et même elle savait fort bien, sans parler, exprimer son discret assentiment, voire quelques encouragements plus discrets encore. C'étaient des marques de respect plus prononcé, une promptitude plus marquée dans l'obéissance, et jusqu'à de minimes cadeaux

pour améliorer le frugal ordinaire des missionnaires. Simplicius ne s'y trompait pas et interprétait aisément ce muet langage. Ainsi deux ou trois oranges disaient : « Je remercie le Père ». Un petit sac de *long-ngan* (œil-de-dragon) chuchotait : « La petite fille est contente ». Des *leitchis* rougissants soupiraient : « C'est bien long ! » Un gros jaquier clamait de tous ses piquants : « Qu'attendez-vous pour conclure ? Allez donc plus vite ! » Et Simplicius riait sous cape.

Trois semaines, un mois passèrent ainsi. Puis le nombre et la qualité des cadeaux — ce que nous appellerions en France la corbeille de mariage, — étant dûment fixés et inscrits sur papier rouge, la famille de la future ayant accepté pour elle toutes les conditions, il ne restait plus qu'à faire la démarche officielle auprès du curé pour fixer avec lui la date du mariage.

Le bon curé et son vicaire attendaient depuis quelque temps déjà lorsque se présentèrent le vieux Télong et son compère Foun Tsefou, père de Pierre-précieuse, accompagnés de quatre notables, deux pour chacun. Télong prit la parole :

— Que Dieu bénisse les deux Pères ! Nous venons pour le mariage.

— Bien ! Donnez les noms.

— Je demande la fille de Foun Tsefou. Son nom est Pierre-précieuse. J'ai pris mes renseignements ; j'ai parlé à son père et à sa mère. Nous sommes d'accord et il n'y a plus qu'à prier le Père de fixer le jour.

— Et le nom du futur mari ?

— Oh ! Le Père me connaît bien : je m'appelle Télong.

— Oui, je sais. Mais je demande le nom et l'âge de ton fils, car c'est bien pour ton fils que tu demandes Mlle Pierre-précieuse

— Que le Père me pardonne ! Ce n'est pas cela : c'est pour moi-même, c'est pour l'humble Télong que je la demande.

Ici Simplicius ne put retenir le cri de sa stupéfaction :

— Comment dis-tu ? Est-ce que tu te moquerais de nous ?

— Oh ! Père, je n'oserais. Je dis la vérité et M. Foun peut dire que nous sommes d'accord.

— Mais tu as bientôt 80 ans et Pierre-précieuse n'en a pas plus de 18. Tu pourrais être son grand-père, mais son mari, c'est impossible !

— Si Père, c'est possible.

— Mais, mon pauvre vieux, jamais elle ne consentira.

— Que le Père demande à son père qui est ici.

— Mais ce n'est pas son père qui se marie.

— Alors que le Père lui demande à elle-même.

— J'y vais immédiatement. Tant pis pour toi si tu perds la face !

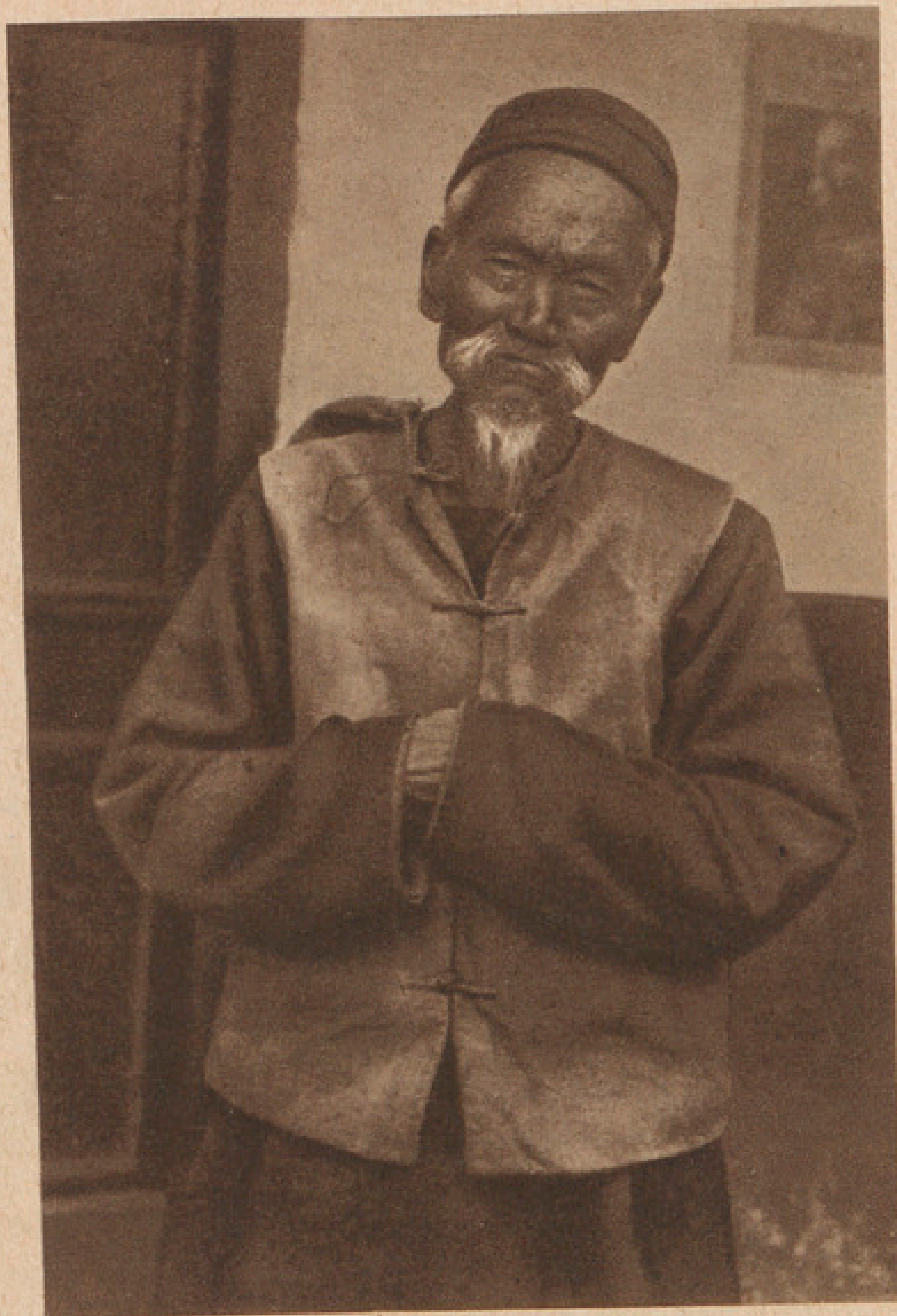
Et Simplicius sortit en coup de vent.

Le curé, un peu égayé, mais tout de même ennuyé de l'histoire en profita pour se renseigner.

— Télong, dit-il, c'est moi qui t'ai baptisé ; je suis le Père de ton âme et j'ai le droit de te faire des reproches. Tu veux faire une sottise. Réfléchis bien : ton fils, que va-t-il devenir entre un père de ton âge et une belle-mère plus jeune que lui ?

— Père c'est prévu. J'en ai parlé à Téjen ; il a compris et se montre très raisonnable. Dans quelques jours il partira pour l'étranger.

— Evidemment, si tu ne veux pas revenir sur ton projet, ça vau-


Le vieux Tchen

dra mieux. Mais enfin explique-moi comment tout cela est arrivé, car c'est bien du mariage de ton fils qu'il s'agissait tout d'abord.

— Oui, Père, c'est bien pour cela que le Père vicaire est venu me parler et c'est bien ainsi que je le comprenais. Mais, lorsque j'ai vu que les choses pouvaient facilement s'arranger et que Tsefou était content de marier sa fille dans ma maison, j'ai réfléchi qu'une bru ne vaut pas la moitié d'une épouse. Alors, au lieu de faire la demande pour Téjen, je l'ai faite pour Télong : au fond, ce n'est qu'un changement de nom, et Pierre-précieuse sera ma femme. Voilà !

Vers la fin de ce dialogue, Simplicius arrivait tout essoufflé à la maison de Tsefou et, sans même entrer, appelait du seuil :

— Pierre-précieuse est-elle ici ?

— Je suis ici. Qu'est-ce désire le Père ?

— Sais-tu ce que Tchen Télong et ton père sont venus faire chez le Père curé ?

— Ils sont allés donner mon nom au Père, dit Pierre-précieuse en voilant plus modestement que jamais ses yeux noirs.

— Et sais-tu quel autre nom, ils ont donné avec le tien ? Sais-tu que c'est celui du vieux Télong lui-même ? Le sais-tu ?

— Oui,... je le savais.

— Et tu laisses faire cela !... Voyons, ce n'est pas possible : tu n'as pas consenti. Dis-moi que tu n'as pas consenti !

— Que le Père ne s'irrite pas contre la petite chose ignorante que je suis. J'ai dit oui.

— Mais c'est absurde ! Télong est aussi vieux que le père de ta mère. C'est un avare. C'est une moitié de cadavre. Avant deux ans il aura fait le saut dans l'autre monde. Tu n'y penses pas !...

Elle n'y pensait pas ?... Pauvre Simplicius, que tu es donc naïf ! Mais elle n'avait pensé qu'à cela, elle ne demandait que cela. Ses parents n'étaient pas très fortunés et elle avait connu à la maison de rudes labeurs. En se mariant au vieux Télong, elle fait deux bonnes affaires : elle



La mariée en chaise à porteurs

devient riche et elle garde la certitude d'être bientôt libérée par la mort de son mari. Pourquoi aurait-elle hésité ?...

Le mariage donc se fit. Je ne saurais dire s'il fut heureux ; mais ce que je puis assurer c'est que ce n'est pas Simplicius qui le bénit, il refusa même d'y assister, et depuis lors jamais plus, dans sa vie apostolique déjà longue, il ne se mêla d'affaires matrimoniales avant le *Ego vos conjungo* dit au pied de l'autel.

L. P.



Ephémérides

Mai-Juin 1684, 1734, 1834, 1884

— 1684 —

1er **juin.** — Mort de Mgr **Guillaume MAHOT,** évêque de Bide et Vicaire apostolique de la Cochinchine. Originaire du diocèse de Séez, il était prêtre quand il entra au Séminaire des M.-E. et partit pour la Cochinchine en novembre 1665. La persécution ayant éclaté en 1674 dans le Quang-ngai, le missionnaire fut emprisonné pendant quatre mois et reçut l'ordre de quitter le royaume : il se contenta de passer dans la province de Binh-thuan, qui comptait 50 chrétientés. Nommé évêque de Bide en 1680, il refusa d'abord cette dignité et ne l'accepta que sur les instances pressantes des missionnaires et des catéchistes. Il fut sacré par Mgr Laneau à Faifo le 4 octobre 1682 et, aussitôt après, entreprit la visite de toute sa mission : il y épuisa le reste de ses forces. A ceux qui lui conseillaient prudemment de se ménager, il répondait : « Il ne m'est pas ordonné de vivre, mais il m'est ordonné de remplir mon ministère. » Il succomba à Faifo le 1er juin 1684 ; plus de 2.000 chrétiens assistèrent à ses funérailles.

17 juin. — Mort de **Pierre-Joseph DUCHESNE.** Né en 1646 à Périgueux, docteur en Sorbonne, chanoine de son diocèse, il fut reçut directeur du Séminaire des M.-E. en 1677 et partit pour le Siam l'année suivante. Mgr Pallu l'avait en haute estime et le voulait pour successeur. En 1682 le Séminaire le nommait Supérieur du Collège général, et, la même année, il était nommé évêque de Bérythe ; mais la maladie ne lui permit d'accepter aucune de ces fonctions ; les lettres de la Propagande insistant pour qu'il se fît sacrer arrivèrent au Siam après sa mort.

— 1734 —

1er **mai.** — Mort de **Marie-Laurent-François CORDIER,** du diocèse de Chalon-sur-Saône, parti en mars 1714 pour le Tonkin Occidental, n'y arriva qu'en septembre 1716. La persécution le força en 1719 à s'enfuir dans les montagnes. Le calme revenu, il fut chargé de la direction d'un des petits séminaires

de la mission : il se dévoua à cette œuvre avec un zèle infatigable jusqu'à sa mort en 1734.

— 1834 —

1er mai. — Naissance de **Charles-Arsène BOURDON,** au diocèse de Séez. Prêtre en 1860, il entra deux ans après au Séminaire des M.-E. et partit en 1863 pour la Birmanie. Après la division de ce vicariat, il fut nommé évêque de Dardanie et vicaire apostolique de la Birmanie Septentrionale (Mandalay), qu'il gouverna pendant 15 ans. En 1887, il donna sa démission et se retira à Singapore, où il se dévoua, comme chapelain des troupes anglaises, jusqu'à sa mort le 3 octobre 1918 : il avait 84 ans.

2 juin. — Naissance de **Jean-François RIGAUD,** à Arc-et-Senans (Doubs). Entré sous-diacre aux M.-E. en 1860, il fut ordonné prêtre l'année suivante et destiné à la mission du Setchoan Oriental (Chungking). Parti le 31 mars 1862, il fit naufrage dans les mers de Chine : l'incendie se déclara à bord du navire *Lord of the Isles*, chargé de poudre ; l'équipage et les passagers — parmi lesquels 6 missionnaires — descendirent dans les canots de sauvetage et furent jetés par la tempête sur les côtes de l'île de Haïnan, après avoir erré sur les flots durant sept jours. Une barque chinoise les conduisit, non sans peine et sans misères, à Macao, où ils débarquèrent 15 jours après avoir abandonné leur vaisseau.

Arrivé au Setchoan, le P. Rigaud fut chargé successivement des postes de Yuintchang et de Tatsiou. En 1867, il fut envoyé à Yeouyang, où le P. Mabileau avait été massacré en 1865. Malgré la prudence qu'il montra dans ce poste difficile, il fut, lui aussi, en butte à la haine des païens : attaqué dans sa résidence, il se réfugia dans la chapelle et, à genoux devant l'autel, fut frappé de deux coups de poignard : il était déjà mort lorsqu'on lui trancha la tête. C'était le 2 janvier 1869.

— 1884 —

20 juin. — Mort de **Félix-Clair RIDEL,** né en 1830 dans le diocèse de Nantes. Ordonné prêtre à Saint-Sulpice, à Paris, il exerça le ministère pendant une année dans son diocèse, comme vicaire de la Renaudière. Entré au Séminaire des M.-E. en 1859, il partit, l'année suivante, pour la Corée, où la prédication évangélique était interdite sous peine de mort. Il réussit à y pénétrer et y travailla pendant 5 ans. Lors de la persécution de 1866, dont furent victimes deux évêques et sept missionnaires, il put se retirer à Shangaï et attendit des temps meilleurs pour rentrer dans sa mission. Nommé en 1869 évêque de Philippopolis et vicaire apostolique de la Corée, il assista au Concile du Vatican et fut sacré à Rome. De retour en Extrême-Orient, il s'installa en Mandchourie, près de la frontière coréenne, qu'il ne put franchir qu'en 1877. Arrêté à Séoul le 28 janvier 1878, il

fut emprisonné durant quatre mois et ne fut libéré que grâce au Ministre de France à Pékin et aux gouvernements chinois et japonais. Reconduit en Chine, il composa, avec le concours de ses missionnaires une grammaire et un dictionnaire de la langue coréenne, qu'il fit imprimer à Yokohama. Les Anglais et les Allemands lui avaient offert de lui racheter les manuscrits de ces deux ouvrages : par patriotisme il rejeta leurs propositions. Rentré en France après une attaque de paralysie, il mourut à Vannes le 20 juin 1884.

30 juin. — Mort de **Pascal-François ROGER,** du diocèse de Coutances. Né en 1849, il interrompit ses études en 1870 pour s'engager dans les zouaves pontificaux et les reprit après la guerre. Ordonné prêtre en 1875, il partit aussitôt pour la Cochinchine Orientale. Envoyé dans la mission des sauvages Sedangs, il travailla durant 9 ans dans ce poste difficil et ingrat, et mourut de fatigue et d'épuisement à Kontrang le 30 juin 1884.



Echos de nos Missions

JAPON

Tôkyô. — Le dimanche 4 février, les chrétiens de 14 paroisses de Tôkyô et des environs ont fait au nouveau Délégué Apostolique, S. Exc. Mgr Marella, une réception solennelle. A des compliments en japonais, en français et en anglais l'Envoyé du Saint-Père répondit en rappelant l'amour que



Le réfectoire du Grand Séminaire de Tôkyô un jour de fête

Pie XI porte au Japon et en exprimant la joie que lui-même avait éprouvée lorsqu'il fut désigné pour cette Délégation et son admiration pour les progrès réalisés par ce pays. Dans l'après-midi de ce même jour un Salut solennel du Saint-Sacrement fut donné, en présence du Délégué, par Mgr l'Archevêque, et, le soir, un banquet de 230 couverts réunit, au restaurant *Takaratei*, les représentants des paroisses, les missionnaires, religieux et prêtres japonais qui avaient répondu à l'invitation du Comité de Réception. Après une adresse du Colonel Hori au nom des catholiques et une éloquente réponse de Mgr Morella, des toasts furent portés à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, à SS. le Pape Pie XI, à chacun desquels répondirent trois salves de *Banzai* (dix mille années) !

Fukuoka. — Bien que l'Ecole de Commerce des Dames de Saint-Maur ait commencé ses cours dès le mois d'avril de l'an dernier, on avait jugé bon d'attendre la fin des constructions de salles de classe supplémentaires, gymnasium, etc... pour procéder à l'inauguration officielle de l'établissement. La céré-

monie a eu lieu le 16 décembre en présence de Mgr Breton, de personnages officiels et de nombreux parents et amis des élèves. Le chef du Bureau d'Education de la Préfecture souhaita aux dévouées religieuses, en même temps que la bienvenue à Fukuoka, un complet succès dans leur œuvre d'instruction et d'éducation.

* * Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, arrivées récemment, se sont installées, avec leur garderie d'enfants dans une maison qui a été successivement petit-séminaire, noviciat de religieuses indigènes et évêché. La Société des Dames catholiques de Fukuoka a pris à sa charge la responsabilité de cette œuvre.

* * Après avoir doté la ville de Fukuoka d'œuvres d'éducation et de bienfaisance, Mgr Breton l'a pourvue d'un évêché, qui a été béni et inauguré récemment. Un peu en dehors de la ville, la résidence épiscopale est voisine de l'Ecole Commerciale des Dames de Saint-Maur, du Noviciat des Religieuses indigènes de la Visitation, et à 300 mètres du Séminaire de Guébriant.

* * Fukuoka a eu l'honneur de recevoir la visite du nouveau Délégué Apostolique, Mgr Marella, accompagné de Mgr Chambon, Archevêque de Tôkyô.

Osaka. — Le P. Deruy a été appelé au Consulat de Kôbé pour y recevoir la Médaille militaire, à laquelle lui donnaient droit les 4 citations dont il a été l'objet au cours de la guerre.

* * Dans le quartier de Tanabé, à Osaka, un terrain a été acheté pour y installer définitivement la Mission, établie depuis sa fondation dans un provisoire trop insuffisant.

COREE

Seoul. — La Commission de refonte du Catéchisme coréen, sous la présidence de NN. SS. Demange et Larribeau, a terminé ses travaux le 31 janvier, après de longues discussions et de nombreuses retouches. L'impression terminée, ce sera le seul Catéchisme autorisé dans toutes les missions de la Corée. L'ancien Catéchisme était venu de Pékin, apporté, il y a plus d'un siècle, par des ambassadeurs coréens. Depuis lors la langue a évolué, un changement s'imposait : c'est maintenant chose faite, bien que des années seront nécessaires pour que le nouveau Catéchisme devienne d'un usage général.

* * D'après le recensement officiel, la population de la ville de Seoul est actuellement de 382.491 habitants, dont 270.590 Coréens, 106.782 Japonais et 5.119 étrangers de 17 nationalités différentes.

Taikou. — En l'honneur des PP. Irlandais de S.-Colomban, qui se préparent à partir pour la partie méridionale de la Corée, la fête de saint Patrick (17 mars) a été célébrée à Taikou de façon inusitée. Le R. P. Mac Polin épingla au camail de Mgr Demange l'emblème traditionnel, une feuille de *shamrock*

(trèfle) venu tout frais dans de la terre de la verte Erin. Dans un toast tout cordial, Monseigneur porta la santé « de l'Irlande irlandaise et de l'Irlande coréenne ».



Un presbytère coréen

Après les fêtes de Pâques, les 10 missionnaires de S.-Colomban sont partis pour leurs districts respectifs, où, en continuant l'étude de la langue, ils commenceront leur ministère d'évangélisation. Prêtres indigènes et chrétiens les attendaient avec impatience et les ont accueillis avec enthousiasme.

* * Mgr Demange est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur : cette distinction rejaillit sur tous ses missionnaires, à qui elle cause une joie bien légitime.

MANDCHOURIE

Moukden. — Mgr Blois a conféré la première tonsure à trois théologiens. Pareille cérémonie n'avait pas eu lieu à Moukden depuis 7 ans ; mais les jours d'espérance sont venus et désormais les classes se succéderont régulièrement, et plus nombreuses, au grand-séminaire.

* * Le 1er mars, S. Exc. Pou-y a été proclamé Empereur et le Manchukouo est devenu « l'Empire mandchou ». Puisse ce changement de régime consolider la sécurité dont jouit présentement le pays et qu'il ne connaissait plus depuis longtemps !

Kirin. — Mgr Gaspais a béni une nouvelle église dans le district de Yuchouhien. Un nouveau poste a été ouvert à Teuhouihien et un autre va s'ouvrir à Sukiaopeng.

* * Six élèves du Petit Séminaire ont subi avec succès l'examen d'entrée au Grand Séminaire.

CHINE

Chengtu. — Pas de changement sur le front communiste. Trois districts sont encore au pouvoir des Rouges et les missionnaires qui en ont la charge, réfugiés à Chengtu, sont depuis longtemps sans nouvelles de leurs chrétientés.

* * La province du Setchoan se modernise de plus en plus : les villes, avec leurs boulevards, changent d'aspect ; de larges routes rendent les communications plus faciles. On connaissait déjà l'automobile et, deux fois par semaine, un hydravion faisait la navette entre Chungking et Shanghai ; depuis



A l'Evêché de Chengtu

quelque temps, quatre fois par semaine, un service d'avions relie Chungking à Chengtu, franchissant en 2 heures la distance (environ 400 km.) qui sépare les deux villes.

* * Le P. Visiteur et le Provincial des Rédemptoristes ont passé quelques jours à Chengtu et approuvé les dispositions prises pour la fondation du couvent, dont on espérait que la prise de possession pourrait avoir lieu vers Pâques.

Chungking. — Dans le nord-est de la mission, les communistes ont été refoulés, mais ils laissent quatre de nos résidences entièrement saccagées. Dans le sud-est ils ont fait irruption dans la ville de Kienkiang et pillé la résidence.

A Yeouyang, des soldats ont profané les tombes du P. Rigaud et de son élève Tsin, tous deux massacrés par les païens le 2 janvier 1869 ; ils ont ouvert les cercueils et jeté à terre les ossements, que le prêtre chinois recueillit ensuite et remit en ordre de son mieux. Le préfet avait promis d'interdire aux soldats d'occuper la résidence.

* * Le Supérieur des Rédemptoristes espagnols récemment arrivés à Chengtu a bien voulu venir à Chungking pour y prêcher la retraite des missionnaires et celle des Franciscaines Missionnaires de Marie.

Tatsienlu. — Dans le district montagneux de Mosimien les PP. Franciscains, aidés par les Franciscaines Missionnaires de Marie, ont fondé une léproserie. Or, les journaux de Chengtu racontent que les lépreux sont mal soignés, mal nourris ; ils vont jusqu'à dire que l'eau ayant servi à laver les pieds des lépreux est employée à la cuisson des aliments. Bien qu'aucun des Pères ne soit Français, ils accusent la France impérialiste de vouloir accaparer des territoires chinois. La stupidité même de l'accusation en assure la créance.

Yunnanfu. — Sur la demande de Mgr de Jonghe les PP. Salésiens de Saint Jean Bosco ont accepté de venir fonder à Yunnanfu une école d'Arts et Métiers.

Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres ont ajouté à leur établissement de Yunnanfu une école primaire supérieure suivant les programmes du Ministère de l'Education.

Kweiyang. — Notre nouveau confrère, le P. Dewonck, nous est arrivé par une nouvelle voie, la quatrième utilisée par les missionnaires du Kweichow. La première, la plus longtemps suivie, remontait le fleuve Bleu de Shanghai à Chungking et atteignait Kweiyang par le nord. Une seconde, venant de l'est par le Hounan, ne fut utilisée que rarement. La troisième, profitant du chemin de fer Tonkin-Yunnan, pénétrait au Kweichow par l'ouest et gagnait du temps sur les précédents. Enfin c'est par le sud, via Kwangtung et Kwangsi, qu'est arrivé le P. Dewonck : c'est un nouveau progrès, en attendant le voyage par avion.


Mgr Larrart, Coadjuteur de Kweiyang

Swatow. — Le Nouvel An, style chinois, a été célébré comme de coutume le 14 février, bien que les autorités, qui ont

adopté le calendrier européen, l'aient ignoré officiellement. Il y a eu cependant un peu moins de bruit dans les rues, un peu moins de pétards, car la crise se fait sentir, renforcée encore par les calamités locales. L'horizon politique semble pourtant s'éclaircir du côté de l'est ; l'espoir renaît de voir refleurir la paix et la tranquillité : puisse-t-il n'être pas déçu !

Pakkoi. — Le 28 janvier, Mgr Pénicaud a béni, dans le district de Shekshing, une coquette église dédiée à sainte Anne. Tous les missionnaires des environs prirent part à la fête et s'associèrent à la joie des chrétiens.

INDOCHINE

Hunghoa. — La retraite annuelle des missionnaires a été prêchée par Mgr Hedde, Dominicain, Préfet Apostolique de Langson, et celle des prêtres indigènes par Mgr Tong, Coadjuteur de Phatdiem. Les auditeurs de ce dernier profitèrent de la circonstance pour fêter le premier évêque annamite : compliments, chants, pétards, rien, — pas même l'obligatoire photographie, — ne manqua à la cérémonie.

Hué. — Une cérémonie plutôt rare a eu lieu récemment au Carmel de Hué : le cinquantenaire de profession religieuse d'une religieuse annamite, Sœur Marie du Saint-Sacrement. Originaire de Cochinchine et parente du Bx Martyr Paul Hanh, elle entra au Carmel de Saïgon, puis passa successivement dans celui de Hanoï, puis à Hué, où elle est depuis 25 ans.

* * Aux quatre-Temps de Noël dernier, Mgr Chabanon a ordonné 2 diacres, 2 sous-diacres, un minoré et un tonsuré pour la Mission, un sous-diacre et un minoré pour la Trappe de Notre-Dame d'Annam.

* * Monseigneur a béni récemment un nouvel évêché à Hué, près de la cathédrale, et, à Myduc une jolie église dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.



Paysage tonkinois

SIAM

Bangkok. — Dans le nord de la Mission, à Viengpapao, centre de protestantisme, se dessine un sérieux mouvement de conversions. La bataille contre l'erreur sera probablement longue et dure, mais Dieu donnera la victoire à ses fidèles serviteurs.

* * Les catholiques siamois ont été heureux d'apprendre que le Saint-Père a reçu en audience le roi, la reine et le prince héritier du Siam. Cette visite ne peut produire que de bons résultats pour la cause de la religion.

CAMBODGE

Phnompenh. — Le gouvernement cambodgien — longtemps après les missionnaires, — travaille depuis quelques mois à la « pénétration pacifique » chez les *Moïs*, dans la région sauvage située aux confins du Cambodge et de l'Annam. On y ouvre des routes et l'on « recueille, dit M. le Résident supérieur, la soumission spontanée de la plupart des villages qui, à l'abri des forêts considérées jusqu'ici comme impénétrables, persistaient dans leur attitude hostile... Cette progression, pour être tout à fait efficace, s'accompagne d'une politique de *khmérisation* des cantons au fur et à mesure de leur soumission par la diffusion de la langue, des coutumes et de la *religion bouddhique*. Une bonzerie a été créée à cet effet, où de dévoués religieux *(bouddhistes, cela va sans dire,)* ont ouvert une école, que fréquentent les enfants de tirailleurs mêlés aux enfants *moïs*. Ce sont là de beaux résultats... »

Ainsi parla M. le Résident supérieur dans son discours à la Chambre consultative indigène.

Attendons les résultats de ces « beaux résultats » !

MALAISIE

Malacca. — Le nouvel évêque de Malacca, Mgr Devals, a reçu la consécration épiscopale le dimanche 15 avril, des mains de Mgr Perros, Vicaire apostolique de Bangkok, dans l'église de l'Assomption de Pinang, dont il fut longtemps le curé.



Enfants malais et chinois

* * Le petit séminaire de Saranggong a reçu 4 nouvelles recrues, 2 Indiens et 2 Chinois, qui, ayant terminé leurs études secondaires, n'auront qu'à lier connaissance avec les auteurs latins.

BIRMANIE

Rangoon. — Aux Quatre-Temps de Noël, Mgr Provost a conféré l'ordination sacerdotale au Docteur Patrick Donoghue.

Le nouveau prêtre, d'une bonne famille anglo-indienne, fit campagne pendant la grande guerre, en Mésopotamie et en France, comme médecin des troupes indiennes ; il passa ensuite 5 ans au Houpé (Chine) comme docteur bénévole dans la mission des PP. Irlandais de Saint-Colomban. De retour à Rangoon, il y exerça la médecine durant 2 ou 3 ans encore avant d'entrer au Séminaire de Pinang, d'où il revint diacre. Connaissant l'hindoustani, le birman et même le chinois, il rendra de grands services à la mission.

Mandalay. — Une nouvelle mission vient d'être ouverte chez les *Chins*, qui habitent les montagnes de l'ouest du vicariat. Mgr Falière a voulu aller installer lui-même les deux missionnaires qui, aidés de 3 catéchistes, ont été désignés pour cette fondation. Dieu bénisse l'entreprise des courageux pionniers de l'Evangile !

* * Quelques légères secousses de tremblements de terre ont été ressenties au commencement de l'année. Les Birmans n'ont pas manqué de les attribuer à la colère des *Nats* (Esprits) contre les Européens, qui ont eu l'audace de jeter un pont sur l'Irrawaddy. Mais, lorsque le pont fut inauguré par le Gouverneur de la province, de grandes réjouissances eurent lieu à cette occasion, qui apaisèrent les *Nats* et firent oublier aux Birmans la colère céleste.

INDE

Pondichéry. — Le P. Guillerm est nommé Chevalier de la Légion d'honneur. « Lieutenant en Indochine, 18 ans de service, 5 campagnes, a été blessé deux fois : en avril 1916 au Four-de-Paris (Argonne) et en juillet de la même année à Fleury-devant-Douaumont. Il a mérité aussi deux citations : en juillet 1916 devant Verdun et en mai 1918 dans la Somme.

Le P. Hougard, Croix de Guerre, également proposé pour la croix de la Légion d'Honneur par son Colonel, a prié celui-ci de l'accorder plutôt au lieutenant de sa batterie, ce qui fut fait.

Salem. — Mgr Morel, ancien Archevêque de Pondichéry, a bien voulu, malgré ses 71 ans, accepter l'aumônerie du couvent et du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Yercaud, donnant ainsi un bel exemple de dévouement au service des âmes.



La corvée d'eau (Inde)

Séminaires de Paris et de Bièvres

Le samedi veille du Dimanche de la Passion, 17 mars, Mgr le Supérieur a conféré la tonsure à 5 aspirants de Bièvres, le sous-diaconat à un minoré de Paris et le diaconat à 4 sous-diacres.

Sur la demande de la S. C. de la Propagande, le P. Robert s'est rendu à Genève pour prendre part aux séances de la Commission Consultative du Comité de relèvement de la femme et de la protection de l'enfance en Orient. Son long séjour en Chine, sa connaissance des pays de mission lui permirent d'intervenir maintes fois dans les discussions et d'y apporter les observations et les données d'une expérience de 40 années. Aussi les deux semaines qu'il passa dans la ville où, depuis 15 ans, s'agitent tant de questions importantes, furent pour lui pleines d'intérêt.



Les Partants du 16 Avril
M. Fournel M. Coyos

Le 16 avril a eu lieu la cérémonie du départ des deux missionnaires, MM. Coyos et Fournel, qui, le 20, se sont embarqués à Marseille, le premier pour la Corée, le second pour la Birmanie.

NECROLOGE

7. — Bernard Iroz, du diocèse de Bayonne ; missionnaire de Kontum en 1926 ; mort à Lyon le 15 avril 1934. 35 ans.

ŒUVRE des PARTANTS

OUVROIR DE RENNES

Le 24 mars a eu lieu sous la présidence de S. Exc. Mgr de Guébriant, la réunion annuelle de la section rennaise de l'Œuvre des Partants. Mme de Kerlivio, Présidente, y a lu le rapport suivant :

Excellence,

Mesdames,

Il m'est très doux aujourd'hui de commencer mon rapport annuel par des remerciements très respectueux, adressés du fond du cœur à Mgr de Guébriant, pour le très grand honneur qu'il nous a fait en acceptant de venir parmi nous.

— Un Archevêque Missionnaire !

Ces deux mots assemblés en disent bien long déjà par eux-mêmes pour qui sait quelle synthèse ils forment en sainteté, en dévouement à la cause de Dieu !...

Mais, lorsqu'on y ajoute ceux de « Supérieur Général des Missions-Etrangères », il faut encore monter quelques échelons en sainteté, à cause des responsabilités morales et de l'absolue et nécessaire abnégation de soi-même qu'ils représentent.

Aussi, sans vouloir me répandre en compliments que la modestie et l'humilité chrétienne de Mgr de Guébriant n'accepterait pas, je ne puis cependant pas m'empêcher de m'arrêter un instant devant la pensée de l'honneur qui est fait au groupe de Rennes de notre chère Œuvre des Partants, d'avoir parmi nous celui qui résume en sa personne vénérée toute la beauté de l'Idée missionnaire passée en actes.

Quel résumé, en effet, d'amour du bon Dieu et de pur dévouement à la cause du Christ venu sur la terre pour sauver tous les hommes, et dont tant d'âmes ne connaîtraient jamais les bienfaits, sans l'élan admirable des Missionnaires qui vont les évangéliser !

Un quotidien de Rennes rappelait l'autre jour, Monseigneur, le voyage accompli par vous il y a deux ans pour visiter vos chères Missions d'Extrême-Orient... La simple énumération des pays que vous avez traversés, dans lesquels vous vous êtes arrêté, en dit long sur le gigantesque travail d'Evangélisation entrepris par vos missionnaires.

Je n'ai pas qualité pour en remercier Dieu, qui vous bénit si visiblement, Excellence, vous et vos chers « Ouvriers », mais je crois pouvoir me permettre d'inviter toutes les travailleuses de notre Ouvroir à admirer avec moi le magnifique élan de vos missionnaires, qui sont véritablement les « Aides de Dieu » pour l'exécution de son plan providentiel sur l'Evangélisation du Monde... Quoi de plus beau ?...

Nous comptons bien lire à l'Ouvroir, tout en tirant l'aiguille, la belle relation que vous avez faite de ce voyage ; relation dont j'ai eu l'honneur de recevoir un exemplaire, et dans lequel on peut se rendre compte et de l'immensité de la tâche, et de la grandeur des réalisations déjà accomplies.

Et maintenant me reprocheriez-vous, peut-être, Excellence, de ne pas vous parler aussi un peu de nous ?

Notre modeste ouvroir est si heureux de venir un peu en aide à ceux qui vont ainsi au loin faire aimer notre doux Maître Jésus !



Un ouvroir au Japon

Permettez-moi, Excellence, de vous rappeler la composition de notre Comité : Tout d'abord Mlle d'Antin, la vice-présidente et très dévouée Directrice des Ouvrages, Mme de Puineuf, notre aimable Trésorière ; puis nos Conseillères : Mme Prieur, sœur de Mgr Colas, Archevêque de Pondichéry, la Comtesse de Salins, la Comtesse de la Bourdonnaye, Mmes Meignan et Talva, la Vicomtesse de Freslon, Mme de Sèzes.

Mlle d'Antin, la très active directrice de l'Ouvroir, a comme « bras droit » Mme Talva. Ces deux dames font des prodiges et réalisent *beaucoup* d'ouvrage. Je suis très heureuse d'avoir ici l'occasion de les en remercier, car si l'Ouvroir de Rennes atteint un total d'ouvrages qui a été, je le sais, remarqué par le Comité de Paris, c'est bien grâce surtout à leur dévouement.

J'ai aussi des remerciements à adresser à toutes celles qui nous aident, et je serais désolée d'oublier l'un de ces très précieux dévouements ; aussi mon plus grand désir est-il surtout que Dieu les récompense Lui-même, car mes pauvres remerciements, quelque sincères et chaleureux

qu'ils soient, sont bien peu de chose auprès des grâces que Dieu répand sur ceux et celles qui travaillent pour aider à l'expansion de son règne.

Notre Ouvroir se réunit une fois par semaine, le vendredi, de la Toussaint à Pâques. De plus, certaines de ces Dames travaillent à domicile, trouvant plus commode, et quelquefois nécessaire, de ne pas quitter leur chez-elles.

Cette année, la grande kermesse pour l'Enseignement libre, qui a eu lieu à la mi-décembre, a un peu nui à notre Ouvroir... C'est aussi une œuvre bien nécessaire que celle de soutenir les écoles chrétiennes et de subvenir à leurs besoins généraux. Sans elles, notre chère France ne tarderait pas à redevenir païenne et il faudrait y recommencer l'Evangélisation. Aussi a-t-il fallu cette année, donner un peu le pas à la kermesse diocésaine sur les autres œuvres.

Je crois pouvoir dire cependant que Mlle d'Antin a su grouper des bonnes volontés pour nous aider. Les besoins sont très grands, nous le savons, et chaque année, nous voudrions mieux faire, ce qui n'est pas toujours facile.

Depuis la réorganisation du groupe de Rennes, c'est la 5e année de notre nouvelle existence qui va commencer au prochain mois de mars.

Voici d'ailleurs la liste de ce que nous pourrons envoyer à Paris après notre Exposition annuelle qui a toujours lieu le lundi et le mardi Saints. J'espère que le P. Robert sera encore content cette fois de l'Ouvroir de Rennes...

ORNEMENTS LITURGIQUES

26 chasubles avec leurs accessoires (1)
2 chapes (2) (1 en satin blanc, 1 en satin violet)
3 étoles pastorales
1 écharpe de bénédiction
1 conopé
2 antipendiums
6 pavillons de ciboire
2 bourses d'Exposition
10 petites étoles doubles blanches et violettes
7 bourses porte-Dieu
1 bannière à mettre devant le St-Sacrement

VASES SACRES

2 calices (donnés à l'Œuvre)

ACCESSOIRES LITURGIQUES

4 porte Missels
1 ampoule pour les Saintes Huiles

LINGE D'AUTEL

30 douzaines de purificatoires
10 douzaines de corporaux
4 douzaines de manuterges
15 bas d'aubes, avec manches
16 garnitures d'autel
9 parures d'autel (service eucharistique : plusieurs d'entre elles sont finement brodées)
4 corporaux d'exposition du St-Sacrement
3 tours d'étole brodés
3 nappes d'autel en toile damassée
3 cordons d'aube
6 amicts
1 aube
1 pale

LINGE PERSONNEL

19 paires de chaussettes en laine grise
6 douzaines 1/2 de chemises
3 cache-nez
1 caleçon
5 gilets
6 douzaines de mouchoirs ourlés

(1) Plusieurs de ces chasubles sont complètement offertes à l'Œuvre, étoffes et fournitures comprises.

(2) Les deux chapes sont aussi des dons.

Vous voyez, Excellence, que notre désir d'aider vos chers « Partants » se traduit en actes. C'est un bonheur pour nous de pouvoir arriver à un résultat appréciable, et, encore une fois, nous le devons en majeure partie au zèle infatigable de Mlle d'Antin et de son aide Mme Talva, pour le reste, au dévouement de ces Dames. Notre Ouvroir de Rennes est d'ailleurs secondé par la petite ville de Montfort.

Votre venue parmi nous, Monseigneur, est un très grand encouragement, et je veux espérer que cette marque de bienveillance de votre part ravivera notre zèle à toutes, conseillères, zélatrices et adhérentes.

Je vous exprime donc à nouveau, Excellence, notre profonde et respectueuse reconnaissance, en vous demandant votre bénédiction comme gage de votre approbation.

De notre côté nous prierons pour que Dieu continue à répandre ses meilleures et fécondes grâces sur votre si belle œuvre, et vous conserve longtemps, Excellence, votre belle vaillance et votre santé.

DONS POUR L'ŒUVRE

M. et Mme Bl.	50 fr.	M. et Mme Remond	100 fr.
Mme L.	30 fr.		

RECOMMANDATIONS

Les Associés du Jura, de Rennes, de Nantes, de Redon, de Roubaix. — Plusieurs examens. — Une intention particulière. — Plusieurs malades. — Plusieurs conversions. — Une situation difficile. — Plusieurs ménages.

DEFUNTS

Une Messe est célébrée le 3e vendredi de chaque mois pour les défunts dont on nous aura fait connaître le décès.

Mme Deswazières, mère d'un Evêque missionnaire.
Mme Montagu, mère d'un missionnaire.
Mme Thibaud, mère d'un missionnaire.
Mlle Marie-Rose Girard.
M. Vion.
M. Camille Defresne.
Mme Darru.
Mme Vignon.
M. Le Gallais.
Mme Lefèvre-Grimonprez.
Mlle M. Bouduel.

VENTE DE CHARITE

La *VENTE DE CHARITE* en faveur de l'*ŒUVRE DES PARTANTS* aura lieu les *samedi 9 et dimanche 10 juin*, de 14 à 18 heures, dans le jardin du Séminaire des Missions-Etrangères.

Entrée : rue de Babylone, 26.

ANNALES
DE LA
SOCIETE DES MISSIONS-ETRANGERES

XXXVI° Année. — N° 218 — JUILLET - AOUT 1934

SOMMAIRE

pages

La Mission du Thibet 146

Chez les Lolos 154

La dernière lettre de Mgr Retord 159

Le District de Kedah (*L. Riboud*) 164

Aux accents de la Marseillaise 170

Ephémérides Juillet-Août 1884 175

Echos de nos Missions 176

Nécrologe 188

ŒUVRE DES PARTANTS

La Vente de Charité 189

Ouvroir d'Amiens 189

Ouvroirs d'Angers, Laval, Vannes, Saint-Etienne . . . 192

Dons pour l'Œuvre 192

Recommandations 192

Défunts 192

La Mission du Thibet

Le seul nom de Thibet éveille dans l'esprit l'idée d'un pays mystérieux, région des hauts plateaux et des neiges éternelles, domaine inexploré des Lamas, retraite inaccessible du mysticisme bouddhique.

Entre le Turkestan au nord, le Setchoan à l'est, le Boutan, le Sikkim, le Nepal, l'Assam au sud, le Punjab et le Kaschmir, à l'ouest, sur 1.500 km. du nord au sud et 1.800 km. de l'est à l'ouest, embrassant une superficie de 1.200.000 kilomètres carrés, s'étend une région couverte par les montagnes de l'Himalaya et leurs nombreuses ramifications, montagnes d'une hauteur de 4.000 à 9.000 mètres : c'est le pays le plus élevé du globe, c'est le « Toit du Monde », c'est le Thibet. Les plus grands fleuves de l'Asie : l'Irrawaddy, la Salouen, le Mékong, le Fleuve Bleu, le Fleuve Jaune, y ont leur source, dans des vallées profondes où la végétation est assez abondante, tandis que les hauts plateaux, couverts de neiges et de glaces une grande partie de l'année, sont d'une désolante stérilité.

Le chiffre de la population du Thibet est difficile à évaluer, vu l'absence de recensement certain ; les documents officiels le portent à 6 millions ; ceux qui connaissent le mieux le pays l'estiment à 3 millions, soit 2,5 habitants par kilomètre carré.

Cette population est composée de Thibétains, de *Mossos*, de Chinois ; au sud-est, des tribus demi-sauvages : *Lissous*, *Loutses*, *Michemis* ; au nord-est, des *Sifans*, des *Kalmouks*, des *Tangoutes* ; à l'ouest et au sud-ouest, des *Népaliens*, des *Boutaniens*, etc.

Tous les Thibétains sont bouddhistes, partagés en deux sectes : la secte officielle, la plus nombreuse, dite des *lamas jaunes*, et celle des *lamas rouges*. Le nombre des *lamas* (bonzes) est considérable, plus de 300.000, dit-on. Dans certains monastères on en compte plusieurs milliers. Leur influence est considérable. Le principal d'entre eux, le *Dalaï-Lama*, à Lhassa, la capitale, est regardé et honoré comme un Bouddha vivant.

Pendant des siècles le Thibet dépendit étroitement de la Chine, dont il était comme une colonie sous le contrôle du Vice-roi du Setchoan ; depuis la Révolution de 1911, il s'est déclaré indépendant, mais est passé sous la très exclusive influence de l'Angleterre.

* * *



Famille thibétaine

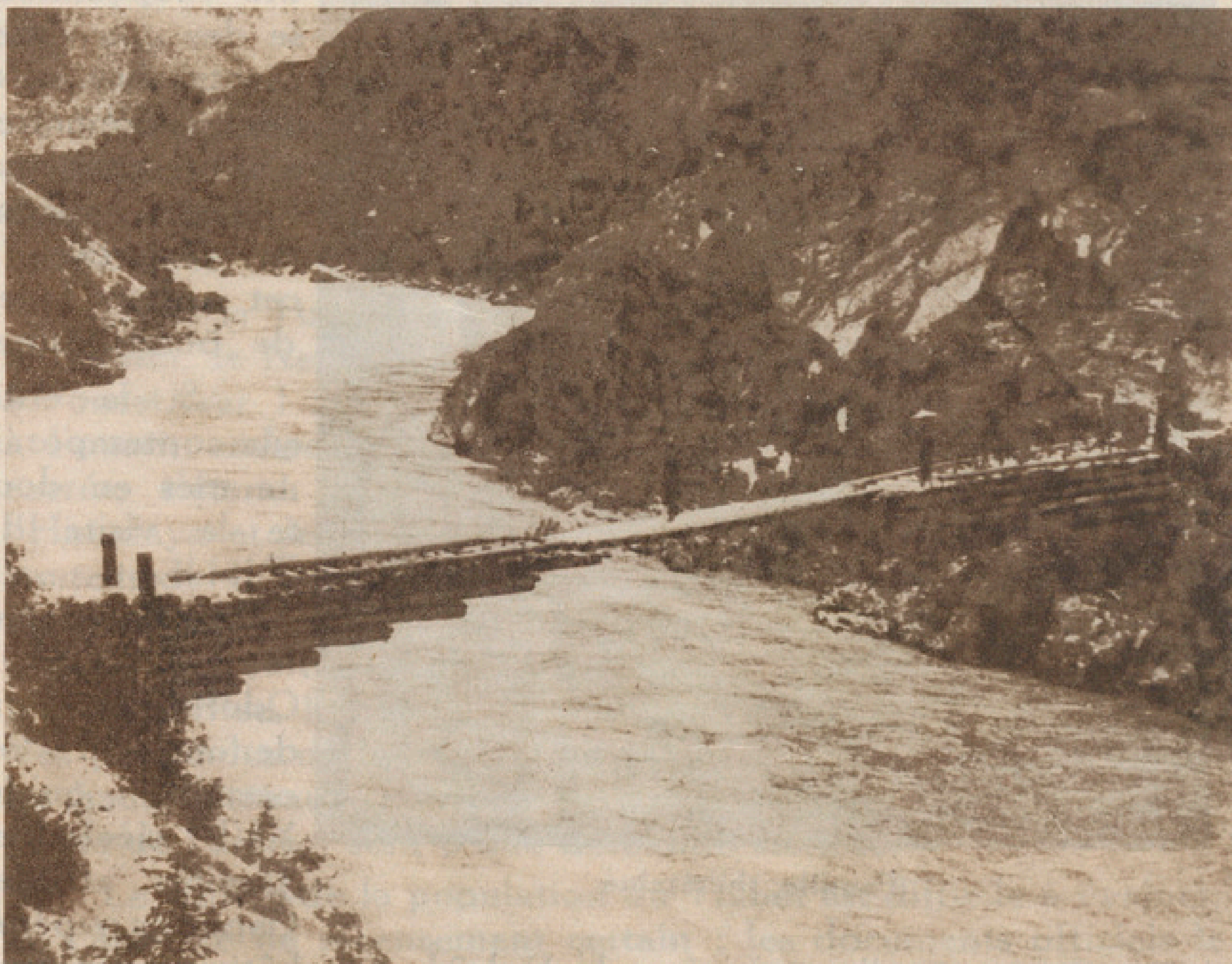
Malgré l'entassement de ses montagnes géantes et la difficulté des communications, malgré la rigueur de son climat et l'hostilité soupçonneuse des gouvernements successifs, des missionnaires n'hésitèrent pas à porter la Bonne Nouvelle à cet ardent foyer de bouddhisme.

Si la critique contemporaine met en doute la visite du Thibet au XIVe siècle par le Franciscain Odoric de Pordenone, il est certain qu'au XVIIe siècle des Jésuites et des Capucins y pénétrèrent et, avec l'autorisation du Dalaï-Lama, bâtirent des couvents à Lhassa. Les PP. Feyre et Desideri, S. J., passèrent cinq années (1716-1721) dans la cité interdite (Lhassa) ; le P. della Penna, Capucin, séjourna 22 ans (1707-1728) dans le pays. Sur les travaux de ces religieux et sur les chrétientés qu'ils réussirent à fonder au Thibet, on n'a que fort peu de renseignements. Les lamas, voyant dans les prêtres catholiques des ennemis de leur culte, de leur fortune, de leur influence, finirent par obtenir leur exclusion du royaume en 1744.

Le XVIIIe siècle s'acheva et la première partie du XIXe s'écoula sans qu'aucun missionnaire tentât de reprendre l'apostolat au Thibet.

En 1844, deux Lazaristes, MM. Huc et Gabet, partirent de la Mongolie et, par le désert de Gobi, le Kansu et le Koukounor, arrivèrent à la grande lamaserie de Kumbun, où ils demeurèrent plusieurs mois, puis à Lhassa, dont ils furent expulsés après six semaines. Le volume dans lequel M. Huc a raconté ce voyage rempli de tribulations et de souffrances obtint un grand succès.

Dans le même temps, Mgr Borghi, vicaire apostolique d'Agra, demanda à être déchargé du Thibet, sur lequel il avait juridiction. La Propagande le confia alors (1846) à la Société des Missions-Etrangères de Paris et il fut réuni à la mission de Chine la plus voisine, celle du Setchoan, alors gouvernée par Mgr Pérocheau (1), qui assigna à l'un de ses missionnaires, le P. Renou (2), la tâche de commencer l'évangélisation du Thibet.



Un pont au Thibet

Le P. Renou traversa sans obstacle les principautés de Litang, de Batang, mais lorsqu'il eut pénétré au Thibet proprement dit, bien que déguisé en marchand, il fut reconnu par les autorités chinoises, arrêté en avril 1848 et reconduit à Canton. Il s'empresse alors de partir pour Hongkong, travaille quelque temps dans le Koangtong, puis, traversant le Yunnan, il repart pour le Thibet, reprend son costume de marchand et réussit à être reçu dans la lamaserie de Tsejrou, où le Bouddha-vivant lui-même, croyant avoir affaire à un marchand chinois, lui donne pendant une année des leçons de langue thibétaine. De retour au Yunnan, le P. Renou est nommé Préfet apostolique de la mission du Thibet (1853).

1) Jacques Pérocheau (1787-1861), du diocèse de Luçon, évêque de Maxula en 1817 ; vicaire apostolique du Setchoan en 1838.

2) Charles Renou (1812-1863), du diocèse d'Angers, missionnaire du Setchoan en 1838, du Thibet en 1846.

Cependant, avant cette deuxième expédition du P. Renou, le Séminaire des M.-E., voyant l'insuccès de la première, avait résolu de faire une tentative du côté de l'Inde pour pénétrer au Thibet par le sud, tandis que le P. Renou recommencerait la sienne du côté de la Chine. Des missionnaires furent donc envoyés dans l'Assam et le Boutan ; mais, en 1854, deux d'entre eux, les PP. Krick (1) et Bourry (2), furent massacrés par les sauvages Michemis ; d'autres essayèrent en vain d'entrer par le Népal et le Sikkim.

La troisième tentative du P. Renou fut plus heureuse : il pénétra au Thibet par le Yunnan et réussit à s'établir à Bonga en septembre 1854, où il bâtit un presbytère et un oratoire et travailla à la composition d'un livre de doctrine en langue thibétaine en même temps qu'à la conversion de quelques païens chinois et à l'instruction d'enfants chinois et thibétains.

En 1857, le P. Thomine-Desmazures (3) était nommé Vicaire apostolique du Thibet et recevait juridiction sur la partie méridionale du Setchoan. Il rappela aussitôt les PP. Desgodins (4) et Bernard (5), qui s'épuisaient en efforts inutiles pour pénétrer au Thibet par l'Inde. Le P. Bernard s'agrégea alors à la mission de Birmanie ; quant au P. Desgodins, il se mit en route pour rejoindre son évêque, mais, arrêté sur le Fleuve Bleu, il fut reconduit à Canton, d'où il ne tarda pas à repartir pour le Thibet.

Dans le même temps, la situation s'aggravait à Bonga. Le P. Renou, attaqué, frappé, pillé par les païens, dut se retirer à Tchamutong, puis à Kiangka.

Cependant, à la suite de l'expédition anglo-française, le traité de Tientsin fit espérer aux missionnaires une entrée plus facile au Thibet et, au mois de mai 1861, Mgr Thomine-Desmazures partit avec plusieurs missionnaires dans l'intention de se rendre à Lhassa ; mais la caravane rencontra sur sa route une vive hostilité, et les menaces des lamas l'obligèrent de s'arrêter à Tchamutong. Après plusieurs mois d'attente, l'évêque prit le parti de se rendre à Pékin ; mal soutenu par la Légation de France, non seulement il ne put retourner au Thibet, mais il rentra en France et donna sa démission (1864).

Il eut pour successeur Mgr Chauveau (6), évêque de Sébas-

1) Nicolas Krick (1819-1854), du diocèse de Metz, missionnaire du Thibet en 1849.

2) Augustin Bourry (1826-1854), du diocèse de Poitiers, missionnaire du Thibet en 1852.

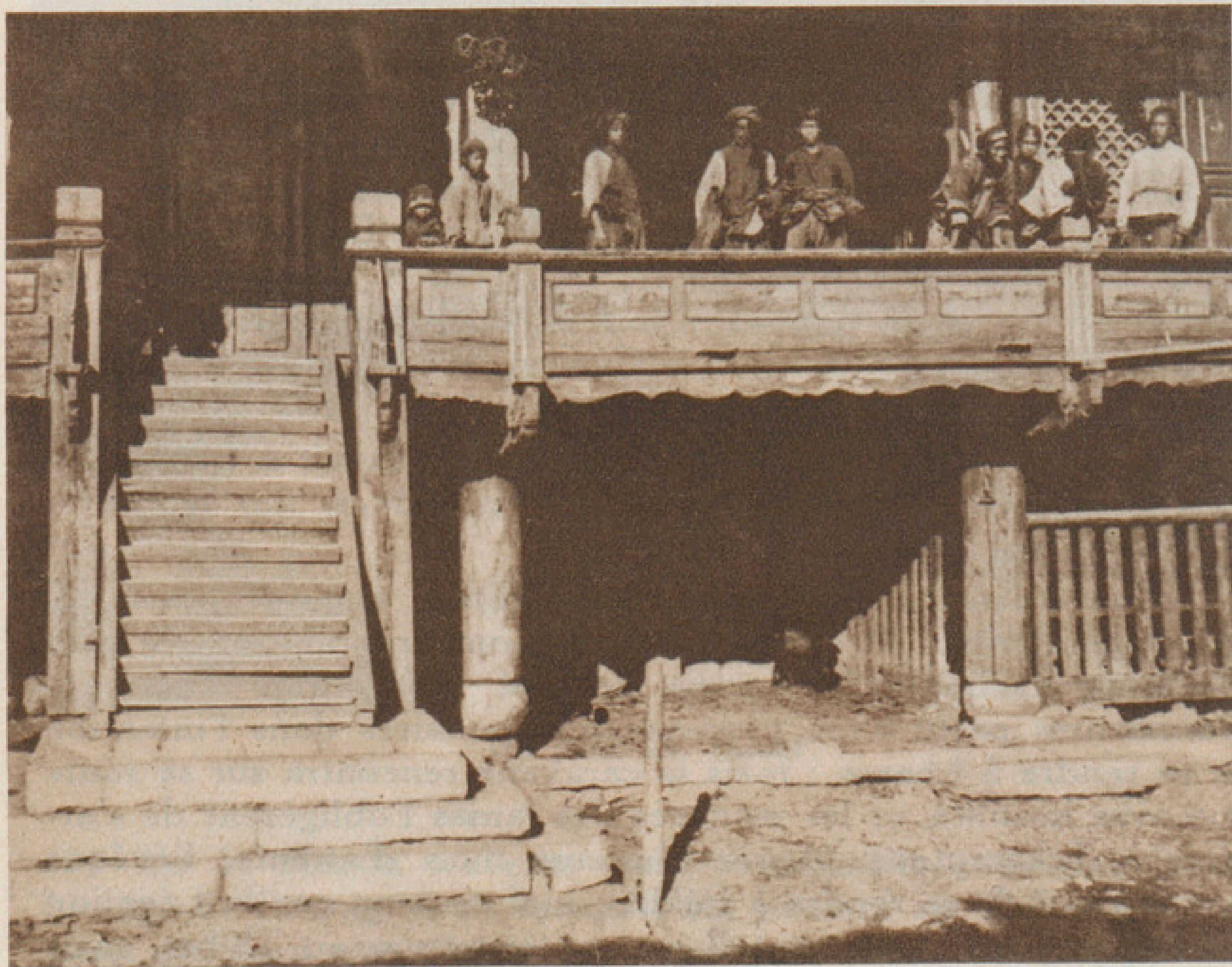
3) Jacques Thomine-Desmazures (1804-1869), du diocèse de Bayeux, missionnaire du Setchoan en 1847 ; évêque de Sinopolis et vicaire apostolique du Thibet en 1857.

4) Auguste Desgodins (1826-1913), du diocèse de Verdun, missionnaire du Thibet en 1855.

5) Louis Bernard (1821-1888), du diocèse de Nantes, missionnaire du Thibet en 1849, de Birmanie en 1858.

6) Joseph Chauveau (1816-1877), du diocèse de Luçon, missionnaire du Yunnan en 1844 ; Vicaire apostolique du Thibet en 1864.

topolis et Coadjuteur de Mgr Ponsot au Yunnan, qui s'établit à Tatsienlu, aujourd'hui encore centre de la mission. Le nouveau Vicaire apostolique trouvait 6 missionnaires chassés du royaume de Lhassa, quelques chrétientés ruinées, un petit noyau de catholiques, pauvres et persécutés par les Chinois et les Thibétains. Il ne put que donner à ses missionnaires des conseils de patience, et, à défaut de l'inaccessible Thibet, les établit dans les Marches thibétaines du Setchoan et du Yunnan, directement soumises à la Chine. Mais, la cour de Pékin étant ouvertement malveillante, les mandarins provinciaux demeuraient hostiles et de nouvelles épreuves vinrent frapper la Mission. En octobre 1863, mourait le P. Renou, l'intrépide pionnier du royaume interdit ; peu après, le P. Durand (1), attaqué par des agents



Entrée d'une Lamaserie

des lamas et frappé de deux coups de feu, se noyait dans la Salouen en essayant d'échapper à la poursuite de ses ennemis ; puis ce fut la destruction des chrétientés de Bathang, Bomme, Yerkalo. Cette fois, sur les instances réitérées de l'évêque, appuyées à Pékin par la Légation de France, le gouvernement chinois dut réparer les dommages et réintégrer les missionnaires dans leurs postes. Ce fut le dernier acte de l'administration de Mgr Chauveau, qui mourut en 1877.

1) Gabriel Durand (1835-1865), du diocèse de Montpellier, missionnaire du Thibet en 1858.

Mgr Biet (1), évêque de Diana, son successeur, voyant l'impossibilité d'entrer au Thibet par l'ouest, reprit l'essai d'y pénétrer par le sud et envoya le P. Desgodins, qui s'établit à Padong, non loin de Darjeeling, au sud du Sikkim. Le Pape Léon XIII ajoute au Vicariat du Thibet la partie du district de Darjeeling à l'est de la rivière Tista, et le P. Desgodins est nommé provicaire pour cette partie de la mission. A Padong il construit un oratoire et un presbytère ; il compose et imprime lui-même des ouvrages de doctrine catholique et travaille à un dictionnaire thibétain-latin-français, qu'il ira plus tard imprimer à la Maison de Nazareth à Hongkong, ainsi qu'une grammaire



Mgr Biet au milieu de ses chrétiens thibétains

et divers opuscules. Disons de suite qu'après avoir, pour ces travaux, passé près de 10 années (1894-1903) à Hongkong, il regagna les Himalaya à l'âge de 77 ans, y vécut encore 10 ans et mourut à Padong en 1913, doyen d'âge et d'apostolat de la Société des Missions-Etrangères, dont il était un des membres les plus marquants.

Cependant Mgr Biet, qui avait travaillé 15 ans comme missionnaire, mettait son expérience au service d'un zèle inlassable, mais se heurtait toujours aux mêmes difficultés. En 1881, les lamas font massacrer le P. Brieux (2) près de Bathang ; la

1) Félix Biet (1838-1901), du diocèse de Langres, le 3me de 4 frères missionnaires de la même Société, missionnaire du Thibet en 1864, vicaire apostolique en 1878.

2) Jean-Baptiste Brieux (1845-1881), du diocèse de Besançon, missionnaire du Thibet en 1878.

guerre du Tonkin et l'expédition des Anglais dans le Sikkim redoublent leur haine : en 1887, les stations de Bathang, de Yerkalo, d'Atentse, de Tsekou, sont pillées. Pour obtenir justice, Mgr Biet entreprit de longues et difficiles négociations, pendant la durée desquelles, en 1892, il tomba malade et revint en France. De Paris il travailla au relèvement de son vicariat et obtint que ses missionnaires fussent réintégrés dans leurs postes. Il mourut en 1901.

Mgr Giraudeau (1), Coadjuteur de Mgr Biet depuis 1897, recueillit sa succession et eut à faire face aux mêmes difficultés. La haine des lamas ne désarmait pas : en 1905, quatre missionnaires, les PP. Dubernard (2), Mussot (3), Bourdonnec (4) et Soulié (5), sont massacrés dans les marches thibétaines. En face de cette douloureuse situation, les missionnaires ont depuis longtemps jugé qu'ils ne pourraient pénétrer dans le royaume même du Thibet. Ils ont espéré que l'influence de l'Angleterre ouvrirait le pays au commerce et à la civilisation. Jusqu'à ce jour, l'Angleterre n'a pas travaillé en ce sens. Est-elle même disposée à le faire ? On peut en douter. Quoiqu'il en soit, l'évolution que l'on constate partout en Extrême-Orient finira par se faire sentir au Thibet ; elle renversera les barrières si soigneusement élevées et si jalousement gardées et fera cesser l'isolement séculaire du « pays interdit ». Les lamas le comprennent et disent : « Ce jour-là notre écuelle sera brisée ».

En attendant cet avenir, les missionnaires développent leurs œuvres dans les Marches thibétaines du Setchoan et du Yunnan. Le centre du vicariat est toujours à Tatsienlu et, en 1924, la Mission du Thibet a reçu le nom de Mission de Tatsienlu.

Après 48 ans d'apostolat et 25 ans d'épiscopat, Mgr Giraudeau a pris en 1926 un Coadjuteur en la personne de Mgr Valentin (6), évêque de Zeugma.

En 1929, la partie de la Mission que l'on appelait le Thibet indien a été enlevée à Tatsienlu pour former la Préfecture apostolique du Sikkim.

Ainsi réduite, la Mission de Tatsienlu compte actuellement 2 évêques, 15 missionnaires français et 3 prêtres indigènes. Le nombre des chrétiens est de 4.800. Une léproserie a été récemment fondée à Mosimien et confiée aux PP. Franciscains et aux religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie. La Mission

1) Pierre Giraudeau, du diocèse de Nantes, né en 1850, missionnaire du Thibet en 1878.

2) Jules Dubernard (1840-1905), du diocèse de Tulle, missionnaire du Thibet en 1864.

3) Henri Mussot (1854-1905), du diocèse de Besançon, missionnaire du Thibet en 1881.

4) Pierre Bourdonnec (1859-1905), du diocèse de Saint-Brieuc, missionnaire du Thibet en 1882.

5) Jean Soulié (1858-1905), du diocèse de Rodez, missionnaire du Thibet en 1885.

6) Pierre Valentin, du diocèse de Lyon, né en 1880, missionnaire du Thibet en 1904, Coadjuteur en 1926.

entretient 32 écoles avec 880 élèves ; 5 hospices ou hôpitaux et 16 dispensaires sont affectés au soin des malades.

* * *

Ce trop bref résumé ne peut donner qu'un tableau bien incomplet de l'histoire de la Mission du Thibet ; il suffit cependant à montrer que cette histoire est faite de souffrances plus que de joies, de revers plus que de succès. Cela même est pour



Vue de Tatsienlu

les missionnaires une raison d'espérer qu'un jour ils moissonneront dans la joie ce que leurs devanciers ont semé dans les larmes. En rappelant les efforts trop souvent impuissants des prédicateurs de l'Evangile, dont la persévérance date de près d'un siècle et n'a jamais failli, on est en droit de penser que les sueurs et le sang versés sur les sillons de la terre thibétaine deviendront la rosée fécondante d'une riche moisson et que ce peuple ne demeurera pas à jamais éloigné de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie.

Chez les Lolos

Les *Annales* (N° de Novembre-Décembre 1933) ont annoncé la nouvelle tentative d'évangélisation des *Lolos* faite par le P. Biron, missionnaire de Suifu (Setchoan). Nos lecteurs seront heureux de connaître les débuts de cette laborieuse entreprise.

Chargé depuis 1927 de la chrétienté chinoise de Mapien, sur les frontières de la région occupée par les Lolos, le P. Biron eut dès l'abord le désir de pénétrer chez ces sauvages et de leur porter la lumière de l'Evangile. Pour se préparer à ce difficile ministère, il se mit à l'étude de leur langue et de leurs usages, il entra en relations avec les tribus les plus voisines de Mapien, puis il obtint de son évêque, Mgr Renault, l'autorisation de quitter son poste — où il fut remplacé par le P. Boisguérin, — et d'aller s'établir en territoire lolo. Il acquit un terrain à deux jours de marche de Mapien, à 1.800 mètres d'altitude, en bordure de la forêt vierge, et, confiant d'avance à la Ste-Vierge la chrétienté qu'il avait l'espoir de fonder, il donna à sa nouvelle installation le nom de « Sainte-Marie ».


Au long des précipices

Au mois de juillet 1932, il partit prendre possession de son nouveau champ d'apostolat ; à deux jours de marche de Mapien, avons-nous dit, mais, vu l'état lamentable des chemins, il lui fallut trois bonnes journées pour couvrir

la distance qui est d'environ 80 kilomètres. Les Lolos qui lui avaient vendu le terrain s'étaient engagés à lui bâtir une cabane, qui, en attendant la construction d'une maison plus confortable, pût l'abriter pendant quelques mois. Ils tinrent leur promesse, mais tout à fait à la manière lolote. Le Père trouva, à son arrivée, une misérable hutte à claire-voie, sans porte, couverte de branchages, à l'intérieur de laquelle la fougère avait poussé à hauteur d'homme. La pluie y pénétrait de partout et il fallait passer la nuit blotti sous un parapluie, en essayant de ranimer un feu de bois vert, mais sans aucun espoir d'un sommeil réparateur. Le courageux missionnaire passa là son premier hiver, pendant lequel le thermomètre descendit jusqu'à — 9° et la neige persista durant un mois. Le Père tint bon cependant, occupé surtout à la construction d'une résidence moins « lolotienne ». Au printemps les travaux étaient bien avancés et



Femmes LOLO

l'on pouvait voir s'élever une maison chinoise protégée contre le froid par des murs en pierre ; il s'en fallait pourtant de beaucoup que le logement fût prêt à être occupé : la toiture était faite de fagots de petits bambous, protection bien précaire contre les grandes pluies de l'été.

Des complications extérieures vinrent, d'ailleurs, aggraver la situation. Pendant plus de trois mois la région entre Mapien et Sainte-Marie fut occupée par des bandes de brigands pillards et incendiaires ; le P. Biron, coupé de toute communication et, par conséquent, de tout ravitaillement, en fut réduit, pour se procurer le nécessaire, à emprunter de l'argent aux Lolos, qui, confiants en sa probité, lui vinrent en aide.

A peine les bandits avaient-ils quitté la place que la guerre éclatait une fois de plus entre Chinois et Lolos, et les hostilités allaient se dérouler tout près de Sainte-Marie. Quel allait être le sort du Missionnaire et de la résidence en construction ? Les Chinois voulaient brûler la

maison, sous le prétexte que le Père favorisait la révolte des Lolos. Ceux-ci de leur côté, accusaient le Père d'avoir attiré les Chinois pour leur livrer le pays et se proposaient aussi d'incendier sa demeure et de l'emmener captif dans leurs montagnes. Grâce à Dieu, ces sinistres projets ne furent pas réalisés et le missionnaire en fut quitte pour une prolongation de deux mois de son isolement, pendant lequel il dut se contenter, pour sa nourriture, de la farine de maïs qu'il put à grand'peine se procurer auprès des Lolos.

En dépit de la situation troublée, Sainte-Marie s'organise et se développe assez rapidement au point de vue matériel : les constructions sont en voie d'achèvement ; tout autour de la résidence, les marais et la brousse ont fait place à des cultures appropriées au climat et au terroir, ce qui ne laisse pas que d'intéresser les Lolos et de les éclairer sur les intentions pacifiques du missionnaire. Aussi peut-on déjà constater un changement dans l'attitude, jusque là très réservée, de plusieurs chefs de tribus ; l'un d'eux même, gravement malade, a refusé de faire et de laisser faire les superstitions d'usage en pareil cas. Ce ne sont encore que des



A l'étape

indices de rapprochement, mais qui autorisent l'espoir, car, si les conversions individuelles semblent actuellement presque impossibles, celle d'un chef entraînerait certainement la conversion de toute sa tribu.

Dès que Mapien eut été délivré des brigands, le P. Boisguérin se fit un devoir d'aller visiter son confrère isolé depuis plusieurs mois ; mais les communications sont demeurées difficiles. Du fait de la révolte presque continuelle des Lolos, il s'est formé une « zone neutre » entre pays chinois et pays lolo ; cette zone, large de 30 à 40 km., est comme un vrai désert. Les maisons ont été incendiées, les ponts coupés, les barques coulées. Pas un habitant. Les chemins, où personne ne passe plus, s'embroussaillent de jour en jour ; seules les bandes de rebelles osent s'y aventurer. Dans ces conditions, un voyage entre Mapien et Sainte-Marie prend les proportions d'une véritable expédition. Les soldats chinois chargés de protéger le pays se sont repliés de 20 km. en arrière et

tout le peuple a fui derrière eux. Mais les Lolos s'infiltrent partout et il semble même que leur intention soit d'encercler la ville de Mapien. Malgré tous ces motifs de crainte, le P. Boisguérin se mit en route. Le premier jour du voyage, il dut coucher à la belle étoile, toutes les maisons ayant été brûlées, et, au milieu de la nuit, la pluie se mit à tomber... Le deuxième jour, il fut plus heureux et put passer la nuit dans une hutte lolote abandonnée. Le passage d'une rivière lui prit une demi-journée : il fallut la traverser « ficelé » sur le dos d'un Lolo étayé par deux de ses congénères : tous trois avaient de l'eau jusqu'au cou, le Père n'en



Dans les montagnes du pays LOLO

avait que jusqu'à la poitrine. Le voyage s'acheva sans autre incident, et point n'est besoin de dire que grande fut la joie des deux confrères, — surtout, sans doute, celle du solitaire de Sainte-Marie, — de passer ensemble quelques bonnes journées.

De retour à Mapien, le P. Boisguérin s'employa au ravitaillement de Sainte-Marie. Il put y expédier à dos d'homme un chargement de riz et un de pétrole. La question du sel n'est pas encore résolue : il en faut plusieurs milliers de livres pour payer tous les achats faits aux Lolos. Heureusement ceux-ci sont sans inquiétude sur l'honnêteté et la solvabilité de leur débiteur. Ils se montrent de mieux en mieux disposés à son égard, ne lui créent aucun ennui et le visitent volontiers. Aussi le ravitaillement n'a-t-il rien à craindre de leur côté, tandis qu'il n'en était pas de même de la part des porteurs chinois, que l'on a remplacés par des porteurs lolos. Le service fonctionne régulièrement entre Mapien et Sainte-Marie : les courriers circulent deux fois par mois et tout irait pour le mieux si un trajet de trois ou quatre jours par des routes infestées de brigands n'était cause de bien des soucis.

En résumé, malgré des difficultés inévitables, la situation à Sainte-Marie est encourageante. Le P. Biron y est bien habitué ; sa santé est bonne, le moral meilleur encore, aussi se plaît-il chez ses sauvages. Ceux-ci, d'ailleurs, l'ont maintenant en haute estime ; il a su s'attirer leur sympathie en essayant d'améliorer leur genre de vie, leur hygiène, leurs cultures ; ils sont heureux et fiers de l'avoir au milieu d'eux.

Pour ce qui est du point de vue religieux, évidemment les choses n'iront pas aussi vite ; il faudra du temps et de la patience. Déjà cependant la foi semble s'implanter dans le cœur de plusieurs d'entre eux. Le Père a bon espoir.

Dieu bénisse les travaux et les sacrifices du courageux pionnier de l'Evangile chez les Lolos !

Un Missionnaire du Setchoan



La dernière Lettre de Mgr Retord

Le 22 octobre 1858, Mgr Retord (1), Vicaire apostolique du Tonkin Occidental, mourait de misère et d'épuisement dans une cabane au milieu des forêts de Dongbau, province de Hanam. Voici les passages les plus importants de la lettre — probablement la dernière de sa vie, — qu'il adressa, quelques jours avant sa mort, à un missionnaire de ses amis.

7 octobre 1858

Mon cher Monsieur et vieil ami,

...Depuis l'infructueuse expédition de 1856, tout est allé de mal en pis. Vous savez les malheurs que cette vaine tentative (2) nous occasionna : la mort du grand mandarin chrétien Thaiboc, la saisie de beaucoup d'effets religieux dans la Cochinchine septentrionale, l'exil d'une quinzaine de chrétiens, la prise et le martyre de notre P. Tinh ; la prise et l'exil du maire de Keving, de son adjoint et d'un élève du P. Tinh ; le blocus de Kevinh, le blocus de Phatdiem, la destruction de l'église de ce village et la condamnation à mort de Mgr Diaz, vicaire apostolique du Tonkin Central, et une foule de vexations de tous genres, qu'il serait trop long d'énumérer...

Au commencement de mai, le grand mandarin de Namdinh donne une ordonnance pour forcer tous les chrétiens de la province à fouler la croix aux pieds, bâtir des pagodes aux idoles et leur offrir des sacrifices. A cette occasion les chrétiens éprouvent des vexations incroyables et sont obligés de dépenser de grandes sommes auprès des mandarins subalternes pour adoucir leur triste position...

Le 18 mai, un homme de Keving, porteur d'une huitaine de lettres européennes, est arrêté près de Vihoang et livré au grand mandarin. Peu de jours après, un autre individu, porteur de quelques lettres annamites, mais en caractères euro-

1) Pierre Retord, né le 19 mai 1803 à Renaison (Loire), prêtre et vicaire de Saint-Georges à Lyon en 1828 ; missionnaire du Tonkin Occidental en 1831 ; évêque d'Acanthe et vicaire apostolique en 1840, sacré à Manille ; en 1847 prit pour Coadjuteur Mgr Jeantet.

2) Démonstration sans résultat des navires français **Catinat** et **Capricieuse** dans le port de Tourane.

péens, éprouve le même sort. De ces deux hommes, l'un a été envoyé en exil ; l'autre est dans la prison des condamnés à mort. Par les déclarations que les tortures arrachèrent aux porteurs, les mandarins connurent les noms de plusieurs missionnaires ou prêtres indigènes, nos collèges, nos couvents de religieuses



Mgr Retord

et un grand nombre de nos chrétientés : de là jugez les innombrables calamités qui ont dû nous arriver.

Quelque temps après, deux catéchistes, venant de Xadoai, d'où ils apportaient des lettres du P. Néron et des prêtres annamites de cette province, sont aussi arrêtés dans la province de Hanoï et livrés au grand mandarin : l'un d'eux est mort de maladie et de misère en prison, l'autre est condamné à l'exil.

Toutes ces lettres, auxquelles les mandarins ne comprenaient rien, mais qu'ils jugeaient devoir contenir des affaires terribles, — les dénonciations vraies ou fausses arrachées par les tortures à leurs porteurs, — puis les bruits répandus par

les marchands chinois que les Européens se préparaient à Hongkong pour une expédition contre ce pays, exaspérèrent nos mandarins contre les chrétiens, les prêtres annamites et surtout contre les missionnaires, et aussitôt ils lancèrent, dans toutes les provinces de cette mission, des mandats d'arrêt contre moi et les PP. Titaud, Charbonnier, Theurel, contre une quinzaine de prêtres annamites et plusieurs catéchistes. Aussitôt les espions sont en campagne et de tous côtés surgissent des dénonciateurs, séduits par l'appât des récompenses promises à ceux qui feront arrêter un missionnaire ou un prêtre indigène. C'est une guerre à mort atroce.

Le 31 mai, le P. Qui, vicaire de Phuenhac, est arrêté et, le 19 septembre, il est décapité à Ninhbinh.



Le 11 juin, un diacre, trois catéchistes et plusieurs chrétiens sont arrêtés ; notre collège et des églises sont abattus, brûlés, etc...

Le 8 juillet, arrestation de Mgr Melchior (1) et de deux de ses servants. Le 28 juillet, ce prélat est coupé par morceaux, sa tête est exposée durant trois jours au haut d'un pieu, puis fendue en quatre et jetée dans le fleuve. Ses deux servants sont décapités le même jour...

Le 13 juillet, blocus de Lanmat, où sont arrêtés le sous-diacre Triem et le catéchiste Hue, servants de Mgr Jeantet, qui lui-même est sur le point de tomber entre les mains des mandarins.

Le 14 juillet, blocus de Butson : tous mes effets sacerdotaux et épiscopaux sont pris dans un antre des montagnes, ainsi que mes habits, mes livres et tous mes papiers. Beaucoup d'effets des PP. Charbonnier et Mathevon sont aussi saisis.

Le 14 août, blocus de Latsou pendant six jours, durant lesquels 200 hommes nous ont cherchés dans tous les recoins de ce village et des environs. Après Latsou, Keso, où un homme au service du P. Vénard a été pris et conduit dans les prisons de la ville...

(1) Melchior Garcia Sampedro, Dominicain, évêque de Tricomie, vicaire apostolique du Tonkin Central.



Mandarin tonkinois

Et nous, que sommes-nous devenus pendant une telle tribulation, qui dure encore et qui, dit-on, va recommencer avec une nouvelle fureur ? Où sommes-nous maintenant, nous autres malheureux apôtres de cette Mission, si belle autrefois, à cette heure si désolée, si abattue ? Où nous sommes, je ne le sais trop. Voilà six mois que je n'ai reçu de nouvelles du P. Néron : je ne sais ni où il est, ni s'il vit encore. Le P. Galy, qui s'était sauvé en Xunghe, voyant l'abîme affreux où nous étions plongés ici, est parti le 15 août sur une barque de marchands annamites pour implorer l'assistance de nos compatriotes ; mais qu'est-il devenu ?... Les PP. Titaud, Theurel et Vénard s'étaient d'abord retirés dans les montagnes de Dongchiem, dans une petite cabane de bambous, mais, découverts par les espions, ils ont été obligés d'en sortir et de se disperser : voilà deux mois que je n'ai reçu d'eux aucune nouvelle.

Mgr Jeantet a rôdé longtemps dans les montagnes de Lanmot, puis il a habité quelques jours chez des paysans : il est tombé dans l'eau en courant pendant la nuit et a failli se noyer ; il est maintenant, je crois, dans la paroisse de Baivang. Je n'ai aucune nouvelle de M. Saiget ; on croit qu'il est dans un village païen avec le P. Dung.

Quant aux PP. Charbonnier et Mathevon et moi, qui étions à Butson depuis le 13 juin, nous avons habité dans quatre maisons de chrétiens, dans quatre cabanes de bambous et dans une quinzaine d'autres, ou sous des arbres, ou dans des broussailles, courant par les chemins les plus scabreux, sur les pierres,

dans les buissons et la boue, couchant dehors avec la pluie sur le dos, n'ayant presque rien à manger et point d'habits pour nous couvrir, accablés de fatigue, de chagrin, sans savoir que faire ni où donner de la tête : nos tribulations ont été et sont encore incroyables. Notre bande se composait de nous trois, de trois prêtres et d'une sixaine de catéchistes ; tous nous avons été malades : un de nos hommes est mort, et trois compagnons de notre fuite, un prêtre et deux catéchistes, sont encore gravement malades. Voilà quatre mois que nous n'avons pas dit la sainte messe, n'ayant plus d'ornements et point de maison pour la dire. Presque aucun des prêtres annamites ne peut la dire non plus et presque tous les malades meurent sans les sacrements. Tout est dispersé, brûlé ; tout est abattu, tout est en fuite. Peu de gens savent où je suis ; je n'ai personne pour envoyer des lettres ; celles qu'on m'écrit ne me parviennent pas : personne n'ose les porter, on les brûle. Si vous recevez celle-ci, ce sera un grand miracle.



Nous sommes vraiment à la dernière extrémité. Je suis dans les gorges de Tongbau : je mourrai dans mon trou, ou j'y serai pris, ou je n'en sortirai que lorsque nous aurons la paix, s'il nous est donné de la voir...

J'ai écrit cette lettre très à la hâte, d'une main tremblante et faible. Depuis que je suis dans ces montagnes, respirant un air épais et méphitique, je me sens par moments tout hébété.

Agréez, Monsieur et cher Confrère, les sentiments de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et tout dévoué serviteur,

† P. RETORD,
Vicaire apostolique

Deux semaines après avoir ainsi décrit le lamentable état de sa mission, le vaillant évêque, épuisé par l'implacable fièvre des bois, était à l'agonie, assisté d'un seul de ses missionnaires, le P. Mathevon. Le 22 octobre, à 9 heures du matin, ses épreuves prenaient fin ; il entrait dans l'éternelle paix, ayant héroïquement réalisé la devise de son épiscopat : Fac me cruce inebriari !

Le district de Kedah
en Malaisie

La presqu'île malaise, étincelante de soleil et couverte d'une luxuriante végétation, se baigne gracieusement entre les eaux brûlantes de l'Océan Indien et celles de la Mer de Chine. La ville de Singapore est la porte par laquelle passe le flot humain qui sans cesse afflue de l'Europe par l'Inde ou du Japon par la Chine et l'Indochine.

C'est seulement en 1909 que l'Angleterre étendit son Protectorat sur les deux Etats malais, Kedah et Perlis, situés au nord de la presqu'île, sur les confins du Siam, dont ils étaient jadis tributaires.

* * *

Les origines du royaume de Kedah se perdent dans la poésie quelque peu nuageuse de la mythologie.



Maison malaise

Au temps du grand roi Salomon, à quelques lieues de la côte occidentale de Kedah, dans l'île Langkawi, toujours verte au milieu des flots bleus, vivait l'oiseau Girda, roi de l'île et maître de tous les animaux qui l'habitaient. C'était aussi l'ami de Salomon, le Sage des sages.

En ce temps-là, le roi du petit état des Rums, dans l'Inde occidentale, avait promis de donner son fils unique en mariage à la fille du roi des Jins, en Chine. Mais Girda, le bel oiseau, le maître de Langkawi et de la mer, avait, par jalousie, juré d'empêcher ce mariage. Or, un jour, du haut ciel azuré où il planait, Girda aperçut au loin un point blanc qui avançait sur les flots bleus. C'était la flottille du roi des Rums, qui portait son fils et sa fortune. Elle était commandée par le premier ministre, le Rajah Marong Maha Wangsa. A cette vue, Girda, irrité, déchaîna une tempête et ralliant tous les autres oiseaux, ses serviteurs, attaqua résolument les bateaux rums. Sa victoire fut décisive : seul le navire qui portait le Rajah échappa au désastre ; les autres se brisèrent contre les rochers.

Après une journée de recherches infructueuses pour retrouver le prince, le premier ministre, n'osant plus rentrer à Rum pour y annoncer le désastre, aborda sur la côte de Kedah, s'y maria et devint le premier roi du pays.

Pendant ce temps, Girda voulait compléter sa victoire. D'un coup d'aile il gagnait le palais du roi des Jins ; c'était la nuit, tout le monde dormait. La fenêtre de la chambre où reposait la princesse était ouverte ; pour un oiseau comme Girda, ce ne fut qu'un jeu de saisir doucement avec son bec la princesse endormie et de la transporter dans son île, où, à son réveil, elle se trouva dans une grotte de marbre, au milieu de Langkawi, lieu choisi pour son exil.

Un jour qu'elle se promenait sur le rivage en contemplant tristement la mer qui bornait sa prison, elle aperçut un jeune homme assis près d'une roche. C'était le fils du roi des Rums, seul sauvé des flots. Les rochers l'avaient dérobé aux regards de Girda. Il avait échoué là et se mourait de faim. Emue de compassion, la princesse chinoise se demanda : Que faire pour le sauver ? Elle eut recours à un stratagème. — « Girda, mon bel oiseau, lui dit-elle, ne voudriez-vous pas aller me quérir quelques vêtements dans le palais de mon père ? » Girda consentit et, pendant son absence, la princesse put offrir au naufragé un peu de nourriture.

Cependant Salomon, ayant appris ce qui se passait, écrivit au roi des Rums, lui conseillant de s'allier au roi des Jins et de livrer bataille à Girda : il le fit et remporta une brillante victoire... Et, depuis les Indes jusqu'en Chine, il y eut de grandes réjouissances lors du mariage du prince des Rums et de la princesse des Jins, échappés aux serres du méchant Girda.

* * *

Si, quittant la légende, nous passons dans le domaine de l'histoire ecclésiastique, nous constaterons que celle du district de Kedah se confond, au début, avec celle de la mission du Siam.

En 1779, Mgr Le Bon, vicaire apostolique de Siam, fuyant la persécution, s'embarquait, avec deux de ses missionnaires, les PP. Coudé et Garnault, pour Malacca et de là pour Pondichéry. L'année suivante, le vieil évêque mourait à Goa, tandis que les missionnaires, toujours réfugiés à Pondichéry, attendaient une occasion de rentrer au Siam, alors

envahi par les Birmans. C'est là qu'ils apprirent qu'un petit royaume, nommé Quéda (Kedah), limitrophe du Siam, dont il était le vassal, jouissait alors de la paix et que, dans l'un de ses ports, se trouvaient des chrétiens chassés de leur pays par la persécution. Ils décidèrent de s'y rendre et, le 7 novembre 1781, ils abordaient à Port-Quéda, la capitale. Le roi leur donna un petit terrain et une maison pour leur servir de chapelle. A la fin du même mois, le P. Coudé y administrait le premier baptême d'enfant.



Pêcheurs malais

Au commencement de l'année 1782, le P. Coudé était nommé évêque de Rhesi et vicaire apostolique du Siam. Dans le même temps les missionnaires apprirent que, dans l'île de Jongselang, au nord-est de la côte de Kedah, mais dans les eaux siamoises, se trouvaient réfugiés d'autres chrétiens : Mgr Coudé, laissant à Kedah le P. Garnault, s'y rendit et aborda au village de Takua-thung, où il exerça pendant quelque temps son ministère.

Cependant la paix était rétablie dans le royaume de Siam, mais non pas dans la chrétienté de Juthia : l'évêque élu avait bien fait publier sa nomination et les pouvoirs qu'elle lui conférait, mais les Portugais refusaient de le reconnaître ; parmi les fidèles, les uns soutenaient l'évêque, les autres le combattaient, d'où une scission dans la chrétienté. Mgr Coudé demanda au roi la permission de se rendre à Kedah pour y recevoir la consécration épiscopale que devait lui conférer Mgr Pigneau de Béhaine. Celui-ci, fuyant la persécution, errait à travers les îles du golfe de Siam dans une grande barque, avec ses séminaristes cochinchinois.

Mgr Coudé, en route pour Kedah, s'arrêta à Takua-thung, où il célébra la fête de Noël, mais il y tomba malade et mourut le 8 janvier 1785, avant d'avoir été sacré. Le P. Garnault, provicaire, prit alors en main le gouvernement de la mission.

En 1786, un Capitaine anglais, Light, fondait le port de Penang (aujourd'hui Georgetown), dans l'île de ce nom, qu'il acheta au roi de Kedah ; puis il invita les commerçants de Port-Kedah à y transporter leurs magasins. Un grand nombre répondirent à son appel, et, comme parmi eux il y avait des chrétiens, le P. Garnault les suivit ; mais, ayant été nommé évêque de Métellopolis et vicaire apostolique du Siam, il dut se rendre à Pondichéry pour y recevoir, le 15 avril 1787, la consécration épiscopale des mains de Mgr Champenois, Coadjuteur de Mgr Brigot.

Un prêtre indigène, nommé Raphaël, qui, à Jongselang, avait succédé à Mgr Coudé, descendit alors avec bon nombre de ses chrétiens dans l'île de Penang et y fonda la paroisse de Pulo-tikus, à 6 km. environ de la capitale et de la chrétienté établie par le P. Garnault. Et c'est ainsi que l'Eglise de Kedah devint, — selon l'expression de Mgr Garnault lui-même, — la « Mère » des chrétientés de Penang et de Pulo-tikus, d'où sont partis tous les missionnaires qui ont fondé successivement les autres églises de la presqu'île malaise, y compris même celle de Malacca, abandonnée depuis 1641, et celle de Singapore, fondée seulement en 1819.

Depuis 1788, Kedah cessa d'être le centre d'un district ecclésiastique ; les quelques chrétiens restés à Port-Kédah furent visités par le missionnaire de Penang.



Une leçon de catéchisme en plein air

En 1909, Kedah passait sous le protectorat de l'Angleterre ; peu après on y construisait un chemin de fer, on entreprit quelques plantations de caoutchouc.

En 1917, le P. Louis Duvelle éleva une petite chapelle à Alor-star, la nouvelle capitale du Kedah. Un missionnaire de Pulo-tikus visita alors périodiquement Alor-star et la chrétienté voisine de Sungei-patani ; un autre, les plantations.

Enfin, en 1927, Kedah devenait de nouveau le centre d'un district autonome, dont le missionnaire en charge établit sa résidence à Sungei-patani.

* * *

Un coup d'œil jeté sur l'Etat de Kedah suffira pour nous convaincre que le pays est vraiment beau, par sa configuration, par sa faune, par sa végétation tropicale.

On peut y distinguer trois zones parallèles. D'abord la zone de la côte, civilisée, organisée, peuplée ; jouissant de chemin de fer, de bateaux, de routes ; possédant plusieurs ports et de nombreux villages. Au milieu de la population malaise, on rencontre beaucoup de Chinois. — On y trouve plusieurs chapelles et les chrétiens sont nombreux.



Maisons malaises flottantes

La deuxième zone est celle des cultures : rizières, plantations de caoutchouc, de cocotiers, de thé, de café, d'arbres fruitiers. Les routes sont plutôt des pistes praticables aux voitures à bœufs, mais plus rarement aux autos. Comme population, au milieu des rizières, dans les cabanes sur pilotis, vivent les Malais ; dans les plantations les Indiens dominent. — Le missionnaire fait l'administration de ce vaste territoire à l'aide d'une auto-chapelle, qui lui sert de presbytère. Ce mode de ministère est pénible, sans doute, mais très actif et donnant beaucoup de consolation.

Enfin la troisième zone est celle de la forêt, avec ses arbres géants et ses lianes puissantes, sous lesquels rôdent l'ours, le tigre, la panthère noire, l'éléphant, le python. On y rencontre les campements des sauvages Sémangs, des Négritos ; on ne peut y voyager qu'à pied ou à dos d'éléphant. — Cette zone vient seulement de s'ouvrir à l'évangélisation. Les sauvages qui l'habitent n'ont pas de domicile fixe, ni même de maison

pour s'abriter. Lorsqu'ils arrivent dans un endroit, ils coupent des bambous qu'ils assemblent pour en former deux claies : l'une, posée à plat sur des pieds, leur sert de lit ; l'autre, inclinée sur la première, les protège contre le vent et la pluie. Comme vêtements, les hommes se contentent d'une simple ceinture ; les femmes portent un habit d'écorce d'arbre



Un chapelle dans la brousse malaise

tressée, descendant de la ceinture au genou. Ils ont les cheveux crépus. Ils sont noirs et forts. Tout ce dont ils se servent est en bambou : ustensiles de cuisine, peignes, sarbacane pour tuer les animaux, etc. Ils transportent leur fortune dans de petites hottes tressées.

Le missionnaire a réussi à triompher de leur timidité craintive, à les apprivoiser et même à obtenir leur amitié et leur confiance ; il a pu baptiser des enfants en danger de mort et il donne des leçons de catéchisme que les sauvages écoutent avec plaisir.

En résumé, l'ancien royaume de Quéda, devenu le district ou l'Etat de Kedah, donne de bonnes espérances de prospérité au point de vue religieux. Mais pour que ces espérances deviennent des réalités, il faut des écoles, des orphelinats, des catéchuménats, des chapelles qui ne soient plus de simples hangars ; il faut, avec la grâce de Dieu, les prières et la générosité des âmes chrétiennes.

L. RIBOUD,
missionnaire de Malacca.

Aux Accents de la Marseillaise

Les souvenirs de ma vie de missionnaire ne sont pas tous de couleur rose.

Il y a un nombre déjà respectable d'années, — j'étais alors encore jeune, heureusement ! — je fus envoyé dans un pays de cauchemar, auquel je rêve encore parfois en frissonnant. C'était au mois de mai. Partout des roses. Le long des sentiers fleuris, les branches des grands arbres ploient sous les rosiers grimpants ; les arbustes disparaissent sous les bouquets odorants ; mais je ne sens aucun parfum. Dans les bosquets d'innombrables oisillons gazouillent leurs plus doux refrains, mais je n'entends rien. Dans ce pays maudit où je viens d'arriver, je ne vois, à tous les carrefours, que diables grimaçants, pierres grossièrement sculptées et affreusement bariolées devant lesquelles s'inclinent les passants. Je vois de tous côtés des pagodons abritant d'horribles poussahs noircis par la fumée, devant lesquels des mégères en loques, des bonshommes à l'air rébar-



Missionnaires en voyage

batif, brûlent des bâtonnets d'encens ou, sous la direction intéressée de sorciers affublés d'oripeaux défraîchis, offrent quelque coq déplumé avec libations d'eau-de-vie.

Partout, à travers la campagne, ce sont des pagodes ornées de Bouddhas géants au ventre proéminent, de déesses grimaçantes, d'idoles grinçant des dents, de monstres fantastiques à faire peur aux honnêtes gens. Et toutes ces horreurs carnavalesques sont gardées et honorées, avec plus ou moins de dévotion, par des bonzes pleins de malice et d'astuce.

Et c'est ce pays, où tout exhale l'odeur du diable, que je dois évangéliser !

Bonzes et sorciers ne tardent pas à raconter que le prêtre européen se nourrit de la cervelle des défunts, leur trouant le crâne, leur arrachant les yeux. Dans les temples des ancêtres tout en faisant bombance, on colporte des détails épouvantables sur les affreux festins du « diable d'Europe ». Et tout le monde ajoute foi à ces histoires abracadabrantes. Aussi, lorsque je passais dans une rue, les enfants s'enfuyaient à toutes jambes, les femmes se cachaient dans la maison et barricadaient les portes, les hommes s'armaient et tapaient à coups redoublés sur les tamtams pour signaler l'approche de l'ennemi.

Comment aborder des gens si mal disposés pour leur parler de religion et essayer de les convertir ?...

Un jour, je reçois d'un bienfaiteur de France une lettre m'annonçant l'envoi d'un phonographe et de quelques disques. — « La musique adoucit les mœurs, me disait-il ; essayez donc du phono pour convertir vos sauvages ». J'attendais impatiemment l'arrivée de l'harmonieux appareil, mais le diable voulut se mêler de l'affaire. A ma grande consternation, j'apprends bientôt que phono et disques gisent au fond du fleuve, la barque transportant les colis de la Mission s'étant brisée contre les rochers. Au bout de huit jours cependant on retire de l'eau phono et disques, mais dans quel état, grand Dieu ! Tout est cassé, sauf un seul disque, assez endommagé, mais dont un côté sera utilisable. Le forgeron de la ville parvient tant bien que mal à rajuster les morceaux de l'instrument et à le faire marcher cahin-caha, mais non sans un grincement tintamarresque des rouages et du ressort, ainsi que de sourds grognements plutôt inquiétants. La machine marche néanmoins.

Le côté utilisable du disque fait entendre la *Marseillaise* exécutée par une chorale française en renom. Et il se trouve que, pour des oreilles chinoises, le disque, bossué et roué, a été amélioré par la baignade prolongée qu'il a subie. Un Européen non encore chinoisé se boucherait les oreilles en entendant cette pauvre *Marseillaise* braillée par des voix tonitruantes n'ayant plus rien d'humain. Au contraire, sur mes braves Chinois, les voix éraillées, accompagnées par les bizarres grognements de la ma-



Musiciens chinois

chine, obtiennent un succès extraordinaire. « C'est merveilleux », déclarent les auditeurs, qui se pâment de joie. Et, de ce jour, finies les tribulations : plus de pierres, plus d'injures ; ce ne sont que sourires et salutations jusqu'à terre. Le chant guerrier a conquis tous les cœurs. Aux accents de la *Marseillaise*, les loups se sont changés en agneaux.

Après ce premier succès je me transportai un jour, avec mon appareil, dans un village voisin, où se trouvait une famille chrétienne venue de loin. Inutile de dire que, là aussi, le phonographe était un instrument totalement inconnu. Aux premiers rugissements de la *Marseillaise*, tout le village se rue à l'assaut. Je crains même un moment que la maison ne s'écroule. Tout le monde veut avoir le nez sur le pavillon.

Un bon vieux de 92 ans, aidé par un de ses enfants, parvient avec peine à se frayer un passage au milieu de la cohue ; par respect pour son grand âge, on finit par lui faire place. Il se courbe sur le phono, médusé, en extase ; il écoute, émerveillé, en hochant la tête. On lui apporte un banc pour le faire asseoir ; mais non, c'est une bougie qu'il veut ; on la lui présente, il l'allume et la promène dans le pavillon, sous la table, puis à droite, à gauche :

— Ce que ma vue a baissé tout de même, s'exclama-t-il ! Mais où sont-ils cachés ?

— Qui donc ?

— Mais les chanteurs, voyons !

J'essaie vainement de lui expliquer le mystère : le pauvre vieux tient à son idée.

— Le grand homme, dit-il, me croit sourd à cause de mon âge, mais j'entends fort bien les chanteurs.

Pas moyen de le sortir de là. Enfin quelqu'un trouve une explication satisfaisante :

— Les chanteurs ne peuvent venir dans notre petit village. Ils sont à Chengtu, la capitale. Je les ai vus : ce sont les Sœurs Franciscaines de l'hôpital, qui m'ont si bien soigné quand j'étais malade à mourir et qui m'ont guéri. Elles chantent ainsi chaque soir à une cérémonie qu'elles appellent le Salut du Saint-Sacrement.


Un bonze sacristain

Je fus heureux d'entendre l'éloge des bonnes religieuses, mais confondre la *Marseillaise* avec l'*Ave verum* ou le *Tantum ergo* ! ! !... Ne pouvant mettre en doute une affirmation aussi nette, le vieux conclut en branlant la tête d'un air admiratif :

— Ce qu'elles chantent fort, tout de même !

Qu'aurait-il dit s'il n'avait été un peu dur d'oreille ?

Après avoir entendu la *Marseillaise* plus de vingt fois et quelques mots d'explication sur la religion, les gens se retirent enchantés. Quelques curieux restent pour assister à la récitation du chapelet. Un petit païen, âgé de 6 ou 7 ans, s'agenouille à côté de la famille chrétienne. Après avoir écouté quelque temps, il se met, lui aussi, à réciter avec les autres — en chinois, bien entendu, — l'*Ave Maria*. « Rameau fleuri », c'est son nom, est l'arrière-petit-fils du bon vieux qui croit entendre les Sœurs de Chengtu chanter la *Marseillaise* dans le phono. Les jours suivants, le bambin aux joues roses, aux yeux rieurs, prie à ravir. Certainement la Sainte Vierge doit entendre avec plaisir la voix de ce petit chérubin.

Trois semaines après, revenant d'une tournée dans quelques villages voisins, je repasse par là sans intention de m'y arrêter ; mais on m'oblige à descendre de ma monture pour boire une tasse de thé. Je ne pus refuser et, à peine étais-je entré dans l'auberge que tous les clients réclamèrent un air de phono, car ils avaient vite remarqué que l'instrument était dans mes bagages. Il fallut éxécuter encore une fois la *Marseillaise* ; mais, arrivé au refrain : « Aux armes, citoyens ! », la séance fut dramatiquement interrompue.



Un moment agréable

Une jeune femme avait fendu la foule, se jetait à genoux devant moi en me tendant son enfant qui se mourait dans ses bras :

— Père, écoutez ; mon pauvre enfant qui parle une langue étrangère.

D'une voix à peine distincte le petit moribond murmurait : *Ave Maria ! Ave Maria !* Je devine sans le reconnaître, tant il est changé, que ce pauvre petit, blanc comme la cire des cierges de l'autel, c'est Rameau fleuri.

— Que dit-il ? me demande sa mère.

— Il dit, ma brave femme, qu'il veut aller au ciel voir la Sainte Vierge. Vite de l'eau !

Je baptise, tout ému, le petit ange, et, quelques minutes après, il s'envolait vers le ciel. Le bon Dieu avait cueilli le petit Rameau fleuri pour les jardins de son Paradis.

Quand je me remémore ces jours lointains, en songeant à cette scène, j'en ai encore le cœur tout chaviré.

C'était mon premier baptême, un an après mon arrivée dans ce pays. C'était le dernier jour du mois de mai. Les roses embaumaient par tous les chemins. L'espoir d'une belle moisson chantait en mon âme !

Un missionnaire du Setchoan



Ephémérides

Juillet - Août 1884

23 juillet. — Mort de **Jean-Louis PAJEAN,** né à Saint-Pierre d'Albigny (Savoie) en 1822. Entré au Séminaire des M.-E. en 1844, il partit deux ans après pour la mission de Coimbatore. Après 18 ans d'apostolat, il tomba gravement malade et dut revenir en France. Quand son état fut amélioré, il accepta la cure de Challes-les-Eaux et c'est là qu'il mourut.

26 août. — Mort de **Jean-Baptiste BEYSSAC.** Originaire de Saint-Georges-Lagricol (Haute-Loire), où il naquit le 17 mars 1845, il fit ses études au Petit-Séminaire de la Chartreuse, entra au Séminaire des M.-E. en 1867 et fut envoyé au Tonkin Méridional en 1870. Lors de la persécution de 1873, il arma ses chrétiens de Banthach et leur apprit à se défendre. La paix revenue, il releva les ruines de ses chrétientés ravagées, puis il fit une tournée d'exploration chez les sauvages Muongs, qu'il projetait d'évangéliser ; mais, au retour de ce voyage, il fut nommé supérieur du séminaire de théologie de Xadoai, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.



Echos de nos Missions

JAPON

Tôkyô. — Une nouvelle église et un presbytère ont été inaugurés par S. Exc. le Délégué apostolique dans le quartier de Meguro, à Tôkyô, sur le terrain du Dispensaire ouvert en 1932 par M. Totsuka.

** A l'occasion de la fête nationale du 11 février (anniversaire de la fondation de l'Empire japonais par le premier Empereur Jimmu-tennô en l'an 660 avant l'ère chrétienne), des gratifications ont été accordées à diverses sociétés, parmi lesquelles 31 œuvres catholiques dans tout le Japon.

** Une Ecole Normale pour former des maîtresses d'écoles maternelles a été inaugurée près de Tôkyô par le P. Mayet. Les cours dureront 18 mois. Cette institution sera d'un grand secours aux quelques 200 écoles maternelles catholiques du Japon.

** La canonisation de la B^se^ Maria-Michaela Sacramento,



Sœurs japonaises de la Visitation

qui a eu lieu à Rome le 4 mars, a été fêtée solennellement à Tôkyô par les religieuses espagnoles de l'Adoration du T.-S. Sacrement, heureuses et fières de la gloire de leur Fondatrice.

** M. Muto Sanji, un des hommes les plus en vue dans le monde des affaires et de la politique, victime d'un attentat, a reçu, avant de mourir, le baptême de la main de sa fille, Mme Yoshikawa, ancienne élève des Dames du Sacre-Cœur, et a été inhumé selon le rite catholique.

** La station centrale de Radio de Tôkyô ayant exprimé le désir d'avoir à son programme la transmission d'une cérémonie religieuse catholique, satisfaction lui fut donnée le jour de Pâques : de 10 h. 1/2 à 11 heures, on transmit la messe chantée par la chorale du Grand-Séminaire dans la chapelle des Sœurs de l'Adoration du Saint-Sacrement, qui fut entendue très distinctement jusqu'aux extrémités de la Mission.

Fukuoka. — Les Sœurs de S.-Vincent de Paul récemment installées à Fukuoka ont célébré aussi solennellement que possible la canonisation de sainte Louise de Marillac, fondatrice de leur Congrégation. Toutes les communautés de la ville ont assisté au *Te Deum* chanté à cette occasion à la cathédrale.

** Le 19 mars a eu lieu la bénédiction du nouveau couvent des Dames de Saint-Maur et d'un pensionnat pour 40 enfants. L'Ecole Commerciale de jeunes filles dirigée par ces religieuses devient de plus en plus prospère.

** Les Sœurs indigènes de la Visitation comptent actuellement 21 professes, 17 novices, 7 postulantes et 15 candidates qui achèvent leurs études.

Osaka. — D'importantes réparations ont été effectuées à la cathédrale d'Osaka, qui, bâtie il y a plus de 50 ans par le P. (plus tard Mgr) Cousin, avait depuis ce temps gravement souffert des intempéries.

COREE

Seoul. — Le 17 mars, Mgr Larribeau a ordonné un nouveau prêtre, ce qui porte à 48 le nombre des prêtres indigènes de la Mission.

** En la fête de saint Joseph, 9 prises d habit et 5 professions ont eu lieu dans la Communauté des Sœurs de Saint-Paul de Chartres à Seoul.

Taikou. — Les 19 petits séminaristes présentés à l'examen d'admission à Seoul ont tous été admis, et avec d'excellentes notes ; aussi le Vicaire apostolique de Seoul a demandé que 7 enfants de sa mission, soient reçus dans notre école préparatoire, qui, de ce fait, compte maintenant 37 élèves.

MANDCHOURIE

Kirin. — Le grand séminaire a actuellement 23 élèves, dont 10 de la mission de Moukden ; le petit séminaire a 82 élèves.

Pendant le Carême, a eu lieu l'ordination d'un sous-diacre et de 5 minorés.

** Le Saint-Siège a confié temporairement (*ad tempus*) au Vicaire apostolique de Kirin le soin d'entrer en relations avec les autorités gouvernementales pour traiter avec elles des intérêts des Missions aux nom et place des Ordinaires résidant sur le territoire de l'Empire. Mgr Gaspais, à la capitale, a été successivement reçu en audience par le Ministre des Affaires Etrangères, par le Premier Ministre et par S. M. l'Empereur. A la suite de cette audience, le Ministre des Affaires Etrangères, voulant donner aux chefs de services des diverses administrations une notion exacte de l'Eglise Catholique, invita un prêtre japonais, M. Taguchi, à donner une conférence à laquelle furent spécialement convoqués les fonctionnaires des Ministères et de la Police. Dans cette conférence, qui dura deux heures et demie, il fut traité du Vatican, de l'Eglise, de sa constitution et de son influence dans le monde. Le Ministre des Affaires Etrangères, fort satisfait, demanda que la conférence fût imprimée pour être répandue.



Une porte de la ville de Kirin

CHINE

Le nouveau Délégué apostolique, Mgr Zanin, a été reçu en audience solennelle à Nankin par le Président de la Répu-

blique chinoise, qui témoigna d'un vive satisfaction en recevant de la part du Pape une médaille jubilaire.

Chengtu. — La lutte se poursuit entre réguliers et communistes, mais sans résultats appréciables. Les conditions matérielles de la population deviennent de plus en plus précaires ; la misère augmente de jour en jour et, comme les communistes traitent bien les paysans et leur promettent une vie heureuse, le communisme fait des progrès inquiétants au Setchoan et dans toute la vallée du Fleuve Bleu.

** Récemment un M. Wang, ancien chef de la police de Chengtu, dégustait une tasse de thé, dans le jardin public, en compagnie de quelques amis. Un jeune homme se présente à lui, le salue poliment et lui tire un coup de revolver qui le tue raide. Des officiers, assis à une table voisine, se lèvent et appellent leurs ordonnances pour arrêter le meurtrier. Celui-ci, d'une voix forte, s'écrie : « Je venge mon père ». Aussitôt les assistants, s'inclinant devant la raison de « piété filiale », demeurent comme figés sur place et l'assassin quitte le jardin public sans être inquiété.

Chungking. — Après une trêve observée pendant les fêtes du nouvel an chinois, la lutte a recommencé entre réguliers et communistes ; l'objectif de ces derniers est toujours la ville de Wanhsien, sur le Fleuve Bleu. Les réguliers ont reçu des renforts, mais les Rouges songeraient, dit-on, à s'unir aux bandes communistes du Houpé pour préparer une nouvelle attaque contre le Setchoan. Dieu nous préserve de pareil danger !

Suifu. — Le P. Boisguérin est récompensé des persécutions qu'il eut à subir l'année dernière. A Mapien et dans les marchés d'alentour se dessine un mouvement de conversions bien encourageant. Parmi ses néophytes se distingue particulièrement, par son zèle à propager l'Evangile autour de lui, un des principaux notables de Mapien, qui, à Noël dernier, fit baptiser son fils, âgé de 20 ans.



Types thibétains

Tatsienlu. — Quelques confrères se sont

réunis à Tsechang vers la mi-janvier. MM. Melly et Chappelet, religieux du Grand-Saint-Bernard, y prirent part à l'occasion d'une exploration hivernale qu'ils ont faite des hauteurs de Latsa, où ils projettent d'établir leur hospice.

** On dit qu'à Lhassa, à la suite de la mort du Dalaï-lama, la guerre civile éclata entre le parti pro-chinois et le parti pro-anglais ; de part et d'autre quelques personnages influents auraient été malmenés et une dizaine des plus turbulents lamas calmeraient leur ardeur dans les prisons de la ville. A la suite de ces troubles, l'avance des troupes thibétaines vers la frontière est arrêtée et de hauts fonctionnaires demandent protection à la Chine.

Ningyuanfu. — Après six mois d'occupation, les militaires ont enfin évacué l'oratoire de Fulin. La résidence du prêtre chinois Li a reçu trois fois la visite des brigands, qui l'ont pillée de fond en comble.

La misère du peuple est extrême : après avoir à peu près tout perdu, il est accablé de taxes et d'impôts par les soldats venus, soi-disant, pour l'aider et le protéger.

** Malgré la difficulté des temps, 4.613 baptêmes ont été administrés dans la Mission durant l'exercice 1932-33.

Yunnanfu. — Mgr de Jonghe a consacré les mois d'avril et mai à la première visite pastorale de sa mission. Dans le nord il eut quelques difficultés avec les milices locales, désireuses de lui extorquer quelque argent. S. Excellence poussa jusqu'à Suifu et se trouva « dans un jardin de pavots ». Chacun sait pourtant qu'en Chine, « on ne plante plus l'opium ».

** Le petit-séminaire de Pelongtan compte actuellement 49 élèves, chiffre qui n'avait jamais été atteint jusqu'ici.

** Le Yunnan, bien qu'encore en retard sur d'autres provinces de la Chine, se modernise peu à peu : on a ouvert à Yunnanfu de grandes artères tirées au cordeau, bordées de belles maisons ; on a construit 2.000 kilomètres de routes carrossables. Mieux encore on a inauguré, entre Chengtu et Yunnanfu, un service postal aérien qui couvrira en 4 heures la distance qui sépare la capitale du Setchoan de celle du Yunnan.

Kweiyang. — Mgr Larrart a fait dans le nord de la mission une tournée pastorale, au cours de laquelle il a administré plus de 600 confirmations.

** Le premier de l'an chinois semble avoir été cette année un peu mieux fêté que les années précédentes : plus d'inscriptions neuves sur les portes, plus de pétards surtout, ce qu'il faut attribuer à la période de paix relative dont nous jouissons. Puisse-t-elle durer !

Canton. — Canton a reçu la visite du Délégué apostolique en Chine, Mgr Zanin, qui a voulu voir aussi la léproserie de

Sheklung et a passé une journée au milieu des pauvres lépreux, profondément touchés du geste bienveillant de son Excellence. La léproserie abrite actuellement 634 malades et les allocations de la préfecture ne couvrent qu'environ le tiers des dépenses de l'établissement : pour les deux autres tiers il faut recourir à la charité chrétienne.

Nanning. — Un de nos missionnaires, le P. Madéore, a payé son tribut au progrès. Allant prêcher une retraite à Eulpai, il avait pris passage dans l'auto postale ; en pleine vitesse un pneu éclata ; le chauffeur perdit le contrôle du véhicule, qui alla capoter dans un ravin heureusement peu profond. Le Père s'en est tiré avec un œil poché, la face tuméfiée et les membres endoloris. D'autres voyageurs, moins heureux, eurent des membres fracturés.

INDOCHINE

Hunghoa. — Le samedi d'avant la Passion, 15 thélogiens ont été tonsurés à Keso par Mgr Gendreau. Le même jour, à Hunghoa, Mgr Ramond ordonnait deux nouveaux prêtres, ce qui porte à 47 le nombre des prêtres annamites de la Mission.



Un pont de lianes au Tonkin

** Le 19 mars, en la fête de saint Joseph, Mgr Ramond entrait dans sa 80e année : un salut solennel d'actions de grâces couronna la célébration d'un anniversaire rarement atteint en mission. Mgr Ramond, du diocèse de Rodez, né le 18 mars 1855, missionnaire du Tonkin en 1881, est depuis

1895 évêque de Linoë et vicaire apostolique de Hunghoa (Haut-Tonkin.

Quinhon. — La Mission répare peu à peu les dégâts causés par le terrible typhon du 1er novembre dernier : ce sera long, et il est probable que dans dix ans les traces du désastre n'auront pas complètement disparu. La population reprend sa vie normale et abandonne les abris de fortune où elle logeait en attendant la reconstitution de paillotes et de maisons. Les secours reçus par la Mission ont permis de réparer les établissements qui avaient le plus souffert.

** A la suite d'une visite du Rme Père Abbé de Lérins, il a été décidé que la fondation cistercienne essayée à Dalat, dans la mission de Saïgon, serait transférée dans celle de Quinhon. Les religieux quittent donc Dalat et s'établissent à Bangoi. Les prières et les sacrifices des bons moines attireront sur la Mission les bénédictions de Dieu.

Saïgon. — Mgr Dumortier a béni, le 21 mai, le nouveau bâtiment de l'Ecole des Sourds-Muets de Laithieu. Cette école fut fondée vers 1870 par le P. Azémar, qui mourut en 1895. Depuis lors, elle est confiée aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres et deux religieuses annamites étudient actuellement en France le moyen de perfectionner les méthodes employées jusqu'ici.

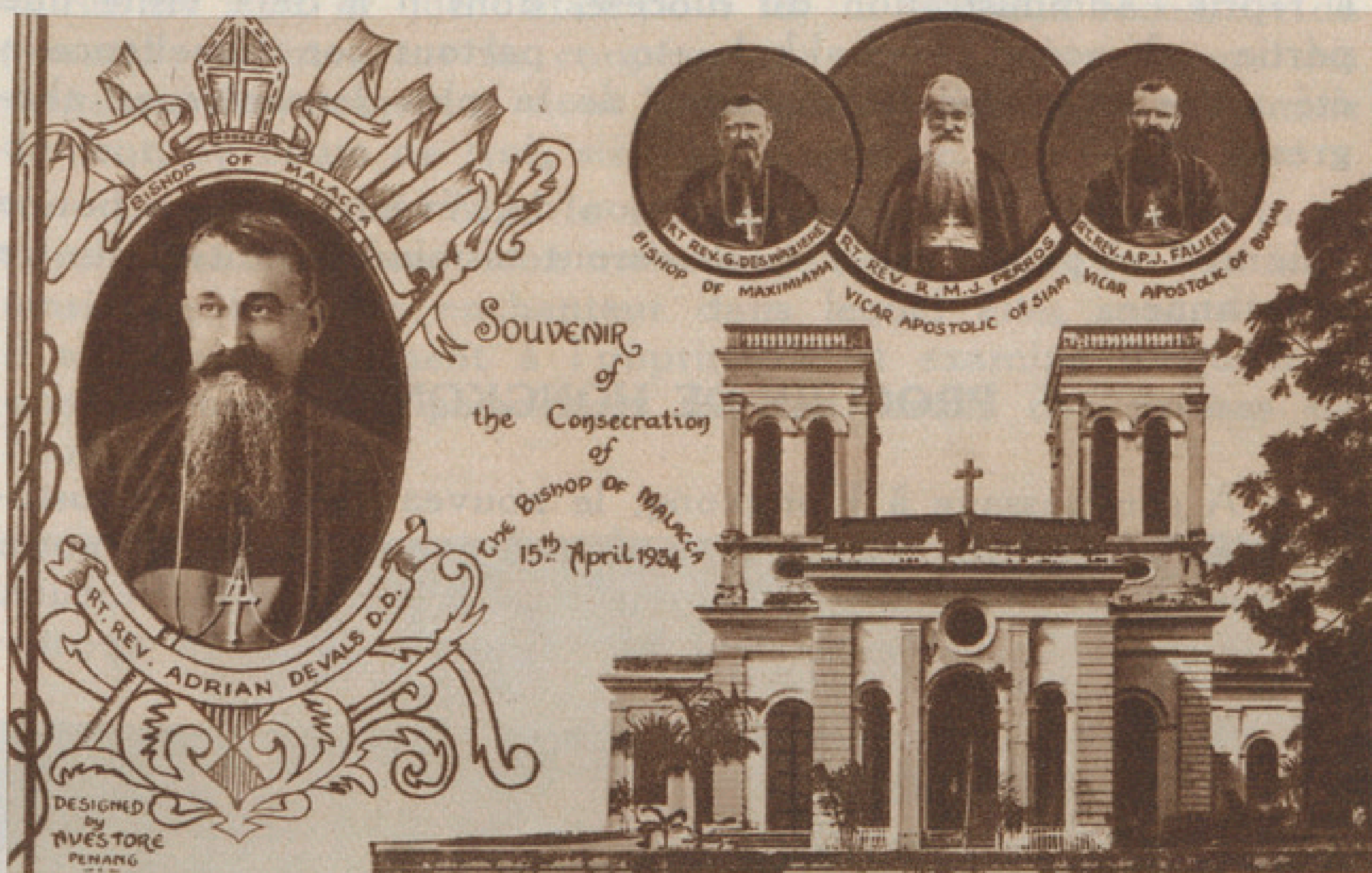
Kontum. — Il y a quelque 25 ans une chrétienté *bahnar*, sous la pression de la persécution administrative d'alors, avait abandonné la religion. Or, dernièrement tous les chefs de famille, ayant à leur tête le chef de canton et le maire, viennent trouver le missionnaire et, regrettant leur défection, déclarent vouloir rentrer dans l'Eglise. Conduits devant l'évêque, ils renouvellent cette déclaration. Comme pénitence et en réparation de leur faute, Mgr Jannin leur a demandé d'aller convertir un gros village *sedang*, à 20 km. dans le nord : ils ont accepté la pénitence et ont promis de l'accomplir pour le mieux.

Phnompenh. — Le P. Bernard, provicaire, après avoir corrigé les épreuves d'un nouveau Catéchisme cambodgien, traduit sous sa direction, surveille l'impression d'un grand Dictionnaire cambodgien-français que l'on espère voir paraître bientôt.

MALAISIE

Malacca. — La consécration épiscopale de Mgr Devals a eu lieu le 15 avril dans l'église de l'Assomption de Penang, dont le nouvel évêque était curé depuis nombre d'années. Le prélat consécrateur était Mgr Perros, Vicaire apostolique de Bangkok ; les évêques assistants, Mgr Deswazière, Supérieur de la Maison de Nazareth à Hongkong, et Mgr Falière, Vicaire apostolique

de la Birmanie Septentrionale. Toute la population catholique de l'île de Penang et de nombreux chrétiens venus du continent assistaient à la cérémonie, qui, sous tous rapports, fut des plus solennelles.



BIRMANIE

Rangoon. — Une grande retraite de trois semaines a été prêchée aux Frères des Ecoles Chrétiennes, 43 religieux de 5 communautés de Birmanie y prirent part, appartenant à neuf nationalités différentes, soit : 11 Irlandais, 9 Anglo-Indiens, 6 Karians, 2 Chinois, 5 Tchécoslovaques, 1 Indien, 3 Anglais, 3 Allemands et 3 Français. Impressionnant témoignage de la catholicité de l'Eglise !

** L'aviso *Bougainville* est venu montrer le pavillon français dans le port de Rangoon. Il y a 15 ans que la marine française n'avait paru par ici ; aussi l'accueil a-t-il été des plus cordiaux : gouvernement et municipalité se sont efforcés de rendre pour tous, officiers et matelots, leur court séjour aussi agréable que possible.

** 15 séminaristes de Birmanie se sont embarqués pour le Séminaire général de Penang : 7 de la mission de Rangoon, 8 de celle de Mandalay.

INDE

Pondichéry. — Le 23 janvier a eu lieu le traditionnel pèlerinage à Konankuppam. Etabli par le P. Beschi, mort en 1745, en l'honneur de Notre-Dame des Epousailles, ce pèlerinage, qui n'eut d'abord qu'une modeste chapelle, a maintenant une église et, malgré son antiquité, n'a rien perdu de sa popu-

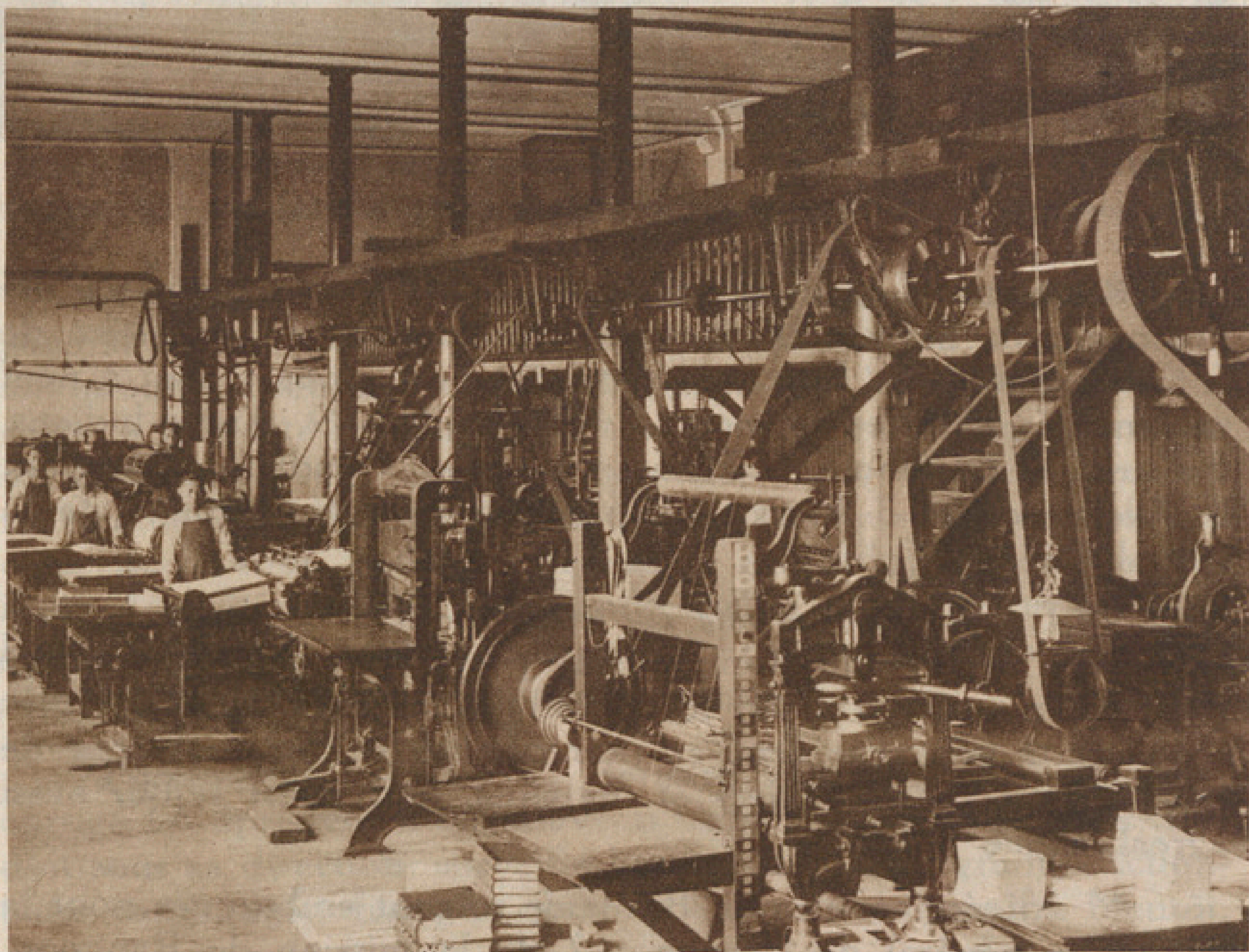
larité. La fête du 23 janvier est précédée d'une neuvaine, qui, cette année surtout, fut observée par une foule nombreuse et fervente et clôturée avec grande solennité.

Salem. — De retour de son voyage en Europe, Mgr Prunier a repris l'administration du diocèse, dont il a déjà visité une partie : Yercaud, Namakkal, etc. : partout son Excellence a été reçue avec des témoignages de la plus respectueuse allégresse.

** Les travaux de construction de l'évêché sont en bonne voie et l'on peut espérer qu'ils seront terminés avant la fin de cette année.

PROCURE DE HONGKONG

A son passage à Hongkong, le nouveau Délégué Apostolique en Chine, Mgr Zanin, répondant à une invitation de notre Procureur général, nous fit l'honneur de présider, à la Procure, un déjeuner auquel assistaient Mgr Valtorta, Vicaire apostolique de Hongkong, Mgr Rayssac, Vicaire apostolique de Swatow, Mgr Antoniutti, Auditeur de la Délégagion, outre le personnel de la Procure et celui de nos deux maisons de Nazareth et de Béthanie. Mgr Rayssac adressa au Représentant du Saint-Père, avec ses souhaits de bienvenue, ses vœux pour le succès de la mission qui lui est confiée ; il l'assura qu'il trouverait, chez tous les membres de notre Société, dévoue-



Ateliers de l'Imprimerie des M.-E. à Hongkong

ment au Saint-Siège et soumission filiale à ses directions. Son Excellence, par l'intermédiaire de Mgr Antoniutti, répondit qu'il connaissait depuis longtemps notre Société et en particulier son vénéré Supérieur, dont il avait été l'hôte au Séminaire de la rue du Bac, et que c'était pour lui un précieux réconfort de pouvoir compter sur la coopération, sur le dévouement des membres de cet Institut, dont l'esprit apostolique ne s'est jamais démenti au cours de trois siècles d'existence.

Le lendemain, Mgr le Délégué se rendit à Pokfulum et admira beaucoup nos deux maisons de Nazareth et de Béthanie, ainsi que le cadre enchanteur dans lequel elles sont situées. Il s'intéressa vivement à l'imprimerie et examina longuement quelques-unes des principales œuvres sorties des presses de Nazareth.



Corée

Séminaires de Paris et de Bièvres

Mgr le Supérieur, accompagné du P. Sy, a visité le château de La Couarde, près de Neauphle, à 50 km. de Paris, sur la route de Dreux. Ce château, alors propriété de Mme de Miramion, parente de Mgr Pallu, fut prêté en 1658-1661 aux fondateurs de la Société des Missions-Etrangères pour y constituer leur premier groupement de futurs missionnaires. Ce fut le premier Séminaire des M.-E.. Le château, très bien conservé, est dans le même état qu'au XVII[e] siècle.



Ce que l'on voit des fenêtres du Séminaire

** Le P. Lacroix, de la Mission de Moukden, dont l état de santé exige un assez long séjour en France, remplace le P. Roulland, décédé, dans sa charge de gardien de la Chapelle de la Reconnaissance à Dormans (Marne), où se trouve aussi le Noviciat des Frères Coadjuteurs de la Société.

** Le 1er juillet, a eu l'ordination de 23 prêtres, 14 sous-diacres, 21 minorés et 18 tonsurés.

Quelques jours après cette cérémonie, tous les aspirants partaient en vacances dans leur famille, les jeunes prêtres pour un mois, les autres pour deux mois. La rentrée de ces derniers précédera de peu le départ des 26 partants, qui, le soir même de l'ordination, ont reçu les destinations suivantes :

MM. **Lobez**, d'Arras,	— **Séminaire de Penang**.
Simonin, de Besançon,	— **Moukden** (Mandchourie).
Perriot-Comte, de Besançon,	— **Chungking** (Chine).
Anouilh, de Pamiers,	— **Osaka** (Japon).
Duris, de Lyon,	— **Kweiyang** (Chine).
Déquier, de Maurienne,	— **Nongseng** (Laos).
Desruelles, de Lille	— **Swatow** (Chine).
Malo, de Nantes,	— **Lanlong** (Chine).
Piou, d'Angers	— **Kirin** (Mandchourie).
Machon, de Valence,	— **Phnompenh** (Cambodge).
Bouttaz, de Maurienne,	— **Ningyuanfu** (Chine).
Cressonnier, de Beauvais,	— **Hué** (Annam).
Gentinne, de Liège,	— **Coimbatore** (Inde).
Pencolé, de Vannes,	— **Thanh-hoa** (Tonkin).
Pouclet, de Luçon,	— **Saïgon** (Cochinchine).
Vignau, de Bourges,	— **Hunghoa** (Tonkin).
Renaud, de Besançon,	— **Kontum** (Annam).
Montillon, d'Orléans,	— **Suifu** (Chine).
Pratmarty, de Rodez,	— **Tôkyô** (Japon)
Cros, de Rodez,	— **Salem** (Inde).
Barreau, d'Angers,	— **Pakhoi** (Chine).
Haane, de Hollande,	— **Yunnanfu** (Chine).
Laurent, de Saint-Dié,	— **Malacca** (Malaisie).
Caset, de Bayonne,	— **Chengtu** (Chine).
Jacques, de Nancy,	— **Hanoï** (Tonkin).
Larqué, de Bayonne,	— **Bangkok** (Siam).

NECROLOGE

8. — Gabriel BOULANGER, du diocèse de Nancy, missionnaire de Coimbatore en 1889 ; décédé le 7 mai 1934. 67 ans.

9. — Louis GOYHENETCHE, du diocèse de Bayonne, missionnaire de Malacca en 1917 ; décédé le 25 mai 1934. 45 ans.

10. — Louis MECHET, du diocèse de Paris, missionnaire du Tonkin Occidental en 1883, de Hunghoa en 1895 ; décédé le 29 mai 1934. 74 ans.

11. — André BETTENDORF, du diocèse de Reims, missionnaire de Ningyuanfu en 1925 ; décédé le 27 mai 1934. 36 ans.

12. — Adolphe ROULLAND, du diocèse de Bayeux, missionnaire du Setchoan Oriental en 1896, directeur au Séminaire des M.-E. en 1909 ; supérieur de la Maison de Dormans (Marne) ; décédé le 12 juin 1934. 64 ans.

13. — Jean SOUVERBIELLE, du diocèse de Bayonne, missionnaire de Cochinchine Orientale en 1901 ; décédé le 17 juin 1934. 58 ans.

14. — François LUCAS, du diocèse de Saint-Brieuc, missionnaire de Seoul (Corée) en 1903 ; décédé le 29 juin 1934. 56 ans.

* * *

Charles MORTAGNE, du diocèse de Bordeaux, aspirant-missionnaire ; prêtre le 18 avril 1934 ; mort à Rome le 16 mai 1934. 25 ans.

ŒUVRE des PARTANTS

NOTRE VENTE DE CHARITE

Les samedi 9 et dimanche 10 juin, a eu lieu, dans le jardin du Séminaire, sous la forme, traditionnelle déjà, d'une kermesse pittoresque et animée, la Vente de Charité de l'Œuvre des Partants. Madame Tuffier, Présidente de l'Œuvre, s'est montrée organisatrice de premier ordre. 14 comptoirs invitaient les visiteurs à se laisser tenter par quelque objet de provenance extrême-orientale. Favorisées par le beau temps, ces deux après-midi ont été, pour beaucoup de Parisiens, dans un cadre de verdure et de fraîcheur, comme une agréable promenade à la campagne, qu'ils n'hésiteront pas à renouveler les années prochaines, attirés à la fois par les attraits du lieu, par l'amabilité des vendeuses et par la variété des articles offerts... même au buffet.

OUVROIR D'AMIENS

Le jeudi, 24 mai a eu lieu, sous la présidence de Mgr de Guébriant, la réunion annuelle de la section amiénoise de l'Œuvre des Partants. Mgr l'Evêque d'Amiens, en tournée de confirmation, s'y était fait représenter par M. le Vicaire Général Leleu. Une quarantaine d'associées étaient présentes. Madame Provost, la dévouée Présidente, donna lecture du rapport suivant :

Monseigneur,

Votre Excellence n'a pas voulu nous laisser sur la déception que, bien à regret, Elle nous avait causée en 1933, et très spontanément cette année Elle a tenu à venir nous donner un haut témoignage d'intérêt. Je n'essaierai pas de vous dire, Monseigneur, combien nous sommes touchées de vous voir distraire quelques heures d un temps qu'absorbent les plus graves et les plus sérieuses occupations pour venir encourager notre petit groupe. Mais Votre Excellence peut être assurée que notre reconnaissance se traduira plus efficacement que par des mots ; elle se transformera en prières, qui monteront ardentes vers Dieu, demandant de rendre toujours plus fécond Votre intéressant labeur.

Après la lecture si attrayante du compte rendu de votre visite en Extrême-Orient, rien n'étonne de votre activité. Ce qui surprend, c'est

que Votre Excellence ait pu résister à de continuels déplacements compliqués trop souvent par des modes de locomotion peu confortables, ou même par l'effervescence des esprits. Mais la fatigue importait peu à Votre Excellence, qui n'avait que le souci de remplir complètement sa mission, d'encourager ses Fils au passage, s'il en était besoin. Après cette lecture, on se rend compte du sacrifice demandé à Votre Excellence, qui désirait si ardemment continuer à vivre au milieu de ceux à qui Elle avait consacré tant d'années.

Quel sujet d'admiration pour les fidèles que le dévouement inlassable de leurs Pasteurs ! Que le troupeau qui leur est confié soit de race jaune ou de race blanche, de civilisation raffinée ou à peine sorti de la barbarie, qu'importe ? leur Chef spirituel ne voit en lui que des âmes à conduire vers le Christ et se dépense sans compter pour son bien. Nous en avons une preuve éclatante dans notre diocèse : le même zèle que nous admirons chez les Evêques missionnaires, nous le retrouvons chez notre Pasteur, qui met en activité, ressources, santé au service des Picards : il n'est peut-être pas toujours payé de retour, mais ce n'est pas cette récompense qu'ambitionne une véritable âme d'Apôtre. Excellence, combien notre Evêque eût été heureux de pouvoir profiter de votre passage à Amiens ; mais les tournées de confirmation sont très accaparantes à cette époque de l'année, et je ne pense pas qu'en ce moment les hommes puissent plus facilement se passer du Saint-Esprit pour devenir parfaits chrétiens ; même avec l'action fortifiante de la troisième Personne de la Sainte Trinité, ils ont souvent bien du mal à ne pas renier cet idéal.

Pour nous prouver que son absence n'était pas de l'indifférence, — nous en étions déjà persuadées, — Monseigneur a voulu se faire représenter à cette réunion par un de ceux qui le secondent si efficacement dans son apostolat. Nous sommes heureuses de posséder aujourd'hui Monsieur le Vicaire Général, et nous lui demandons de vouloir bien dire à notre Evêque vénéré combien l'Ouvroir d'Amiens des Partants est toujours touché de sa bienveillance à notre égard.

De nos jours, avec les moyens de communication rapides et tous les perfectionnements de la vie moderne, aucun coin du globe ne paraît inaccessible, et les Missions nous semblent moins lointaines qu'il y a quelques dizaines d'années. Il est presque impossible d'ouvrir un journal ou de regarder un écran de cinéma, sans y lire des faits ou y voir des images de missions ; les âmes chrétiennes recueillent soigneusement ces faits et ces détails, car, dociles à la parole du Souverain Pontife, rien de ce qui concerne les Missions ne leur est indifférent. Mais si tous ces perfectionnements matériels sont très appréciables, n'oublions pas qu'au point de vue spirituel les difficultés restent les mêmes et la tâche du missionnaire est aussi ingrate, si ce n'est plus. Le mal existe toujours et ne se fait-il pas encore plus subtil, plus insinuant de nos jours. Aussi notre zèle pour les Missions doit augmenter, nos prières se faire plus pressantes, afin d'obtenir que le bon Dieu multiplie les vocations. Votre Excellence a tant de fois souffert au cours de sa tournée de ne pouvoir promettre de l'aide aux Missionnaires qui en réclamaient pour étendre leur rayonnement et fonder des chrétientés là où il semble que le temps soit venu pour la moisson !

Qu'il nous soit permis d'assurer de notre dévouement le R. Père Robert, que nous aurions aimé voir à côté de Votre Excellence. Nous formons des vœux pour que sa santé, un moment éprouvée, redevienne aussi bonne qu'il le lui faut pour suffire à sa lourde tâche.

Nous regrettons l'absence de notre Présidente, Madame Tuffier. Sa charité pour les œuvres en est la cause. Elle ne sait pas refuser son concours à tout ce qui est pour le bien, et une réunion la retient aujourd'hui.

Ma Révérende Mère, ce m'est une occasion bien agréable de vous exprimer la reconnaissance des Dames de l'Œuvre des Partants pour l'aide que vous ne cessez de leur donner. Ici, nous nous retrouvons toujours chez nous, tant votre accueil est aimable. Notre ouvroir ne pourrait se trouver bien ailleurs, vous l'abritez depuis longtemps et vos anciennes élèves n'en forment-elles pas le noyau actif et dévoué ?

Nous enverrons encore cette année à Paris un bon nombre de travaux et, tout en désirant que le chiffre aille en augmentant, nous sommes heureuses d'avoir à remercier de fidèles et bonnes ouvrières. Dans notre ville, comme peut-être dans beaucoup d'autres, les Ventes de Charité se multiplient, utilisant beaucoup de doigts agiles pour fournir les comptoirs ; aussi reste-t-il peu de temps libre, bientôt il faudra rayer le mot loisir du vocabulaire moderne. Mais les missionnaires ont bien leur part dans l'activité de certaines de nos Asociées et nous sommes reconnaissantes à celles qui nous ont aidées à fournir cette exposition.

Chaque année creuse des vides dans nos rangs : deux de nos Associées sont décédées : Mlle Coquilleelte, Mme Paul Frénoy ; trois ou quatre ont quitté la ville. Nous avons pu à peu près les remplacer, mais il ne faut pas seulement songer à ce que notre nombre ne diminue pas, il faut faire effort pour l'augmenter ; aussi comptons-nous que les Associées nous aideront à recruter de nouveaux membres. Si nous désirons que les Missionnaires soient plus nombreux, si le bon Dieu permet qu'ils le deviennent, il faudra travailler davantage pour préparer ce qui leur est nécessaire.

Puisse l'Ouvroir d'Amiens ne pas être le moins actif de ceux qui aident l'Ouvroir si laborieux de la rue de Babylone !

1	Ornement noir	2	Garnitures de nappe
2	Etoles	5	Palles brodées
2	Bourses de bénédiction	2	Services linges de messe
2	Tours d'étole	20	Amicts
11	Bas d'aube	12	Purificatoires
10	Cordons d'aube	4	Corporaux
30	Nappes d'autel	18	Manuterges
60	Sous-nappes	8	Paires de chaussettes

OUVROIR D'ANGERS

10	Amicts	16	Paires de chaussettes
13	Corporaux	1	Tapisserie pour prie-Dieu
5	Purificatoires	1	Bannière d'exposition
2	Palles brodées		

OUVROIR DE LAVAL

1 Ornement
9 Bas d'aube
4 Garnitures de nappe
144 Corporaux
72 Manuterges
72 Purificatoires
50 Amicts
18 Tours d'étole
3 Chemises
12 Paires de chaussettes

OUVROIR DE VANNES

1 Aube
4 Bas d'aube
8 Garnitures de nappe
21 Amicts
30 Purificatoires
38 Corporaux
6 Manuterges
1 Croix brochée
Tapisseries pour chasubles
1 paire de bas

ENVOI DE Mlle TARDY, DE SAINT-ETIENNE

1 Bas d'aube
7 Garnitures de nappe
3 Amicts
12 Corporaux
12 Purificatoires
1 Nappe garnie
24 Tours d'étole
26 Signets de Missel
17 Trousses de travail
16 Paires de chaussettes
24 Gravures

DONS POUR L'ŒUVRE

Deux anonymes	20 fr.
Mme S.	30 fr.
Mme V.	70 fr.
Une abonnée de Juvisy	50 fr.
Une abonnée de Juvisy	10 fr.
« Ite ad Joseph » : messes	149,75

RECOMMANDATIONS

Les Associés d'Amiens, de Juvisy-sur-Orge, Dijon, Vannes, Laval, Angers. — Plusieurs examens. — Une conversion. — Une opération. — Plusieurs malades. — Plusieurs défunts.

NOS DEFUNTS

Le 3[e] vendredi de chaque mois une Messe est célébrée pour les défunts dont on nous aura fait connaître le décès.

M. E. Wahl
Mme de Lomas
M. Etienne Lasson
M. Emile Havet, scolastique des Missions d'Afrique
M. l'Abbé Larivière
M. Joseph Munier
Mlle Agnès Graton, sœur d'un missionnaire

ANNALES

DE LA

SOCIETE DES MISSIONS-ETRANGERES

XXXVI° Année. — N° 219 — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1934

SOMMAIRE

pages

Mgr François Pallu, fondateur de la Société des M.- E. 194
La Léproserie de Mosimien 201
Roulotte apostolique 207
Gallophobie 211
Journal d'un Missionnaire de l'Inde 212
Le Cocher des Petites-Sœurs des Pauvres 218
Incidents de la Vie apostolique 220
Ephémérides 222
Un Aspirant-missionnaire. M. Mortagne 225
Echos de nos Missions 231
Nécrologe 239

ŒUVRE DES PARTANTS

Ouvroirs de Limoges et de Cannes 240
Cotisations perpétuelles 240
Recommandations 240
Nos Défunts 240

Mgr François PALLU

principal Fondateur
de la Société des Missions-Etrangères de Paris

Le 29 octobre 1684, — il y a 250 ans, — mourait à Moyang, dans la province du Fukien, en Chine, Mgr François Pallu, évêque d'Héliopolis, vicaire apostolique du Fukien et administrateur général des missions de Chine. Regardé à bon droit comme le principal fondateur de notre Société des M.-E., il mérite assurément, en ce 250^e^ anniversaire, une mention particulière dans les Annales.

Né en 1626 à Tours, François Pallu fut nommé, encore jeune, chanoine de la collégiale de Saint-Martin. Venu à Paris pour y faire ses études théologiques, il s'agrégea à une de ces Congrégation de la Sainte Vierge, dont les membres les plus fervents se réunissaient en des « assemblées » désignées sous le nom d'*Aa* (probablement abréviation d'*Association amicorum*). Le P. Bagot, S. J., directeur de l'*Aa* de Paris, présenta un jour à ses associés un de ses confrères, le P. de Rhodes, qui, après vingt années de mission en Indochine, était revenu en Europe dans l'espoir d'y susciter des vocations de missionnaires pour travailler non seulement à l'évangélisation des païens, mais surtout à la formation de prêtres indigènes. Les récits apostoliques du zélé missionnaire enflammèrent ses jeunes auditeurs,



Mgr François Pallu

parmi lesquels plusieurs décidèrent de consacrer leur vie à une œuvre si essentiellement catholique.

François Pallu fut un des premiers à s'offrir pour ce lointain apostolat. Dès 1653, avec le concours de quelques amis, particulièrement de Pierre Lambert de la Motte et de Vincent de Meur, il commençait à Rome des démarches pour obtenir la nomination d'évêques en Extrême-Orient. Après de longs pourparlers et des alternatives d'espoir et de déception, il réussit enfin et, contre son attente, fut nommé lui-même évêque d'Héliopolis et vicaire apostolique du Tonkin, tandis que son ami Lambert de la Motte devenait évêque de Bérythe et vicaire apostolique de la Cochinchine (1658). Quant à Vincent de Meur, il demeurerait en France et serait chargé, avec quelques collaborateurs, de procurer aux missions le personnel et les ressources qui leur seraient nécessaires. Il devint ainsi le premier Supérieur du « *Séminaire pour la conversion des infidèles dans les pays étrangers* », qui, en 1663, fut installé à l'angle de la rue du Bac et de la rue de Babylone, là où il est encore aujourd'hui.

Mgr Lambert de la Motte avait quitté Paris le 18 juin 1660 avec deux missionnaires, les PP. de Bourges et Deydier, et, par l'Egypte, la Perse et l'Inde, était arrivé à Juthia, capitale du Siam, le 22 août 1662, après un voyage de deux ans.

Mgr Ignace Cotolendi, nommé en 1660 évêque de Métellopolis et Vicaire apostolique de Nankin, entreprit le même voyage l'année suivante, mais il n'en put supporter les fatigues : il mourut dans l'Inde et ne vit jamais la mission à laquelle il était destiné.

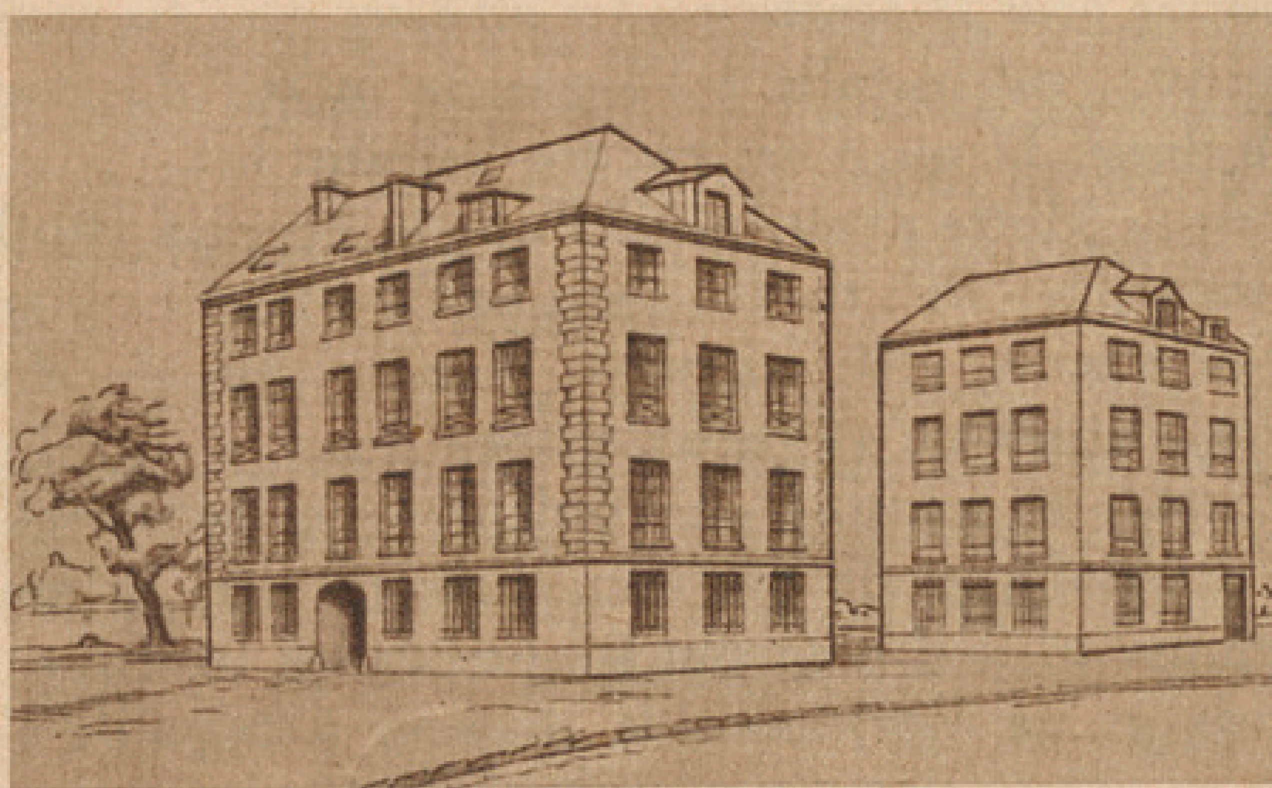
Mgr Pallu, à son tour, s'embarquait à Marseille le 2 janvier 1662, avec 7 prêtres et 2 laïques ; mais, sur ce nombre, 5 prêtres moururent durant le voyage et un des auxiliaires laïques abandonna à Tauris la bande apostolique, et, à l'arrivée à Juthia, le 27 janvier 1664, l'évêque n'avait plus avec lui que deux missionnaires, les PP. Laneau et Brindeau, et un auxiliaire, M. de Chameson.


Mgr Pierre, Lambert de la Motte

A Juthia, Mgr Pallu retrouvait Mgr Lambert

de la Motte : avec lui il s'emploie aussitôt à l'organisation des œuvres qu'il juge nécessaires : création d'un séminaire où sera formé le clergé indigène des missions, d'une procure qui s'occupera de la destination des missionnaires et des ressources à leur envoyer. Tout en travaillant à ces fondations, l'évêque s'informe des moyens de pénétrer dans son vicariat du Tonkin, mais il apprend que la persécution y sévit et doit renoncer, au moins temporairement, à s'y rendre.

Au Siam, on comptait alors environ 2.000 chrétiens, de toutes nationalités : européens, chinois, indochinois, japonais, etc. Onze prêtres portugais s'occupaient de leurs compatriotes, mais négligeaient à peu près complètement les autres. De plus, ils refusaient de se soumettre à l'autorité des Vicaires apostoliques, les traitant d'imposteurs et d'intrus, parce qu'ils n'avaient pas été autorisés par le roi du Portugal à exercer leur ministère dans des contrées qu'il prétendait soumises à son protectorat, et parce qu'ils se déclaraient exempts de la juridiction de l'archevêque de Goa. La situation devenant de jour en jour plus difficile, Mgr Pallu jugea que, pour vaincre l'opposition qui leur était faite, les vicaires apostoliques avaient besoin de pouvoirs plus étendus que ceux qui leur étaient accordés, et, pour les obtenir et mettre Rome au courant d'un tel état de choses, il n'hésita pas à reprendre le chemin de l'Europe.


Le Séminaire des Missions-Etrangères en 1663

Au commencement de 1665, un an seulement après son arrivée, il quittait Juthia : il lui fallut 27 mois de voyage pour gagner Rome. Là, il adressa à la Propagande plusieurs mémoires pour obtenir l'amplification des facultés concédées aux vicaires apostoliques, l'extension de leur juridiction sur le royaume du Siam, etc.

A la fin de cette même année 1667, il est à Paris et présente des mémoires au roi Louis XIV et aux directeurs de la Compagnie des Indes pour la fondation de comptoirs français en Extrême-Orient. Pendant ce temps, ses demandes sont examinées à Rome et résolues selon ses désirs. En France, il fait des tournées de propagande en faveur des missions ; puis, rien

ne le retenant plus en Europe, il s'embarque une seconde fois pour le Tonkin, le 11 avril 1670, emmenant avec lui 9 missionnaires, 6 prêtres et 3 auxiliaires laïques : un des prêtres mourut à Fort-Dauphin (Madagascar) ; les 3 laïques devaient quitter la mission au bout de peu de temps.

Le 27 mai 1673, après un voyage de 3 années, Mgr Pallu est de retour à Juthia. Au mois d'octobre suivant, il est reçu en audience solennelle par le roi du Siam, Phra-Narai, et lui présente des lettres du Pape Clément IX et du roi Louis XIV : le souverain lui témoigna une grande bienveillance et accorda aux missionnaires toute liberté de prêcher le catholicisme dans ses états.

Le Siam étant devenu mission autonome, confiée à la Société des Missions-Etrangères, M. Laneau, depuis dix ans en mission, fut choisi pour vicaire apostolique et sacré à Juthia en la fête de Pâques, 25 mars 1674. Siam pourvu d'un chef, les deux premiers vicaires apostoliques allaient pouvoir s'occuper plus activement de leur propre vicariat : Mgr Lambert de la Motte de la Cochinchine, Mgr Pallu du Tonkin.

Le 21 août 1674, l'évêque d'Héliopolis s'embarquait pour sa mission, qu'il espérait atteindre sans retard. Il n'était pas loin d'y arriver, lorsqu'une tempête effroyable entraîna le bateau dans la direction de l'est ; ce n'est qu'à grand'peine qu'il échappa au naufrage et vint aborder, tout désemparé, dans le port de Manille, le 19 octobre.

Bien que la guerre ne fût pas encore déclarée alors entre l'Espagne et la France, — elle ne devait l'être que six mois plus tard, — l'Espagne avait déjà pris parti pour la Hollande ; aussi l'arrivée inattendue d'un évêque français aux Philippines jeta-t-elle les autorités locales dans le plus grand embarras. N'était-il pas chargé par le roi de France de reconnaître ces îles et peut-être d'en préparer la conquête ? Mgr Pallu rédigea un mémoire pour expliquer les causes bien involontaires de sa venue dans l'île, demandant à être conduit directement au Tonkin, mais il ne réussit pas à dissiper les soupçons qu'avait fait naître son arrivée ; gardé à vue pendant plus de six mois, il fut informé que l'affaire était remise au Conseil des Indes, siégeant à Madrid : on l'y conduirait et il pourrait lui-même défendre sa cause.

Le 1er juin 1675, veille de la Pentecôte, l'évêque partait donc pour l'Europe par la voie du Mexique, où il arrivait au commencement de 1676. Il y passa cinq mois et reprit la mer au mois de juin ; le 21 novembre, il débarquait à Cadix : deux mois plus tard il était à Madrid, où, grâce à la clarté de ses mémoires, il sortit complètement innocenté de cette trop

longue affaire. Le 8 avril 1677 il partait pour la France, où il arrivait bientôt, achevant le tour du monde qu'il avait commencé, sans le savoir, sept ans plus tôt, lorsque, le 11 avril 1670, il s'était embarqué pour son second voyage missionnaire. Il est, a-t-on remarqué, le premier voyageur qui ait fait le tour du monde en allant toujours vers l'Orient.

Toutte la recepte des Articles cy dessus depuis
le mois de decembre de l'Année 166 jusques
et compris le mois de Janvier de l'an. 1670
s'est trouvée monter a la somme de —
Soixante et trois milles cent quarente six
livres / Arresté A Paris ce premier febvrier
mil six cent soixante et dix —
François Euesque d'heliopolis

Fac-similé de l'écriture de Mgr Pallu

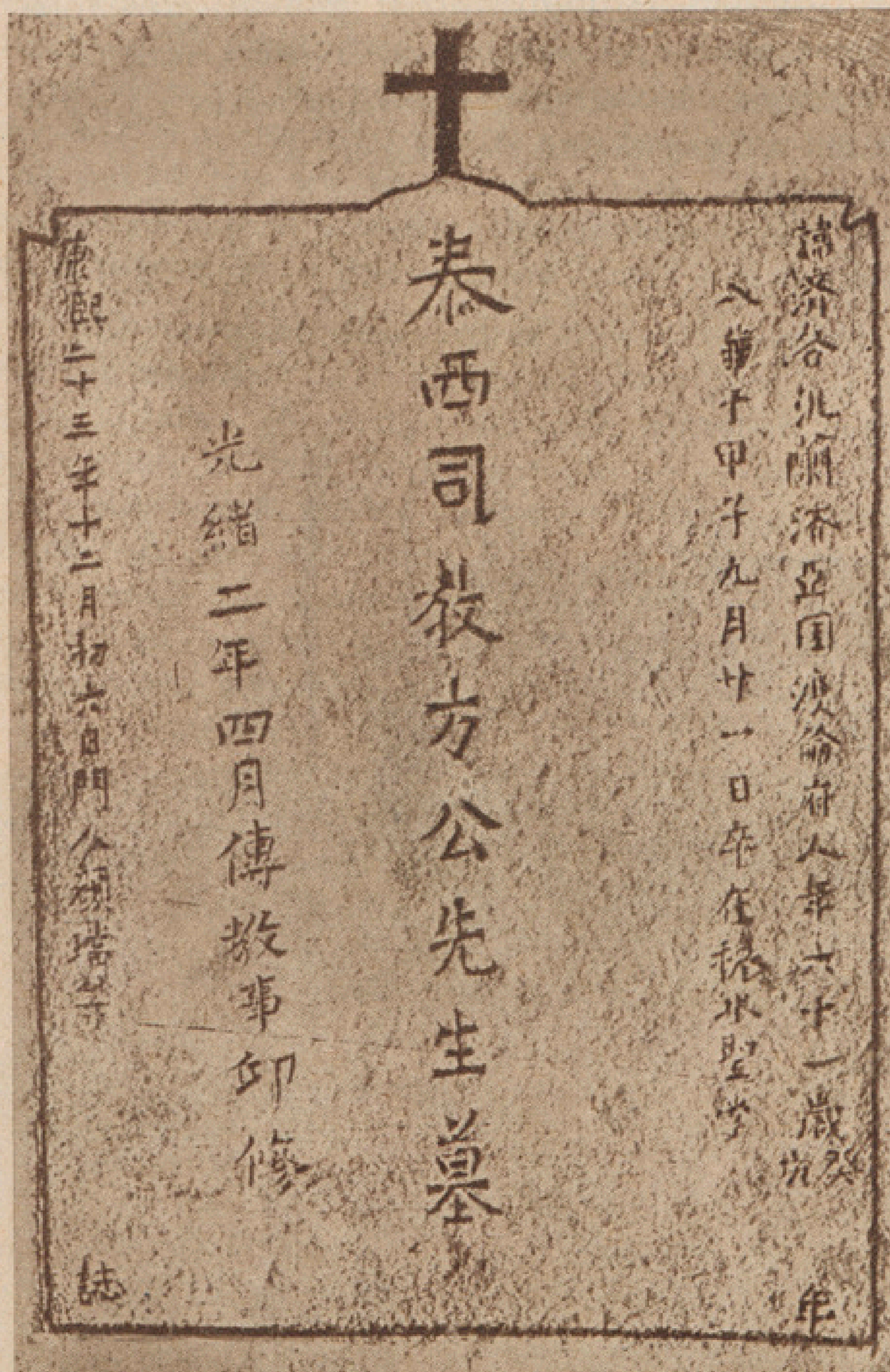
Il ne fit cependant que traverser le midi de la France pour se rendre au plus vite à Rome. Contre son attente, il devait y rester trois ans, tant étaient nombreuses et importantes les questions, toutes relatives aux missions, qu'il désirait voir résolues par l'autorité du Souverain Pontife et de la Congrégation de la Propagande. Il obtint ainsi des décrets pour l'organisation des Eglises d'Extrême-Orient, l'augmentation du nombre des vicaires apostoliques, des indulgences et autres concessions. Sur sa demande, saint Joseph fut constitué Patron des Missions de la Société des Missions-Etrangères.

Vers la fin de son séjour à Rome, Mgr Pallu fut déchargé du vicariat du Tonkin et nommé Administrateur général des Missions de Chine, et plus particulièrement vicaire apostolique du Fukien : il n'eut plus dès lors de plus ardent désir que de gagner au plus tôt le nouveau champ d'apostolat qui lui était assigné.

Après quelques mois passés à Paris, il s'embarquait pour la troisième fois à Port-Louis le 25 mars 1681. Il emmenait avec lui dix nouveaux missionnaires, dont l'un était le fils

d'Hugues de Lionne, alors ambassadeur à Rome, puis ministre des Affaires-Etrangères de Louis XIV. Cette fois, le voyage fut moins long : il ne demanda que 15 mois ; le 4 juillet 1682, le groupe apostolique arrivait au Siam.

Mgr Pallu passa encore une année à Juthia pour y promulguer les décisions de Rome et veiller à leur application, puis il partit pour la Chine avec le P. Maigrot, le futur évêque de Conon. C'était le temps des derniers combats entre la dynastie des Tsin, maîtresse de Pékin et de la plus grande partie de la Chine, et les partisans de la dynastie vaincue des Ming, qui, après avoir chassé les Hollandais de Formose, s'étaient établis dans l'île depuis 20 ans, mais leur résistance touchait à sa fin. Le bateau qui portait Mgr Pallu fut arrêté dans les parages de Formose et l'évêque fut retenu prisonnier durant plusieurs mois avant d'être autorisé à passer sur le continent ; ce n'est qu'au mois de janvier 1684 qu'il put enfin aborder à Amoy dans la province de Fu-kien, dont il était le vicaire apostolique. Il se fixa d'abord à Tchangtcheou, où bientôt il ressentit les atteintes de la maladie dont il devait mourir. Il se retire alors à Moyang, et, sentant sa fin prochaine, prend les dispositions que lui conseille la prudence. Il donne au P. Maigrot les pouvoirs de provicaire ; il écrit à Louis XIV pour lui recommander les mis-

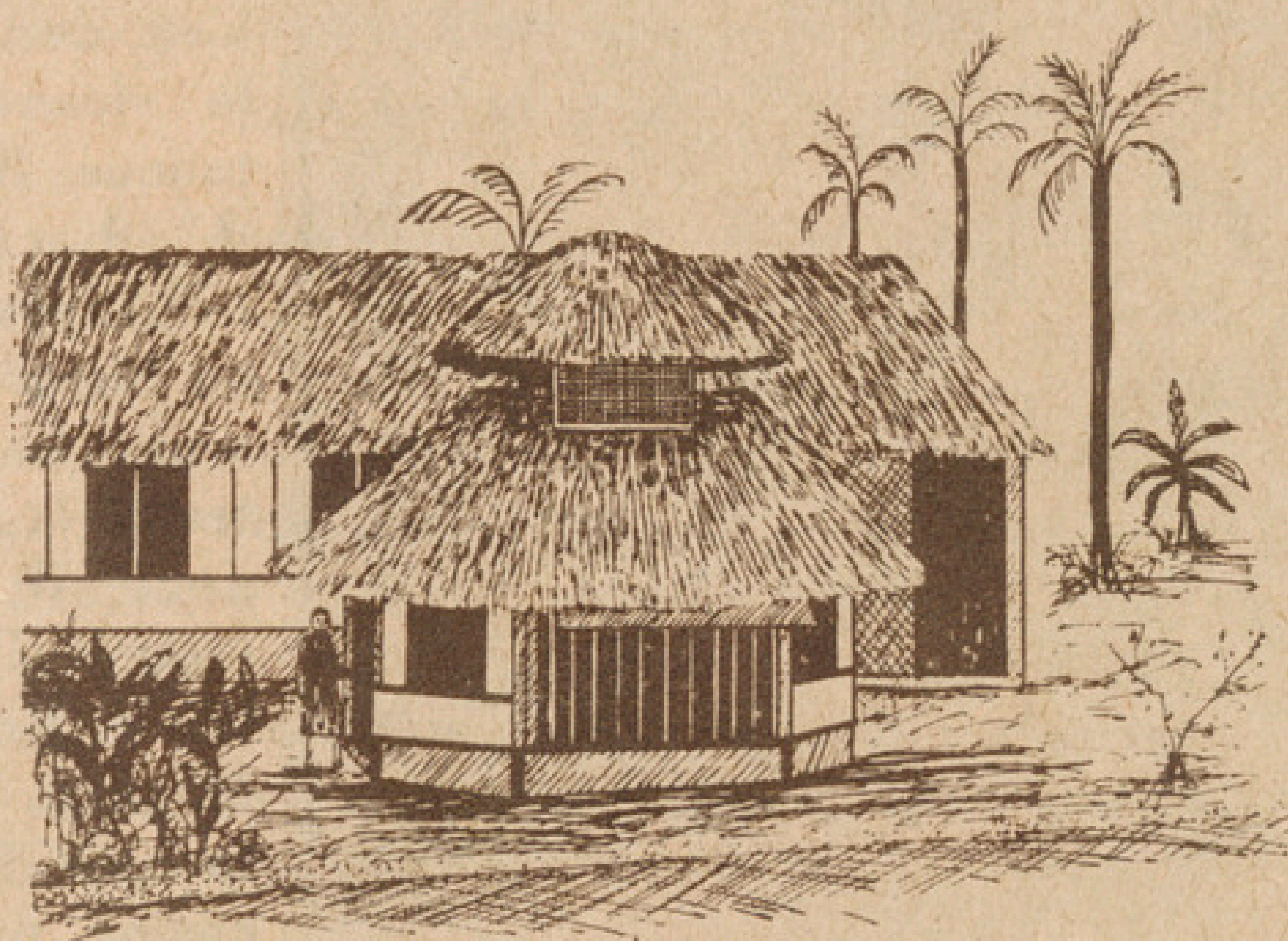


Inscription sur la pierre du tombeau de Mgr Pallu, à Moyang

sions, à Mgr Laneau pour lui donner ses dernières instructions, aux directeurs du Séminaire pour les encourager au zèle et à la charité.

Le dimanche 29 octobre, « il trépassa », écrit le P. Maigrot, qui l'avait assisté, « avec une paix et une tranquillité qui nous donne tout sujet de croire qu'il est mort de la mort des justes et qu'il nous sert à présent de patron auprès de Dieu ». Il fut inhumé sur une colline voisine de Moyang, où ses restes reposèrent jusqu'en 1912 ; à cette époque, ils furent exhumés et transportés à Hongkong, dans la crypte de la chapelle de la Maison de Nazareth.

Ainsi, dit son historien, « les missionnaires des Missions-Etrangères, constitués les gardiens de ces reliques sacrées, peuvent plus aisément se souvenir de celui qui a été non seulement leur principal fondateur, le premier Vicaire apostolique d'Extrême-Orient, le premier Administrateur général des missions de la Chine, mais encore et surtout un homme incarnant en lui, à un degré héroïque, les vertus des missionnaires : l'oubli de soi et le dévouement à l'expansion de l'Eglise ».



La Léproserie de Mosimien
dans les Marches Thibétaines

Tatsienlu a fondé depuis quelques années une léproserie. Etablie d'abord dans une petite maison, à l'extrémité de la ville de Tatsienlu, près du couvent des religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie, elle recueillait une demi-douzaine de lépreuses, qui, avec les soins charitables des Sœurs, recevaient là l'instruction chrétienne et, ne pouvant guérir leur corps, sauvaient du moins leur âme. Ce trop modeste hôpital avait un double inconvénient : il ne pouvait admettre que des femmes, et, trop exigu, ne répondait pas au zèle des dévouées religieuses. De plus, trop rapproché de la ville, il risquait de provoquer des murmures et des protestations de la part de la population, si profondément hostile à la terrible maladie.

Et cependant, dans toute la région, on rencontre à chaque pas de ces lépreux mendiants qu'on éloigne au plus vite en leur jetant un morceau de pain. D'autres, de situation plus aisée, demeurent cachés dans leur famille, qui les relègue dans une hutte isolée, où on leur apporte leur nourriture. Tous sont craints, détestés et courent le risque de périr, un jour ou l'autre, brûlés vifs dans leur taudis, ce qui non seulement n'excite pas l'horreur, mais semble tout naturel à la mentalité païenne. Quel est le missionnaire qui n'a pas entendu ce lamentable récit : un lépreux gratifié d'un bon repas, enivré si possible, puis les fagots entassés devant le creux du rocher ou autour de la hutte où il gît, et les flammes qui dévorent jusqu'au « dernier ver de la lèpre », car, d'après les théories indigènes, c'est au moment de la mort que le « ver » (microbe ?) s'échappe et va



PP. Franciscains et enfants lépreux

communiquer la maladie ; aussi le seul moyen d'éviter la contagion est-il de tout purifier par le feu.

On comprend facilement, d'après cela, l'opportunité, la beauté de l'Œuvre des lépreux. Assurer à ces pauvres parias le vivre et le couvert, leur procurer sinon la guérison de leur mal, au moins un adoucissement à leurs souffrances, les préparer enfin à une mort paisible, voire joyeuse, éclairée par les espérances chrétiennes.

Les Franciscaines Missionnaires de Marie désiraient ardemment la création d'une véritable léproserie. Mgr Giraudeau, Vicaire apostolique, et Mgr Valentin, son Coadjuteur, répondirent à leur attente en décidant que la Mission prenait la charge de l'œuvre qu'elles proposaient et dont la direction leur serait confiée. La Supérieure Générale de la Congrégation ratifia les projets qui lui furent soumis et promit le personnel nécessaire. C'était en 1926-27.

L'affaire était conclue, mais non encore réalisée, car des difficultés surgissaient. En dépit de leur indéniable dévouement, les religieuses seules ne pouvaient suffire. D'abord, il leur fallait un aumônier, et la Mission, trop pauvre en missionnaires, ne pouvait en affecter un uniquement au service de la léproserie ; de plus, pour certains travaux et certains soins à donner aux lépreux, des infirmiers seraient nécessaires, mais où trouver des laïques assez dévoués, assez désintéressés et assez capables, qui consentiraient à s'exiler dans nos montagnes perdues du Thibet pour y vivre au milieu des lépreux ?

On pensa alors à demander à l'Ordre de Saint-François ce personnel introuvable. Les Supérieurs donnèrent une réponse favorable. Deux Pères et deux Frères furent accordés. Franciscains et Franciscaines allaient pouvoir de concert se dévouer aux lépreux. Mais les œuvres de Dieu débutent généralement par l'épreuve : celle-là ne devait pas en être exempte. Le P. Tiburce Cloodts, de la Mission d'Itchang, désigné pour la future léproserie de Tatsienlu, était tué par les brigands le 25 août 1929.

Cependant le moment était venu de passer aux réalisations. Il fallait trouver d'abord un emplacement convenable, et pour cela plusieurs conditions étaient requises. L'enclos doit être assez vaste pour contenir non seulement les maisons des lépreux, le couvent des religieuses et la chapelle, mais encore les terrains qui deviendront champs ou jardins, où les malades les plus valides trouveront une occupation. L'emplacement doit être assez isolé pour éviter tout danger de contagion et enlever aux habitants tout sujet de crainte. Il ne s'agissait pas cependant de bâtir dans un désert, car les religieuses se proposaient d'ouvrir un dispensaire pour la population environnante. Le choix du Vicaire apostolique s'arrêta sur une propriété de la Mission située à 4 kilomètres du village de Mosimien, centre le plus important d'un groupe de villages disséminés dans les environs. Mosimien est à 58 km. de Tatsienlu : le voyage est assez difficile, tant à cause de l'altitude du col de Yakiaken (4.000 m.) qu'il faut franchir, que de la neige qui, chaque année, rend les communications impossibles pendant plusieurs semaines. Mgr Giraudeau, étant simple missionnaire, avait bâti en 1899 à Mosimien une coquette église, qui deux ans plus tard fut incendiée par les païens. Une chapelle fut élevée dans la suite,



Lépreux au travail

qui, agrandie et restaurée par le P. Ménard, fut bénite le 30 juillet 1930. Quelques mois auparavant étaient arrivés deux Pères et deux Frères Franciscains, les premiers ouvriers de l'œuvre des lépreux.

Sur le terrain de la future léproserie, les religieux trouvèrent quelques champs de fèves ou de maïs : rien de plus. A la vérité les pierres ne manquaient pas, ni la terre à façonner les briques, ni les beaux sapins pour la charpente ; mais il fallait d'abord apporter ces matériaux à pied d'œuvre ; il fallait surtout trouver des ouvriers. Or, dans la région, les ouvriers sont ignorants, maladroits et paresseux ; de plus, les entrepreneurs et chefs d'équipe disparaissent parfois avec le salaire qui leur a été avancé pour les ouvriers et avant d'avoir exécuté le quart du travail. Et pourtant ces avances de fonds sont obligatoires, car le pauvre Chinois n'a jamais un sou devant lui, et alors comment trouverait-il des manœuvres, comment construirait-il son four à briques, si l'employeur ne lui avançait quelques dizaines de piastres lors de la signature du contrat ?

Aucune de ces difficultés; ni aucune autre, n'arrêta les vaillants religieux. Ils commencèrent par transformer en couvent provisoire une pauvre maison indigène ; ils clôturèrent la propriété par un mur dont le développement ne mesure pas moins de 2.000 mètres ; ils nivelèrent le terrain, creusèrent un puits, restaurèrent un vieux moulin, bâtirent pour les premiers lépreux des abris temporaires ; après quoi ils entreprirent les constructions importantes, dont la moitié achevée actuellement donne au visiteur une impression inoubliable. Sans doute, les moines sont encore dans leur masure du début, mais le couvent des Franciscaines se dresse, avenant et joyeux, non loin des hôpitaux et des « cités » des malades.

Les religieuses, elles aussi, connurent longtemps le provisoire et c'est dans un bien vilain réduit que fut installée, à Pâques 1931, la seconde communauté en pays thibétain des Franciscaines Missionnaires de Marie. Elles continuèrent néanmoins à se dévouer au chevet des lépreux et, un an après, elles prenaient possession d'une demeure mieux adaptée aux prescriptions de l'hygiène et aux exigences d'une maison conventuelle.

Le démon cependant ne manqua pas de travailler à contrecarrer cet élan de la charité. Il sema la calomnie, répandant le bruit que, avec la croûte des plaies des lépreux, les religieuses confectionnaient une poudre pour propager la maladie ; il suscita la haine d'un haut fonctionnaire, qui

alla jusqu'à faire afficher que les terrains de la léproserie étaient confisqués ; il inspira un journaliste qui publia dans sa feuille que l'hospice était un vrai bagne, etc...

Religieux et religieuses n'en continuèrent pas moins leur œuvre, qui se défend d'elle-même contre ces calomnies ineptes.

Dans les derniers jours du mois d'août dernier, je me rendis à la léproserie. La route que je suivais tantôt se cache au milieu des maïs et tantôt longe l'abîme au fond duquel roule un torrent. Une allée se détache du chemin et nous conduit à la modeste maison des PP. Franciscains. J'aperçois l'animateur du logis, le P. Placido : un crayon à la main, il discute avec les vendeurs de bois. Il m'a vu. — « Entrez, Père, entrez. Frère Urbain, une assiette de plus ; nous retenons le Père.



Lama thibétain lépreux

— Savez-vous, Père Supérieur, que je suis venu vous visiter aujourd'hui avec la détestable intention d'écrire un article pour les « *Annales* » sur vous et sur la léproserie ?

— Oh ! sur moi vous ne trouverez rien à raconter, et sur la léproserie pas grand'chose !

Je n'en crois rien et je réquisitionne le brave Père pour m'accompagner dans ma visite.

— Voici, commence-t-il, la porte principale de la léproserie ; une autre petite porte perce le grand mur de clôture et permet d'aller au moulin. Notre couvent, à nous, sera en dehors des murs ; les religieuses, au contraire, sont à l'intérieur. Ce garçonnet qui fait paître les vaches, c'est un petit lépreux.

— Père, qu'est-ce que ces groupes de maisons blanches et proprettes ?

— Ce sont les « cités » des lépreux. J'ai divisé leurs habitations en trois groupes, séparés les uns des autres par un mur : groupe des hommes, groupe des femmes et groupe des enfants. Chaque groupe comprend 3 ou 4 maisons avec une cuisine.

— Et ces deux grands bâtiments jumeaux ?

— Ce sont les deux hôpitaux pour les grands malades : un pour les hommes, un pour les femmes.

Et le Père de me conduire dans ces hôpitaux aux salles vastes et éclairées, au parquet dangereusement ciré, aux murs d'une blancheur immaculée.

— La future chapelle, dédiée à saint Joseph, se dresse déjà au

centre du domaine. La nef sera réservée aux lépreux, un côté du transept au personnel infirmier, l'autre côté, qui communique avec le monastère de religieuses, sera leur oratoire particulier.

Nous saluons en passant les dévouées Franciscaines qui n'ont pas craint de venir apporter leur dévouement jusqu'en ces régions lointaines et ingrates. J'admire le savoir-faire de leur moine-architecte, qui a tout prévu : cloîtres, puits, eau courante, parterres fleuris, buanderie, séchoir, etc.

Un Frère, perché sur un échafaudage et tout pénétré de son travail, ne nous a pas vus : il moule en ciment, sur la façade de la chapelle, la statue de saint Joseph portant l'Enfant-Jésus. Les lépreux, eux, nous ont aperçus ; aussi que de génuflexions, que de bonjours, que de sourires ! Ils sont si contents de voir leur Père et un visiteur extraordinaire !

— Nous avons actuellement, me dit le Père, 80 lépreux ; nous pouvons en hospitaliser 150. Il y a, parmi eux, des Chinois, des Thibétains, des Lolos, et même un Lama. 28 sont baptisés, le plus grand nombre des autres sont catéchumènes. Chaque dimanche il y a la messe des lépreux, pendant laquelle ceux qui sont chrétiens reçoivent la sainte communion.



Repas des lépreuses

Et, tandis que nous prenons le chemin du retour, le Père manifeste toute sa sollicitude pour ses malades.

— On a dit qu'ils sont malheureux, vous avez bien vu que c'est faux. Ceux qui peuvent encore travailler la terre ont un petit morceau de champ qu'ils cultivent selon leurs forces ; d'autres s'occupent à quelque métier. A tous j'achète le produit de leur travail, ce qui leur procure un peu d'argent de poche. La nourriture, le vêtement, les soins, tout cela leur est, naturellement, fourni gratis.

Les lépreux malheureux ! Où donc le diable a-t-il déniché cette sottise ? Combien de fois, au contraire, n'ai-je pas entendu des chrétiens, après avoir visité l'établissement, me dire : « Etre lépreux à Mosimien, mais c'est une situation de tout repos ! »

* * *

En terminant cette visite, on se sent pénétré de reconnaissance pour

les bienfaiteurs qui ont contribué à réaliser une œuvre de si éminente charité : leurs noms seront gravés dans la salle d'honneur de la maison, mais ils le sont déjà dans le cœur des missionnaires et des lépreux. Hélas ! la crise mondiale ne laisse pas que de faire sentir jusqu'ici son contre-coup. Le P. Supérieur a dû mettre les travaux au ralenti et se voit obligé de refuser ou au moins d'ajourner de nombreuses admissions de malheureux lépreux.

Dieu inspire à quelques bonnes âmes la pensée de venir en aide à ces pauvres déshérités : Jésus, l'ami des lépreux, les en récompensera au centuple !

L. PASTEUR,
missionnaire de Tatsienlu.



Bonze priant sur la « chaise à pointes »

Roulotte Apostolique

Dans la presqu'île malaise, dans l'Etat de Kedah, on voit parfois, sur les pistes des plantations, avancer lentement une camionnette de forme bizarre : c'est la « Roulotte Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. »

Le missionnaire qui la conduit doit être prudent sur ces pistes labourées par les charrettes à buffles. De temps en temps la roulotte s'arrête soudainement ; le conducteur descend, bientôt suivi de son catéchiste ; tous deux semblent inquiets, et non sans raison. Le catéchiste part et, au bout d'une heure, souvent de deux, il revient avec une équipe de coolies indiens armés de pics et de pioches : il s'agit de refaire une piste qui s'est effondrée sur une longueur de 50 ou 100 mètres, ou bien de redresser un pont de bois qui s'incline fortement vers les eaux de la rivière. Et ces travaux demandent des heures.

Arrivé à l'étape, le premier soin du missionnaire est d'installer son palais roulant, car chrétiens et païens, hommes, femmes et enfants, tout à la joie de revoir le Père, s'empressent à sa rencontre, entourent la roulotte et ne soupçonnent même pas que le missionnaire, après une journée de voyage et d'émotions, a bien mérité de se reposer, et sa roulotte aussi, car elle a 120 km. dans les pneus. Heureusement l'installation de la roulotte ne demande que quelques minutes : ouvrir les portes du fond et celles de côté, accrocher une tente pour la



La résidence centrale d'où part la roulotte

cuisine, et c'est fait. Pendant ce temps un Indien fait la corvée d'eau et reçoit une médaille pour prix de sa peine.

Mais qu'y a-t-il dans cette mystérieuse voiture ? interrogent les nouveaux venus, et un ancien d'expliquer à sa façon : « Tout à fait à l'arrière, il y a l'autel (1 m. de longueur sur 25 cm de largeur) ; un retable, sur lequel est accroché un crucifix entouré de deux chandeliers et des images du Sacré-Cœur de Jésus et de sainte Thérèse de Lisieux, patronne de la roulotte. L'autel est creux et par derrière s'ouvre une armoire dans laquelle on trouve tout le nécessaire pour célébrer la messe et administrer les sacrements. De chaque côté de l'autel un petit couloir de 50 cm. de largeur conduit à la chambre centrale, qui, sacristie le matin, sera dans la journée salle à manger ou bureau, selon les besoins de l'heure, et le soir chambre à coucher. Au fond, le cabinet de toilette, exactement un mètre carré. »



La roulotte apostolique

Eglise et presbytère ainsi installés, le prêtre se fait rendre compte de l'état de la chrétienté ; puis, après un souper plutôt sommaire, s'étend sur la natte pour y trouver le repos nécessaire après une journée fatigante.

Le lendemain, après la messe célébrée de grand matin, les enfants se rassemblent autour de l'autel : c'est le catéchisme qui commence et ne se terminera que vers 11 heures.

A midi, le principal repas, dont le menu, à peu près invariable, se compose de riz et poisson ou riz et légumes ; puis, jusqu'à 4 heures, instruction des catéchumènes.

Vers 5 heures, quand les coolies sont revenus de leur travail, la clochette de la roulotte se met en branle pour annoncer la réunion générale ; des enfants parcourent le village, exhortant les gens à se rendre à l'instruction du soir et à la prière en commun.

Bientôt tout le monde est au pied de l'autel : les chrétiens d'abord, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, tous assis sur des nattes qu'ils ont eux-mêmes apportées ; derrière eux et tout autour, les païens. Le missionnaire expose une question de dogme ou de morale, l'explique en un langage à la portée de ses auditeurs, puis il interroge de ci de là dans l'assemblée et une médaille est la récompense de toute bonne réponse. Après cela, leçon pratique d'administration du baptême en cas de danger de mort : un enfant est amené devant tout le monde ; à côté de lui un seau d'eau, et tous les assistants, à tour de rôle, viendront verser de l'eau sur la tête du petit en prononçant la formule du baptême, prouvant ainsi qu'ils ont compris la leçon et sauraient, le cas échéant, procurer le salut à l'âme d'un de leurs compatriotes.

A la nuit tombante, chacun retourne à la maison. Cependant le missionnaire ne reste pas seul : c'est un païen, nouveau Nicodème, qui arrive et timidement demande à être admis au



A l'arrivée de la roulotte

catéchuménat ; c'est un pauvre chrétien, venu d'un autre district, qui avoue n'avoir pas fait sa première communion ; c'est un autre qui n'est pas en règle au point de vue du mariage ; bref, c'est le moment des confidences et de la grâce.

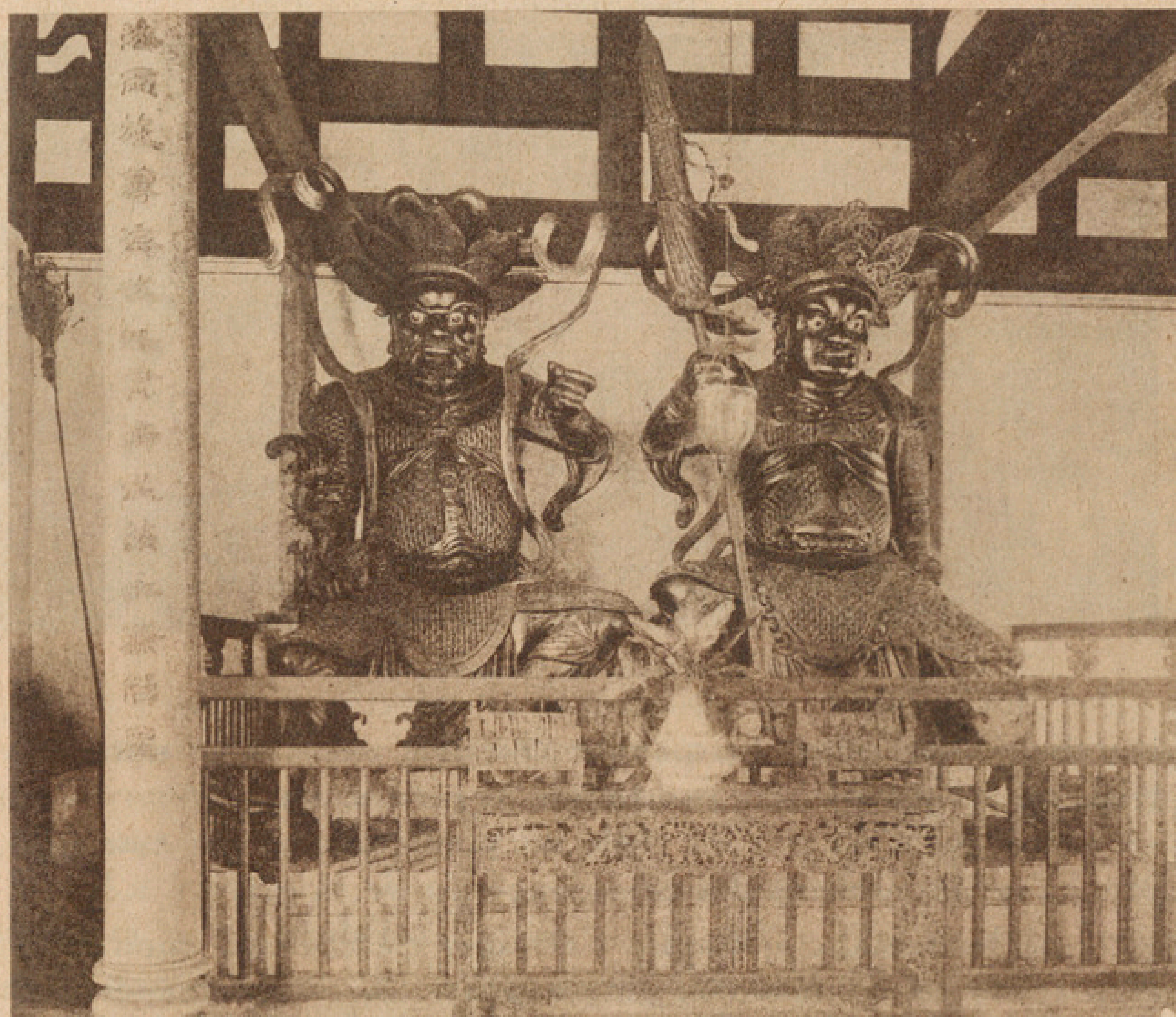
Le lendemain, il faudra s'occuper de ces cas, commencer d'entendre les confessions, puis baptiser les catéchumènes dont le temps de probation est terminé, donner la première communion aux enfants. Une semaine est vite passée au milieu de ce ministère varié ; mais il faut plier bagage : d'autres stations attendent le passage du missionnaire. Au moment du départ, les visages sont tristes... Six mois avant la prochaine visite, c'est bien long !

Enfin la roulotte démarre, s'élance, traverse des planta-

tions, s'engage dans une forêt. Cette fois, elle n'aura peut-être pas de piste à réparer ou de pont à redresser, mais tout à coup arrêt brusque : une pièce du moteur s'est brisée ; le catéchiste, porteur d'un billet, part pour la côte ; le missionnaire installe sa roulotte et attend : il ne peut faire que cela. Au bout de deux ou trois jours, le catéchiste revient avec la pièce réparée ou remplacée : on la fixe et on repart.

Et l'année se passe ainsi à parcourir un immense district. Existence singulière que cette vie de roulotte ; mais, si elle impose des fatigues, elle apporte aussi de douces consolations à l'âme du missionnaire ambulant !

L. RIBOUD,
missionnaire de Malacca.



A l'entrée des temples bouddhiques pour effrayer les mauvais esprits

Gallophobie

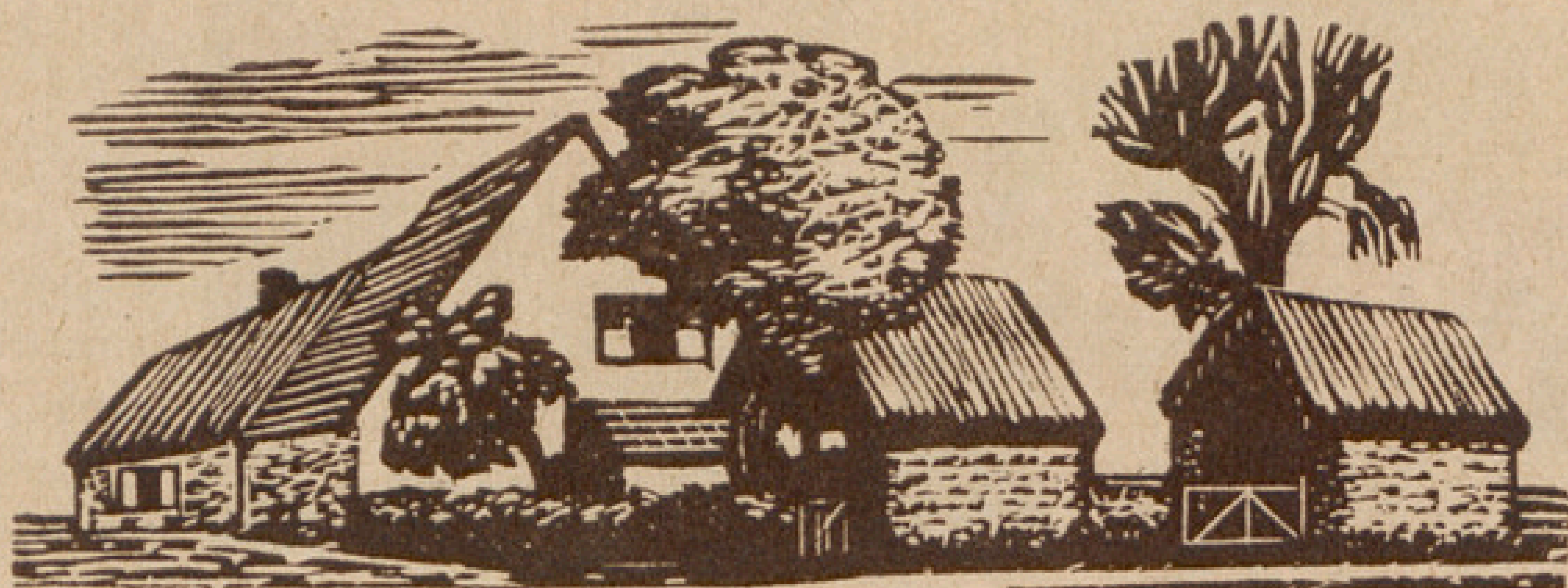
Il y a quelques années, M. Bourrassa, publiciste canadien-français, gallophobe connu, avait envoyé à Mgr de Guébriant quelques articles de sa façon. Le rôle des missionnaires français au moment de la mobilisation de 1914 était présenté de la manière la plus ridiculement odieuse.

Serait-ce de la même source qu'émane l'envoi fait à Monseigneur le Supérieur d'un numéro de « *l'Action catholique* » (Québec) du 18 juin dernier. On y lit une très belle lettre pastorale de S. Em. le Cardinal Archevêque de Québec et des évêques de la Province, à l'occasion du 10e anniversaire de la fondation du Séminaire des Missions-Etrangères de Pont-Viau. Mais on lit en marge du journal, les lignes que voici :

« *En 10 ans Pont-Viau a fait plus que la rue du Bac en 100 ans. Pourquoi ? Parce que eux aiment leurs ouailles, les vôtres les méprisent, les laissent en seconde zone. Eux avant tout leur parlent du Christ, les vôtres d'abord la France, puis Dieu après. Etrange esprit ! Donnez aux aspirants l'esprit missionnaire, non national* ».

Personne, nous en sommes sûrs, ne serait plus choqué d'un pareil entrefilet que le Séminaire de Pont-Viau lui-même. Son éminent Supérieur, Monsieur le Chanoine Roch, était ici, il y a quelques jours, notre commensal, et sa charmante visite fut pour nous l'occasion de sentir combien voisin du nôtre est l'esprit qui règne chez notre sœur cadette, la Société des Missions-Etrangères du Canada.

Quant à réfuter les assertions du correspondant qui n'a pas osé les signer, ce serait leur faire trop d'honneur.



Quelques Pages du Journal
d'un Missionnaire de l'Inde

---

18 décembre. — Un cyclone se déclare, mais nous sommes loin de la mer et nous ne connaissons pas les transes des Pondichéryens, ni les dévastations auxquelles assistent, impuissants, les habitants de la côte jusqu'à Karikal. Le cyclone nous effraie, car « on ne sait jamais », mais, en définitive, il nous fait généralement plus de bien que de mal, car, si la pluie ne sauve pas les récoltes déjà perdues, elle met, du moins, un peu d'eau dans les puits.

22-23-24 décembre. — Confessions, puis confessions et encore confessions... Et il se trouve, dit-on, même sous le ciel de France, de braves gens qui pensent que les curés ont été bien habiles en inventant la confession, moyen pratique de tenir les chrétiens en laisse. Quant à moi, je m'émerveille qu'après 19 siècles il y ait encore de pauvres hommes qui, par mandat de Notre-Seigneur Jésus-Christ, veulent bien écouter d'autres hommes raconter leurs misères, toujours les mêmes, et sans y mettre le sel qu'un reporter sait apporter à ses faits divers.

25 décembre. — Jésus est né dans une étable. En tous pays une étable est une pauvre chose. Dans l'Inde, c'est un rien misérable entre tous. La crèche, qui dans mon poste de Irudayampattu, abrite l'image du Rédempteur est quelque chose d'innommable : c'est tout ; c'est affreux, et c'est pro-



Catéchisme en plein air

fondément triste !... L'an prochain on essaiera de faire mieux.

Les petits chantres ont appris la *Messe des Anges* ; les élèves-catéchistes du district, en vacances, soutiendront les voix menues et hésitantes. Hélas ! à l'heure de la Messe de minuit, une moitié de la chorale est restée endormie, et l'autre moitié, somnolente, est demeurée coite. Nous avons chanté la Messe du jour et, sans remporter un brillant succès, nos artistes sont venus à bout de leur tâche.

28 décembre. — Les bébés du district sont venus faire bénir leur innocence en souvenir du massacre de leurs petits frères de Judée jadis. C'est un tintamarre inouï dans l'église. Les mamans savent que le Père, féroce à l'ordinaire, sera aujourd'hui patient comme un ange ; aussi laissent-elles leurs poupons rire à gorge déployée, déchirer l'air de leurs cris stridents : chacun, après avoir braillé à son aise, s'en retourne content, emportant une bonne bénédiction.

1er janvier. — Les hommes du village viennent offrir le présent traditionnel, plus maigre que jamais à cause de la crise : un peu de riz avec les condiments usuels, un poulet étique et un peu de sucre : sans doute pour dissimuler l'amertume de l'ensemble. Dans la conversation qui suit l'offrande, on se plaint de la dureté des temps, de l'état de demi-famine, de l'esprit nouveau qui perce dans la jeunesse, et l'on se sépare en se plaisant à espérer des jours meilleurs.

6 janvier. — Fête de l'Epiphanie, de la manifestation de



On attend l'arrivée du missionnaire

Jésus aux païens que nous fûmes : nous la célébrons dans l'espoir de son triomphe en cette terre odieusement païenne. Le soir, représentation de l'événement du jour : tandis que le roi Hérode et le prêtre restent à la porte de l'église, les trois Rois Mages font leur entrée et viennent adorer l'Enfant. Mon Dieu, qu'ils sont laids sous le fard qui devrait les blanchir ! Qu'ils sont laids sous leurs couronnes de carton doré et leurs atours royalement défraîchis !... Mais la pensée du missionnaire s'envole vers l'Occident, vers cette chapelle de l'Epiphanie de la rue du Bac, où il reçut l'onction qui le fit prêtre et le mandat de prêcher l'Evangile aux nations « encore assises à l'ombre de la mort ».

8 janvier. — Départ après une messe fort matinale. Le petit boy va voir sa maman, qu'il n'a pas vue depuis deux ans ; quant à moi, qui ne puis avoir le même bonheur, je vais prendre part à la retraite annuelle des missionnaires, qui me mettra du baume dans l'âme.

15 janvier. — Notre retraite a été prêchée en une langue magnifique et avec une très grande piété par un fils de saint François, maître des novices au Couvent des Capucins de Mangalore. Aujourd'hui, c'est le retour, avec les bagages et les imprévus de la route. L'inspecteur de la douane a été assez aimable pour ne pas réduire les bagages en une poussière de paquets. Le jeune Papayen, mon boy, est exact au rendez-vous, mais je le trouve accompagné d'une forme à peine perceptible, toute frissonnante de crainte, qui est son petit frère ; je n'en voulais pas, mais la Providence me l'impose : il avait trop faim à la maison paternelle... Sans trop d'incidents nous rentrons au bercail.

29 janvier. — Départ pour une tournée apostolique. La voiture est chargée : autel portatif, confessionnal, chaise pliante, gramophone (portant dans ses flancs quelques disques tamouls), sans parler du Père et des deux gamins. Des pluies récentes ont grossi la rivière, le passage est difficile, les bœufs soufflent puissamment. Nous arrivons cependant sains et saufs à Peruntalapettai, village de 200 chrétiens, tous parias. Et, pendant 3 jours, c'est l'examen et le règlement des affaires de la chrétienté, les confessions, l'inspection de l'école. Le soir, salle pleine avec le gramophone manipulé par le boy : pendant cette séance je me promène au clair de lune et je pense à la grandeur de notre tâche à nous, fils de l'Eglise catholique, qui sommes venus rapporter la lumière rejetée par l'Orient, et j'estime beau que la Société des Missions-Etrangères ait jugé à propos de consacrer toutes ses ressources à cet Orient mystérieux et décevant, sans en rien distraire, même pour des champs d'apostolat plus faciles, plus fertiles, plus glorieux peut-être et plus riches en consolations spirituelles.

5 février. — Je vais passer 4 jours à Arulambadi, 350 chrétiens. Nombreuses confessions, un petit sermon chaque matin, inspection de l'école : cela suffit pour occuper mes journées.

10 février. — La petite vérole fait son apparition. Je fais prévenir le chef du village, un païen ; mais, sachant qu'il ne bougera pas, je fais venir moi-même un vaccinateur et, en compagnie du chef du village dûment réquisitionné, je vais, de maison en maison, faire sortir les gens, sous menace d'une forte amende, et les acheminer vers l'école, où a lieu la vaccination ; ils s'y rendent comme à un sacrifice, mais, quelques jours plus tard, en voyant l'épidémie s'étendre, ils comprendront que, somme toute, le Père avait raison...



Actions de grâces après une chasse dangereuse

12 février. — Visite à Mickelpuram, le village où je dois concentrer mes efforts cette année. Je revois le terrain sur lequel je veux bâtir un petit presbytère. Je vais donner deux extrêmes-onctions à 3 kilomètres de là. A mon retour, j'entends les confessions et tente, sans succès d'ailleurs, de liquider un procès.

14 février. — C'est le Mercredi des Cendres. A l'office, les femmes du village, dans la crainte « qu'il n'y en ait pas » pour elles, se précipitent avec une telle violence sur la table de communion que celle-ci fléchit sous la poussée ; les objurgations du curé réussissent à peine à calmer leur pieuse ardeur. — A deux heures de l'après-midi, départ pour Sembodai, à 8 km. ; du travail pour deux jours. 90 chrétiens appartenant à la caste des terrassiers, peu intelligents, mais simples et accueillants pour le Père. Il faut examiner et, si possible, résoudre leurs affaires, toujours les mêmes. Quelques-uns doivent de l'argent à la caisse commune et, ne pouvant payer, renouvellent fidèlement, tous les trois ans, la solennelle promesse de s'acquitter dès que les prix remonteront ; un autre a eu le grand tort de battre sa femme, laquelle s'est enfuie chez sa mère, qui ne veut pas la laisser repartir ; un troisième porte plainte contre son fils, une petite canaille, qui refuse de nourrir son père dans ses vieux jours. Et ainsi pendant des heures : à entendre toutes ces histoires on craint parfois de devenir fou.

22 février. — On m'appelle pour une extrême-onction à Eleangany. Cette visite inattendue me permet de constater le mauvais travail des maîtres d'école, qui, profitant de l'éloignement du Père, laissent tout aller au petit bonheur. J'annonce au directeur que son traitement est diminué à dater du 1er avril ; mais, par contre, je distribue aux enfants qui viennent régulièrement à l'école quelques récompenses utiles : cahiers, crayons, gommes, ardoises, etc., que les parents sont trop pauvres ou trop indifférents pour fournir à leur progéniture... Je



Sur l'emplacement d'une future église dédiée à Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

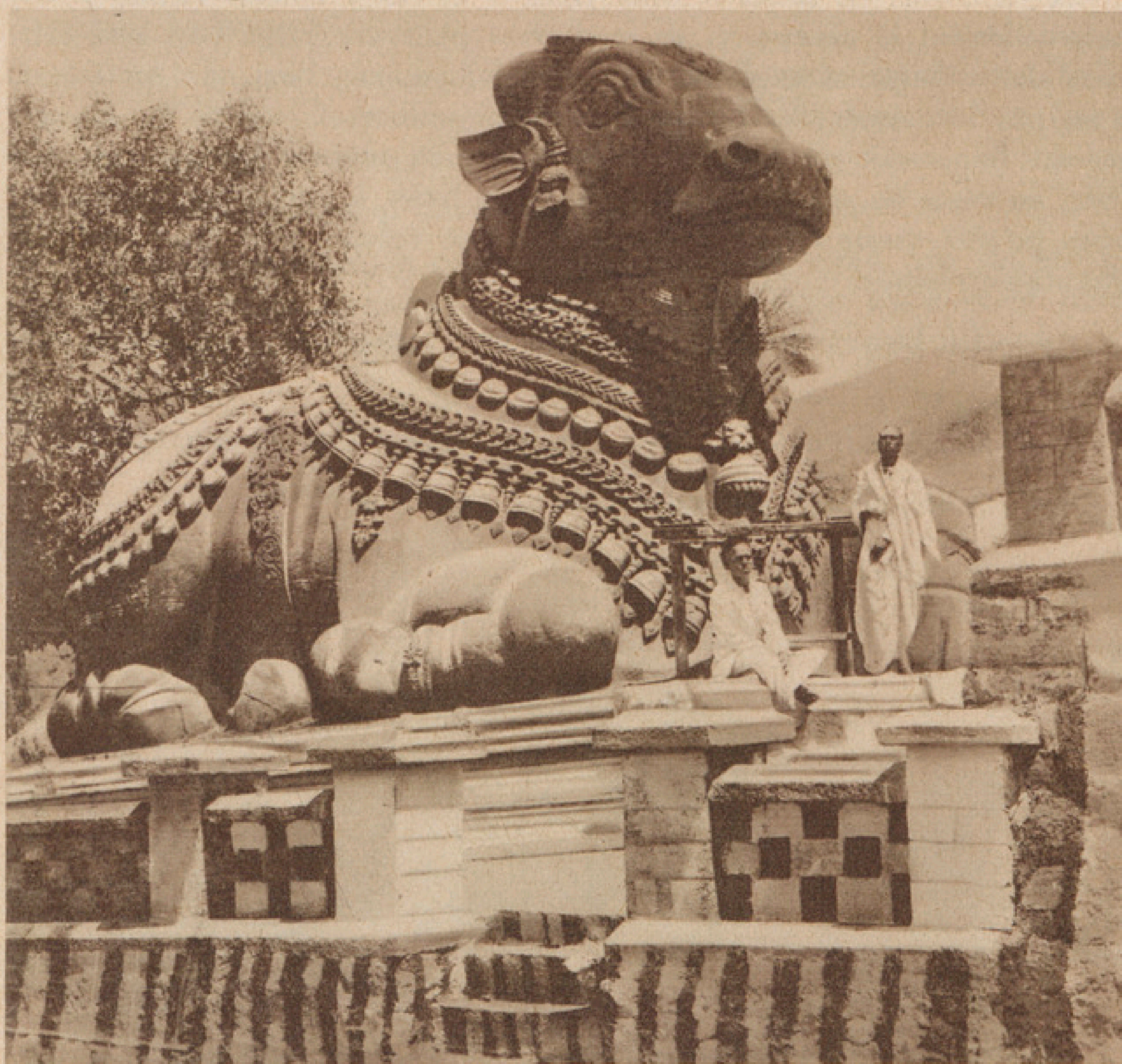
me suis oublié et je rentre en retard, ce qui m'attire les reproches du petit boy, dont le dîner est trop cuit et dont le ventre crie famine.

25 février. — C'est dimanche, le jour du Seigneur, mais aussi le jour dur pour le missionnaire. Il y a les confessions des gens du dehors ; il y a la messe tardive, le sermon dans une langue jamais assez familière ; il y a la chorale, dont les chants donnent des frissons au moins musicien des hommes ; il y a les bébés, futurs orateurs du village, s'exerçant déjà à dominer le bruit de la foule ; il y a les baptêmes à administrer ; il y a les villageois des alentours, qui trouvent commode de venir régler leurs affaires le dimanche ;... nous n'en finirions plus avec les « il y a ».

En résumé, j'ai dû constater que, dans tous les villages de mon district, il y a des réparations urgentes à effectuer :

ici la chapelle, là l'école, ailleurs un puits, et il est trop évident que, cette année, les écus vont accentuer leur danse. Consolons-nous, l'argent est fait pour circuler. Dieu ne lui a pas donné une autre destination et les économistes les plus économes sont d'accord sur ce point. La question est de bien l'employer. Mes chrétiens et moi ferons de notre mieux ; la Providence pourvoira à ce qui nous manque.

G. BONIS,
missionnaire de Pondichéry.



Le Cocher des Petites-Sœurs des Pauvres

A Bangalore, la ville épiscopale de la Mission de Mysore, les Petites-Sœurs des Pauvres ont un établissement qui hospitalise de nombreux vieillards, et, si ces « bons vieux » et ces « bonnes vieilles » ont habituellement le nécessaire, ils le doivent pour une large part aux officiers de la garnison anglaise. Le colonel lui-même, bien que protestant, n'est pas le dernier des bienfaiteurs de la maison. C'est lui qui dernièrement fournissait un nouveau cheval pour la tournée quotidienne. Un jour, en veine de curiosité, il décida de se livrer à une petite enquête, et vous pouvez croire qu'on ne trompe pas un colonel avec trois mots de charitable réponse.

— Eh bien ! mes Sœurs, j'espère que mes officiers sont bons pour vous.

— Oh ! oui, colonel, nous vous en sommes bien reconnaissantes.

— Vous allez évidemment chez le capitaine N*** ?



La voiture des Petites-Sœurs

— Nous y allons, colonel, mais... à vrai dire, nous ne l'avons encore jamais rencontré.

— Ah ? toujours absent alors !...

Le lendemain de cet entretien, vous auriez pu voir la vieille voiture des bonnes Sœurs s'arrêter devant la maison dont on ne rencontre jamais, paraît-il, le propriétaire. Et, comme d'habitude, la réponse du concierge fut :

— Monsieur et Madame sont sortis.

Mais le cocher riposte d'un air de doute :

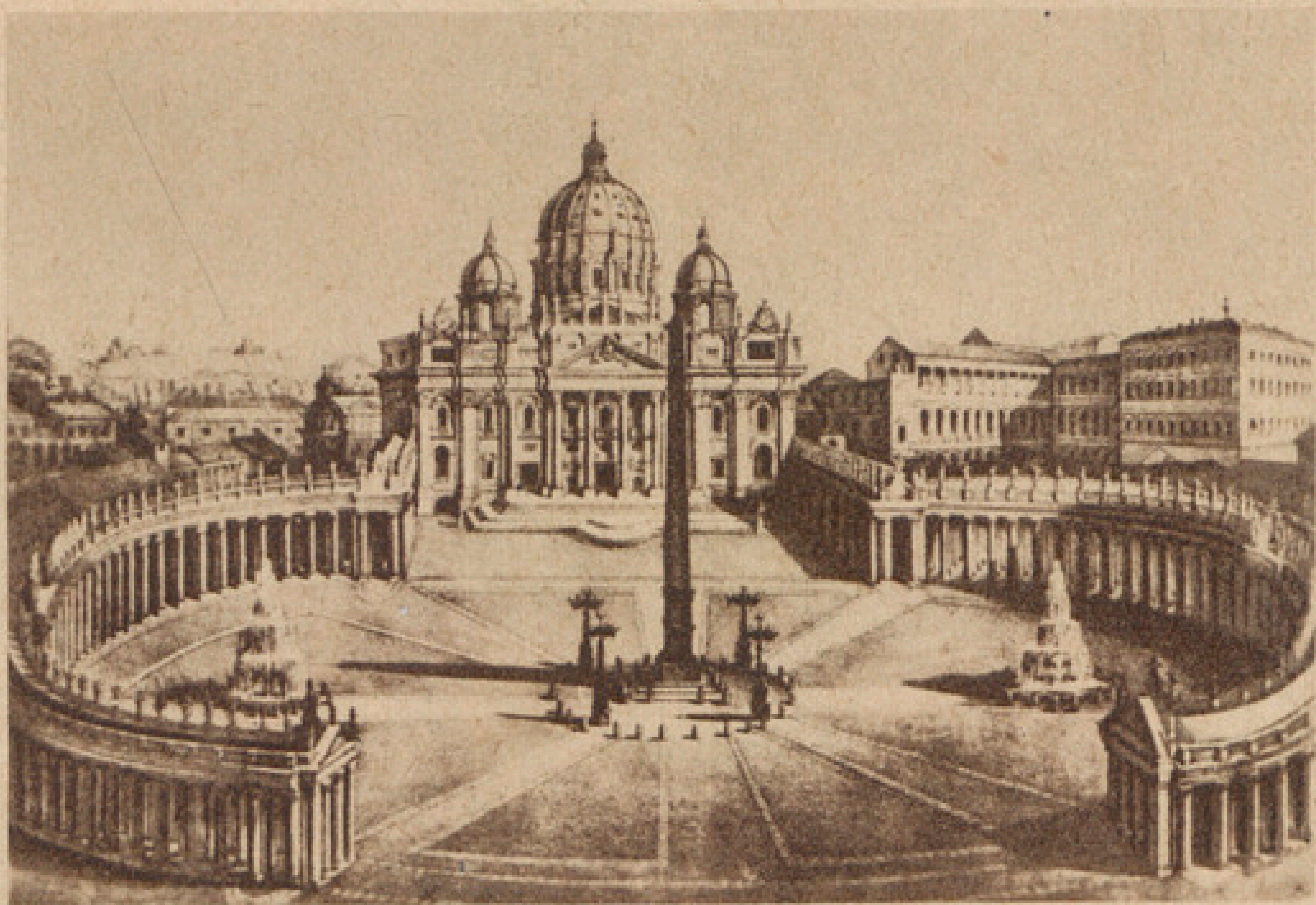
— Sortis ? Remettez-leur ma carte.

Intimidé par une injonction si expresse proférée d'un ton de commandement auquel il semble difficile de résister, le domestique rentre dans la maison, où l'on entend bientôt un branle-bas général, et le propriétaire se présente.

— Vous voyez, capitaine, c'est moi qui ce matin conduis les Petites-Sœurs. J'ai l'avantage de vous les présenter. Elles font de bon travail, croyez-moi : je vous les recommande.

— Mais comment donc, mon colonel, certainement...

Car c'était bien le colonel qui, ce jour-là, avait pris les rênes et conduit lui-même la carriole. Grâce à lui, la porte obstinément fermée s'est ouverte et les bons vieux compteront désormais un bienfaiteur de plus.



Incidents de la Vie Apostolique

Il y a quelque temps, je traversais à gué une rivière peu profonde sur le bord, portant ma bicyclette sur le dos. Tout à coup je perds pied et suis emporté par le courant. Je saisis d'une main le guidon de la bicyclette et de l'autre j'essaie de nager ; mais mes habits et mes livres mouillés m'alourdissent et je n'avance pas vite. Un tronc d'arbre émergeait au milieu de la rivière et, malgré la violence avec laquelle j'y fus jeté, c'était une heureuse chance, car la fatigue commençait à paralyser mes bras. J'attachai donc solidement la bicyclette à ce tronc d'arbre et.... je me mis à réfléchir. Comment me tirer de là ? Comment sauver mes habits, mes livres, ma bicyclette ? Comme la plupart des Bretons, je sais nager, aussi je me charge bien de transporter sur l'autre rive ma pauvre personne, mais tout le reste ?...



Village birman

J'essayai de construire une espèce de passerelle avec des branches d'arbres et des bambous, mais, après plusieurs tentatives infructueuses, je dus y renoncer : je perdais mon temps. Il fallait pourtant en finir. Je fis donc de mes habits et de mes livres un paquet, que je liai fortement avec ma ceinture — une ceinture de la marine française, — et, agrippant fortement la ceinture avec les dents, je me jetai à l'eau. Entraîné par le courant j'abordai sur l'autre rive, mais beaucoup plus bas. Là je me reposai

un instant, puis, tressant des lianes, j'en fis une corde, dont je fixai solidement l'extrémité à un arbre du rivage ; après quoi, saisissant l'autre bout entre les dents, je tentai de regagner mon providentiel tronc d'arbre. Cette fois encore j'y fus jeté avec violence par l'impétueux courant et m'en tirai avec le dos et les bras passablement tuméfiés. Confiant dans la résistance de nos lianes de Birmanie, je n'hésitai pas à lancer ma bicyclette au fond de la rivière, puis, me laissant emporter par le courant en me rapprochant de la rive, j'abordai et tirai doucement sur les lianes : ma bicyclette était au bout.

Grâce au bon soleil de ce pays, lorsque, quelques instants après, je me rhabillai, mes vêtements étaient complètement secs. Toutes ces opérations, il est vrai, avaient exigé près de deux heures de travail, et la fatigue se faisait sentir. De plus, mon bréviaire est fort endommagé, il peut cependant servir encore ; mon chapeau a été démoli dans l'eau : les casques fabriqués ici ne sont pas solides. L'eau a pénétré aussi dans ma montre : je l'ai fait réparer à Bhamo, mais elle ne marche plus correctement et s'arrête fréquemment.

Mais tout cela n'est qu'un incident dans la vie apostolique et ne nous a pas empêchés de récolter, cette année, 79 baptêmes chez nos *Shans* et nos *Katchins*, dont les bonnes dispositions actuelles permettent d'espérer des gerbes plus fournies dans un prochain avenir.

Fr. MERCEUR
missionnaire de la Birmanie Septentrionale



Ephémérides

Septembre-Octobre 1684, 1884

— 1684 —

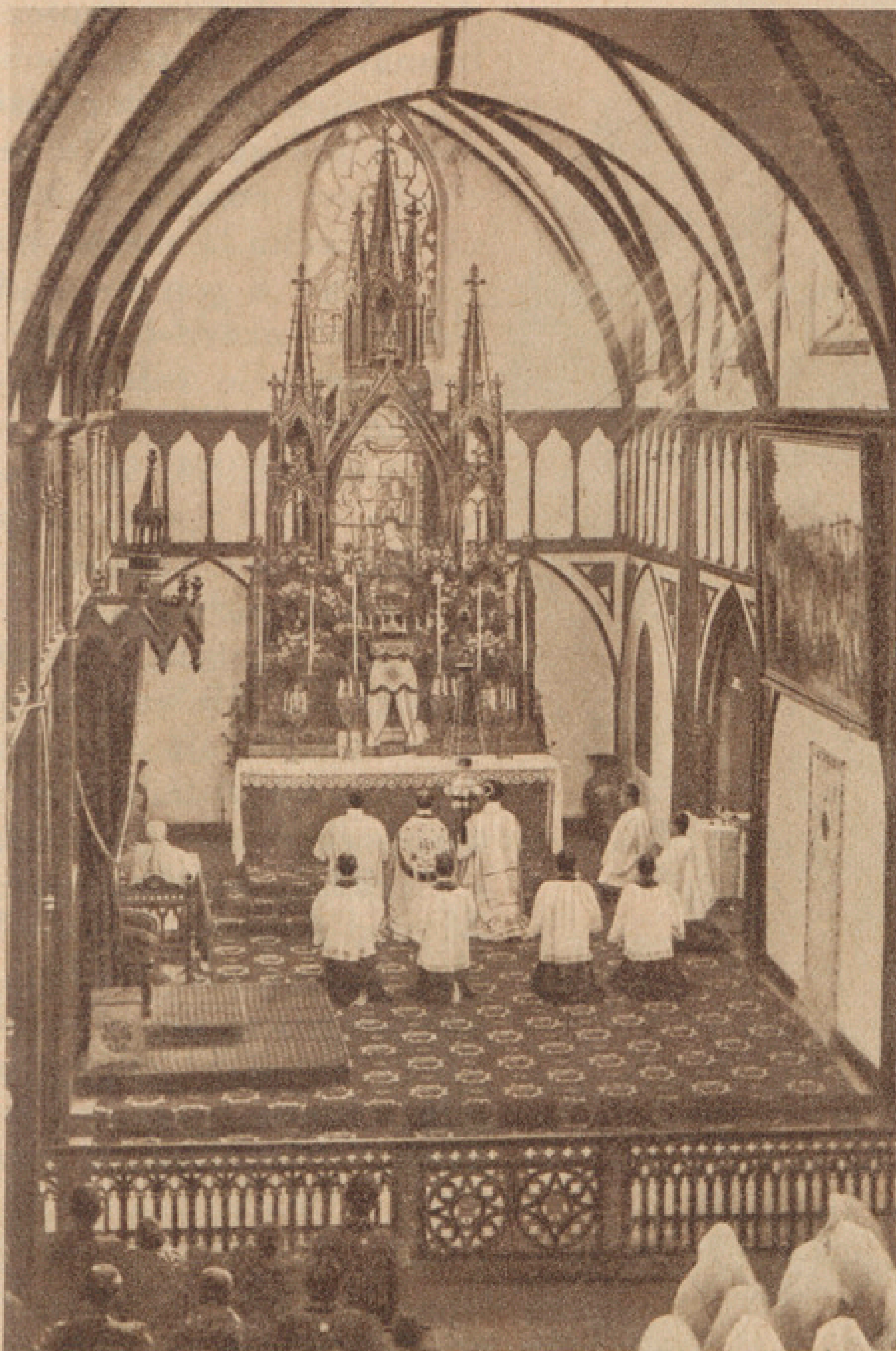
29 octobre. — Mort de **François PALLU**, évêque d'Héliopolis, Vicaire apostolique du Tonkin, Administrateur général des Missions de Chine, principal fondateur de la Société des Missions-Etrangères de Paris. (Voir ci-dessus, page 194, notice biographique).

— 1884 —

28 septembre. — Naissance de **Fernand THIRY**, à Anor (Nord). Ordonné prêtre le 29 juin 1907, il partit deux mois après pour la Mission de Nagasaki, où il travaillait depuis 20 ans lorsque, le département de Nagasaki ayant été constitué en mission autonome confiée au clergé japonais, il fut nommé évêque du nouveau diocèse de Fukuoka, qui embrasse les départements de Fukuoka, Saga et Kumamoto. Il mourut, après 2 années d'épiscopat, le 10 mai 1930, n'ayant pu réaliser les espérances que faisaient concevoir ses talents et son zèle.

4 octobre. — Mort de **Charles MEHAY**, né en 1806 au diocèse d'Arras. Missionnaire de Pondichéry en 1832, il y travailla durant 24 ans. La maladie le ramena en France (1856), où il mourut. Il avait laissé dans l'Inde le souvenir d'un excellent prédicateur, d'un missionnaire zélé et pieux.

7 octobre. — Mort de **Bernard PETITJEAN**, évêque de Myriophite et Vicaire apostolique du Japon Méridional. Né le 14 juin 1829 à Blanzy (Saône-et-Loire), ordonné prêtre en 1853, il exerça son ministère durant 6 ans dans le diocèse d'Autun ; puis, en 1859, il entra au Séminaire des M.-E. et reçut l'année suivante, sa destination pour le Japon. Mais, ce pays étant encore fermé aux étrangers, il dut passer deux ans aux îles Ryûkyû avant de pouvoir y pénétrer. En 1863 il est à Nagasaki et collabore à la construction de l'église dédiée aux 26 SS. Martyrs japonais de 1597. C'est dans cette église, inaugurée le 19 février 1865, que, le 17 mars suivant, il eut la joie de voir des descendants des anciens chrétiens du XVIe siècle



Intérieur de l'église des 26 SS. Martyrs à Nagasaki

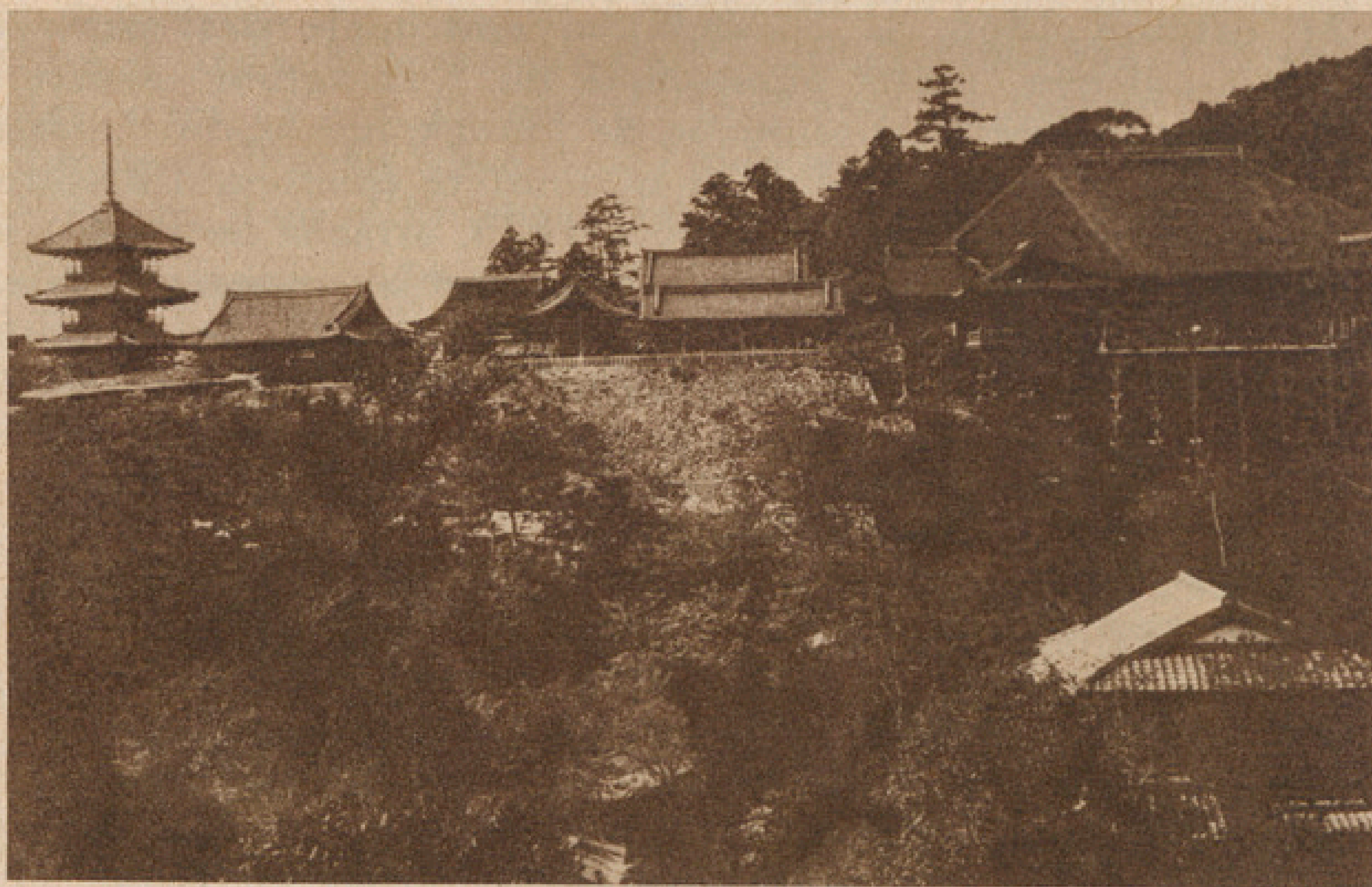
se faire connaître à lui et, après plusieurs entrevues, le reconnaître comme le représentant du vrai catholicisme aux trois signes légués par les ancêtres : il était envoyé par le Pape de Rome, il gardait le célibat et il vénérait la Sainte-Vierge. En quelques mois, plusieurs milliers de chrétiens se déclarèrent ainsi, dont les pères leur avaient transmis la foi à travers plus de deux siècles d'une persécution effroyable. L'année suivante, le P. Petitjean était nommé évêque de Myriophite et vicaire apostolique du Japon. Il se rendit à Hongkong pour y recevoir, le 21 octobre 1866, la consécration épiscopale des mains de Mgr Guillemin, préfet apostolique du Kouangtong, assisté du P. Ambrosi, préfet apostolique de Hongkong, et du P. Osouf, procureur général des M.-E. Son ministère épiscopal fut entravé par la persécution qui, de 1868 à 1873, arracha les chrétiens à leurs îles pour les déporter dans le nord au milieu de païens, où ils souffrirent courageusement la misère, la faim; parfois même les tortures par lesquelles on espérait leur faire abjurer leur religion, rigoureusement prohibée dans tout l'Empire.

Lorsque le gouvernement japonais revint à la tolérance, Mgr Petitjean commença l'organisation de son vicariat, il se choisit un auxiliaire en la personne du P. Laucaigne, qu'il sacra évêque d'Apollonie, il établit des missionnaires dans les principales villes, il appelle de France les Dames de Saint-Maur et les Sœurs du Saint-Enfant Jésus de Chauffailles, dont il avait été l'aumônier avant son départ pour les missions. En 1876, sur sa demande, son immense vicariat est divisé en Japon Méri-


Mgr Petitjean

dional et Japon Septentrional : il garde pour lui le premier, avec résidence à Nagasaki, le second est confié à Mgr Osouf, celui-là même qui l'a assisté à son sacre. Il travailla encore 8 années avec un zèle infatigable et mourut à Nagasaki le 7 octobre 1884, âgé seulement de 55 ans. Il est enterré dans l'église — devenue cathédrale — des 26 Martyrs, devant l'autel où, 19 ans auparavant, il avait retrouvé les descendants des anciens chrétiens japonais.

21 octobre. — Mort d'**Amédée MAURY** du diocèse de Rodez ; missionnaire de Pondichéry en 1851, il y travailla pendant 12 ans, puis fut rappelé comme directeur du Séminaire des M.-E. et procureur des missions de l'Inde. Il professa la théologie et fut assistant du Supérieur. Pendant la grande famine de l'Inde en 1877-78, il provoqua des secours de la charité catholique et rendit ainsi d'inappréciables services aux missions de ce pays. Il mourut dans son pays natal à l'âge de 62 ans.



Un Aspirant-Missionnaire
M. Charles Mortagne

Le 16 mai dernier, dans une clinique de Rome, rendait son âme à Dieu, à l'âge de 25 ans, un aspirant du Séminaire des Missions-Etrangères de Paris, M. Charles Mortagne. A la nouvelle de sa mort, tous ceux qui le connaissaient ont retrouvé leur propre sentiment dans cette parole d'un de ses anciens maîtres : « Quel regret qu'un tel ouvrier nous quitte soudainement sans avoir pu donner la belle mesure que des dons si divers faisaient entrevoir ! »

Né en 1909 dans le diocèse de Bordeaux, M. Mortagne était entré au Séminaire de Bièvres en septembre 1928 ; il y passa deux années et, après son service militaire, fut envoyé à Rome en 1931 pour y parfaire ses études théologiques et sa préparation à l'apostolat. Les études, il les termina brillamment ; l'apostolat, c'est au ciel qu'il devait l'exercer.



Charles Mortagne

Dans l'une de ses lettres où, pour quelques intimes, il aimait à « moduler la chanson de son âme » et à livrer « tout entière, sans fard ni pose de théâtre, la vie de son cœur », il écrivait : « Aimer, prier, travailler ! Laisser, le soir, notre besogne et notre chapelet pour les reprendre dès le réveil avec le même empressement et le même courage ; s'endormir dans cette pensée que l'on ne se reposera vraiment que si l'on ne se réveille pas le lendemain. »

Cette formule ardente, dont sa vie trop brève a été la scrupuleuse réalisation quotidienne, illumine la qualité de cette âme, dont les fleurs de grâce qui s'épanouissaient déjà contenaient la promesse d'une rare fécondité.

* * *

Le P. Aubry — une des gloires de la Société des Missions-Etrangères, — répondait par une fin de non-recevoir à qui lui demandait d'établir le primat de la prière ou de l'étude dans l'intime d'une vie de séminariste. C'est bien ainsi que M. Mortagne réalise, en son âme éprise d'unité, la synthèse de l'oraison et du travail. — « Mes études, confiait-il, se mêlent de prières, et pendant ma prière je pense à mes livres ; mais, de même que dans l'étude Jésus m'enseigne à prier, ainsi, à la chapelle, je pense à ma besogne pour en parler à Jésus. Oh ! l'unité, l'harmonie : comme il en faut mettre beaucoup dans la vie ! Les cloisons étanches me font horreur. Vivons tout d'un trait, vivons tout d'une seule âme ! »


Un coin de la Procure des M.-E. à Rome

La forme vivante qui faisait ainsi se compénétrer pour une mutuelle fécondité étude et prière, c'était la pensée des âmes lointaines et de l'apostolat qui les sauverait. — « Je sens au milieu de mon travail une joie étrange, notait-il en juin 1933 ; les examens approchent, me pressent, sembleraient devoir m'oppresser, et je n'éprouve pas même une grande fatigue. Je travaille pour Dieu, pour Lui seul, pour étendre son règne dans les pays si beaux du Soleil Levant. Cette pensée me donne du courage, en même temps qu'elle purifie mes intentions et les éloigne de toute recherche terrestre ».

Et n'est-ce pas toute une méditation sur le travail, son but, sa fécondité, son union avec la prière, qu'il esquissait en ces phrases vibrantes : « L'enthousiasme le plus chaud s'empare parfois de ma pensée et de mon cœur lorsque, seul dans ma chambre, je vis avec ces vérités dont je dois me nourrir pour pouvoir, à l'âge adulte, ouvrir une âme de prêtre à ceux de mes frères qui cherchent. Ah ! si je l'envisageais toujours dans cette lumière, l'étude perdrait sa sécheresse ; son unité bienfaisante raccorderait en un tout bien vivant les instants les plus divers de ma journée ; seul le décor distinguerait la prière du travail. L'histoire, la géographie, les langues, les mathématiques, autant de coordonnées qu'il faudrait lancer dans le temps et dans l'espace pour situer l'Evangile et le faire rayon-

ner. Quand Jésus devient le centre de nos recherches, lorsque palpite dans notre travail la passion de son nom et de sa gloire, peut-on *rechigner* à la peine ? »



Image que M. Mortagne aimait spécialement et gardait toujours sur son bureau

Lui n'y *rechignait* pas, et son élan à la besogne devait plutôt être modéré. Il disait : « Ne craignons pas les veilles ; ne craignons pas de nous consumer avant l'âge : après nous, notre exemple demeurera toujours », et c'est le programme qu'il a réalisé. Dès sa première année de philosophie on avait remarqué son exactitude à abandonner la récréation aussitôt que le règlement, sans le prescrire, le permettait. On racontait en souriant — et en admirant, — d'originales façons d'occuper ses loisirs, les échappées à Versailles, Platon sous le bras, quand le soleil d'été faisait de Trianon un petit coin de l'Hellade. A Rome, il semblait souvent préférer aux grandes cérémonies de Saint-Pierre le silence laborieux de sa chambre. Ce n'était pas indifférence ; il aimait à entendre, sous les voûtes de la basilique vaticane, « les acclamations lointaines, la mélodie suave des trompettes d'argent », mais c'était souci — peut-être exagéré, — de répondre aux raisons de son envoi à Rome : interrompre un instant le rythme du travail lui eût paru une injustice.

Les succès, d'ailleurs, à Rome comme à Bordeaux et à Bièvres, récompensaient cet effort incessant. En rhétorique, il était sorti premier d'un concours de « l'Alliance ». A la fin de son année de philosophie scolastique, il obtenait le diplôme de bachelier avec la mention *maxima cum laude*. Sur son lit de mort il apprenait qu'une dissertation sur « la causalité instrumentale des sacrements dans saint Thomas d'Aquin » avait mérité le maximum des points.

A ceux qui se font une conception romantique des élans d'imagination d'un aspirant-missionnaire, la vie de Charles Mortagne apporte un démenti frappant. Le regard qu'il jetait sur le champ futur de son labeur n'était pas une évasion de la tâche quotidienne, c'était un stimulant ; car la vision qu'il en rapportait, loin d'être la clarté vaporeuse d'un rêve où se serait étiolée sa vie laborieuse, était un foyer de lumière qui vivifiait la besogne d'aujourd'hui des lointaines fécondités de l'apostolat de demain.

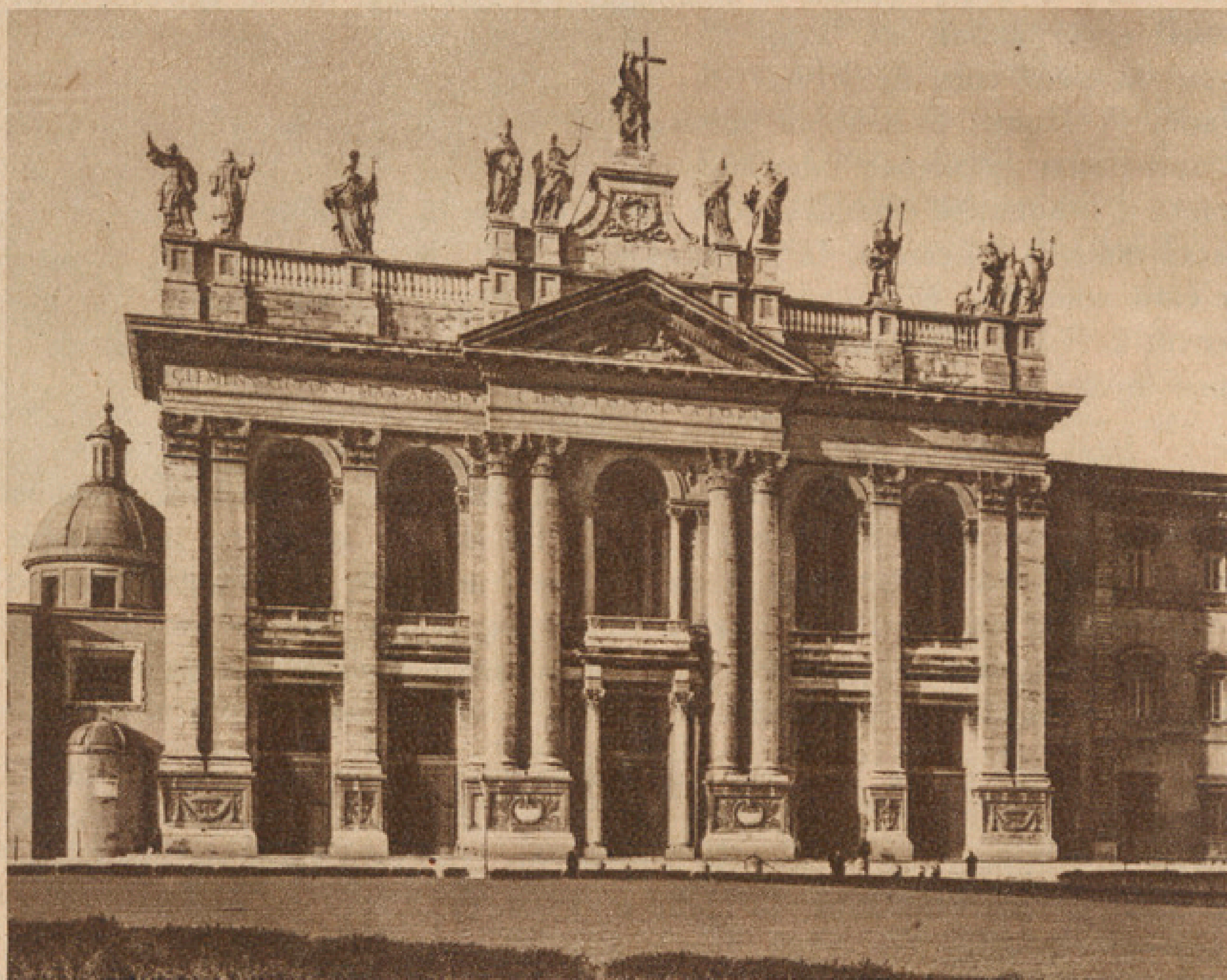
Aussi, lorsque, en février 1934, un premier diagnostic vint lui signifier que, pour vaincre la maladie, il fallait songer au repos, il laissa échapper cette exclamation douloureuse : « Se ménager ! A la veille de son sacerdoce, s'entendre dire : Il faut se ménager ! »...

* * *

Le dernier sursaut d'un foyer qui va s'éteindre se traduit dans l'éclair d'une furtive flamme. Ainsi en fut-il de M. Mortagne. Aux derniers jours de sa vie, sous la menace grandissante d'une fin prochaine, c'est avec une émotion plus intense que s'exprimèrent ses rêves intérieurs de sacerdoce et d'apostolat.

Diacre depuis Noël 1933, il avait espéré que le samedi de la Passion (17 mars), avec deux de ses confrères, il se soumettrait « aux rites saints qui font les prêtres ». La maladie l'en empêcha et trois jours après il s'étendait sur le lit d'une clinique. Les amis de France croyaient qu'il avait pris part à l'ordination : avec quelle douleur ne dut-il pas lire tant de lettres le félicitant de son élévation au sacerdoce !

Bientôt l'examen radioscopique déclara la maladie incurable ; tout au plus pouvait-on la stabiliser dans l'état présent. Les semaines passant, un lent retour de forces permit d'envisager la possibilité de l'ordination. Elle eut lieu, en effet, dans la chapelle de la clinique, en la solennité de saint Joseph (18 avril). Durant la cérémonie un doute angoissant étreignait le cœur des assistants. Cette voix sourde, qui péniblement s'unit à celle de l'évêque, parlera-t-elle jamais à l'autel ? — Hélas ! les quelques bénédictions qu'il donna de son lit furent les seules fonctions sacer-



Basilique St-Jean de Latran où M. Mortagne fut ordonné diacre

dotales qu'il put exercer ici-bas. Deux jours après une aggravation du mal rendait proche le dénouement.

Le malade apprit bientôt que l'heure était venue pour lui de se rendre « doux avec la mort ». C'est le printemps ; tout au dehors chante la vie, et lui, il va mourir ! Ses confrères, qui souvent, le plus souvent possible, entourent son lit de mourant, connaîtront, eux, ces beaux pays du Soleil Levant, où ils feront besogne d'apôtres, et lui, il ne sera jamais missionnaire ! Et pourtant en lui montent comme autrefois les aspirations à l'apostolat. Au long des soirées silencieuses où la vie s'en allait goutte à goutte, on l'entendait murmurer dans son délire : « Quand on a rêvé d'aller prêcher l'Evangile, il est dur de sentir sa voix s'éteindre au moment de monter les degrés de la chaire ». Et ces mots, qui revenaient fréquemment : « Je ne serai pas missionnaire ! »



Charles Mortagne sur son lit de mort

La fin approchait. Depuis la fête de l'Ascension les signes se succédèrent d'une mort imminente. Il allait expirer sans être monté à l'autel. La plus grande partie de ses journées s'écoulait dans un état de demi-inconscience ; mais, au soir du 15 mai, retrouvant tout à coup sa lucidité, il laissait jaillir de son cœur cette plainte douloureuse : « Je suis un avorton, un prêtre sans messe ; je vais mourir sans avoir immolé la divine Victime pour tous ceux qui ont tant prié pour moi !... Prêtre sans messe ! »

L'unique messe qu'il célébra fut ce moment, empreint d'une mystérieuse douceur, où, à l'aube du 16 mai, le râle accéléré de la nuit d'agonie s'éteignit dans le léger gémissement du dernier soupir. En septembre 1930, il avait salué de loin cet instant suprême par un acte de résignation et d'espérance : « Cette seule minute qui me verra expirer sera ma suprême messe, celle que tout chrétien a le pouvoir de célébrer, celle dont notre pèlerinage ici-bas est la courte préparation, et dont l'action de grâces est la pérennité de la vision de gloire ! »

* * *

M. Mortagne écrivait un jour : « Il est des vies brèves dont il se dégage une impression de plénitude que souvent ne donnent pas des exis-

tences plus longues et en apparence plus remplies. C'est que, selon la parole du Saint-Esprit, la sagesse ne se mesure pas au nombre des années, mais à la maturité des sentiments ; elle n'est pas l'apanage des cheveux blancs, mais des cœurs purs *(Sap., IV, 9)*. Pour l'acquérir, point n'est besoin d'opérer des actions éclatantes : aux yeux de Dieu, qui n'apprécie que les valeurs morales, la perfection consiste avant tout à s'acquitter avec un amour généreux des tâches humbles et modestes qui constituent la trame ordinaire de la vie humaine. On est grand quand on sait faire grandement les petites choses, et l'on a fourni une longue carrière lorsqu'on a vécu intensément pour Dieu ».



Tombeau des Missions-Etrangères au Camp Verano

Charles Mortagne ne s'est-il pas dépeint lui-même dans ces lignes ? Oui, il fut grand, car il sut faire grandement les petites choses, et il a fourni une longue carrière, parce qu'il a vécu intensément pour Dieu. *Consummatus in brevi, explevit tempora multa !*



Echos de nos Missions

JAPON

Tôkyô. — La fille du Comte Ogomachi, de noble famille japonaise, a pris l'habit religieux au Carmel de Tôkyô ; la cérémonie était présidée par S. Exc. Mgr l'Archevêque. Quelques jours après une seconde prise d'habit avait lieu pour la fille du Dr Tashiro, ancien professeur de l'Université.

** Les Salésiens récemment installés à Tôkyô ont fêté solennellement la canonisation de leur saint fondateur, Dom Bosco.

Fukuoka. — Le Séminaire de Guébriant compte actuellement 75 élèves. On y suit le programme officiel du Ministère de l'Instruction Publique pour les écoles secondaires, avec un cours spécial de latin et de philosophie.

** Toutes les écoles de la Mission, en dépit des difficultés actuelles, ont enregistré des rentrées splendides, inespérées.

** Mgr Breton a inauguré à Yawata une nouvelle église, un presbytère et une école enfantine, et à Kokura une belle église de style gothique.

COREE

Séoul. — Le R. P. Gabriel Duchenay, franciscain de la mission canadienne de Kagoshima, a bien voulu venir prêcher à Séoul la retraite annuelle des missionnaires, puis celle de nos prêtres indigènes.

** Le gouvernement étudie un plan pour créer, d'ici à 10 ans, 10.000 petites écoles de village.

Il serait aussi question d'appliquer en Corée la loi du service militaire.

Taikou. — Des inondations sans précédent ont ravagé la mission. On compte plus de 150 morts, autant de blessés,

120 diparus, 60.000 maisons détruites, 170.000 hectares de terrains cultivés submergés. Les dégâts sont incalculables.



Une ville coréenne

MANDCHOURIE

Moukden. — A la Pentecôte le P. Chabanel a eu la consolation d'administrer plus de 100 baptêmes d'adultes.

** Depuis le 1er juillet Moukden est relié à Pékin par un train direct, dit « international » : tardive consolation pour les deux anciennes capitales !

Kirin. — Un nouveau prêtre a été ordonné à Hsinking, la nouvelle capitale de l'Empire mandchou, ce qui porte à 27 le nombre des prêtres indigènes de la Mission.

Le P. Chevalier, qui avait administré à Pâques 130 baptêmes dans son district, a reçu à la Pentecôte 150 nouvelles ouailles dans le bercail de Notre-Seigneur.

CHINE

Chengtu. — Le territoire de notre Mission est presque complètement délivré des bandes communistes, qui n'y occupent plus que la ville de Tongkiang.

** Les huit premières Oblates Franciscaines Missionnaires de Marie ont pris l'habit religieux et commencé leur noviciat.

Trois nouveaux Pères Rédemptoristes sont arrivés à Chengtu, ce qui porte à sept le personnel du couvent et permet d'envisager la prochaine ouverture d'un juvénat.

** Un télégramme a apporté une triste nouvelle : à la

suite d'un éboulement de terrain dans la montagne, le séminaire de Chengtu a été détruit. Il n'y a pas eu d'accidents de personnes. Les détails manquent encore.

Chungking. — La retraite annuelle de notre clergé indigène a été prêchée par le R. P. Rodriguez, Supérieur du Couvent de Chengtu : ses instructions ont été fort goûtées des 40 prêtres chinois qui prirent part aux exercices.

** Nouvelle menace du péril rouge : des bandes qui avaient été chassées au nord-est de la mission, y ont pris pied de nouveau après une offensive heureuse.

Suifu. — Mgr Hurault, évêque de Nancy, peu de temps avant sa mort, a nommé notre Vicaire apostolique, Mgr Renault, chanoine d'honneur de sa cathédrale.



En promenade

Ningyuanfu. — Trois nouvelles Oblates ont prononcé leurs vœux dans la chapelle des Franciscaines Missionnaires de Marie à Ningyuanfu.

** A Houili, le pasteur protestant a abandonné le poste après avoir vendu son mobilier. Motif : la crise économique.

** Dans le Yuechi, révolte du peuple pour protester contre les taxes trop élevées. La répression fut le prétexte de massacres et de pillage.

Tatsienlu. — A la suite de la mort tragique du Dalai-Lama

à Lhassa, la guerre civile aurait éclaté entre sinophiles et anglophiles ; une dizaine de lamas turbulents seraient sous les verroux. L'avance des troupes thibétaines vers la frontière chinoise est arrêtée et même de hauts fonctionnaires thibétains demandent protection à la Chine. Le gouverneur de la province du Kham méridional, dont la famille a été molestée à Lhassa, s'est déclaré indépendant : indépendance probablement éphémère, car Chinois ou Thibétains en auront aisément raison.

** A l'évêché de Tatsienlu il sera difficile désormais de mettre « les petits plats dans les grands » : petits et grands ont été subtilisés, une belle nuit, par des voleurs qui ont complètement « nettoyé » la cuisine.

Yunnanfu. — Mgr de Jonghe prépare la cession du Bas-Yunnan au clergé indigène qui constituerait une mission autonome.

** Deux Prêtres de Saint-Sulpice, MM. Grignon et Stutz ont été désignés pour le futur séminaire de Yunnanfu, dont le premier sera le Supérieur.

** La procession de la Fête-Dieu a eu lieu dans l'enceinte de l'évêché, en présence d'une foule encore plus dense que les années précédentes. Deux innovations : la fanfare municipale prêta son concours et, au début de la cérémonie, un prêtre chinois adressa quelques paroles à la nombreuse assistance païenne, dans laquelle on remarqua la présence de plusieurs bonzes tout yeux et tout oreilles.

Nanning. — Mgr Albouy a terminé la visite de sa mission et a pu se rendre compte de la situation générale, qui, malgré les difficultés actuelles, laisse place à de légitimes espoirs au point de vue du ministère apostolique. Dans le district du P. Rigal, en particulier, c'est par centaines que des familles renoncent aux superstitions païennes et demandent à être instruites de la religion.

INDOCHINE

Hunghoa. — Mgr Ramond est allé confirmer 35 nouveaux chrétiens à la léproserie de Huongphong, à 5 km. de Hunghoa : grande fut la joie de ces pauvres gens lors de la visite de Son Excellence, accompagnée du prêtre annamite qui les avait préparés au baptême. Sur un total de 275 malades, il n'y a plus qu'une vingtaine de païens, qui, eux aussi, viendront un jour demander à la religion le courage et la résignation pour supporter leur triste maladie.

** Le P. Hue, provicaire, poursuit l'impression de son grand Dictionnaire annamite-français : il compte que le travail

sera terminé vers Pâques 1935. Ce sera un ouvrage de première valeur, aussi complet que possible.

** Le P. Gauja, curé de Tuyen-quang depuis plus de 30 ans, a reçu la décoration de « Chevalier du Dragon d'Annam ».

Hué. — A la Trinité Mgr Chabanon a ordonné 5 prêtres, 2 diacres, 4 sous-diacres, 5 minorés et 1 tonsuré pour le Vicariat, 1 diacre et 2 minorés pour la Trappe de Notre-Dame d'Annam. Du fait de cette ordination, le nombre de nos prêtres indigènes a doublé le cap de la centaine.



Corps professoral de l'Institut de la Providence à Hué

** Le 12 juin, à l'Institut de la Providence, la distribution des prix, clôturant la première année d'études, a été l'occasion d'une belle manifestation de sympathie, tant de la part du monde officiel que du public français et annamite : tous, en effet, ont pu constater que le succès, dû à la méthode éducative de cette institution, a été complet et en présage de nouveaux dans l'avenir.

SIAM

Bangkok. — La ville de Bangkok jouit actuellement des services de trois Compagnies de malles aériennes : la ligne « Air-France, la Cie hollandaise, Amsterdam-Batavia et l'Imperial Airways Co » de Londres. Ces trois Compagnies prennent des passagers, du courrier et des marchandises à des prix assez élevés mais néanmoins raisonnables. Chaque semaine c'est donc un

triple courrier qui arrive à Bangkok et en repart. Peu de villes, en Extrême-Orient, sont aussi favorisées.

** En beaucoup de pays on se plaint de l'envahissement des produits japonais. Cet envahissement se constate facilement au Siam, où 98 % des affaires sont traitées par des maisons japonaises, et cependant on ne s'en plaint pas, car en un pays où le paysan est pauvre, ces articles à bon marché lui procurent un bien-être réel et sont source incontestable de bonheur domestique.

MALAISIE

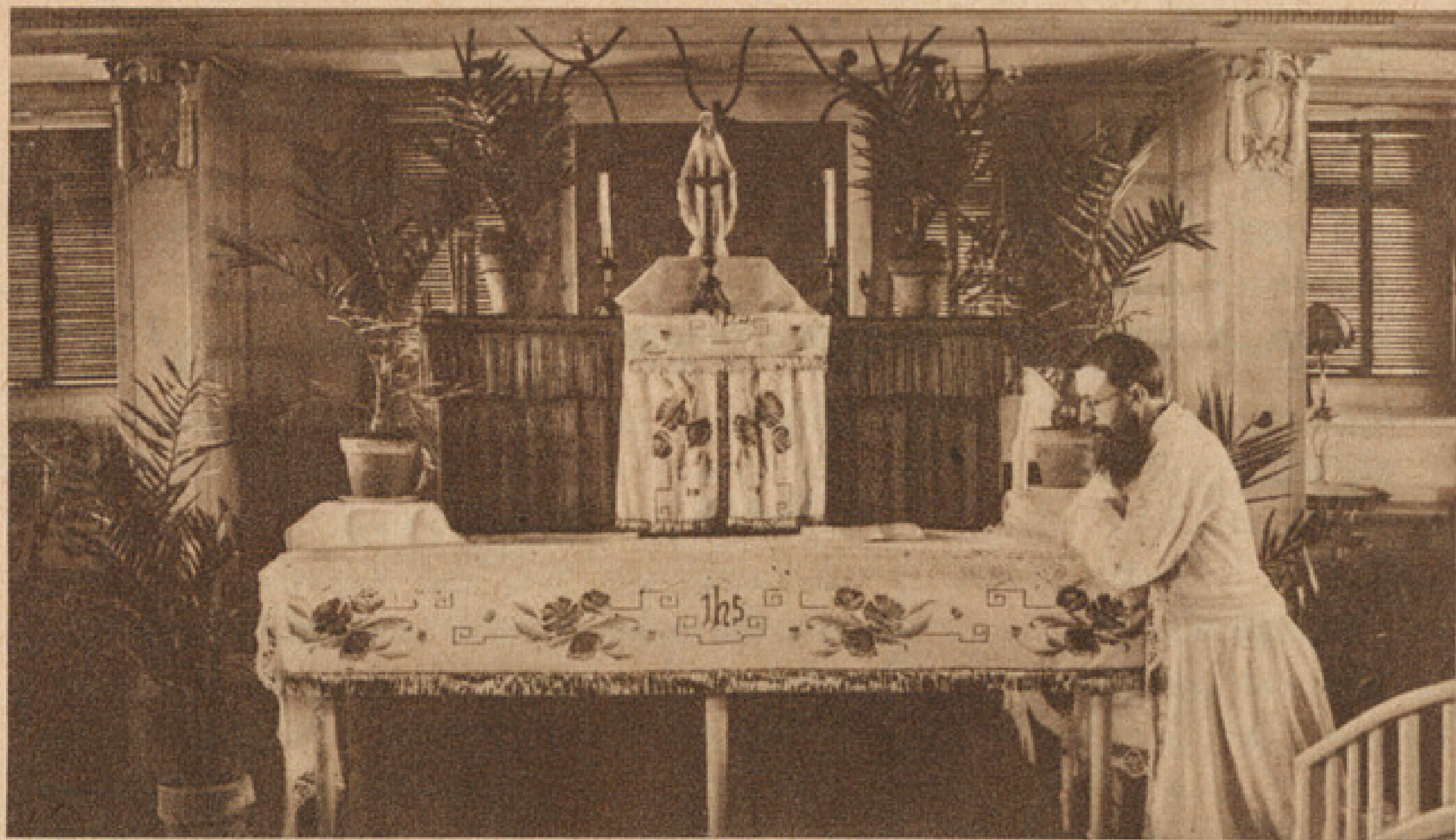
Malacca. — Depuis son sacre (15 avril) Mgr Devals a déjà donné, et dans l'île de Singapore seulement, plus de 1200 confirmations. Partout les chrétiens ont fait à leur nouvel évêque une magnifique réception. Il en est de même pour la tournée pastorale que Son Excellence fait actuellement dans la presqu'île.

INDE

Pondichéry. — Mgr Colas a remis la croix de la Légion d'Honneur au P. Guillerm, Supérieur du petit-séminaire, qui, deux fois blessés et trois fois cité à l'ordre, fut nommé lieutenant pendant la guerre.

** Le Séminaire de Pondichéry a fêté solennellement le 25ᵉ anniversaire de la nomination du P. Gayet comme Supérieur. Depuis lors il n'y a plus de séminaire à Pondichéry : c'est à Bangalore qu'est transféré le séminaire régional, dont le P. Gayet reste supérieur.

Mysore. — Après s'être dispersés pour les vacances aux quatre vents du ciel, c'est à Bangalore, dans le nouveau Sémi-

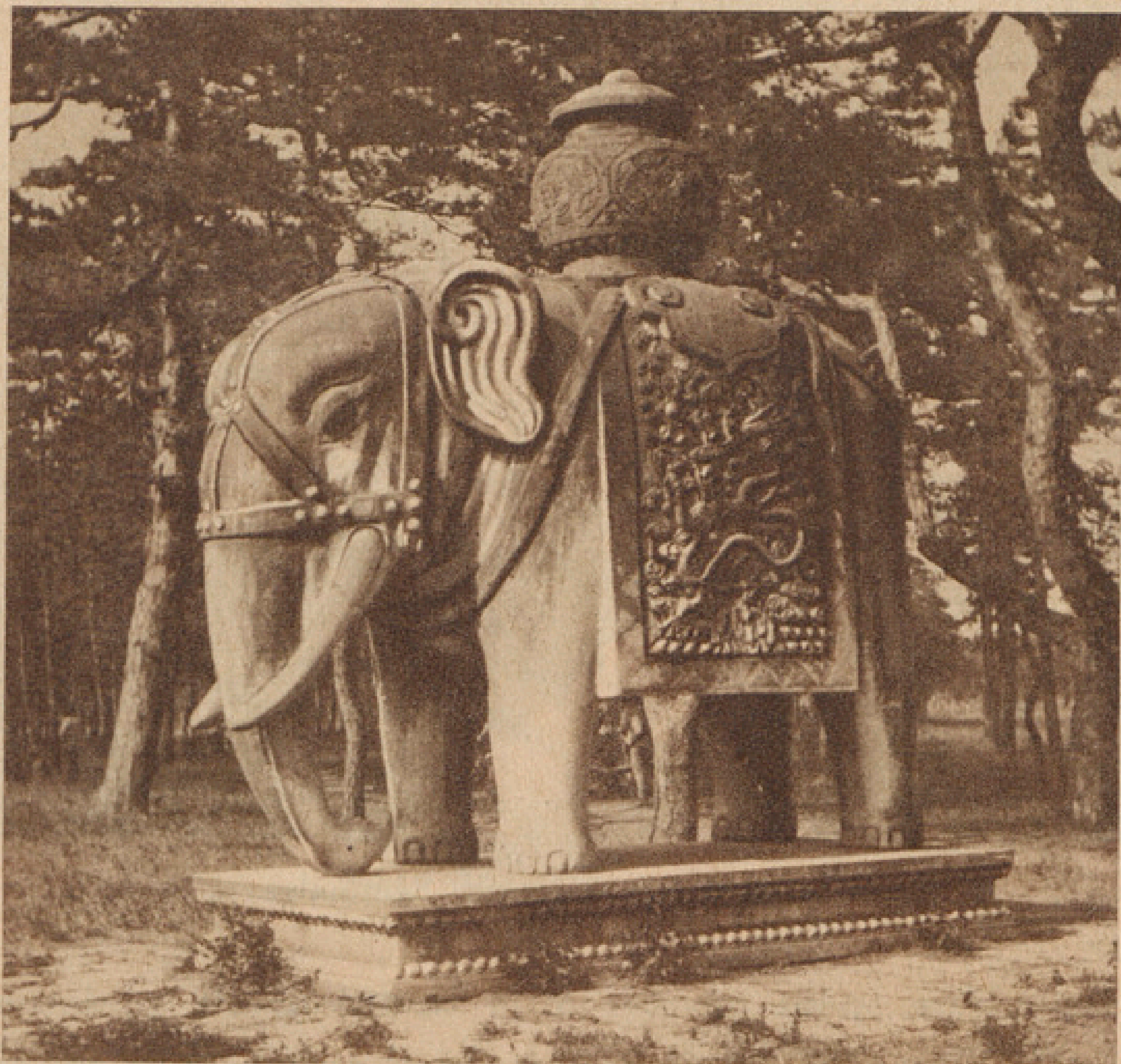


Une chapelle dans l'Inde

naire Saint-Pierre, que sont rentrés les grands-séminaristes des 5 diocèses de la province ecclésiastique de Pondichéry. Tout de granit, sauf quelques cloisons, ce superbe bâtiment promet d'être pour longtemps le centre de formation des prêtres de la province. Dieu veuille qu'ils soient nombreux et saints. Ce n'est pas le travail qui leur manquera.

MAISON DE NAZARETH

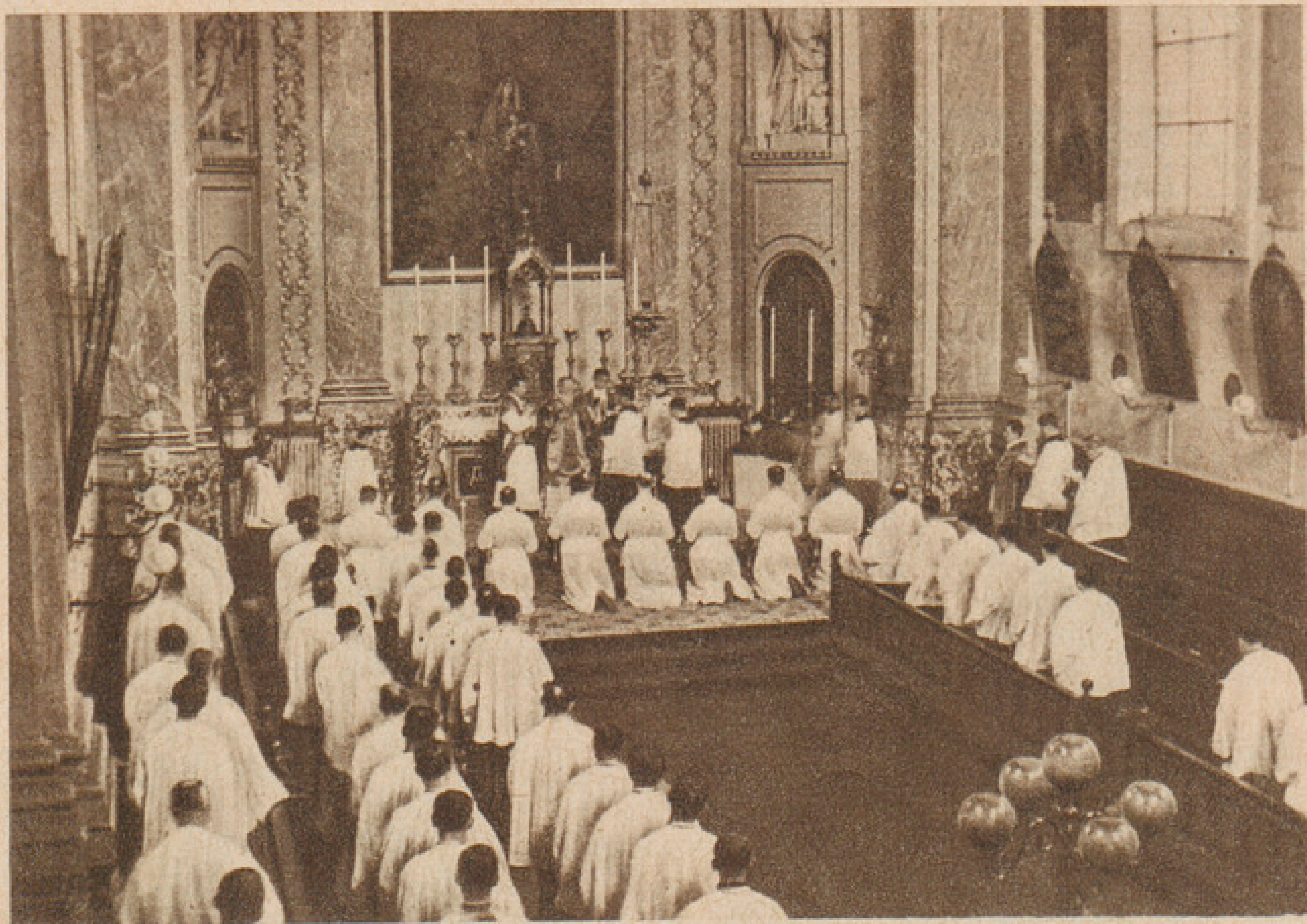
La Maison de Nazareth à Hongkong célèbre cette année le 50e anniversaire de sa fondation. Il a été décidé de faire coïncider avec les fêtes de ce jubilé une retraite qui commencera le 18 novembre pour se terminer le 24, jour de la solennité de nos Martyrs béatifiés en 1900.



Séminaires de Paris et de Bièvres

La période des vacances ne fournit que peu de matière au chroniqueur des *Annales.*

Les partants de septembre, après avoir passé un mois dans leur famille, sont rentrés au Séminaire le 7 août pour préparer leur long voyage. Les autres aspirants ne sont revenus que le



Une Ordination au Séminaire

13 septembre, pour assister à la traditionnelle cérémonie du départ le dimanche 16 et prendre part ensuite à la retraite qui inaugure l'année scolaire et s'est terminée par l'ordination de 3 sous-diacres et 10 minorés.

** Pendant les vacances, d'importants travaux ont été effectués au Séminaire de Bièvres pour l'aménagement du chauffage central, de la cuisine au gaz, etc.

** A la demande de S. Em. le Cardinal Bourne, le P. Robert a fait le voyage d'Angleterre afin de donner à Londres une conférence sur les sujets qu'il avait traités avec tant de compétence à Genève dans les commissions consultatives de la Société des Nations, où il représentait les Missions catholiques.

NECROLOGE

15. — Henri de Pirey, du diocèse de Besançon, missionnaire de Hué (Annam) en 1897 ; décédé le 26 juillet 1934. 61 ans.

16. — Jean-Joseph Bonnal, du diocèse de Mende, missionnaire de Kontum (Annam) en 1902 ; décédé le 26 juillet 1934. 56 ans.

17. — Joseph Esquirol, du diocèse de Rodez, missionnaire de Lanlong (Chine) en 1895 ; décédé le 8 août 1934. 64 ans.

18. — Mathurin Pichaud, du diocèse de Luçon, missionnaire de Hunghoa en 1889 ; décédé le 5 septembre 1934. 69 ans.

ŒUVRE DES PARTANTS

OUVROIR DE LIMOGES

1 Ornement noir	17 Corporaux
3 Bourses	4 Pavillons de ciboire
2 Etoles	59 Palles
1 Devant d'autel	2 Purificatoires
18 Conopées	1 Garniture de nappe
2 Dessus de Missel	17 Tours d'étole
12 Amicts	36 Gilets de flanelle

OUVROIR DE CANNES

2 Ornements	4 Cache-col
6 Tours d'étole	5 Ceintures
8 Manuterges	36 Mouchoirs
3 Gilets de laine	10 paires de Chaussettes

COTISATIONS PERPETUELLES

Mme J. Larqué

M. Jules Neuville

RECOMMANDATIONS

Les Associés de Saint-Etienne, Cannes, Dunkerque, Lambersart, Limoges. — L'avenir de deux enfants. — Une situation. — L'avenir de plusieurs familles. — Plusieurs conversions. — Une naissance. — Plusieurs intentions particulières.

NOS DEFUNTS

Mlle Josset, sœur d'un missionnaire.
Mme Jacques, grand'mère d'un missionnaire.
Mlle Nicole de Marcieu.
Mme Honorine Fischer.
M. Paul Hue.
Mme R. de la Serre.
Mlle Rouard.
Mlle Fromage.

ANNALES

DE LA

SOCIETE DES MISSIONS-ETRANGERES

XXXVI° Année. — N° 220 — NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1934

SOMMAIRE

pages

A nos Lecteurs 242
Un Missionnaire ambulant du Japon. Le P. Cadilhac . . 243
Une Rencontre avec les Lolos (*M. Flahutez*) 250
Les Pères du Mont Saint-Bernard dans les Marches Thibétaines 254
Le Séminaire Saint-Pierre de Bangalore 258
La Barbe a du bon 263
La Rentrée au Séminaire. — Impressions d'un Aspirant . 267
Ephémérides 1834 270
Echos de nos Missions 271
Nécrologe 283

ŒUVRE DES PARTANTS

Mère d'une nombreuse famille 284
Ouvroir de Nancy 285
Dons pour l'Œuvre 285
Recommandations 285
Nos Défunts 285

Table des Matières de l'année 1934 286

A nos Lecteurs

Dans le numéro de janvier 1933, — il y a bientôt deux ans, — la Rédaction des ANNALES annonçait son intention d'améliorer, de moderniser notre petite Revue. Elle croit y avoir réussi. Par des articles plus courts, plus variés, par de nombreuses illustrations en héliogravure, les ANNALES sont devenues plus intéressantes que dans le passé : c'est le témoignage qui leur est rendu de divers côtés.

Cependant un désir a été souvent exprimé : c'est que, au lieu de paraître seulement tous les deux mois, nos ANNALES deviennent mensuelles. Ce changement serait pour la Rédaction un surcroît de travail qu'elle accepterait volontiers pour être agréable à ses lecteurs ; mais ce serait aussi une augmentation de dépense qu'elle ne saurait assumer : le montant des abonnements est loin de couvrir actuellement les frais d'impression ; que serait-ce alors ?...

Pour que ce désir puisse être réalisé, et pour que nos ANNALES soient à la hauteur de revues similaires d'autres Congrégations missionnaires, il faudrait que le nombre de nos abonnés fût au moins quintuplé.

Nous demandons donc à tous nos lecteurs de faire connaître les ANNALES parmi leurs amis et connaissances et de nous procurer ainsi de nouveaux abonnements qui nous aident d'abord à couvrir nos frais et nous permettent un jour — le plus tôt possible — de rendre mensuelle la modeste Revue qui leur porte des nouvelles des Missions auxquelles ils veulent bien s'intéresser.

La Rédaction apporte à la tâche qui lui est confiée toute sa bonne volonté : elle compte sur la vôtre, chers Lecteurs.

Un Missionnaire " ambulant " du Japon
Le Père Cadilhac

Le P. Hippolyte Cadilhac (1859-1930), du diocèse de Rodez, fut missionnaire de Tôkyô (Japon) durant 48 ans. De la « Notice biographique » que lui a consacrée un de ses confrères, le P. Mayrand, nous détachons quelques passages qui, tout en éclairant la figure du zélé missionnaire, donnent une idée exacte des exigences de l'apostolat dans la campagne japonaise.

* * *

Arrivé à Tôkyô le 26 décembre 1882, le P. Cadilhac resta quelques mois auprès de son Evêque, Mgr Osouf, occupé surtout à étudier la langue ; six mois après, il entreprend quelques courses en dehors de la capitale, et, l'année suivante, il est adjoint au P. Vigroux pour collaborer à l'évangélisation d'un immense district. Cette collaboration devait durer huit années, que le P. Cadilhac a toujours considérées comme les plus belles et les plus heureuses de sa vie.

Le P. Vigroux, Aveyronnais lui aussi, était cependant, tant au physique qu'au moral, bien différent de son jeune confrère ; mais malgré cela, et peut-être parce qu'ils se complétaient l'un l'autre, ils vécurent en vérité comme deux frères. Entre eux tout fut mis en commun : l'argent d'abord, puis les projets, l'activité, et — chose plus extraordinaire, — même les vêtements, l'un prenant chez l'autre, pour s'en servir, ce qu'il trouvait à sa convenance. Aussi longtemps qu'a vécu le P. Vigroux, ils ont donné à ceux qui les connurent le bel exemple de deux hommes dont les mouvements étaient concertés, unis à ce point que, pour ainsi dire, ils n'avaient à eux deux qu'une seule âme. Ce

que l'un décidait, l'autre le voulait ; ce que l'un commençait, l'autre le continuait ; s'agissait-il d'adresser quelque remontrance à un tiers, l'un se chargeait de porter le coup, l'autre d'en adoucir l'amertume.

* * *

La nourriture japonaise n'a jamais agréé beaucoup au P. Cadilhac ; cependant il se contentait de manger ce qu'on lui donnait et quand on lui donnait. Et, comme il recevait l'hospitalité le plus souvent dans des familles chrétiennes peu fortunées, la pitance était plutôt maigre. Heureux encore si ces braves



Eglise et presbytère dans un village japonais

gens ne s'aventuraient pas à faire de l'extra, de la soi-disant « cuisine européenne » pour honorer le Père, car si leur ordinaire est généralement peu appétissant, l'extraordinaire l'est encore beaucoup moins. Le Père mangeait donc s'il pouvait ; s'il ne pouvait pas, il s'excusait, mais jamais il n'aurait osé, au risque de contrister ces pauvres gens, manifester que quelque chose n'était pas de son goût.

Lors d'un de ses premiers voyages en district, le Père était accompagné d'un catéchiste qui avait reçu comme consigne de la part du P. Vigroux de bien soigner le jeune Père. Mais ni lui, ni les cordons bleus des villages n'y réussissaient guère. Après

diverses expériences on s'avisa de lui préparer des *bota-mochi* (boules de riz entourées de purée de haricots rouges sucrée ou de farine de soja également sucrée). Cette fois le mets parut être du goût du Père, qui en mangea volontiers. Grande joie du catéchiste : enfin il avait trouvé le moyen de « bien soigner le jeune Père ». Et pendant plus d'une semaine que dura encore la tournée, le P. Cadilhac fut au régime exclusif des *bota-mochi* : le matin, à midi, le soir, toujours des *bota-mochi* ; il en mangea pour toute sa vie. Heureusement que le P. Vigroux avisa le catéchiste, autrement il n'y eût pas eu de raison de ne pas continuer.

Cependant l'insuffisance et même parfois la privation de nourriture ne sont peut-être pas ce que la vie de « missionnaire ambulant » offre de plus pénible. Vivre continuellement en contact avec les fidèles, se plier à toutes les circonstances sans jamais perdre sa bonne humeur, subir toutes les exigences d'une véritable vie commune avec des gens de toutes conditions et de tous caractères, cela suppose une abnégation et un esprit de sacrifice vraiment extraordinaires.



Dans les montagnes du Japon

* * *

Après avoir marché toute la journée, souvent mouillé, quelquefois glacé de froid, le Père arrive à la maison qui lui donne l'hospitalité : il est attendu, on lui fait fête. Dès le moment de son arrivée il est assiégé par les visites. Les gens ne supposent pas un seul instant que le Père désirerait peut-être se reposer ; ils croiraient, au contraire, lui faire une impolitesse s'ils

cessaient de lui tenir compagnie. Au reste, le missionnaire ne s'attarde guère aux questions banales ; son zèle vise du premier coup les âmes, et sa conversation, émaillée de figures et de comparaisons, est si intéressante qu'on ne se lasse pas de l'écouter.

Mais c'est surtout le soir que les fidèles se réunissent pour écouter le Père. Après les échanges de politesse, lui, ordinairement assis sur la natte à la manière japonaise entre ses talons et séparé de son auditoire par un brasero, instruit ses chrétiens. Ah ! ces longues séances de nuit qui, en hiver surtout, durent trois, quatre heures, et même plus, combien de migraines le Père y a supportées en silence. Il est généralement fort tard quand la séance se termine par la prière du soir faite en commun, après laquelle chacun rentre chez soi.

Maintenant il faut tâcher de dormir. Comment y réussir ? Chez les Japonais les appartements ne sont séparés que par des châssis de papier, à travers desquels on entend tout ce qui se passe chez le voisin. Pourtant le Père devra s'estimer heureux quand il aura pour lui seul une de ces chambres mal fermées. Souvent l'étroitesse et la pauvreté de la maison l'obligeront à se contenter d'un coin de l'appartement commun où reposent tous les membres de la famille. Pour lit, un mince matelas étendu sur la natte ; des couvertures toujours trop courtes, surtout pour un homme de la taille du P. Cadilhac, de sorte que les pieds ou les épaules du



Statue de Bouddha

dormeur restent exposés au grand air. Dire au grand air est à peine une exagération, car les maisons japonaises, ordinairement mal closes, laissent facilement passer le vent et l'air froid du dehors.

Le repos pris dans des conditions si précaires n'est guère réparateur ; malgré cela le P. Cadilhac est toujours levé avant 5 heures ; sans bruit, pour ne pas réveiller les dormeurs, il s'habille et, à genoux sur les couvertures, il fait son oraison. Quand les gens de la maison se lèvent, on ouvre les portes ; le missionnaire alors plie ses couvertures, lui, aussi, et dans la maison personne ne soupçonne que depuis une heure déjà il était en tête à tête avec Dieu et priait pour ses enfants.

Quand la literie est remisée dans les placards et la maison balayée, le missionnaire sort de sa valise les ornements sacrés. Le plus souvent, c'est un meuble qui servira d'autel ; une étoffe le recouvre par devant ; par-dessus, les nappes et autres objets nécessaires. Pendant ce temps les chrétiens se sont réunis ; ceux qui ne se sont pas confessés la veille le font alors ; puis le Père célèbre le Saint-Sacrifice. Dans ce pauvre décor, dans ce dénuement, la ferveur et la dignité de l'officiant rehaussent seules la solennité des divins mystères.



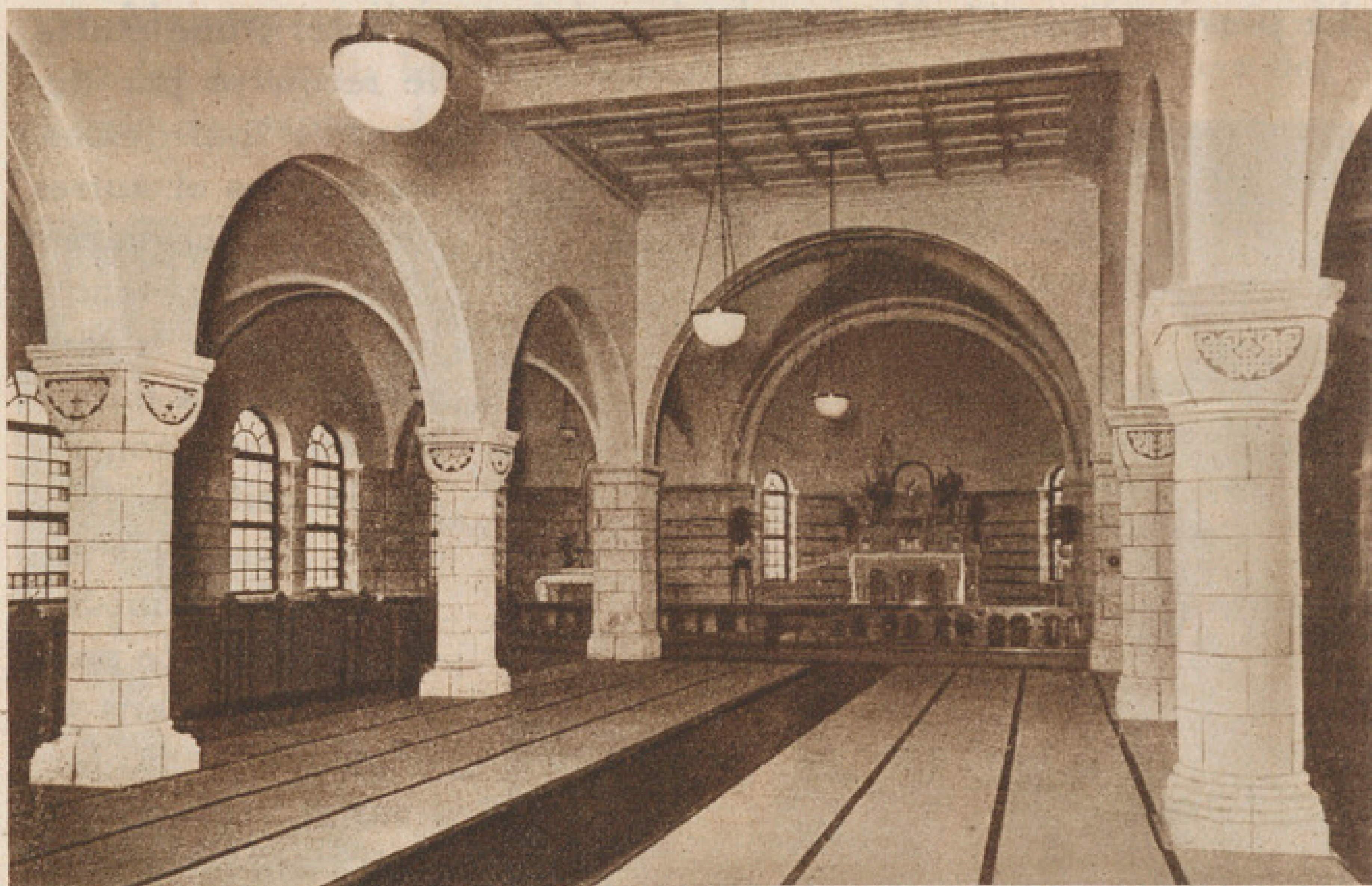
Le Père Cadilhac

La sainte Messe achevée le prêtre fait son action de grâces ; les fidèles, avides d'entendre encore sa parole, ne se hâtent pas de se retirer, et la matinée est déjà avancée quand il peut enfin prendre

son repas et se disposer à partir pour recommencer ailleurs le même ministère.

Le P. Cadilhac passait presque chaque jours plusieurs heures en voyage. Il allait presque toujours à pied. Pour les grandes distances, il usait des voitures publiques, ces mauvaises guimbardes tirées par de pauvres haridelles et dénuées de tout confortable. Peu à peu le chemin de fer est venu apporter un secours très apprécié, mais le Père a à peine entrevu l'ère des tramways et des autobus.

Voilà ce qu'a été pour le P. Cadilhac la vie de « missionnaire ambulant ». Cette vie, il l'a menée sans trêve ni repos pendant plus de vingt ans. Plus tard, il put faire des séjours plus ou



L'église d'Utsunomiya

moins prolongés dans son poste central d'Utsunomiya, mais même à cette époque et jusqu'à la fin de sa vie, il passa la moitié du temps en voyage : c'est dans ce ministère pénible et assujettissant qu'il a succombé à la tâche.

* * *

Le P. Cadilhac, doué d'une forte constitution, avait toujours traité son corps sans ménagement. Ses voyages incessants, ses privations continuelles, les longues veillées passées à catéchiser et à confesser, les insomnies qui en étaient la suite, eurent raison d'une santé trop malmenée. Il fut deux fois gravement

malade, en 1922 et en 1927, mais il guérit. En 1930, les forces lui manquèrent et bientôt tout espoir de guérison disparut. Le Père demanda lui-même l'extrême-onction ; après la cérémonie il était tout heureux. Il demanda alors qu'on apportât une bouteille de vin et des verres. — « Aux Missions-Etrangères, dit-il, quand on part pour sa mission, il est d'usage de trinquer ; me voilà prêt au grand départ pour le ciel, trinquons donc, et au revoir là-haut ! » Les larmes aux yeux, tous les assistants lui souhaitèrent bon voyage, persuadés que Dieu recevrait avec amour son fidèle et courageux serviteur.

Il mourut à Tôkyô le 19 novembre 1930. Après un service solennel à la cathédrale, son corps fut transporté à Utsunomiya, où, selon le désir du défunt, devait se faire l'inhumation. Là, un long cortège de chrétiens récitant le rosaire à haute voix l'accompagna au cimetière. Les païens, chez qui les cortèges funèbres ne se distinguent pas par le recueillement, étaient frappés de ce spectacle et se découvraient respectueusement. C'est ainsi que le P. Cadilhac, qui avait prêché, en marchant, toute sa vie, fit son dernier sermon en se rendant à sa dernière demeure.



Une Rencontre avec les Lolos

Notre pauvre Mission de Ningyuanfu est de nouveau dans le trouble. Les soldats chinois qui avaient entrepris une nouvelle campagne contre les barbares Lolos ont subi une sanglante défaite. Depuis lors, nos Lolos pillent partout, jour et nuit. Nous l'avons appris trop tard et à nos dépens.

Voici l'aventure qui vient de nous arriver.



Lolos se rendant au marché

Depuis trois jours nos vaillantes Franciscaines Missionnaires de Marie promenaient dans les coins et recoins montagneux du Kiangtcheou leur boîte de médicaments et, sous un soleil ardent, glanaient des baptêmes d'enfants de païens. Cette consolante cueillette ne suffisant pas à leur cœur de missionnaires, nous décidons d'aller tenter la fortune plus loin et de mettre le cap sur Tietsiangtsen, gros marché à 4 heures de Kiangtcheou, où, en 1911, fut massacré le P. Castanet.

Nous voilà donc sur la route de Tietsiangtsen ; la petite caravane vient d'escalader une pente abrupte et sauvage, tout au bord d'un ravin profond. Religieuses et missionnaire excitent

leurs montures, car l'heure s'avance et deux longues heures de route restent encore à faire pour atteindre le marché. Par un sentier rocailleux nous descendions dans une gorge pour reprendre ensuite une dernière montée, lorsque soudain Sœur Eustachio, qui chevauche à quelques pas derrière moi, pousse un cri : « Père, les barbares ! » Des yeux je fouille les pentes que nous allons bientôt gravir : rien. « Derrière, Père ! » me dit la Sœur. Je lâche ma monture et me précipite. Un mamelon me cache le groupe des porteurs. Mère Christian, au détour de la route, semble en proie à une grande frayeur : des hautes herbes qui bordent le sentier vient de surgir un groupe de Lolos qui nous menacent de leurs fusils. Nous essayons de parlementer, ne pouvant croire à un pillage. Pour toute réponse, un Lolo arrache d'un coup sec la sacoche que Mère Christian porte en bandoulière ; les autres se mettent à nous fouiller, espérant trouver des dollars qui n'existent pas ; ils s'y reprennent à plusieurs fois, mais c'est en vain.


Femme lolo

Pendant ce temps nos chevaux ont la partie belle et lancent de droite et de gauche des ruades du plus beau style. Nos pillards veulent leur arracher les étrivières, les couvertures, mais ce n'est pas facile. Un des chevaux arrive même à s'échapper avec ses couvertures, et nous l'apercevons là-bas, qui, tout en caracolant, nous attend et semble narguer nos agresseurs.

Mais que sont devenus nos porteurs ?... Bientôt nous les voyons déboucher au détour du sentier. Les Lolos les ont largement soulagés ! L'autel portatif, les couvertures de voyage, habits, linge, réserve de vêtements des religieuses, tout a été enlevé ; seule la boîte de pharmacie a trouvé grâce à leurs yeux.

Les pillards arrachent le voile de Mère Christian ; ils exigent ma montre ; j'hésite à leur livrer mon chapelet, un souvenir ! Un Lolo dégaîne son poignard et me menace : Mère Christian réussit à lui enlever son arme et aussi son bréviaire ; mais ma soutane chinoise et mon chandail sont emportés. Les souliers et les bas de Sœur Eustachio semblent faire l'affaire d'un de ces Messieurs : en bonne fille de saint François, la religieuse me demande la permission de les lui livrer.

Mais, chose plus grave, les Lolos veulent nous prendre les



Groupe de Lolos

derniers habits que nous portons. Vives protestations et résistance de notre part. Un des barbares enfin comprend et arrête ses compagnons : « *Niu li* » (ce sont des femmes), leur dit-il.

Sur ce, le pillage est terminé. En hâte les barbares regagnent les hauteurs. Quant à nous, nous jouissons de la vraie joie franciscaine en reprenant le chemin de Kiangtcheou. Nous remercions Notre-Dame de Lourdes, Patronne de ce district, d'avoir protégé nos vies ; mais nous avons été pillés sérieusement : une perte de plus de 3.000 francs, la ruine pour un budget de missionnaires et de religieuses !

Et malgré tout, notre pensée se reporte vers ces Lolos, nos agresseurs d'hier, et du fond de notre cœur jaillit une ardente prière vers Dieu, lui demandant que ces pauvres barbares voient bientôt luire le jour de leur entrée dans le bercail de la Sainte Eglise !

M. FLAHUTEZ,

Missionnaire de Ningyuanfu



Les Pères du Mont Saint-Bernard

dans les Marches Thibétaines

Dans leur numéro de Mars-Avril 1934, les *Annales* ont annoncé que les Pères du Mont Saint-Bernard, avant de fixer définitivement l'emplacement de leur futur hospice des Marches Thibétaines, voulaient faire une fois encore l'ascension du col de Latsa, et cela en hiver, afin de se mieux rendre compte de l'état de la passe durant la mauvaise saison et de s'assurer que l'emplacement choisi était bien le meilleur.

Cette expédition a eu lieu au mois de mars dernier. Le 5, le P. Coquoz avec le frère Duc et M. Chappelet se mettaient en route. Partis de Weisi, leur première étape fut naturellement Siao-Weisi, où ils demandèrent asile au P. Bonnemin. De là ils allèrent loger un premier soir à Kiatze, dernier village du vallon de Latsa. C'est un village *lissou*, dont le chef est cependant un Thibétain. Ils entrèrent en relations avec ce chef indigène, qui leur offrit l'hospitalité et, sans manifester la moindre défiance, jugea leur projet un peu audacieux et ne se lassa pas d'admirer leurs skis et l'usage qu'ils en faisaient.

Le lendemain 8 mars, quittant le fond du vallon (2.400 m.), ils purent, grâce à leurs skis, s'élever jusqu'à 3.350 m. d'altitude et, le soir venu, établirent leur bivouac dans une hutte de neige construite à la hâte et adossée au flanc de la montagne. Les murs élevés, le toit est installé avec des skis en guise de charpen-



Traversée de la rivière

te et des toiles cirées par-dessus, et l'on renforce le tout en assujettissant les bords de ce toit avec des blocs de neige. La nuit se passe tant bien que mal ; au dehors le vent souffle avec rage, on entend comme des vagues de grésil s'abattre sur le toit, qui heureusement résiste à leurs attaques. Vers le matin cependant, un coin de toile fut renversé et M. Chappelet se réveilla avec une belle couverture de neige sur les jambes.

Le 9 au matin, sac au dos, les explorateurs continuent leur pénible ascension. Les mauvais passages, plus désagréables que dangereux, se multiplient, et le grand souci est d'éviter les avalanches. Les abords du col de Latsa restent invisibles, recouverts d'un épais brouillard. A midi, arrêt à l'abri d'un groupe de sapins : on dépose les sacs et l'on entreprend la construction d'une cabane plus grande et plus « confortable » que celle de la nuit précédente, et qui doit servir d'abri pendant les 2 ou 3 jours que dureront les observations projetées. A grand'peine on ramasse du bois mort, suffisamment pour la préparation du souper et du petit déjeuner du lendemain, mais pas assez, hélas ! pour la bonne flambée qu'il aurait fallu pour lutter contre le froid.



Le chef du village de Kiatze

Cependant la fatigue l'emporte et l'on essaie de dormir ; mais la nuit est plutôt mauvaise : des rafales d une violence extrême saupoudrent les dormeurs d'une fine poussière de neige, pénétrant dans la hutte on ne sait comment.

Enfin voici poindre le jour, un jour des plus gris. Les intrépides voyageurs éprouvent de la difficulté à se chausser, les souliers étant givrés et raidis par le froid. L'un d'eux s'aperçoit que le bout de son pied droit est gelé et il faut un quart d'heure d'énergiques frictions à la neige pour rétablir la circulation du sang. Pendant la nuit il est tombé au moins 20 centimètres de neige et le temps semble être au beau fixe. Devant l'impossibilité de pouvoir examiner à loisir le paysage, les explorateurs un peu déçus, se résignent à faire rapidement, sur l'emplacement choisi pour l'hospice, le strict minimum des observations nécessaires et de redescendre dès ce même soir à leur premier campement au milieu de la forêt. L'un d'eux, M. Chappelet, restera au campement pour cuire le dîner et préparer les sacs



La caravane

pour le départ ; ses deux compagnons, M. Coquoz et le frère Duc, iront prendre leurs notes à 200 ou 300 mètres plus haut et rentreront vers midi afin de commencer assez tôt la descente.

Ainsi fut fait. Après avoir longtemps grimpé en zigzags à flanc de montagne, les deux explorateurs trouvent, à 3.700 mètres d'altitude, un joli paysage de plateaux minuscules et de mamelons agrémentés de quelques derniers petits sapins. Cet ensemble forme comme un étroit plateau suspendu à une centaine de mètres seulement au-dessous de l'arête terminale qui sépare du bassin de la Salouen. C'est l'endroit reconnu en été comme le plus indiqué pour un hospice. Le sommet de la grande chaîne se dresse tout près, très abrupt, couronné d'une imposante corniche de neige : un coup de vent vient fort à propos déchirer le brouillard et rendre visible le paysage. Les deux observateurs parcourent en tous sens l'emplacement, surface tout unie, sur laquelle aucune avalanche n'est venue s'échouer et que, du reste, il sera facile de protéger grâce aux mamelons qui l'enserrent. Gagnant de la hauteur, ils arrivent sur une arête en dos d'âne, balayée par l'ouragan : il n'y reste plus qu'une couche de 1 m. 50 de neige durcie, rugueuse, retenue par des rhododendrons. A 3.850 mètres ils sont un peu au-dessus et à quelques minutes seulement du col, mais le brouillard est toujours si dense que l'on n'y voit goutte. Inutile donc de s'imposer un supplément de fatigue ; ils ont, d'ailleurs, suffisamment atteint leur but et il est temps de redescendre.

Malgré le brouillard, la descente s'effectua rapidement et, après un rapide repas au campement, se continua jusqu'au refuge de la première nuit ; sans s'y arrêter les voyageurs poursuivent leur route ; à 5 heures, ils sont hors de la forêt. A la nuit tombante, ils trouvent abri au pied d'un chêne : une demi-douzaine de planches assemblées formeront le toit et c'est là qu'ils passent la nuit.

La première excursion hivernale à la passe de Latsa touchait à son terme. Le lendemain ils étaient de nouveau les hôtes de Djamba, chef du village de Kiatze. Trois jours après, ils avaient regagné leur résidence de Weisi.

Des observations recueillies pendant ce pénible voyage d'exploration il résulte que la passe de Latsa est franchissable en tout temps, du moins à skis ; que, d'autre part, ce col, fermé

jusqu'ici aux piétons pendant 3 mois, ne le serait plus guère que durant un mois et demi, grâce à leur poste de secours. Il convient donc d'y installer l'hospice, qui, tout en rendant service aux voyageurs qui franchissent la passe, contribuera certainement à étendre l'influence de la religion et facilitera le travail des missionnaires.

On sait que les religieux avaient fait des démarches à la préfecture de Yunnanfu pour obtenir l'autorisation de s'établir



En montant au col de Latsa

près du col de Latsa. Ne recevant pas de réponse, ils ont prié le Vicaire apostolique d'intervenir auprès des autorités provinciales. Mgr de Jonghe agit aussitôt et obtint la concession d'un terrain de 9 hectares dans le lieu choisi pour la construction du futur hospice. L'œuvre va donc entrer dans la voie des réalisations. Dieu accorde aux zélés religieux la grâce de la mener à bonne fin !

En attendant, les Pères vont ajouter au poste de Weisi, dont ils s'occupaient déjà, la charge de celui de Siao-Weisi, pour y remplacer le P. Bonnemin, nommé à une autre chrétienté.

Le Séminaire Saint-Pierre
de Bangalore

Le grand organe catholique de la Présidence de Madras, le CATHOLIC LEADER, dirigé par un prélat indigène, Mgr Thomas, a fait paraître un long article sur les activités missionnaires de la Société des Missions-Etrangères, surtout en ce qui concerne la formation du clergé indigène dans les pays infidèles. Nous traduisons de l'anglais quelques passages de cet article, qui est tout à la gloire de la Société de la rue du Bac et reconnaît les immenses services par elle rendus à l'Eglise, spécialement dans l'Inde, où elle a eu la préoccupation constante de former des prêtres indigènes.



Le Séminaire St-Pierre de Bangalore

Dans l'histoire des efforts fournis au cours des siècles, dit Mgr Thomas, par les nations chrétiennes pour conquérir le monde au Christ, ceux de la France forment un long et remarquable chapitre. Aucune autre contrée n'a jamais égalé, encore moins surpassé, la Fille aînée de l'Eglise pour la richesse et la variété de ses œuvres en faveur des Missions, aussi bien que pour ses travaux héroïques vaillamment soutenus au milieu des

nations païennes. Depuis bientôt trois siècles, la France a envoyé, avec autant de persévérance que de générosité, ses armées de missionnaires porter le message de la Bonne Nouvelle aux pays les plus éloignés et les plus sauvages et les a toujours soutenus par une charité admirable dans leur besogne apostolique. Les deux grandes Sociétés qui ont joué un rôle remarquable dans la poursuite de cette œuvre sont la Société de Jésus et celle des Missions-Etrangères de Paris. Celle-ci fut la première en date établie avec un but exclusivement missionnaire. L'évangélisation des terres infidèles et la formation d'un clergé indigène ont toujours été son but primordial et spécifique. Aussi a-t-on vu, au cours du dernier quart de siècle surtout, le clergé indigène prendre dans les diocèses qui lui sont confiés une importance considérable, en accord d'ailleurs avec les besoins du temps.

Dans l'Inde, le vieux Séminaire de Pondichéry a pu donner à



La chapelle provisoire du Séminaire

l'Eglise missionnaire plus de 180 prêtres tamouls au cours d'un siècle et demi d'existence. Comme il était devenu trop petit pour recevoir les séminaristes de plus en plus nombreux envoyés par les diocèses de Pondichéry, Mysore, Coimbatore, Kumbakonam et Salem, le Supérieur général des Missions-Etrangères, d'accord avec les évêques de ces diocèses, a décidé, voilà quelques années, de bâtir un Séminaire plus spacieux, dans un climat plus tempéré. L'ouverture du Séminaire Saint-Pierre, qui eut lieu à Bangalore le 3 août dernier, marque donc le début d'un *nouveau chapitre* dans l'histoire des travaux de la Société des Missions-Etrangères dans le sud de l'Inde.

Ce Séminaire est le premier Séminaire régional de l'Inde. Situé dans la solitude d'un charmant paysage, à 4 milles du centre de la bruyante

ville, le nouveau Séminaire est un monument d'architecture du plus beau style, avec ses deux étages, ses vérandas aux arches romanes qui l'entourent de toutes parts, ses larges salles, ses innombrables chambres, les multiples avantages enfin que donnent l'eau et l'électricité, permettant d'avoir des salles de bain à tous les étages. C'est vraiment un endroit idéal pour l'étude et la contemplation.

Grâce à la généreuse assistance du Pape des Missions, cet imposant bâtiment, de 36 pieds de longueur et 58 de largeur, a pu surgir de terre et s'élever dans toute la splendeur de sa majesté. Il est sans conteste une preuve remarquable de la fervente sollicitude que prend pour la formation du clergé indigène la Société des Missions-Etrangères, qui, fidèle en cela à son esprit et à ses traditions, a toujours placé dans les prêtres qu'elle élève tous ses espoirs pour la rapide évangélisation des infidèles.



Vue sur la campagne

Ils sont à présent 72 séminaristes à Bangalore : nous avons l'assurance que ce nombre augmentera d'année en année et que des centaines de jeunes et zélés lévites sortiront de ce Séminaire, prêts à rayonner leur foi et à la rendre plus vivace dans notre pays. Le soin et la responsabilité de construire l'édifice de l'Eglise dans l'Inde incombent de plus en plus au clergé indigène, comme l'a dit son Exc. Mgr Kierkels, Délégué Apostolique, au cours d'un discours admirable prononcé au Séminaire St-Pierre le jour de l'Assomption. Nous sommes certains que les élèves formés par les Missionnaires des Missions-Etrangères mettront tout leur cœur à s'imprégner de leur esprit apostolique et travailleront avec la foi, le courage et le zèle qui ont toujours fait la force de cette grande Société et de ses membres.

* * *

La rentrée des séminaristes dans le nouveau Séminaire Saint-Pierre de Bangalore était fixée au 3 août. Tous arrivèrent joyeux et furent émerveillés par la beauté de leur nouveau palais : chacun s'empressait de trouver sa chambre, puis de visiter les différentes salles et de faire le tour de l'édifice

Le lendemain, Mgr Despatures, évêque de Mysore, procédait à la bénédiction solennelle du bâtiment et célébrait la première messe dans la chapelle.

Le 6 août, l'année scolaire commença : on se trouva un peu dépaysé dans ces grandes salles où, en raison de l'écho, les professeurs doivent mesurer l'exacte portée de leur voix.

Alors qu'à Pondichéry l'étroitesse de la chapelle ne permettait pas les offices solennels, ici, chaque dimanche, il y a grand'messe avec diacre et sous-diacre, et, dans la soirée, vêpres suivies de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Rien d'étonnant si ce beau séminaire attire les visiteurs : il serait difficile d'évaluer le nombre de ceux qui, le soir après le travail ou dans la journée du dimanche, sont venus l'admirer. Les membres du Gouvernement de Mysore ont tenu à le visiter. Le 7 août, le premier Ministre du Maharajah vint lui-même, accompagné de plusieurs de ses secrétaires, et fut l'objet d'une réception en rapport avec sa dignité. Mgr Despatures était là pour l'accueillir, tandis que les séminaristes s'étaient massés dans le grand parloir, où une estrade avait été dressée pour les visiteurs. Le doyen



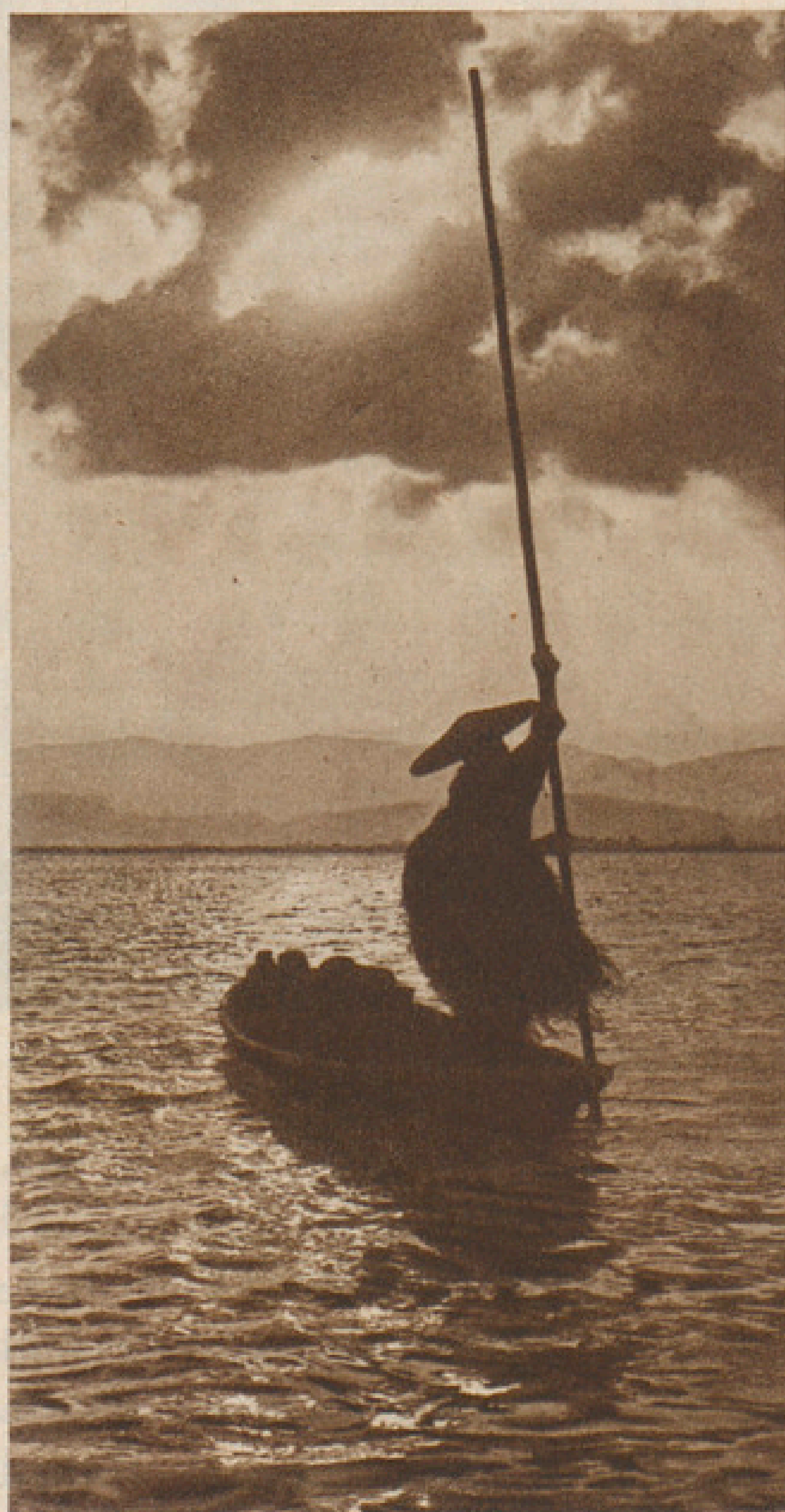
Le Délégué Apostolique au Séminaire

des séminaristes lut un compliment en anglais ; la réponse du Divan fut courtoise et sympathique : — « Je ne m'imaginais pas, commença-t-il, recevoir ici une réception si cordiale. Je vous en remercie et je me félicite encore une fois d'avoir contribué à l'érection de ce magnifique établissement. Il m'est très agréable de vous voir tous enchantés de vivre sur le territoire de Mysore, dans l'un des sites les plus gracieux de Bangalore. Je souhaite à cette institution plein succès et à vous, élèves de ce Séminaire, un brillant

avenir ». En terminant, il dit combien il appréciait les promesses de prières et la sympathie d'une jeunesse dont l'idéal est de se dévouer toute sa vie au service de ses semblables.

De telles paroles, prononcées par un Musulman, représentant officiel du Gouvernement de Mysore, sont un précieux encouragement. Le Ministre, d'ailleurs, ne se contente pas de paroles ; il sait prouver sa sympathie de façon pratique : il a donné des ordres pour que le service des eaux soit conduit jusqu'au séminaire et que les abords de l'établissement soient rendus plus accessibles et plus avenants.

Et maintenant que le séminaire a pris le cours normal de sa vie de piété et de travail, Dieu donne à tous, professeurs et élèves, santé et courage pour mener à bonne fin l'œuvre si importante de la formation d'un clergé indigène vertueux et zélé !



La barbe a du bon

Tout change. Oui, même des pays qui semblaient figés dans un sommeil sans espoir sortent de leur torpeur et veulent prendre leur part au vertige de la civilisation moderne. Notre vieille Chine elle-même — excusez : je me reprends, car il paraît que cette expression est passée de mode et qu'il faut être singulièrement rétrograde pour croire que la vieille Chine existe toujours ! — notre jeune Chine donc, elle aussi, s'est mise à tout changer : administration, politique, voies de communication, etc...

Il y a quelque 30 ans, le traditionnel Chinois se révoltait parce qu'on voulait introduire au pays de Tong des chemins de fer avec des « voitures à feu ». Ces temps ne sont plus et la vie est devenue tellement drôle que notre bonhomme de Tong ne s'étonne plus de rien, pas même de voir le ciel de son pays sillonné par des machines volantes, avant même d'avoir connu de vraies routes, du moins des routes comme on en voit dans nos vieux pays.

Le missionnaire lui-même n'a pu se prémunir contre la contagion du changement ; c'est, paraît-il, le progrès et il faut être de son temps. Le jour ne tardera sans doute plus beaucoup où chaque « Partant » emportera dans ses bagages une auto ou un avion ! En attendant, quelques-uns ont renoncé à la physionomie traditionnelle et vénérable du missionnaire avec une longue barbe, et on les voit arriver en mission avec un visage aussi glabre que celui d'un prédicant américain. A-t-on idée de cela ? Demandez donc à un enfant du caté-

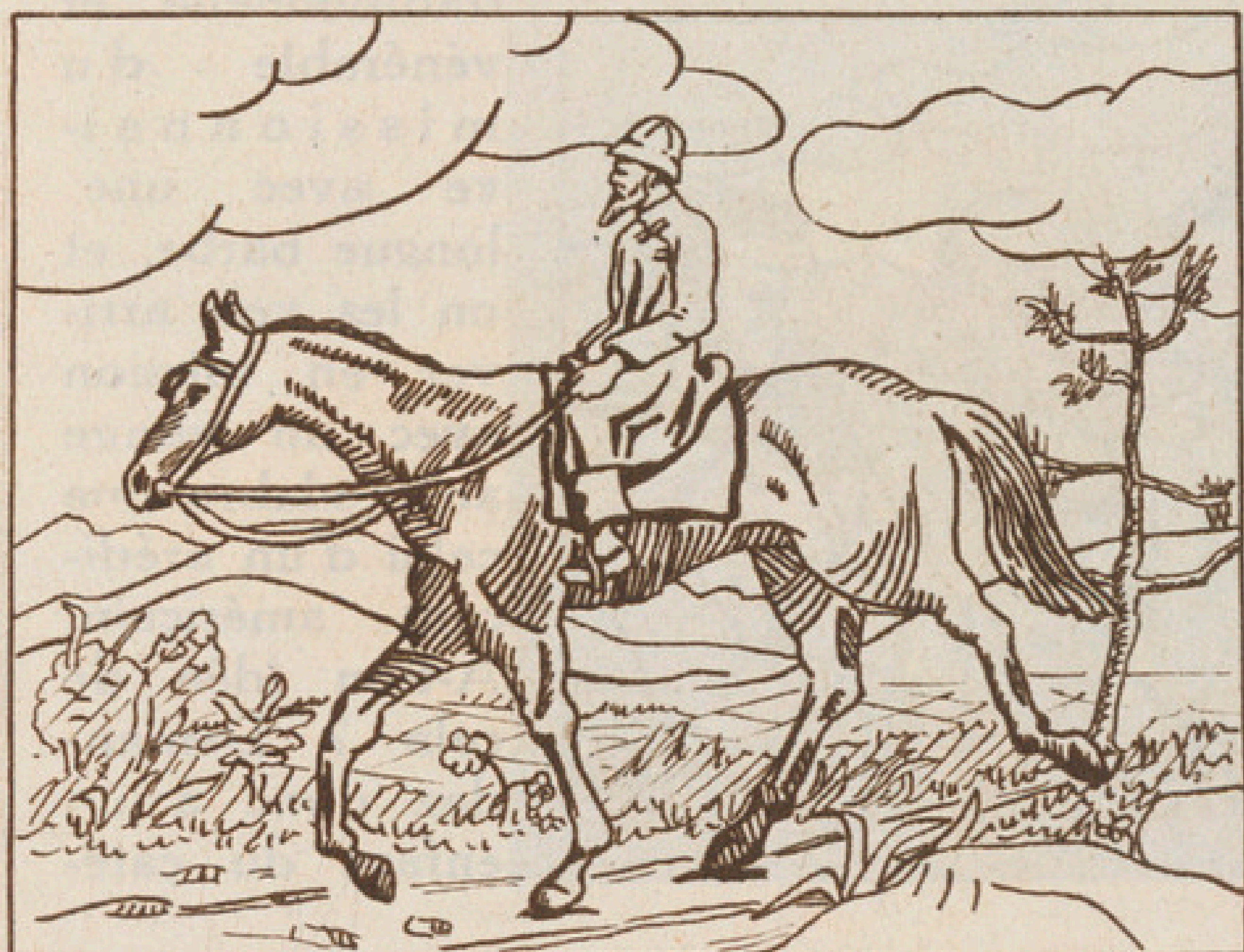


chisme : « Qu'est-ce qu'un missionnaire ? » La réponse sera évidemment : « C'est un Monsieur le Curé avec une barbe ». — C'était vrai hier, ce ne l'est plus aujourd'hui. Faut-il le regretter ? Je laisse aux philosophes ou aux moralistes (on dit qu'aux Etats-Unis la question de se raser a des aspects d'hygiène morale) de décider le pour et le contre ; mais il est permis de constater que la barbe a du bon. Ecoutez.

C'était au temps où, jeune missionnaire, je chevauchais, souvent en chantant, à la recherche des 600 ou 700 chrétiens disséminés dans un rayon de 25 kilomètres. On n'était guère pressé en ces jours paisibles, sauf quand un malade en danger vous faisait mettre votre cheval au trot, voire au galop, au risque des accidents toujours possibles ; mais, à cet âge-là, on n'y pense guère et on se fie à la vigilance de nos Anges gardiens.

Un jour donc, j'allais au village poétiquement appelé « les Nids d'oiseaux », composé de 5 ou 6 masures logeant tout autant de familles de bons chrétiens, mais pauvres comme des rats. A mon arrivée le village semblait dormir ; seuls quelques enfants jouaient devant les maisons. L'un d'eux, apercevant la silhouette de mon cheval, se mit à crier : « Le Père arrive ! » A ces mots un vieillard court sonner la cloche, — c'est-à-dire frapper le bambou faisant office de tambour, — pour avertir les gens dispersés çà et là dans les rizières, et bientôt les chrétiens accouraient et saluaient le Père.

On pénètre dans une salle qui sert de tout, même de chapelle. Oh ! pas compliquée, cette bâtisse : trois murs en briques séchées au soleil, couverts par un toit en tuiles, et c'est tout. La face par laquelle nous entrons n'a ni mur, ni porte ; la salle coquettement décorée du nom de « salon » s'ouvre à même l'aire où sèche la moisson. Au fond de la salle, là où sont suspendues les saintes images, on s'agenouille où et comme on peut comme on peut, car il y a un peu de tout dans ce salon : charrues, herses, paille, herbe, moulin à riz, paniers à poules, que sais-je encore ? Dans un instant on mettra un peu d'ordre pour permettre au Père de s'installer un peu moins inconfortablement,



on apportera deux tréteaux sur lesquels on couchera une porte, et il aura un lit, où il ne dormira pas trop mal ; il suffit de l'habitude.

Bref, après les prières d'usage, ce sont les longues causeries sur toutes sortes de sujets : la pluie, les récoltes, le prix du riz, la politique, etc. — causeries bien énervantes pour le missionnaire, mais utiles aussi pour parler de religion et donner les conseils appropriés aux circonstances.

Au cours de la conversation, l'un de mes interlocuteurs, ancien élève du Séminaire de Penang et beau parleur, me dit tout à coup :

— Le Père connaît-il maître Tcheung ?

Ma première réponse fut : Non.

— Ah ! je pensais que le Père le connaissait, car il a vécu près de Canton ; autrefois il était catéchiste au pays des « Mers du Sud », puis il est revenu en Chine. Il a été gardien de la chapelle de Ngaokouling ; aussi je pensais que le Père le connaissait.

Je me souvins alors que j'avais, en effet, rencontré ce gardien de chapelle.

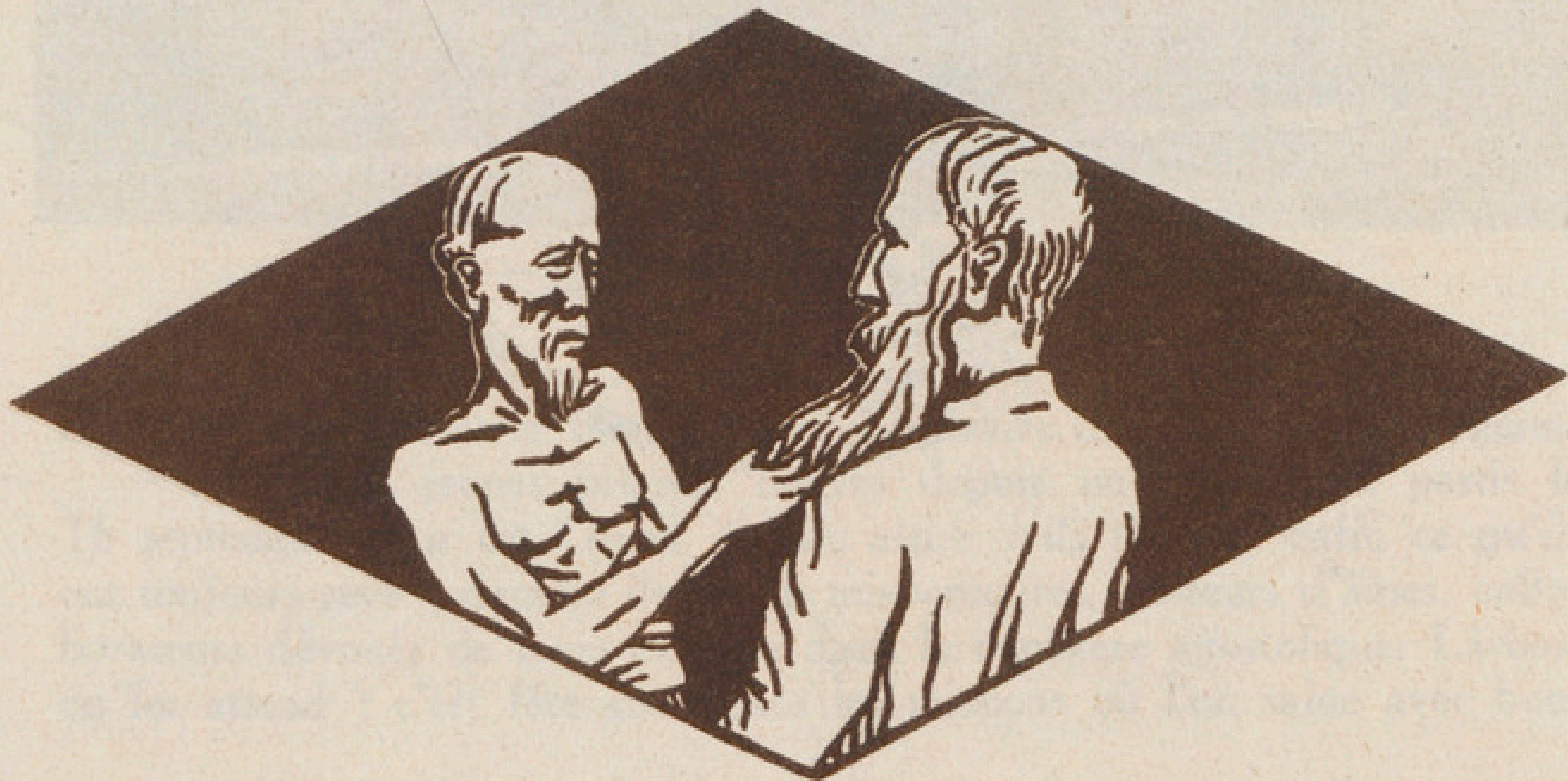
— Qu'est-il devenu ? demandai-je.

— Oh ! il est bien malheureux : il est aveugle, presque complètement sourd et on ne comprend plus ses paroles. Revenu dans notre région, il habite pas loin d'ici, chez un païen de sa parenté. Le Père consentirait-il à aller le voir ?

— Bien volontiers : allons-y tout de suite.

— Non, pas aujourd'hui ; mais, demain matin après la messe, je serai libre.

Le lendemain, je suivis mon guide à travers les collines et, au bout d'une petite heure de marche, nous arrivions au village païen, où ma présence causa plus que de la curiosité, car c'était probablement la première fois qu'un étranger y pénétrait. Les enfants s'enfuyaient apeurés en murmurant : « Un diable d'étranger ! » et allaient se cacher près de leur maman.

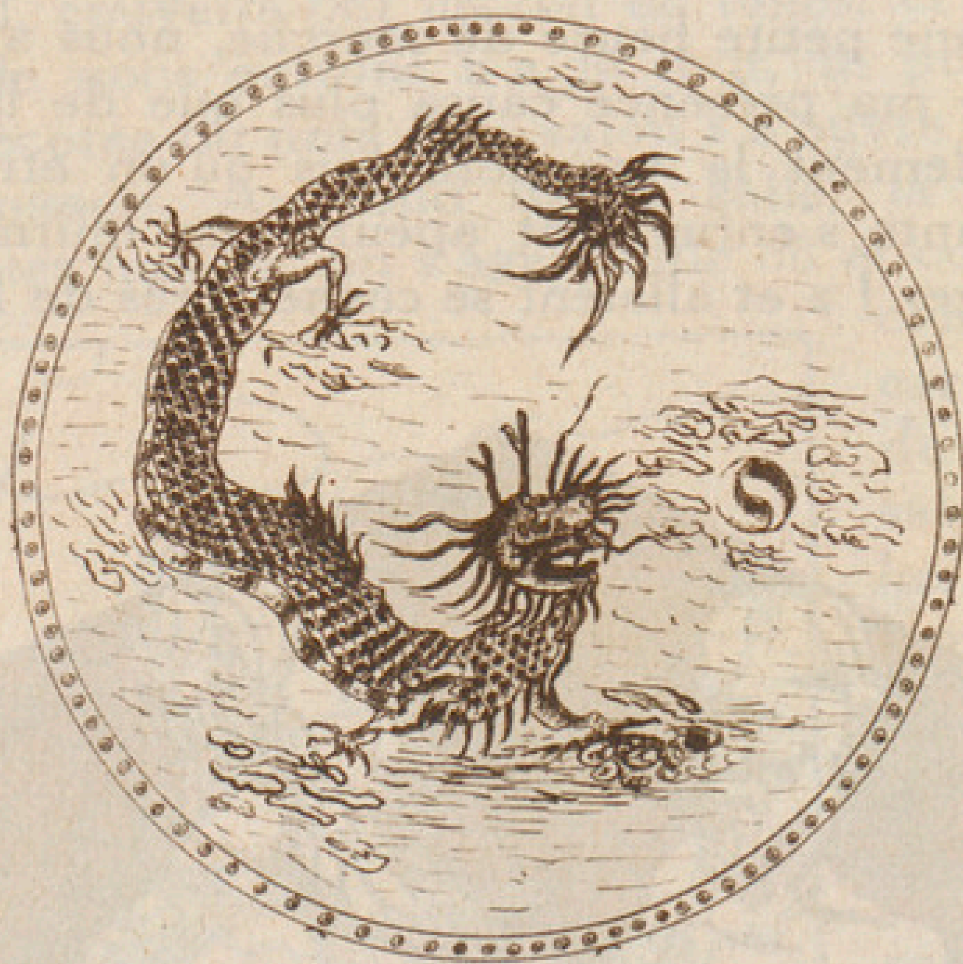


Le païen qui hébergeait maître Tcheung nous reçut très aimablement et s'empressa de nous offrir thé et tabac. Après les paroles de bienvenue on me laissa un instant seul dans une chambrette aussi pauvre, aussi encombrée que celle de mes chrétiens des « Nids d'oiseaux » ; même, sur une table, il y avait un bébé qui dormait dans une corbeille lui servant de berceau.

Le temps d'admirer le bric-à-brac de la pièce et je vois revenir l'ancien élève de Penang, tenant par la main un vieillard usé par les infirmités. Il l'amena près de moi et lui cria dans l'oreille : « Le Père est là ». Le vieillard entendit-il ? je ne sais, mais il tourna vers moi ses yeux éteints et il étendit les mains. Quand il sentit sous ses doigts l'étoffe de mes habits, il se mit à promener ses mains le long de mes bras, puis de ma poitrine, et enfin jusqu'au visage. Lorsqu'il toucha ma barbe, je vis sa figure se contracter, tout tremblant il joignit les mains, se prosterna contre terre, et, pleurant à chaudes larmes, il fit le signe de la croix et se frappa la poitrine en signe de contrition.

Que pouvais-je faire ? Impossible de me faire comprendre. Emu moi-même jusqu'aux larmes, je prononçai sur ce malheureux les paroles de l'absolution et, le lendemain, j'étais heureux d'apporter à ce pauvre vieillard les consolations de la divine Eucharistie.

N'est-ce pas que la barbe a du bon ?



La Rentrée au Séminaire

Impressions d'un Aspirant-missionnaire

Le jour de la rentrée des classes n'est généralement pas, pour la gent étudiante, un jour d'allégresse. Passer subitement du repos au travail, de la douce liberté des vacances à l'observance fidèle d'un austère règlement, n'est pas particulièrement réjouissant. Aussi comprend-on que, même chez les plus sérieux, un peu de mélancolie se mêle à la joie du



Le Séminaire des M.-E.

revoir. Ici cependant c'est de beaucoup la joie qui l'emporte, tant on est heureux de se retrouver dans ce cher Séminaire des Missions-Etrangères.

Vingt-cinq jeunes prêtres, rentrés depuis un mois, sont partis le 16 septembre pour cet Orient qui les attire : ils tiennent enfin ce qu'ils ont toujours rêvé ; demain ils seront missionnaires, pasteurs d'âmes, collaborateurs dévoués de leurs évêques dans le ministère apostolique. Là-bas, on les attend ; c'est fête aussi dans les missions où l'on salue avec bon-

heur ceux qui viennent de quitter la France pour porter aux extrémités du monde le nom sacré de Jésus-Christ.

Comme ils sont vaillants au jour du départ, ces heureux « Partants » ! Ils ont le sourire sur les lèvres. Pourtant ils sentent bien qu'ils abandonnent leur patrie, qu'ils laissent dans un coin de France un père et une mère, des frères et des sœurs ; mais, au-dessus de tout ils aiment Jésus-Christ, sa gloire, son honneur ; ils vont aller combattre son implacable adversaire ; ils conduiront à la lumière des malheureux adonnés jusqu'ici à toutes les superstitions ; ils guideront vers le ciel une multitude d'âmes. Comment la joie, le bonheur, ne seraient-ils pas la note dominante de cette journée qui les sacre à jamais « apôtres de Jésus-Christ » ?

Les autres rentrent au Séminaire pour se préparer au même apostolat, et ils y apportent la même ardeur, la même émulation, entretenue par une sincère charité fraternelle. On trouve, en effet, dans chaque aspirant le cœur d'un frère ; tous en ont les délicatesses, l'affection forte et tendre. Dans cette atmosphère de charité, les âmes s'épanouissent et se donnent à Dieu sans réserve.

Les récréations sont pleines d'entrain, d'animation, de vie, et, bien que venant des régions de France les plus diverses, l'entente est parfaite, parce que domine, dans le cœur de tous, un commun désir de gagner à la vérité le plus d'âmes possible.

Les directeurs du Séminaire sont les guides, les soutiens de cette élite cléricale qui se montre d'une docilité et d'une charité parfaites à l'égard de ses supérieurs, tous anciens missionnaires et donc maîtres excellents.

Mais surtout des sentiments de respect, d'affection et d'admiration vibrent dans l'âme de l'aspirant lorsqu'il aperçoit la silhouette du vénérable Supérieur général de la Société des Missons-Etrangères. Il s'est senti vite à l'aise auprès de ce grand Evêque, qui sous des cheveux blancs a gardé tout le zèle et toute la flamme apostolique de son cœur de vingt ans. Dans ses entretiens, il parle de l'immense détresse des âmes dans les contrées lointaines, de la science et de la vertu qui doivent orner l'âme du bon missionnaire : autant de sujets qu'un aspirant ne se lasse pas d'entendre traiter par celui que le choix de ses confrères, par l'autorité du Souverain Pontife, a désigné comme le premier missionnaire de notre Société.

L'attention du nouvel aspirant est vivement frappée par le grand nombre des portraits, — tous portraits de Martyrs, anciens élèves de ce Séminaire, — qui couvrent les murs de la « Salle des Exercices ». C'est les yeux fixés sur ces admirables modèles et appuyé sur leur puissante intercession que l'aspirant passe ses années de séminaire. Tous les matins il va s'agenouiller dans la salle où sont conservés les instruments de leur supplice, et il est touchant de voir ces benjamins baiser ces reliques vénérées et demander à leurs aînés de les rendre dignes d'eux.

Les offices du Séminaire sont très suivis. Nombre de Parisiens y sont attirés par l'exécution soignée du chant grégorien, par la solennité des cérémonies, par la piété des aspirants. Ceux-ci donnent dans leur piété une place toute particulière à Marie, Reine des Apôtres : c'est à elle qu'ils recourent aux moments plus difficiles, et, quand est venue l'heure



Un reposoir de la Fête-Dieu

du départ, ils se pressent à ses pieds pour lui demander de bénir ceux qui vont porter au loin cet article du symbole qui a introduit dans le monde le culte de Marie : « Je crois en Jésus-Christ qui est né de la Vierge Marie. »

Jeunes gens qui lirez ces lignes et qui avez parfois rêvé d'apostolat en pays païen, on ne vous demandera pas, aux Missions-Etrangères, si vous avez de la fortune ou des talents particuliers, on vous dira : « Aimez-vous plus que tout le Sauveur Jésus ? et si vous pouvez en toute sincérité répondre : « Oui », vous trouverez ici une place et, comme vos aînés vous serez envoyés un jour aux plages lointaines où vous attendent et vous appellent des âmes en détresse.



Ephémérides

- 1834 -

14 décembre. — Naissance de **Pierre-Marie SECHER,** dans le diocèse de Nantes. Entré au Séminaire des M.-E., il y reçut la prêtrise le 2 juin 1860. Destiné à la mission du Japon, il s'embarqua à Marseille, avec 7 autres jeunes missionnaires, sur le navire *Mercédès*, qui, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance et remonté jusque dans les eaux de l'Extrême-Orient, fit naufrage — probablement dans les mers de Chine, — et disparut avec tout son équipage et ses passagers.

27 décembre. — Naissance de **Pierre-Célestin CHICARD** à Paizay-le-Sec, au diocèse de Poitiers. Entré sous-diacre au Séminaire des M.-E., il partit en 1858 pour le Yunnan, où, durant près de 30 années, il travailla avec un zèle infatigable. Il mourut en 1887. Sa vie — quelque peu romancée, — a été publiée sous le titre « *Un Chevalier-Apôtre* ». Chevalier, il le fut surtout dans ses lettres, qu'il affectait d'écrire en style moyenâgeux ; apôtre, il le fut en toute sa vie, qui fut un modèle de piété, de dévouement, de pauvreté et de mortification.

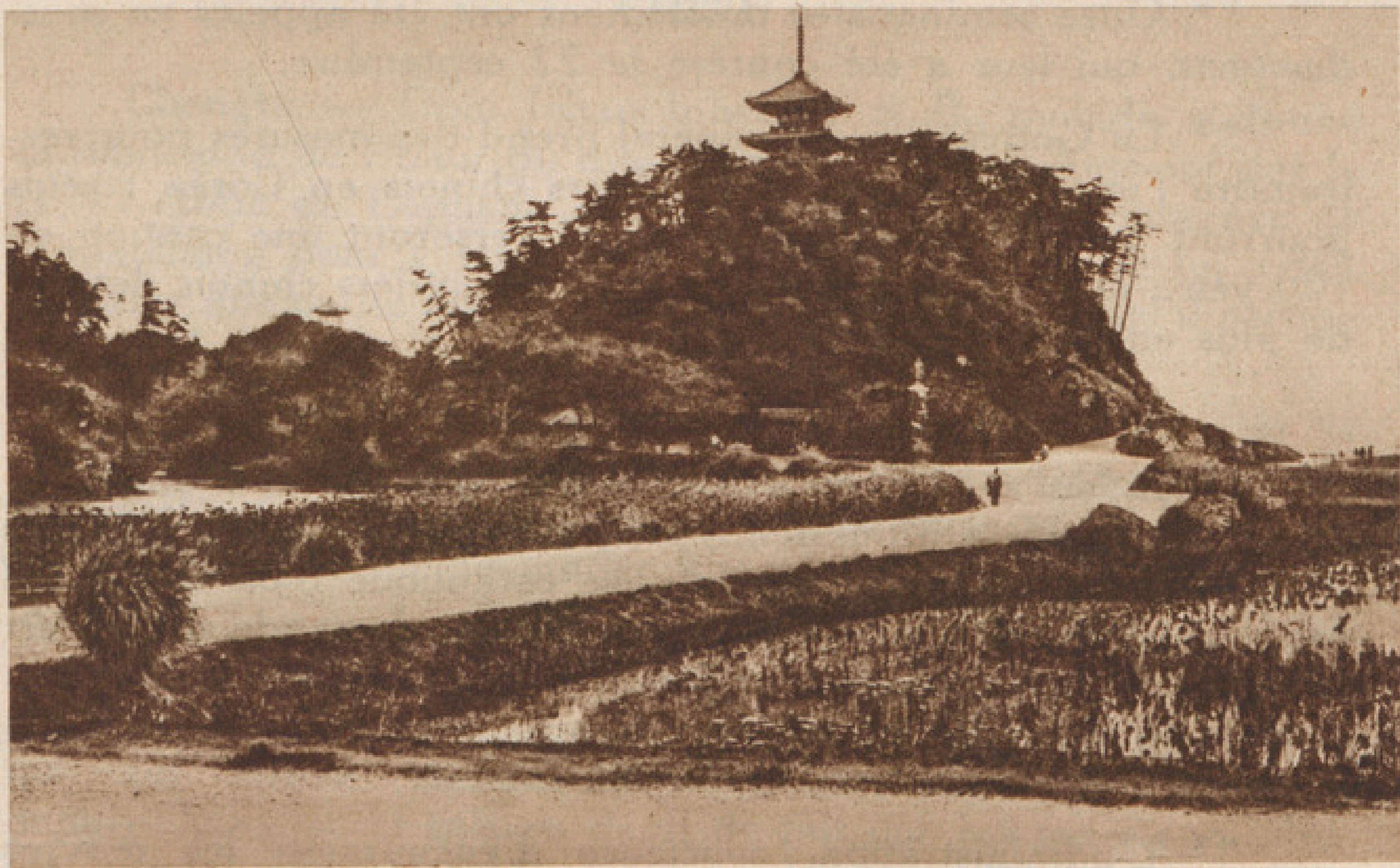
28 décembre. — Naissance de **Jean-Marie DELAVAY,** originaire des Gets (Haute-Savoie). Ordonné prêtre en 1860, il exerça pendant 6 ans le saint ministère dans son diocèse. Admis ensuite au Séminaire des M.-E., il partit en 1867 pour la mission du Kouangtong et passa en 1881 dans celle du Yunnan, où il travailla encore 14 ans. Il mourut à Yunnanfu le 31 décembre 1895. C'était un botaniste distingué ; il envoya au Muséum de Paris plus de 3.000 plantes, dont un tiers au moins n'avaient pas encore été signalées en Chine. En 1886, il avait été nommé Officier de l'Instruction publique.

Echos de nos Missions

JAPON

Tôkyô. — Le 9 juillet, Mgr Chambon a béni la nouvelle chapelle de l'hôpital Sainte-Marie, où les Franciscaines Missionnaires de Marie n'avaient jusqu'ici qu'une chambre aménagée en chapelle dans les bâtiments de l'hôpital.

** M. Adachi, ancien Ministre de l'Intérieur, a fait construire à Yokohama un temple qu'il appelle le « temple des 8 saints » ou « des 8 sages ». De chaque côté du miroir, symbole de la divinité shintoïste, il a placé les statues des 8 personnages qu'il regarde comme les plus marquants de la religion et de la philosophie, parmi lesquels Bouddha, Confucius, Socrate et, hélas ! Notre-Seigneur Jésus-Christ, reproduction de la statue du « Beau Dieu » d'Amiens. Le premier Ministre, M. Saitô, à la cérémonie d'inauguration du temple, prononça un discours, formant le vœu que les leçons de vertu données par ces 8 personnages soient de mieux en mieux entendues au Japon. Pour les Japonais une religion est bonne dès qu'elle enseigne une morale pratique, quelles que soient les déficiences qu'elle présente par ailleurs.



Jardin public à Yokohama

** Un exemplaire du *Livre des Sentences*, de Pierre Lombard, évêque de Paris (1157-1160), imprimé à Bâle en 1488, a été découvert chez un antiquaire japonais. Il porte les armoiries du pape Grégoire XIII et, selon toute vraisemblance, a été offert par lui à l'un des ambassadeurs envoyés à Rome sous son pontificat.

Fukuoka. — L'œuvre des Sœurs de Saint-Vincent de Paul à Fukuoka progresse de jour en jour. Lors du passage de Mère Reisenthel, Visitatrice de Shanghai, 80 enfants lui offrirent une séance récréative. La maison est une vraie maison de famille, où toute la jeunesse du quartier se trouve chez elle et s'y récrée sainement, dans la joie chrétienne sans s'en douter.

COREE

Séoul. — En ce moment les bâtisseurs sont nombreux dans la mission : à Chemulpo le P. Deneux agrandit son église ; le P. Curlier construit de nouveaux bâtiments d'école ; le P. Molimard une chapelle ; le P. Gombert un presbytère, etc.

Le P. Pierre Kim construit une résidence à Sariouen, ville destinée à devenir le chef-lieu d'une nouvelle mission, qui comprendrait la province de Hoanghai et serait confiée au clergé coréen.

Taikou. — Les quatre provinces qui forment la Mission viennent de subir le fléau d'inondations sans précédent. Les dégâts dans les chrétientés sont considérables. Dans tout le pays des collectes sont ouvertes pour procurer aux sinistrés de l'argent, des vivres, des remèdes, etc.

** Onze séminaristes théologiens ont été appelés au sous-diaconat, qui leur a été conféré le 22 septembre.

** Le Gouvernement général prend des mesures pour restreindre l'immigration des travailleurs chinois en Corée ; seuls pourront passer la frontière ceux qui verseront une caution de 100 yen ; la permission pour l'emploi d'ouvriers chinois devient de plus en plus difficile à obtenir.

MANDCHOURIE

Moukden. — Les Supérieurs des 7 Missions de Mandchourie se sont réunis à Moukden sous la présidence de Mgr Gaspais pour étudier la situation de l'Eglise catholique dans le nouvel Etat, situation encore bien incertaine et qui demande de la part des ouvriers apostoliques un effort d'adaptation parfois pénible : ce sont de nouvelles habitudes à prendre pour satisfaire aux exigences d'une administration très minutieuse.

** L'administration, soucieuse d'encourager les œuvres

sociales, vient d'allouer des secours extraordinaires à diverses œuvres de bienfaisance : sur 29 prix de 100 dollars chacun, 3 ont été attribués à la Mission de Moukden.



Vue de Moukden

** D'après les statistiques les plus récentes, la population de l'Etat du Mandchukuo serait de 30 millions d'habitants, dont 600.000 Japonais et 140.000 étrangers, surtout Russes.

CHINE

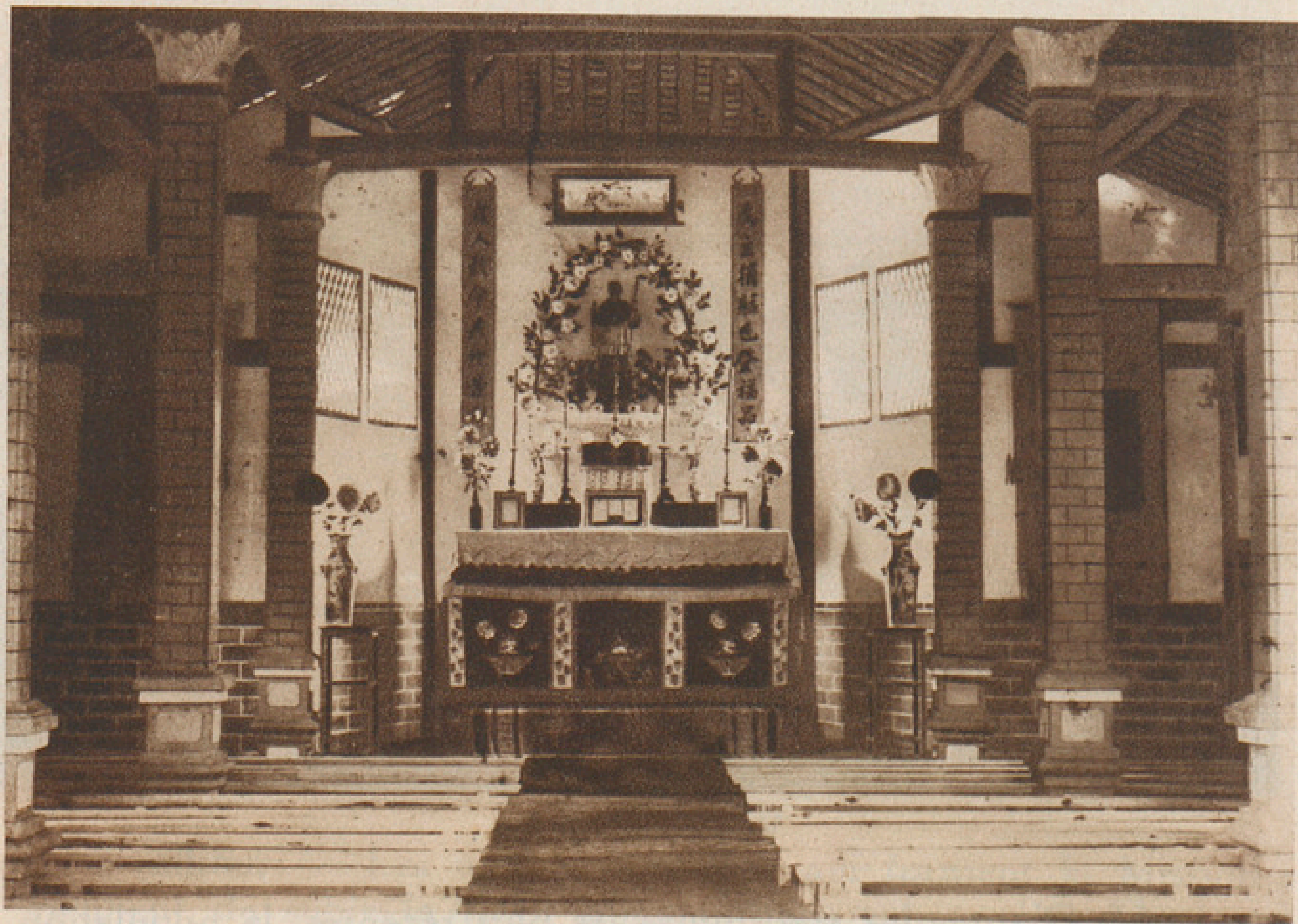
Chengtu. — Dom Jehan Joliet, O. S. B., malade, a donné sa démission de Prieur du monastère de Sishan. Autorisé par le R. P. Abbé de Lophem, il s'est retiré dans les montagnes de Hopatchang pour y vivre en ermite. Mgr Rouchouse lui a fait préparer une petite maison, loin de toute habitation, qu'il occupe depuis plusieurs mois.

** Le prêtre Laurent Tsen, rentrant chez lui après la retraite, a été pillé en chemin par les brigands : viatique, vin de messe, il a tout perdu, et, comme sa résidence est occupée par les soldats, il a dû demander l'hospitalité à une famille chrétienne.

** La Mission de Chengtu, pour sa provision annuelle, avait acheté, au prix de 1.200 francs, du vin de messe, qui fut grevé de 10.000 francs pour le transport depuis Shanghai, et cela en dépit du fait que ces taxes sont abolies par les accords internationaux. Voilà qui donne une idée des impôts énormes qui accablent les habitants dans certaines

régions de la Chine. On sait, d'ailleurs, que, dans quelques sous-préfectures du Setchoan, on a déjà payé les impôts de 1992 : près de 60 années d'avance !

** Une petite chapelle, — en attendant une grande église,



Chapelle du Bx Dufresse à Houangkiakan

— vient d'être élevée à Houangkiakan, à la mémoire du Bienheureux Gabriel-Taurin Dufresse, Vicaire apostolique du Setchoan, martyrisé en 1815, qui y résida et y tint le célèbre synode de 1803.

Tatsienlu. — Un Franciscain, le P. Epiphane Pegoraro, est arrivé pour se joindre à ses confrères qui se dévouent à la léproserie de Mosimien.

** Le P. Goré a fait, en une semaine, le voyage de Tsechung à Weisi, où il reçut la cordiale hospitalité des Chanoines du Mont Saint-Bernard. Il s'y rencontra avec le P. Bart, Bétharramite de la Mission de Tali (Yunnan), venu à Weisi pour préparer une liaison entre les PP. Bétharramites et les Marches thibétaines par l'établissement d'une chrétienté entre Tali et Weisi. Le jour approche où les anneaux de la chaîne catholique seront soudés de Mandalay (Birmanie) par Bhamo, Tali et Weisi, jusqu'à Batang.

** Le P. Nussbaum est toujours citoyen du Thibet indépendant ; il n'a pas à se plaindre des autorités, si ce n'est des sévérités de la censure pour les correspondances venant de Chine : il est resté dernièrement plus de 50 jours sans nouvelles du reste du monde.

Ningyuanfu. — Le 26 juillet, Mgr Baudry a conféré l'ordination sacerdotale à M. Philippe Lân, ce qui porte à 11 le nombre des prêtres chinois de la Mission.

** A Kiangtcheou on exécute les Lolos par dizaines. Un de leurs chefs a été crucifié et écorché vif ; le supplice dura plus de deux heures. Ne pouvant soutenir la lutte contre les troupes chinoises, les révoltés ont regagné leurs montagnes.

Yunnanfu. — Les deux Sulpiciens destinés au grand séminaire de Yunnanfu, M. Grignon, supérieur, et M. Stutz, se sont embarqués à Marseille le 21 septembre : ils sont arrivés à la fin d'octobre.

** Mgr de Jonghe a signé avec le R. P. Braga, Provincial des Salésiens en Chine, un contrat relatif aux œuvres que les fils de Dom Bosco projettent de fonder dans cette mission : école d'Arts et Métiers, école d'Agriculture, écoles primaire et secondaire, patronage, etc. Les premiers Salésiens arriveront en février prochain.

Kweiyang. — Des bandes communistes ont pris pied au nord-est de la province au nombre de 5 ou 6.000, mais le général Leao, qui tient garnison non loin de là, ne semble pas dis-



Groupe de Bonzes du Kweichow

posé à leur donner la chasse. De plus, on apprend que, pour la 4e fois depuis l'avènement de la République (1911), l'armée du Yunnan va envahir le Kweichow pour le ramener sous l'obédience du gouvernement de Canton. Qu'en sera-t-il ?.....

Canton. — 11 élèves du petit séminaire y ayant terminé

leurs études secondaires, sont entrés au mois de septembre au grand séminaire régional de Hongkong, où la mission de Canton compte actuellement 28 élèves.

Swatow. — Sur l'invitation de Mgr Devals, deux professeurs du séminaire de Swatow, les PP. Lambert et Lao, sont allés passer leurs vacances en Malaisie pour y visiter les chrétiens chinois originaires du Kwangtung et leur faire gagner le Jubilé de la Rédemption.

** Mgr Rayssac a ordonné prêtre le séminariste Tseou, revenu de Pinang après y avoir terminé ses études théologiques.

Pakhoi. — La retraite annuelle des missionnaires a été prêchée par M. Paliard, supérieur du Séminaire Saint-Sulpice de Hanoi, dont les solides instructions demeureront dans l'âme de ses auditeurs. Puisse-t-il, lui aussi, garder bon souvenir de ce premier voyage en Chine et revenir encore encourager et édifier le clergé de Pakhoi !

Nanning. — La mission du Kwangsi comptait autrefois 10.800.000 habitants. Après les cessions de territoire faites en 1922 à la mission de Lanlong, en 1930 et 1933 à celle de Wuchow (PP. de Maryknoll), elle n'en compte plus que 5.300.000 ; mais ce chiffre est encore bien considérable pour le petit nombre d'ouvriers apostoliques dont elle dispose.

INDOCHINE

Hanoi. — Une nouvelle paroisse a été érigée dans la ville de Hanoi, celle des Bienheureux Martyrs du Tonkin, dont



La station d'altitude de Chapa (Tonkin)

l'église, due au zèle inlassable du P. Dronet, est un des plus beaux édifices de l'Indochine et fait honneur à la capitale. Une salle d'œuvres et un presbytère ont été construits au chevet de l'église.

** Les écoles catholiques de Hanoi ont obtenu, aux examens de fin d'année, des résultats remarqués : 150 certificats d'études élémentaires indigènes, 50 certificats d'études primaires français et franco-annamites, 6 brevets simples. De tels succès font honneur à l'enseignement catholique, et ils seraient plus considérables encore, n'était l'insuffisance des ressources et du personnel.

Thanh-hoa. — L'insalubrité du Chau-Laos n'est pas près, hélas ! de devenir un mythe : sur 12 catéchistes en service dans cette région, 7 sont morts depuis moins d'un an. Plusieurs missionnaires souffrent aussi du redoutable climat et sont obligés, au moins pendant les grandes chaleurs, de chercher asile en des lieux plus cléments.

Hué. — La fête appelée *Khanh-niêm*, qui commémore la restauration de la dynastie sous le roi Gialong, a été célébrée le 13 juin (2e jour de la 5e lune) avec la solennité accoutumée. Le matin, à l'intérieur du palais royal, le Roi et les mandarins accomplirent diverses cérémonies rituelles, tandis qu'à la cathédrale, une messe fut célébrée par Mgr Chabanon à la mémoire des Français morts au service de Gialong. Toutes les notabilités du Protectorat et du Gouvernement assistaient à cet office, demandé officiellement par la Cour.

** Le P. Darbon, secondé par le P. Bresson, Franciscain, vient de fonder, pour les soldats français, un cercle catholique qui groupe déjà plus de 50 membres.

Kontum. — Kontum a vu, cette année pour la première fois, le Saint-Sacrement porté par un évêque à la traditionnelle procession de la Fête-Dieu. Enfants de chœur et Enfants de Marie manœuvrant correctement, assistance nombreuse et recueillie, beau reposoir à l'Ecole Cuenot, tout contribua au succès de cette manifestation religieuse, qui fut un sujet de curiosité pour de nombreux païens, pour quelques-uns peut-être une semence de conversion.

SIAM

Bangkok. — Mgr Perros s'est rendu à Xiengmai pour y présider la fête du Sacré-Cœur et y administrer la confirmation à 40 chrétiens. Une belle procession, à laquelle prirent part les élèves, chrétiens et païens, des écoles des Frères de Saint-Gabriel et des Religieuses Ursulines, clôtura la fête dans cette jeune chrétienté, où le zèle des missionnaires obtient les résultats les plus encourageants.

MALAISIE

Malacca. — Deux nouveaux prêtres indiens quittent, cette année, le Collège de Penang : ce sera un renfort précieux pour les postes indiens de la Mission, dont plusieurs manquent de prêtres depuis plusieurs années.

** Deux PP. Rédemptoristes de Manille ont donné des missions à toutes les paroisses anglaises du diocèse ; deux Pères de Swatow ont prêché aux Chinois et un Père de Salem a évangélisé les chrétientés indiennes : ainsi tous les fidèles ont pu gagner le Jubilé de la Rédemption et partout on a organisé l'Action catholique.



Vue de Singapore

** Un sanatorium a été construit par la Mission à *Cameron Plateau* : ce sera un grand secours pour les missionnaires fatigués et pour les prêtres indigènes ; on s'y réunira désormais pour les retraites annuelles et les professeurs du Collège de Penang y trouveront le repos et l'air frais pour leurs vacances. Les Dames de Saint-Maur bâtissent à côté, pour les enfants européens, une école qui leur servira aussi de sanatorium.

Les Petites-Sœurs des Pauvres ouvriront, l'an prochain, une maison à Singapore.

BIRMANIE

Mandalay. — La mission entreprise chez les *Chin* par le P. Audrain donne des espérances. Il est installé dans un grand village où tout le monde, chef en tête, l'a accueilli avec joie et empressement. Cinq autres villages l'appellent et s'engagent à

fournir la première installation. Malheureusement la langue parlée dans la brousse diffère de celle que le Père avait apprise, et puis, outre la difficulté de se faire comprendre, il y a la santé fort éprouvée par les pluies torrentielles qui amènent la fièvre et d'autres incommodités.

INDE

Mysore. — La rentrée des séminaristes au nouveau Grand-Séminaire Saint-Pierre de Bangalore a eu lieu le 3 août ; le lendemain, Mgr Despatures bénissait les bâtiments et la chapelle et y célébrait la première messe ; enfin S. Exc. le Délégué apostolique voulut bien y officier pontificalement en la fête de l'Assomption. Ainsi a commencé la première année scolaire d'une institution qui, avec la grâce de Dieu, donnera de bons prêtres aux cinq diocèses qui lui envoient des élèves.

** La création d'une école industrielle à Bangalore a été décidée : le gouvernement a cédé, en bordure de la ville, un terrain approprié et les travaux de construction vont commencer incessamment.

Sikkim. — Un Chanoine de Saint-Maurice d'Agaune s'est embarqué pour les Indes le 19 octobre. A Calcutta il a rejoint un de ses confrères, venu de Bangalore, et tous deux se sont dirigés vers le Sikkim, où ils se préparent à prendre part à l'évangélisation de ce pays.



Séminaires de Paris et de Bièvres

Après la retraite de commencement d'année scolaire, prêchée à Paris par le R. P. Louis de Gonzague, Capucin, et à Bièvres par le R. P. Abelet, Jésuite, les deux Séminaires ont retrouvé leur régime normal de piété et de travail. Il ne faudrait pas s'imaginer cependant que ce régime est d'une désolante monotonie. Pour l'agrémenter, il y a les heures de récréation



Dans les bois de Meudon

journalières, pendant lesquelles ceux que n'enchantent pas les promenades péripatéticiennes autour du jardin ou de la pelouse ont le recours des jeux de boules, des quilles, de la paume, de la pelote basque, voire du tennis ; il y a le congé du mercredi, où les aspirants des deux communautés se réunissent à la maison de Meudon et peuvent faire de charmantes excursions dans les bois environnants ; il y a le dimanche, avec ses offices traditionnels, pieusement et harmonieusement solennisés, suivis de temps en temps par une agréable « dominicale », fort appréciée



L'oratoire des Martyrs

des aspirants ; il y a les fêtes religieuses, et non seulement celles de l'Eglise universelle, mais celles qui sont plus spéciales à la Société ou aux Missions : c'est ainsi que, depuis la rentrée, ont été solennellement celebrés nos BB. Martyrs de Corée, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, la journée d'adoration du Saint-Sacrement en l'anniversaire de l'inauguration du Séminaire (27 octobre 1663) ; il y a enfin, le samedi soir et la veille des fêtes, particulièrement de celles de nos Martyrs, les réunions devant l'Oratoire du jardin, où les âmes chantent la gloire et la tendresse de Marie et se retrempent dans l'esprit apostolique de leur vocation.

En résumé, si la vie du séminaire a ses austérités, elle a aussi ses douceurs, et l'aspirant-missionnaire trouve le bonheur dans l'acceptation généreuse des unes et des autres.

** Au 1er novembre, la communauté de Paris comptait 68 élèves, celle de Bièvres, 64 ; 5 font leurs études à Rome, 14 leur service militaire ; soit au total 151 aspirants.



Départ du 16 Septembre 1934



2^e^ rang

MM. **Cressonnier** *Hué*
Machon *Phnompenh*
Malo *Lanlong*
Duris *Kweiyang*
Desruelles *Swatow*
Déquier *Laos*
Haane *Yunnanfu*
Piou *Kirin*

3^e^ rang

MM. **Pencolé** *Thanh-hoa*
Larqué *Bangkok*
Gentinne *Coimbatore*
Cros *Salem*
Laurent *Malacca*
Renaud *Kontum*
Bouttaz *Ningyuanfu*
Montillon *Suifu*

1^er^ rang. MM. **Vignau** *Hunghoa* — **Barreau** *Pakhoi* — **Jacques** *Hanoi* — **Simonin** *Moukden* — **Lobez** *Fenang* — **Anouilh** *Osaka* — **Perriot-Comte** *Chungking* — **Pouclet** *Saigon* — **Cazet** *Chengtu*

NECROLOGE

---

19. — Hippolyte BOREY, du diocèse de Besançon, missionnaire de Pondichéry en 1875 ; décédé le 3 octobre 1934. 84 ans.

20. — Fridolin HERR, du diocèse de Strasbourg, missionnaire du Siam en 1903 ; décédé le 8 novembre 1934. 55 ans. 1934. 71 ans.

21. — Joseph LEAUTE, du diocèse de Nantes, missionnaire de Pakhoi en 1903 ; décédé le 23 octobre 1934. 54 ans.

22. — Jean-Marie BELLIOT, du diocèse de Nantes, missionnaire du Setchoan Méridional en 1874, de Malacca en 1888 ; décédé le 24 octobre 1934. 86 ans.

23. — Joseph CHERPIN, du diocèse de Lyon, missionnaire du Cambodge en 1890 ; mort à Monbeton le 29 octobre 1934. 68 ans.

24. — Gaston BAYLE, du diocèse de Saint-Flour, missionnaire de Siam en 1903 ; décédé le 8 novembre 1934, 55 ans.

Œuvre des Partants

MERE D'UNE NOMBREUSE FAMILLE

Le curé d'une petite paroisse dans les montagnes de la Savoie visitait une vieille femme malade, veuve d'un brave cultivateur. L'unique fils qu'elle avait était missionnaire en Chine depuis plus de trente ans. Elle ne l'avait jamais revu, mais chaque année, à sa fête (elle s'appelait Anne), le fils lui envoyait une lettre accompagnée du chiffre des baptêmes qu'il avait administrés au cours de l'année précédente. La vénérable femme avait conservé toute cette correspondance, jaunie maintenant par le temps, et plus encore peut-être par ses larmes et ses baisers. Ce n'étaient que des chiffres, mais ces chiffres avaient une âme pour le cœur de cette mère : son fils, en effet, lui avait écrit : « Tous mes chrétiens, grands et petits, t'appellent leur mère et prient pour toi ; ils se disent tous tes enfants. »

Et cette mère se mit un jour à additionner ces chiffres, d'année en année, et, avec une sainte fierté, elle disait à son curé combien de milliers de fois elle « était mère ». Dans sa dernière maladie elle eut une vision ; elle dit tout à coup au prêtre qui l'assistait : « Monsieur le curé, les voilà, ils arrivent. » — « Mais qui ? » — « Vous ne voyez pas ? Ecoutez donc comme ils crient, tous mes enfants de Chine ; ils m'appellent tous : « Maman, maman ! »

Et elle expira, le sourire aux lèvres.

* * *

Les Associées de l'Œuvre des Partants, qui, à défaut de leurs enfants, donnent aux Missions leurs prières, leurs aumônes, leur travail, participent en quelque mesure à cette maternité spirituelle, et, comme la mère du missionnaire, des Indiens, des Annamites, des Chinois, des Japonais, devenus chrétiens et sauvés grâce à elles, viendront avec allégresse et reconnaissance les accueillir aux portes du Paradis.

OUVROIR DE NANCY

170 paires de chaussettes. 10 paires de bas.

COTISATIONS PERPETUELLES

Famille Fabre.
Mlle Pasani, en souvenir de ses parents défunts.
Famille Cros.
Mlle Poncelle.

DONS POUR L'ŒUVRE

Mme E. Taine 10 fr. M. et Mme J. H. 30 fr.

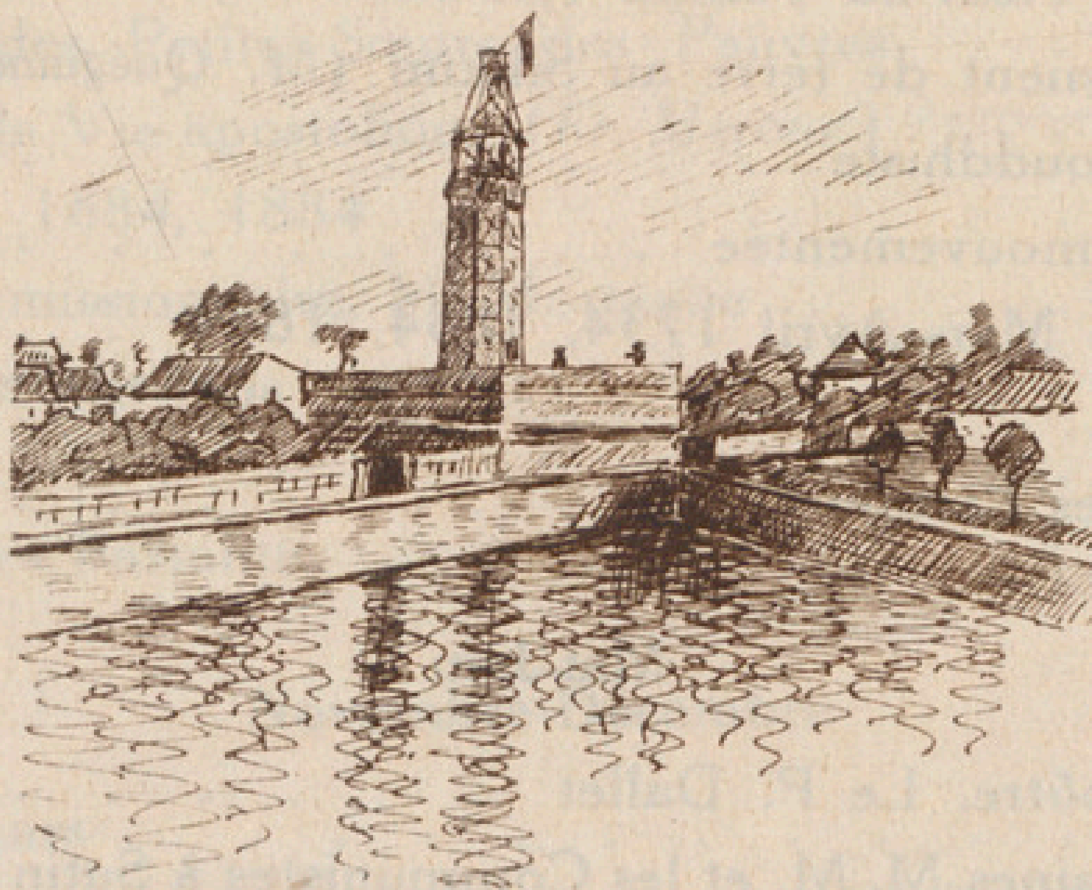
RECOMMANDATIONS

Les Associés de Nancy. — Plusieurs intentions particulières. — Plusieurs vocations. — Plusieurs naissances. — Une conversion. — Plusieurs malades. — Plusieurs défunts. — Les intentions de plusieurs associés.

NOS DEFUNTS

Le 3e vendredi de chaque mois une messe est célébrée pour les défunts dont on nous aura fait connaître le décès.

M. Léonard Lavignac
Mme Benoît-Besson
Mlle Marie Dutertre
M. l'Abbé Pacot
Mlle Brisset



286

Table des Matières
de l'année 1934

Janvier-Février

Une Randonnée apostolique en Chine (*Mgr de Guébriant*) 2
Une cérémonie extraordinaire à Mysore 9
Souvenirs et Impressions d'un Aspirant-missionnaire . . 14
Le Centenaire du Bx Gagelin en Franche-Comté 21
Au Pays des Tambourinaires 25
Ephémérides Janvier-Février 1684, 1834, 1884 . . . 28
Echos de nos Missions 30
Nécrologe 46
= Œuvre des Partants 47

Mars-Avril

Une Lettre inédite du Bx Théophane Vénard . . . 50
Les Sœurs de St-Vincent de Paul à Osaka (*P. Bec*) . . 52
Dans les Marches Thibétaines 56
Une Fête de Noël au Tonkin (*J. Villebonnet*) 62
Un Tremblement de terre au Sikkim (*M. Quéguiner*) . . 65
Education bouddhiste 70
Une Chasse mouvementée 76
Ephémérides Mars-Avril 1734, 1834, 1884 81
Nécrologe 94
= Œuvre des Partants 95

Mai-Juin

Poète et Apôtre. Le P. Dallet 98
Les Franciscaines M. M. et les Communistes à Sutin . . 106
Débuts de Ministère au Japon (*A. Mercier*) 111

L'Evangélisation des *Shans* en Haute-Birmanie (*C. Roche*) 116
Impressions d'Europe, par un Prêtre indien 121
Un Mariage en Chine (*L. P.*) 124
Ephémérides 1684, 1734, 1834, 1884 129
Echos de nos Missions 132
Nécrologe 140
= Œuvre des Partants 141

Juillet-Août

La Mission du Thibet 146
Chez les Lolos 154
La dernière Lettre de Mgr Retord 159
Le district de Kedah (*L. Riboud*) 164
Aux Accents de la Marseillaise 170
Ephémérides Juillet-Août 1884 175
Echos de nos Missions 176
Nécrologe 188
= Œuvre des Partants 189

Septembre-Octobre

Mgr Pallu 194
La Léproserie de Mosimien (*L. Pasteur*) 201
Roulotte Apostolique (*L. Riboud*) 207
Gallophobie 211
Journal d'un Missionnaire de l'Inde (*G. Bonis*) . . . 212
Le Cocher des Petites-Sœurs des Pauvres 218
Incidents de la Vie apostolique (*Fr. Merceur*) . . . 220
Ephémérides 1684, 1884 222
Un Aspirant-missionnaire. M. Mortagne 225
Echos de nos Missions 231
Nécrologe 239
= Œuvre des Partants 240

Novembre-Décembre

A nos Lecteurs 242
Un Missionnaire ambulant du Japon. Le P. Cadilhac . 243
Une rencontre avec les Lolos (*M. Flàhutez*) 250

Les Pères du Mont Saint-Bernard dans les Marches thibétaines 254
Le Séminaire Saint-Pierre de Bangalore 258
La Barbe a du bon 263
La Rentrée au Séminaire 267
Ephémérides 1834 270
Echos de nos Missions 271
Nécrologe 283
= Œuvre des Partants 284

Table des Matières de l'Année 1934 286

